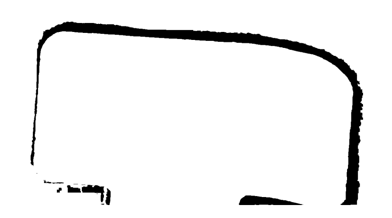




LES MILLE ET UNE

SINGULARITÉS

DES

MŒURS ET COUTUMES

DES PEUPLES SAUVAGES, DEMI-CIVILISÉS ET CIVILISÉS

DES DEUX MONDES

PAR M. BOITARD

Auteur de l'*Univers avant les Hommes*, des *Curiosités d'Histoire Naturelle*,

etc, etc.



Les prêtres reculèrent en frémissant.

PARIS — PASSARD, ÉDITEUR, 7, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS

LES MILLE ET UNE

SINGULARITÉS

DES

MOEURS ET COUTUMES

BIBLIOTHÈQUE ILLUSTRÉE D'HISTOIRE NATURELLE.

L'UNIVERS AVANT LES HOMMES (Paris avant les hommes), l'Homme fossile, Incandescence du globe, Théorie des volcans, etc., par MM. Boitard et P.-Ch. Joubert. — 1 beau volume grand in-8°, illustré de 35 vignettes sur bois et de 2 cartes. Prix. . . . . 8 fr.

CURIOSITÉS D'HISTOIRE NATURELLE ET ASTRONOMIE AMUSANTE, Réalités fantastiques, Voyage dans les planètes, etc., par M. Boitard. — 53 livraisons en un beau volume grand in-8° illustré. Prix. . . . . 8 fr.

L'ANGLETERRE AVANT LES HOMMES, le Quinzième Déluge, Révolutions du globe, Il n'y a que deux règnes dans la nature, par A. Esquiros, G. Cuvier, P.-Ch. Joubert et F.-L. Passard. — 2 parties en 1 volume grand in-8° illustré. Prix. . . . . 8 fr.

TABLE PAR NOMS D'AUTEURS DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE DERNIER VOLUME.

L'Angleterre avant les Hommes, le Quinzième Déluge, etc., forment comme un appendice à *l'Univers avant les Hommes*, de Boitard; ces ouvrages se complètent les uns par les autres.

PRIX séparément 2 francs ou 8 livr. à 25 cent.

PRIX séparément 6 francs ou 40 livr. à 15 cent.

PARIS. — J. CLAYE, IMPRIMEUR, RUE SAINT-BENOIT, 7.



Shi-Whi-Si-Ouaiter, chef Pied noir.

LES MILLE ET UNE

SINGULARITÉS

DES

MŒURS ET COUTUMES

DES

PEUPLES SAUVAGES, DEMI-CIVILISÉS ET CIVILISÉS
DES DEUX MONDES

PAR M. BOITARD

AUTEUR DE L'UNIVERS AVANT LES HOMMES, DES CURIOSITÉS D'HISTOIRE NATURELLE
ETC., ETC.

PARIS

PASSARD, LIBRAIRE-ÉDITEUR
7, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS

1865

SINGULARITÉS

DES

MŒURS, COUTUMES

ET USAGES

PEUPLES SAUVAGES.

KOSATO, LE PIED-NOIR.

I.

Il n'est personne qui n'ait cherché, sur la carte de l'Amérique septentrionale, le pays de ces Osages qui sont venus, il y a peu d'années, mettre à composition la curiosité parisienne. Que le lecteur déploie de nouveau la carte, qu'il suive des yeux l'itinéraire que je vais tracer, et son doigt se trouvera bientôt placé sur les lieux où se sont passées, en 1834, les scènes étranges que je vais décrire.

En partant du *Fort-Osage,* poste frontière sur le Missouri et sur la limite occidentale des États-Unis, on se dirige vers l'ouest, et l'on entre dans le *pays indien,* c'est-à-dire dans les froides et désertes contrées où la civilisation a refoulé les derniers restes de la population indigène. Cette population ne consiste plus, aujourd'hui, qu'en

quelques tribus errantes, ne vivant que de chasse, et quelquefois de pillage, quand l'occasion s'en présente. Il en résulte que les voyageurs, pour traverser ces vastes solitudes, sont obligés de se réunir en caravanes armées. On traverse le Kansas, beau fleuve dont les bords sont exploités par la tribu sauvage qui porte le même nom, et qui, pour le langage, les mœurs et le costume, ne diffèrent en rien des Osages que nous avons vus en France[1]. Plume-Blanche est aujourd'hui leur chef et il est presque continuellement en guerre avec les Pawnias du Nebraska ou de la rivière Plate. Son costume seul pourrait faire deviner qu'il habite la frontière entre la vie civilisée et la vie sauvage; sa tête est couverte d'un chapeau à trois cornes avec ganse en argent, surmonté d'une vieille plume blanche, d'où son nom. Au bas de son dos se balancent gauchement les deux pans d'un habit d'uniforme américain; de grosses épaulettes dorées brillent sur ses épaules: voilà pour l'homme civilisé. De larges culottes de cuir lui descendent aux genoux; des guêtres de peau de daim lui serrent les jambes, des moccassins couverts de fausses perles en verre forment sa chaussure, et voilà pour la vie sauvage.

On avance au milieu de savanes immenses et désertes, sans arbres ni buissons, mais entrecoupées de rivières fangeuses et de profonds ravins. Là le gibier est rare et le chasseur est réduit à se nourrir de pommes de terre indiennes, d'oignons sauvages, de tomates des prairies et de quelques racines.

On arrive à la branche principale du Nebraska, fleuve

1. L'agence établie chez les Kansas a aujourd'hui (1840) pour directeur M. Clarke, frère du célèbre voyageur de ce nom.

couvert d'îles d'une riante verdure, et la nature change d'aspect. Là, le cotonnier des bois (sorte de peuplier) aux feuilles argentées et le saule aux rameaux flexibles aiment à mirer leur léger feuillage dans le cristal des eaux. On suit le cours du fleuve pendant quelques jours, jusqu'à ce qu'on le voie se diviser en deux branches : l'une prend sa source à l'ouest-sud-ouest, dans le voisinage des eaux supérieures de l'Arkansas, et conduit chez les Indiens Comanches et Ioways, ainsi qu'aux établissements septentrionaux du Mexique : la branche septentrionale a ses sources dans des pays encore inconnus. On la remonte, et l'on rencontre alors des collines boisées, des vallées délicieuses, et de vastes plaines couvertes de troupeaux de bisons, sorte de bœufs sauvages auxquels presque tous les voyageurs donnent improprement le nom de buffle.

A mesure qu'on avance vers l'ouest, le pays s'élève graduellement et offre des crêtes de collines. On entre dans les montagnes, et l'on voit s'élancer dans les bois le daim à queue noire, plus grand que l'espèce ordinaire. On remarque, en passant, une roche singulière, élevée verticalement, comme un phare, et connue des voyageurs sous le nom de *Cheminée*. Plus loin on aperçoit les mamelons de Scott, et l'on commence à chasser l'ahsahta ou longues-cornes, l'argali des naturalistes.

On avance. A gauche est le pays des Corbeaux, nation belliqueuse et redoutée, s'étendant aux pieds escarpés des montagnes de Pierre-Jaune. Bien loin, à droite, est celui des Pieds-Noirs. On est maintenant à 41 degrés 47 minutes de latitude nord, et à 102 degrés 57 minutes ouest de l'observatoire de Greenwich. On commence à apercevoir à l'horizon le sommet des montagnes Noires. On traverse

l'Aramie, belle et limpide rivière qui prend sa source à l'ouest-sud-ouest, et au confluent de laquelle a été bâti le fort William, en 1836. On traverse ensuite de grands steppes aussi arides que ceux de la Tartarie, couverts, au printemps, d'un rare gazon, qui se dessèche en été et laisse la terre à nu.

On quitte les bords du Nebraska, puis l'on s'enfonce dans les collines Noires. Après une marche de deux jours au sud-ouest, on arrive à la rivière d'Eau-Douce, dont on remonte le bord. Au sud-ouest, aussi loin que la vue peut s'étendre, est la chaîne des monts Cutaw, une des branches du grand Chippewyan ou montagnes Rocheuses. Au nord-ouest on distingue la sierra de la rivière du Vent.

Après quelques jours de marche on arrive dans les affreux défilés des montagnes de Sids-ki-di-Agie, ou de la rivière Verte, puis enfin à la vallée de Pierre, rendez-vous ordinaire des marchands de pelleterie et des chasseurs au castor, pour échanger leurs marchandises. C'est là que commence l'histoire que j'ai à raconter. Tout en est vrai. les noms, les faits, les mœurs, les descriptions, les costumes, jusqu'aux plus petits détails; j'ai poussé ma minutieuse exactitude jusqu'à ne pas changer un mot aux discours des Sauvages qui sont en scène, et ce que je leur fais dire est ce qu'ils ont dit, tel qu'ils l'ont dit, ni plus ni moins. Il ne faut donc pas que le lecteur cherche dans cette nouvelle le dramatique et l'intérêt d'une composition romanesque; et, cependant, je ne désespère pas de l'amuser en l'instruisant.

II.

Le printemps commençait à faire sentir sa douce haleine dans les vastes savanes qui s'étendent aux pieds des montagnes Rocheuses : le pin secouait sa froide robe de frimas, le sol se parait de son feuillage soyeux, et le cotonnier des bois, aux bourgeons gommeux et embaumés, montrait déjà les jolis chatons jaunes qui devaient bientôt se métamorphoser en un coton d'une blancheur éclatante, mais trop court pour être tissé. Sur les bords pittoresques d'une petite rivière peuplée de castors et de rats musqués, on trouvait, cachée dans un épais taillis de saules, une habitation singulière. Six ou sept pieux de cinq pieds de hauteur, enfoncés dans la terre, supportaient une légère charpente composée de quelques perches de peupliers ; des nattes de jonc soutenues par des chevilles de bois remplaçaient les murs ; le tout était solidement cousu avec des lanières de cuir. Des peaux de bisons écrues couvraient le sommet de cette sorte de ruche, dont le diamètre était d'environ dix pieds. Une simple natte qui pendait du toit et que l'on soulevait et baissait à volonté fermait la porte, seule ouverture par où l'air et la lumière pouvaient pénétrer dans le modeste édifice.

Cette habitation, la plus commode et la plus élégante peut-être de toute la contrée, était le wigwam d'un Indien ou, si l'on aime mieux, d'un Peau-Rouge. Devant la porte

était placé une espèce de trophée qui, pour l'œil d'un Européen, est toujours un spectacle assez peu agréable : au bout d'un poteau de neuf pieds de hauteur pendaient six chevelures que l'on reconnaissait, à leurs cheveux noirs, raides et grossiers, pour avoir appartenu à des Indiens.

Déjà le soleil commençait à s'élever sur l'horizon, lorsque l'on vit tout à coup deux cavaliers déboucher d'un défilé et s'élancer dans la plaine de toute la vitesse de leurs chevaux. Ils se dirigeaient vers le wigwam, et avec leurs longs éperons de fer ils déchiraient les flancs de leurs coursiers paraissant harassés de fatigue. L'inquiétude se peignait avec toutes ses anxiétés sur la figure des voyageurs, et de temps à autre ils regardaient derrière eux comme pour s'assurer qu'ils n'étaient pas poursuivis.

Pendant qu'ils avancent vers le wigwam avec la rapidité d'une flèche, tâchons de deviner ce qu'ils pouvaient être. Leurs chevaux, d'assez petite taille, mais robustes, pleins de feu et d'agilité, ressemblaient assez à ceux que l'on nomme *poneys* dans quelques parties de l'Amérique, quoiqu'ils fussent nés dans les vallées solitaires et froides des montagnes Rocheuses. Ils étaient harnachés avec un goût ambitieux et bizarre, annonçant à la fois la vanité de la civilisation et la pauvreté du désert. Leurs rênes et leurs croupières étaient surchargées de perles fausses, de verroterie, de nœuds de rubans et de cocardes de toutes les couleurs ; leur tête, leur crinière et leur queue étaient abondamment décorées de plumes d'aigle qui flottaient au gré du vent, et leurs corps étaient artistement peints de larges bandes alternativement d'un rouge vif et d'un blanc éclatant obtenus par le vermillon et la craie.

Le cavalier le plus remarquable des deux paraissait avoir de trente à trente-cinq ans. Sa tête était couverte d'un bonnet de fourrure, au-dessus duquel flottait un panache de plumes d'aigle; sa longue chevelure, arrangée avec soin, retombait élégamment sur ses épaules en tresses entrelacées de lanières de peau de loutre et de rubans de diverses couleurs. Sa taille svelte, mais robuste, se dessinait sous une sorte de blouse bleue lui descendant jusqu'aux genoux, et couverte de brillantes broderies de soie que le temps et le soleil avaient un peu ternies. Sés jambes étaient serrées par des guêtres de cuir d'une coupe singulière, ornées de rubans, de cordons, de franges, et d'une profusion de grelots de cuivre dont le bruit était aussi assourdissant que monotone. Enfin, sa chaussure se composait d'une magnifique paire de moccassins brodés de perles fausses, ce qu'il y a de plus beau en fabrication indienne. Sur ses épaules pendait une sorte de manteau, ou plutôt une couverture écarlate, nouée autour de ses reins par une large ceinture rouge. De celle-ci on voyait sortir le manche d'un couteau à gaîne, les talons de deux pistolets, et le tuyau d'un calumet indien. A l'arçon de sa selle était accrochée une carabine dont le canon était peint en vermillon, et la crosse ornée d'une multitude de petits clous de cuivre formant, par leur arrangement, des dessins de fleurs et d'animaux fantastiques. Cette arme précieuse était renfermée dans un fourreau de peau de daim, orné çà et là de quelques plumes.

A ce costume, on aurait pu prendre ce cavalier pour un guerrier indien, et c'eût été le plus grand plaisir qu'on aurait pu lui faire. Mais en considérant sa peau blanche, quoique brûlée par l'air et le soleil, ses longs cheveux

blonds et son œil vif et bleu, on reconnaissait un trappeur libre de pur sang européen ; car tous ressemblent absolument au portrait que je viens de faire.

Les trappeurs libres, c'est-à-dire chassant le castor pour leur propre compte et ne se mettant aux gages d'aucune société de commerce, constituent une classe d'hommes aussi indépendants qu'il est possible de l'être, même dans la vie sauvage. Ils vont et viennent quand et où il leur plaît, et vendent leurs pelleteries aux plus offrants. Ils se réunissent au nombre de quinze à vingt, plus ou moins, sous la conduite d'un chef qu'ils se choisissent eux-mêmes. Si parfois ils se trouvent dans des contrées infestées par des hordes de Sauvages ennemies, ils s'attachent à une caravane de marchands et de trappeurs gagés, pour y trouver protection et voyager avec plus de sûreté. Dans ce cas ils se soumettent avec résignation au règlement du camp, et ne manquent jamais aux devoirs imposés à chacun d'eux pour la sûreté de tous. En retour de la protection qu'on leur accorde, ils sont tenus de vendre au commandant de la caravane tous les castors qu'ils prennent; ou, s'ils préfèrent s'en défaire ailleurs, ils doivent payer au commandant trente à quarante dollars pour la saison entière de la chasse. En quittant pour la première fois son pays civilisé, le trappeur n'a eu en vue qu'un court voyage pour augmenter son aisance. Mais, arrivé dans les montagnes Rocheuses, il devient amoureux de la vie sauvage et aventureuse du désert ; il oublie son pays, et, le plus souvent, n'y retourne plus.

Les trappeurs gagés, toujours attachés à des caravanes de marchands, viennent avec eux chaque année trapper dans les montagnes pendant la saison de la chasse, et

habitent, le reste du temps, dans les villes des États où ils ont leur famille.

Enfin, le trappeur solitaire, parfaitement peint par Cooper, lui a fourni le type de son Bas-de-Cuir ou Longue-Carabine. Souvent il s'attache à une tribu de sauvages et en adopte les mœurs. L'un d'eux, nommé Rose, d'origine française, devint le chef de la nation des Corbeaux, l'une des plus dangereuses du désert. Il fut tué dans un combat et ce fut Araspouisch, le chef actuel, qui le remplaça.

Mais, revenons à nos cavaliers. Le second était de petite taille; à la délicatesse de ses mains, à la finesse de sa jambe, et surtout à la douceur de ses traits, on le reconnaissait pour une jeune femme dont l'âge ne dépassait pas dix-neuf à vingt ans. Autant le costume de son compagnon de voyage était brillant, autant le sien était modeste. Ses cheveux, noirs comme du jais, se partageaient en quatre tresses, dont deux lui pendaient sur le dos et deux sur la poitrine. Chaque tresse se terminait par un nœud de ruban et une houppe de peau de daim. Deux énormes glands semblables à ceux de nos cordes de rideaux, mais composés de fines lanières de cuir et de verroterie, lui pendaient aux oreilles. Une robe de peau de daim, ornée de quelques franges, d'aiguillettes de cuir et de quelques perles fausses, composait toute sa toilette. Un grossier manteau de peau de bison enveloppait la jeune femme pour la défendre de l'air glacé des montagnes. Quoique sa peau fût d'un rouge de cuivre poli, elle était belle; son visage était peint, avec une certaine coquetterie, de blanc sur le menton, de bleu sur les joues, et de larges bandes de vermillon autour des yeux et sur le front. A ce portrait vous reconnaîtrez toujours une femme indienne.

III.

Arrivés à la porte du wigwam, les cavaliers mirent pied à terre; l'Indienne passa à son bras la bride des deux chevaux, et garda les coursiers, rendus de fatigue, pendant que le trappeur entrait dans la pittoresque habitation.

Accroupis sur une natte, deux personnages silencieux fumaient le calumet avec toute la gravité indienne, et, à de longs intervalles, prononçaient une ou deux paroles. L'un était Kosato, peau-rouge, propriétaire du wigwam. Son costume était celui d'un sauvage dans l'aisance ou d'un chef du Chippewyan. Son crâne était nu et rasé, à l'exception d'une bande de cheveux qui commençait au sommet de la tête et descendait par derrière : ces cheveux, rudes, peints en beau vert, étaient hérissés et relevés verticalement, de manière à ressembler beaucoup à la crinière en brosse qui orne le casque d'un soldat. Au milieu de cette coiffure était piquée une longue plume blanche dont le bout portait une touffe de plumes noires. A ses oreilles pendait un gland composé de grains de verre bleus, blancs, jaunes et rouges, assez artistement entremêlés. La moitié de la figure du guerrier était peinte uniformément en bleu ; l'autre moitié était parsemée de bandes blanches et de vermillon ; autour de son cou était un collier composé de griffes d'ours enfilées par leur

base et formant comme une large collerette. Sa blouse à manches était en peau de daim, mais une fourrure de loup en garnissait le haut, et la peau de la tête de l'animal, garnie de ses oreilles, de ses dents et d'yeux artificiels en pierres colorées, lui couvrait la poitrine. Sur ses épaules étaient cousues, en forme d'épaulettes, deux chevelures d'Indiens Monnitarres ou gros-ventres, peignées chaque jour avec beaucoup de soin. Tout le reste de son accoutrement était absolument semblable à celui du trappeur, si ce n'est que sur les manches de sa blouse on voyait une plus grande profusion de plumes blanches, d'aiguillettes de cuir et de houppes de crin rouge.

L'autre habitant du wigwam était un métis ou sang-mêlé, nommé Antoine Godin, ayant hérité de sa mère de toutes les vertus guerrières des Indiens, et de son père, de toute la vanité des Visages-Pâles. Son costume, entièrement flétri et fripé, avait dû ressembler à celui du trappeur, à cela près qu'un vieux chapeau à trois cornes constatait, selon lui, son origine européenne.

Les fumeurs restèrent saisis d'étonnement en voyant Ross le trappeur, leur ancien et bon camarade, soulever la natte de la porte et entrer d'un air effaré. Néanmoins, aucun des trois n'était homme à manquer au cérémonial du désert : Ross s'arrêta et resta debout et immobile au milieu du wigwam ; les autres, sans témoigner la moindre surprise, sans ôter la pipe de leur bouche, sans même lever les yeux, continuèrent pendant cinq minutes à lancer par la bouche et par les narines de longs jets de fumée de tabac. Enfin Kosato présenta son calumet à Ross, et lui dit :

— Frère, sois le bienvenu dans le wigwam de ton

ami. Est-ce le grand esprit, ou l'esprit noir qui t'amène ?

Ross baissa les yeux comme s'il réfléchissait profondément à ce qu'il devait répondre. Il lâcha dix à douze bouffées de tabac, rendit le calumet à Kosato, prit celui que Godin lui présentait, et répondit :

— Frère, c'est l'esprit noir.

— Assieds-toi sur ma natte, et parle ; mon oreille s'ouvre pour t'entendre.

— Frère, voilà : Tu te souviens du temps où nous trappions sur les bords de la rivière du Saumon, par delà les montagnes Bleues, chez les Pieds-Noirs ?

— Je m'en souviens ; les Pieds-Noirs sont des chiens !

— J'aimais Palaouana, la fille du sachem, parce qu'elle était belle et douce.

— Oui.

— Et je m'ennuyais de vivre seul dans ma hutte. Je fus trouver son père, et je lui dis : « J'ai besoin d'une femme ; non d'une jeune éventée qui ne pense qu'à courir et à se parer, mais d'une femme sobre, prudente, laborieuse, qui partage mon sort, quelque dur qu'il soit, sans murmurer ; qui prenne soin de ma hutte et soit ma compagne dans le désert. Donne-moi ta fille. » Le lendemain je vis venir à ma hutte Palaouana marchant devant son père, sa mère, ses six frères, ses vingt-deux cousins et leurs amis. Je les reçus avec tout le cérémonial convenable. Je fis placer ma fiancée à côté de moi, puis, garnissant ma pipe d'excellent tabac, j'aspirai deux ou trois bouffées. Alors je passai au sachem le calumet, symbole de la paix ; il le transmit à l'aîné de ses fils, celui-ci à ses frères, ceux-ci aux cousins, et les cousins aux amis. Tous fumèrent dans le plus grand recueillement, et ma pipe fut rechargée

douze fois. Le sachem prit la parole, non en qualité de père, mais de chef, et détailla tous les devoirs de la femme envers le mari. « Palaouana, lui dit-il, tu respecteras ton mari, tu l'aimeras et tu lui obéiras. A toi le soin de la hutte, des chevaux, des pelleteries, du ménage ; tu seras sa servante, son cheval et son chien. »

Alors je distribuai aux parents pour cent quatre-vingt dollars de présents, puis ils se retirèrent.

— Tu t'en souviens, Kosato, car le sachem était ton père et Palaouana ta sœur.

— Oui, dit le sauvage en laissant échapper un soupir et une bouffée de tabac.

— Ma générosité m'avait épuisé; l'hiver fut rude, les castors rares, et la chasse mauvaise. Quand vint la fin de la saison, je dis à ma femme : « Je suis pauvre, je ne puis acheter ni perles pour tes cheveux, ni bagues pour tes doigts, ni grelots pour tes moccasins; retourne dans le wigwam de ton père, et attends-moi, car je reviendrai. » Palaouana s'en fut en pleurant, et je partis après avoir levé mes trappes. Il y a trois ans de cela.

Depuis, ma chasse a été heureuse, et il y a une lune que je me souvins de la promesse que j'avais faite à ta sœur. Je me suis dirigé vers la rivière Verte. Ma femme pleura en me voyant, mais j'arrivais trop tard.

Ton père, dans un combat contre les Corbeaux, avait été tué depuis deux saisons et six lunes; ce qu'il y a de singulier dans sa mort, m'a-t-on dit, c'est qu'il fut frappé dans le dos lorsqu'il marchait devant Shi-wi-shi-Ouaiter[1],

1. Le lecteur me pardonnera la longueur de ce nom, puisqu'il ne dépendait pas de moi de le faire plus court. Mais il se trouvera tout heureux si je ne mets pas en scène Yo-mus-ro-y-e-Cut, chef des Nez-Percés

que celui-ci déclara ne s'être pas aperçu du coup, et que le cadavre fut trouvé avec sa chevelure entière.

— Shi-wi-shi-Ouaiter est un infâme, dit Kosato.

— Devenu sachem de la tribu, parce qu'il fit déclarer dans le grand conseil que tu étais trop jeune pour commander à des guerriers, Shi-wi-shi-Ouaiter épousa Palaouana. Le guerrier l'aimait; cependant ta sœur était malheureuse, parce qu'elle ne pouvait m'oublier, et aussi parce que la première femme du chef, étant la plus ancienne, gouvernait le wigwam, et la maltraitait par jalousie. Palaouana soupirait après le moment qui l'affranchirait de son capricieux contrôle. Un soir nous nous donnâmes un rendez-vous dans une saulaie. Notre entrevue fut découverte, et la jalousie du Pied-Noir s'éveilla. On entendit dans son wigwam le son de voix irritées, le bruit des coups, et les sanglots d'une femme.

J'étais dans ma hutte, étendu sur ma peau d'ours, mais je ne pouvais fermer l'œil, car mon cœur était serré par la douleur, et je pensais à Palaouana. C'était à peu près vers le milieu de la nuit : une douce voix se fit entendre à ma porte, contre laquelle on grattait doucement. Je me levai et j'ouvris. Palaouana était là, tremblante devant moi, prête à me suivre partout où il me plairait de la conduire.

Je ne perdis pas de temps. J'ai deux chevaux agiles et ayant l'haleine longue; je les sellai sans bruit, et, bientôt après, ma femme et moi nous galopions sur la neige des montagnes; le vent couvrait nos traces. Pendant six

inférieurs, ou O-push-y-e-Cut, ou bien Hay-shi-in-cow-Cow, tous personnages actuellement vivants, et guerriers fort estimés au pied des montagnes Rocheuses.

jours nous traversâmes les défilés, les torrents, les prairies encore couvertes du manteau glacé de l'hiver, et nous pressions les flancs de nos chevaux, parce que nous croyions, à chaque gémissement de la brise, entendre les hurlements lointains des Pieds-Noirs à notre poursuite.

— Les Pieds-Noirs sont des femmes lâches, dit Kosato en conservant toute sa gravité.

— Enfin, hier, j'ai rencontré un rôdeur indien ; il m'a dit que le camp du capitaine Sublette et celui de mes anciens amis les Nez-Percés étaient dans la vallée de Pierre ; que tu avais élevé ton wigwam dans cette saulaie, et nous voici. Ta sœur est là, ajouta Ross en montrant la porte de la cabane.

— Palaouana ! s'écria l'Indien en oubliant son flegme d'étiquette.

— Oui, Palaouana.

Kosato laissa brusquement tomber son calumet, se leva et, en une seconde, le frère et la sœur furent dans les bras l'un de l'autre. Bientôt après il rentrèrent dans la cabane se tenant par la main et se donnant mille témoignages d'amitié. Chez les Indiens, les vives et affectueuses démonstrations, toujours refusées en public à une épouse, s'accordent, sans déroger, à une mère ou une sœur. Ross et sa femme avaient faim et froid ; on alluma un grand feu au milieu du wigwam ; Kosato sortit, mit une feuille de saule à sa bouche, et imita, à s'y méprendre, le chant triste et bruyant d'un oiseau de nuit. Bientôt après, une jeune femme entra, portant sur ses épaules un daim sous le poids duquel elle pliait. Elle jeta l'animal par terre et se précipita dans les bras de Palaouana, car elle avait aussitôt reconnu la compagne de son enfance. Les deux

femmes dépouillèrent le daim avec beaucoup d'adresse, le dépecèrent et le mirent griller sur des charbons ardents, tandis qu'un saumon de quinze à vingt livres bouillait dans un chaudron de cuivre.

IV.

Pendant que les deux jeunes femmes, vives et alertes, préparaient le repas, les trois hommes, accroupis sur la même natte, fumaient avec une silencieuse nonchalance. Après une demi-heure du plus profond silence, Godin le métis ôta sa pipe de sa bouche.

— Les deux femmes se connaissent, dit-il : comment cela ? Puis il reprit sa pipe, et le silence continua pendant cinq minutes. Alors Kosato reprit la parole :

— Comme moi et ma sœur, dit-il, ma femme est Pied-Noir. Vous la voyez : Kitchy est bonne, elle est belle ; je l'aime à cause de cela, et aussi parce que nous avons joué ensemble dans notre enfance. Pourtant, elle est la cause de tous mes malheurs. Elle était aussi la femme de mon chef longtemps avant Palaouana ; je l'aimais plus qu'il ne l'aimait, et il le savait. Nous causions, nous folâtrions ensemble ; nous ne perdions jamais une occasion de nous rencontrer, mais nous étions aussi innocents que l'enfant qui vient de naître. Shi-wi-shi-Ouater soupçonna le mal qui n'existait pas ; il devint jaloux et lui ordonna de m'évi-



KITCHI,

Femme pied-noir.

ter. Sa jalousie prit bientôt le caractère de la fureur; il la frappait sans motif et sans pitié, et la menaçait de la frapper si seulement elle jetait les yeux sur moi.

Regardez cette cicatrice, ajouta Kosato en découvrant l'épaule de sa femme : c'est un coup de couteau; c'est une trace de sa férocité. Sa rage contre moi n'était pas moins violente, mais il n'osait encore me la montrer, parce que j'étais le fils du sachem dont il avait usurpé la place, et qu'il avait assassiné. Depuis quelques jours un détachement de guerriers corbeaux rôdait dans nos environs, et nos jeunes hommes avaient découvert leur piste. Nos cœurs étaient prêts à combattre et mes chevaux hennissaient d'impatience, attachés devant mon wigwam.

Shi-wi-shi-Ouaiter vint, les détacha, prétendit qu'ils étaient à lui, et les emmena. Moi, guerrier, me voilà démonté, dégradé, forcé de me retirer à l'écart avec les vieilles femmes et les enfants. Mes dents se serraient, mon cœur se gonflait et saignait! Mais qu'aurais-je fait? Il était mon chef, et je mangeai ma honte en cachette.

Ici Kosato s'interrompit, chargea sa pipe, et se mit à fumer quelques minutes.

— Et puis? dit le métis.

— Et puis, un jour je me promenais dans la prairie et je vis le chef au milieu de ses chevaux et des miens. Un vautour ne regarde pas sa proie autrement que je la regardai. Mon sang bouillait, ma respiration était haletante. Il entra au milieu d'un fourré de saules. Je ne sais comment cela se fit, mais en un clin d'œil je me trouvai à côté de lui, mon couteau à la main, et l'infâme roulait à mes pieds, la poitrine percée de deux coups. Je le crus mort, et, revenu à moi, je compris tout le danger de ma

situation. Je fis rouler son corps dans un ravin, je le couvris de broussailles, puis j'allai trouver Kitchy.

Je lui rappelai mes injures, les traitements affreux qu'elle avait éprouvés, les sanglantes injustices du chef, et l'assassinat de mon père. Je lui dis comment je l'avais puni, et je l'engageai à fuir avec moi. Elle ne me répondit que par des larmes et refusa de me suivre. Mon cœur était gros, mais mes yeux étaient secs.

« Cest bien, lui dis-je; Kosato ira seul au désert; il n'aura avec lui que les bêtes sauvages de la prairie. Les chasseurs d'hommes, les chercheurs de sang suivront sa piste; peut-être ils le surprendront dans son sommeil et assouviront leur vengeance; mais vous, Kitchy, vous n'aurez rien à craindre; Kosato partira seul. »

Je fis un pas pour m'éloigner; elle s'élança vers moi, se jeta dans mes bras. « Non, s'écria-t-elle, Kosato ne partira pas seul! partout où il ira, j'irai; je ne le quitterai jamais. »

Nous quittâmes sans bruit le village; nous montâmes les premiers chevaux que nous rencontrâmes, et, voyageant nuit et jour, nous gagnâmes bientôt la tribu des Nez-Percés. Les Nez-Percés sont bons, hospitaliers; ils nous reçurent bien; mais ils ont des cœurs de daims. Quand j'appris que Shi-wi-shi-Ouaiter n'était pas mort de ses blessures, que mes parents, mes amis, m'avaient poursuivi pour le venger, je dis: Les Pieds-Noirs sont des infâmes, et Kosato leur fera une guerre à mort. Alors, je suis venu dans le camp des Grands-Cœurs de l'Est (les Blancs), et tu sais tout[1].

1. L'histoire de Kosato a beaucoup trop de ressemblance avec celle de Ross pour jeter de la variété dans ce récit, mais je n'y peux rien. J'ai

— Les Pieds-Noirs sont des loups, s'écria Antoine Godin ; ils ont assassiné mon père, qui avait le visage blanc ! ils ont fait mourir ma mère de chagrin ! Mais moi, j'ai encore du sang dans le cœur, et nous verrons. J'ai dit[1].

Après un robuste repas, tel que le font les trappeurs du désert quand la chasse est bonne, des nattes divisèrent le wigwam en trois parties, et les chasseurs s'étendirent sur leurs lits de peau d'ours, pour se livrer au sommeil. Avant de se coucher, les femmes furent chercher leurs chevaux dans la prairie où on les avait lâchés, elles les firent entrer dans un petit enclos ménagé près du wigwam et fermé avec des troncs de peupliers et quelques pieux ; elles leur attachèrent le pied droit de devant au pied droit de derrière avec une corde de dix-huit pouces de longueur, nouèrent leur longe à de courts piquets enfoncés dans la terre, puis, après avoir mis le ménage en ordre, elles rejoignirent leurs maris.

Tous dormirent avec la plus grande tranquillité, car ils comptaient sur leurs chevaux pour les réveiller en cas d'alerte. En effet, il n'est pas de sentinelles plus surveillantes et plus sûres dans le désert.

promis de ne rien changer, pas même le fait le moins important, et, dussé-je ennuyer, je ne changerai rien. Si je ne puis amuser le lecteur, il me reste la consolation de l'instruire.

1. La rivière sur le bord de laquelle le pionnier Godin fut assassiné par les Pieds-Noirs, porte son nom depuis ce temps-là. Elle coule le long de la colline nommée les Trois-Buttes, et va se jeter dans la grande rivière du Serpent. Du reste, beaucoup d'endroits, dans ce pays, doivent leur nom à de pareils événements. C'est ainsi que l'assassinat de M. Scott, Américain, a laissé le nom de *Mamelons de Scott* aux rochers dans lesquels il fut commis ; que la *Vallée-de-Pierre* a été ainsi nommée depuis le meurtre du trappeur, etc., etc.

Dès que le soleil parut sur l'horizon, les chasseurs se levèrent. Kosato et Godin montèrent à cheval pour aller poursuivre un troupeau de bisons qui, la veille, avait fait une percée dans la plaine ; Ross et sa femme se rendirent dans le camp du capitaine Sublette, pour lui demander protection contre le capitaine pied-noir.

V.

Shi-wi-shi-Ouaiter, lorsqu'il s'aperçut de la fuite de sa femme avec le trappeur Ross, monta aussitôt son cheval le plus agile et se mit à leur proursuite. Il trouva la piste des fugitifs et fut sur le point de les atteindre ; mais le vent qui vint à souffler dans les montagnes couvrit de neige l'empreinte des pieds de leurs chevaux, et le lendemain il perdit leur trace. Néanmoins, connaissant la direction de leur route, il devina aisément qu'ils allaient au camp des Visages-Blancs, et, cessant de les suivre, il prit une route difficile , mais directe, dans l'espoir d'y arriver avant eux.

Le capitaine William Sublette, actionnaire de la compagnie des fourrures des montagnes Rocheuses, commandait, cette année-là (1834), la caravane de trappeurs qui, tous les ans, est envoyée de Saint-Louis au rendez-vous général de la Vallée-de-Pierre, non-seulement pour chasser, mais aussi pour acheter les pelleteries des trappeurs

libres et des Indiens. Ce commandant, aussi actif qu'intrépide, était accompagné de son frère, Milton Sublette, de son associé d'affaires, M. Robert Campbell, de quelques autres personnes, et de soixante hommes bien armés et bien montés, conduisant après eux une longue file de chevaux de somme. Chemin faisant, ils avaient rencontré, sur les bords du Missouri, une autre caravane de marchands et chasseurs de la Nouvelle-Angleterre, sous le commandement de Nathaniel J. Weyth, de Boston. Ces *Mangeurs de lard* (comme disent les trappeurs libres des montagnes de tout habitant des villes qui ne sait ni manier une carabine ni se frayer dans les bois un chemin à travers les hordes sauvages) avaient osé, pour la première fois, s'enfoncer dans les déserts de l'Ouest, qui jusqu'alors leur étaient restés inconnus. Les deux caravanes s'étaient réunies et étaient arrivées avec beaucoup de peine, mais sans accident grave, au rendez-vous général, où M. Fitz Patrick, montagnard robuste et expérimenté, était venu les joindre. Ils trouvèrent dans la vallée un petit camp de quinze trappeurs libres qui s'étaient choisi un chef vaillant de l'Arkansas, nommé Sinclair. A un mille de là étaient déjà posés deux camps d'Indiens venus pour commercer, l'un de Nez-Percés ou Indiens Choppunnish, l'autre de Têtes-Plates. Enfin, de distance en distance on voyait, dans des taillis, s'élever quelques huttes d'Indiens et de trappeurs isolés : tel était, par exemple, le wigwam de Kosato. En ce moment, la Vallée-de-Pierre, ordinairement déserte, renfermait une population de plusieurs centaines d'hommes civilisés ou sauvages.

La première personne que R oss et sa femme rencon trèrent en entrant dans le camp du capitaine Sublette, ce

fut le chef Shi-wi-shi-Ouaiter. Les apercevoir, tirer son couteau et se précipiter sur sa femme pour la poignarder fut le premier mouvement du sauvage. Ross, prompt comme l'éclair, se jeta entre eux deux et para le coup mortel. Alors commença un combat terrible entre le féroce Indien et le robuste trappeur. Les lames de leurs couteaux se rencontrèrent, et des étincelles jaillirent de ce choc; ils se saisirent mutuellement le bras droit de la main gauche, et, dans les efforts inouïs que chacun d'eux faisait pour dégager son arme, ils restèrent un moment immobiles pied contre pied, poitrine contre poitrine; puis ils roulèrent sur la poussière en cherchant, par de nouveaux efforts, à se dégager la main droite pour se percer le sein. Une telle lutte ne dure jamais longtemps et finit quelquefois par la mort des deux adversaires. L'Indien haletant faiblissait, il allait probablement recevoir le coup fatal, quand les trappeurs du camp, attirés sur le lieu de la scène par les cris de Palaouana, se jetèrent sur les combattants, les désarmèrent, et parvinrent à les séparer.

Selon la loi du désert, ils s'érigèrent aussitôt, de leur pleine puissance, en tribunal suprême, et après avoir entendu les parties, leur aréopage en plein air décida solennellement que Ross, ayant sur la femme des droits plus anciens que le sauvage, la garderait; mais que, pour indemniser celui-ci, le trappeur lui abandonnerait les deux chevaux dont ils s'étaient servis dans leur fuite.

Shi-wi-shi-Ouaiter, se voyant seul, sans appui, fut obligé de se soumettre à cette décision, ou du moins d'en faire tant bien que mal le semblant. Il remonta sur son cheval, saisit par la bride les deux coursiers de Ross, et il partit en jetant un regard de haine farouche sur le trap-

peur et sa tremblante compagne. Bientôt il disparut dans le défilé des montagnes.

Le trappeur, désormais tranquille dans ses amours, regretta peu le sacrifice qui lui avait été imposé, et retourna gaiement avec sa femme, mais à pied, dans le wigwam de son frère Kosato.

VI.

Le chef pied-noir, revenu dans sa tribu, ne pensa plus qu'à sa vengeance, et il résolut de l'assouvir, non pas seulement sur les deux hommes qui l'avaient outragé, mais sur toutes les Peaux-Blanches compatriotes de Ross, et sur les Nez-Percés, qui avaient accordé leur protection à Kosato. Il était aussi rusé que vindicatif, comme le sont tous les Indiens; pour accomplir ses sinistres projets, il sut habilement manœuvrer l'esprit des anciens et des chefs de sa nation; il connaissait mieux que personne le goût inné chez les sauvages pour les combats et le pillage; il éveilla leur cupidité et leur fit bientôt partager sa haine. Aussi convoqua-t-il les chefs et les guerriers dans le wigwam du grand conseil.

Plus de quarante personnages des plus importants s'y réunirent; ils s'accroupirent en cercle, et fumèrent le calumet dans le plus grand silence pendant deux heures, en attendant que le grand esprit vînt inspirer un de leurs

orateurs. Tout à coup un vénérable vieillard se leva, ôta sa pipe de sa bouche et dit :

« La guerre fait couler le sang, elle est une source de maux. La paix ne jette point d'alarmes ; le sommeil ferme les yeux des chefs, les jeunes hommes chassent et nourrissent leur famille ; les chevaux errent dans les montagnes ; les femmes et les petits enfants se promènent librement dans les prairies, et nos frères, blancs ou rouges, viennent fumer le calumet avec nous. La paix balaye les sentiers qui conduisent l'étranger à nos wigwams ; la paix est bonne. »

Le vieillard reprit sa pipe et sa place sur sa natte, et le silence de la méditation dura à peu près un quart d'heure. Alors Shi-wi-shi-Ouaiter se leva :

« La guerre, dit-il, tient éveillés les yeux des chefs et rend forts et souples les membres des jeunes hommes. A la guerre, chacun est sur le qui-vive. Si nous voyons une piste, elle nous annonce l'ennemi ; nous savons qu'il vient à nous pour la guerre, et nous sommes prêts à le recevoir. Le cœur d'un Visage-Blanc est une imposture, et sa langue est une trappe ; s'il vient à nous en frère, il fume le calumet avec nous ; mais dès qu'il nous voit faibles et sans défiance, il tue et vole. Voilà ce que nos pères nous ont dit : Les Blancs sont venus de l'Est pour prendre vos terres, pour tuer votre gibier, pour vous chasser du pays où reposent les os de vos ancêtres, depuis les côtes du grand lac Salé jusqu'aux sources glacées de nos grandes rivières. Que vous ont-ils donné en échange, les Blancs ? La peste noire qui tue[1], l'eau-de-feu qui tue[2], le fusil qui tue et

1. La petite vérole.
2. L'eau-de-vie.

qui rend le lâche redoutable au guerrier plein de cœur; enfin toutes les mauvaises choses que leur avait données l'esprit du mal. Qui parmi nous dira non et voudra nier ce que je dis? Si quelqu'un se présente, je m'arrête pour l'entendre; mais qu'il s'élève, qu'il s'élève aussi haut qu'une montagne, afin que ses paroles puissent courir comme le vent, et quand il aura parlé, qu'il ne descende pas pour se cacher. »

Shi-wi-shi-Ouaiter garda le silence un moment, quoiqu'il sût fort bien que personne ne prendrait la parole. Il est sans exemple que, dans une discussion, un Indien interrompe un orateur avant qu'il ait fini son discours, dût-il durer toute la journée. Quand le chef pensa qu'il avait produit l'effet qu'il désirait, il reprit:

« Personne ne parle, je continue. Celui qui désire voir les Blancs dans nos prairies est un traître, de quelque nation qu'il puisse être; si c'est un Pied-Noir, il est traître aux Pieds-Noirs; si c'est un Corbeau, il est traître aux Corbeaux. Dans son cœur il hait tous les hommes libres qui demeurent sous notre soleil. Que sont devenues les nations qui chassaient avec nos pères dans les forêts du *Point-du-Jour?*[1] Où sont les Mohicans, les Hurons, les Algonkins, les Nepissings, les Assianipys, les Outawas, les Cherokés, les Anaquagas, et cent autres dont ils ont effacé jusqu'au nom? Ils n'existent plus! ils sont partis pour l'Ouest, vers le pays des esprits. Où sont leurs enfants? morts! Tout est mort, jusqu'aux castors et aux daims, jusqu'aux arbres des forêts, jusqu'aux mousses qui tapissaient les rochers. Les Visages-Pâles ont ouvert la terre, ils l'ont montrée au soleil, et ils sont devenus esclaves,

1. Les États-Unis.

parce que celui qui fouille la terre trouve toujours, au bout de son champ, la corde qui l'attache; le mensonge est son maître; la fraude et la chicane germent avec le tien et le mien.

« Nous sommes chasseurs, nous sommes guerriers, nous sommes libres. C'est dans nos forêts que nos yeux peuvent voir, nos oreilles entendre; c'est là que nous savons atteindre tout ce qui nous fuit. Si les Blancs font luire le soleil sur nos terres, nous ne pourrons rien faire, car nous n'aurons rien à faire. Si nous ne nous opposons pas à l'invasion des Peaux-Blanches, ce qui est arrivé à nos cousins de l'Ouest nous arrivera, car la lune dernière est la mère de la lune à venir. Celui qui propose de recevoir les Blancs, de faire le commerce avec eux, a soif d'eau-de-feu; demain, dans la lâcheté de l'ivresse, il proposera de leur céder nos forêts; c'est un traître qui mérite la mort. Si ces montagnes étaient faites pour eux, pourquoi leur dieu ne les y a-t-il pas fait naître? Si Manitou les a faites pour nous, pourquoi ne les garderions-nous pas? Sommes-nous des femmes ou des ours?

« Non, nous ne pouvons pas vouloir d'une telle paix; déterrons le tomawok et ayons la guerre. J'ai parlé[1]. »

La guerre fut résolue après cinq jours de longues délibérations dans le conseil. Le lendemain, dès l'aurore, tous les guerriers de la tribu se réunirent en cercle sur la place, au milieu du village. Le sachem, paré de ses plus beaux habits, s'avança au milieu du rond, et déterra un tomawock que probablement on y avait enterré la veille. Il

1. Nous avons traduit littéralement, sans y changer un mot, les discours des chefs pieds-noirs, afin de donner à nos lecteurs un *échantillon vrai* de l'éloquence des sauvages de cette partie du monde.

l'attacha au bout d'une perche de dix pieds de long, de laquelle flottait une longue banderole rouge, garnie de plumes noires et blanches; c'était l'insigne de la nation. Il l'éleva et la montra à tous les assistants. Alors les guerriers commencèrent un chant monotone sur un ton très-bas qu'ils élevèrent progressivement, et qu'ils terminèrent, au bout de quelques minutes, par un cri aigu. Tous jetèrent à la fois le cri de guerre warhoup! warhoup! warhoup! et se mirent à hurler d'une manière effroyable et de toute la force de leurs poumons. Les guerriers se prirent par la main et tournèrent lentement autour du chef en balançant le corps tantôt de gauche à droite, tantôt de devant en arrière. Quand le tour fut achevé ils s'arrêtèrent, et l'un d'eux entra au milieu du cercle, où il raconta emphatiquement ses exploits guerriers puis il rentra dans le rang. Un second l'imita, puis un troisième, un quatrième, et ainsi de suite. Puis ils recommencèrent leur chant monotone, et le terminèrent par une explosion terrible de cris de guerre et de hurlements.

Pendant cette cérémonie, les femmes et les enfants se hâtaient d'emballer les provisions de bouche, les ustensiles de ménage, les habits, les parures, et en général tout ce qu'elles possédaient. On détacha les nattes des wigwams et on les roula avec les peaux de bisons qui servaient de toitures. Le tout mis très-habilement en ballots, et chargé sur des chevaux de somme, les enfants furent placés sur ces ballots. Les jeunes gens qui n'étaient pas encore en état de faire la guerre s'occupèrent à seller et à brider les chevaux de chasse et de bataille, pendant que les guerriers se peignaient la figure de blanc, de jaune, de bleu et de rouge, d'une manière aussi bizarre qu'effroyable.

A midi, l'avant-garde des Pieds-Noirs, composée des guerriers les plus jeunes et les plus vaillants, ayant le sachem à leur tête, avaient déjà pris les défilés des montagnes. Le corps des femmes, des vieillards, des enfants, les uns à cheval, les autres à pied, les suivit bientôt en conduisant les bagages; puis un escadron de guerriers marchait à la suite et formait l'arrière-garde. Des éclaireurs parfaitement montés avaient ordre de devancer la caravane et de fouiller sur ses flancs jusqu'au moindre buisson pour éviter les surprises et les embuscades. Du reste, les hordes errantes d'Indiens ne voyagent jamais dans un autre ordre et sans ces précautions.

Le soir, on campait dans les vallées où les chevaux pouvaient trouver leur nourriture, consistant quelquefois, quand la neige couvrait la terre, en quelques rameaux de peupliers, de saules et d'osier, ou en quelques brins d'herbes desséchées par le froid. Les femmes dressaient les tentes, soignaient les chevaux, préparaient le souper, tandis que les hommes fumaient nonchalamment. Le soir, les chiens sauvages, les loups et les renards faisaient entendre autour du camp leurs hurlements d'impatience; puis, le matin, ils venaient se disputer quelques débris de la vallée déserte et silencieuse qui, la nuit précédente, avait été un village populeux, bruyant et plein de vie, avant que le camp fût levé. Les sauvages du désert sont, dans les montagnes Rocheuses, la contre-partie des Bédouins du Sahara, moins le fanatisme religieux.

Pendant douze jours ils voyagèrent dans les défilés les plus solitaires du Chippewyan, campant la nuit au milieu des épaisses forêts de pins ou des marais, impraticables à tous autres voyageurs qu'eux. Toute leur attention se por-

tait, comme toujours, à dérober leurs traces à un ennemi qui aurait voulu les suivre et les surprendre.

Ils arrivèrent enfin dans les sombres gorges qui bornent à l'ouest la Vallée-de-Pierre; alors ils s'arrêtèrent.

Au milieu d'une sorte de précipice inabordable, hérissé de rochers nus et gigantesques, bordé de torrents et de rivières infranchissables, se trouvait une petite prairie ombragée de saules et de bouleaux. C'est là qu'ils résolurent d'établir leurs wigwams, parce qu'ils y trouvaient, outre leur sûreté, de l'eau et de l'herbe pour leurs chevaux. Les ballots furent défaits, les nattes et les cuirs déroulés, les poteaux des huttes enfoncés, et le soir même le village avait surgi comme par magie. Des espions se disséminèrent dans le pays et bientôt il ne se fit pas un mouvement dans la Vallée-de-Pierre sans que Shi-wi-shi-Ouaiter en fût instruit. Il sut que les voyageurs y étaient en trop grand nombre pour qu'il pût les attaquer en ce moment avec quelque espérance de succès, car il ne pouvait compter que sur trois cents guerriers. Il résolut donc d'attendre l'instant favorable, et, jusque-là, de rester clos dans son camp.

VII.

Kosato, Ross et Godin vivaient en frères, c'est-à-dire qu'ils chassaient ensemble et partageaient loyalement les produits de leur chasse. Chaque matin, le trappeur, chargé de ses pièces, se rendait dans les bois et suivait le cours

des ruisseaux ou des petites rivières peuplées de castors. Je ne rapporterai pas ici les contes aussi faux que merveilleux débités sur l'intelligence et les mœurs de ces animaux ; je me bornerai à raconter comment on leur fait la chasse. Le piége ou la *trappe* dont on se sert pour cela ne diffère en rien de nos piéges à loups et à putois, si ce n'est qu'une planchette à bascule est disposée de manière à faire lâcher la détente du ressort et à fermer les deux branches du piége aussitôt que le castor touche à l'appât attaché dessus.

Un œil exercé par l'habitude fait découvrir au trappeur, par les signes les plus légers, la piste du castor, et, la hutte de l'animal fût-elle placée dans le taillis de saules le plus fourré, ce même coup d'œil lui fait deviner exactement le nombre des habitants qu'elle renferme. Alors il pose sa trappe à deux ou trois pouces au-dessous de la surface de l'eau, et, par une chaîne, l'attache à un tronc d'arbre ou à un piquet fortement enfoncé sur la rive. L'appât consiste en une jeune tige de saule, dépouillée de son écorce, fixée dans un trou de la bascule, et la sommité dépassant la surface de l'eau de cinq à six pouces. Ce sommet a préalablement trempé dans la *médecine* (pour me servir du mot technique) qui doit attirer l'animal par son odeur alléchante.

Or, la composition de la médecine est le secret du trappeur, secret que nous allons révéler. Au printemps il ramasse une grande quantité de bourgeons de peupliers, au moment où ils sont le plus couverts de cette sorte de glu visqueuse et odorante destinée sans doute par la nature à protéger le développement des jeunes feuilles. Il jette ces bourgeons dans une chaudière avec de l'eau, quelques

feuilles de menthe de ruisseau, un peu de camphre et une suffisante quantité de sucre d'érable. Quand tout a bouilli assez longtemps pour réduire l'eau à l'état de sirop sans emporter l'odeur du bourgeon de peuplier, il passe au filtre, et la *médecine* est faite ; il la conserve dans des fioles bien bouchées, et y trempe son appât lorsqu'il tend son piége.

Le castor, doué d'un odorat très-fin, ne tarde pas à être attiré par l'odeur ; mais, dès qu'il a touché à l'appât qui tient la détente, le piége part et le prend par les pattes. L'animal se débat, entraîne la trappe de toute la longueur de la chaîne ; mais bientôt, épuisé de fatigue, il coule à fond avec le piége et se noie. Quelquefois, quand le piquet vient à manquer, le castor gagne la rive et entraîne le piége dans les bois, où le trappeur a beaucoup de peine à le retrouver. Il arrive aussi que, lorsque ces animaux ont été trop inquiétés, ils deviennent méfiants et déjouent toutes les ruses du trappeur. Dans ce cas, le chasseur abandonne la partie, met ses piéges sur son dos et s'éloigne en s'avouant vaincu.

Un trappeur possède ordinairement huit à dix piéges ; mais quelques-uns, comme Ross, par exemple, en ont jusqu'à vingt-cinq ou trente, et alors ils sont considérés comme des personnages très-importants.

Godin n'avait que cinq ou six trappes, aussi n'était-il pas riche. Mais, faute de pouvoir faire étalage de ses chevaux et de ses parures, sa vanité se consolait en faisant étalage de son courage et de son adresse à la chasse aux ours, chasse à laquelle il se livrait spécialement. On trouve dans cette partie de l'Amérique trois espèces d'ours : l'ours blanc, fort rare dans les montagnes Rocheuses, où il ne

s'enfonce que l'hiver, lorsque la mer est gelée ; l'ours à collier blanc, qui vient du Canada et ne se montre qu'au printemps; enfin l'ours gris, la terreur des plus hardis chasseurs, qui est sédentaire, très-commun, et d'une férocité qui le dispute à celle de l'ours blanc.

Godin avait un talent merveilleux pour découvrir, pendant l'hiver, le tronc d'arbre dans le creux duquel un ours avait établi sa tanière ; il savait, dans les autres saisons, l'attendre à l'affût, le surprendre dans son fourré, le suivre à la piste et le percer de ses balles. Quelquefois, par une bravade intrépide, il osait l'attaquer corps à corps et lutter avec le terrible animal. Lorsqu'il avait trouvé sa piste il le suivait, armé d'un arc, d'une carabine et d'un couteau indien à lame longue et affilée. Il s'approchait du farouche animal en se cachant et rampant dans les bruyères, puis il se montrait tout à coup et lui lançait une flèche. Alors il se laissait tomber sur la terre de toute sa longueur, saisissait sa carabine, ajustait le monstre et attendait. L'ours, blessé et furieux, hésitait un instant entre la fuite et l'attaque ; mais, voyant son ennemi par terre, il s'élançait sur lui pour le déchirer. Godin avait le courage d'attendre qu'il fût à cinq pas de lui, puis il lui envoyait dans la poitrine une balle qui le renversait roide mort. Si la carabine venait à manquer, Godin se relevait lestement, et, le couteau à la main, attendait une lutte corps à corps. Ce changement de posture suffisait pour arrêter l'animal qui, après une nouvelle hésitation, se retirait à pas lents, et en tournant souvent la tête vers le chasseur intrépide.

Quant à Kosato, il regardait la chasse aux trappes comme indigne de lui ; il disait à Godin qu'il y avait de la puérilité dans cette vanité qui le faisait s'exposer par bra-

vade à un danger sans utilité, et il l'entraînait avec lui à la chasse des moutons de montagnes, des daims, des argalis et des bisons.

Tantôt, à pied et en silence, ils se glissaient à travers les taillis de saules et de peupliers, surprenaient les animaux et les abattaient d'un coup de fusil ; tantôt, montés sur leurs agiles coursiers, ils osaient se lancer dans les savanes, au milieu d'un troupeau serré de plusieurs centaines de bisons, les mettaient en désordre, les poursuivaient, évitaient avec adresse l'atteinte mortelle des cornes des taureaux furieux, les harcelaient, les fatiguaient, et finissaient par en abattre plusieurs à coups de carabine, de lance ou de tomahawck.

Godin, toujours aussi vaniteux qu'intrépide et leste, se penchait quelquefois sur son cheval au galop, atteignait un bison au moment de sa plus grande furie, et, sans autres armes que son couteau, le renversait avec une profonde blessure dans les flancs.

Lorsque les deux chasseurs avaient abattu assez de gibier pour apporter l'abondance dans le wigwam, ils descendaient de cheval, écorchaient ces animaux, jetaient leurs cuirs sur leurs chevaux, puis ils coupaient les corps en quartiers assez gros pour faire la charge d'un homme ; ils les couvraient de feuillages et de broussailles, pour les dérober à la voracité des oiseaux de proie ; ils marquaient la place où ils les laissaient en plantant dans la terre une perche au bout de laquelle était attaché un lambeau de cuir ou la queue de l'animal ; puis ils gagnaient le camp des marchands de l'Est, sûrs qu'aucun sauvage ne toucherait à leur chasse, fût-il poussé par la faim la plus dévorante. Ils échangeaient leurs cuirs pour de la poudre,

du plomb, des hameçons propres à la pêche du saumon, des armes, des rubans, des étoffes, de la verroterie pour les femmes, et ils revenaient gaiément sous le toit du wigwam.

Les femmes partaient alors : elles retrouvaient le gibier aux endroits qu'on leur avait indiqués, et elles revenaient chargées comme des bêtes de somme, mais sans se plaindre, car telle est invariablement la vie des sauvages.

Kitchy se trouvait heureuse, parce qu'elle ne comprenait pas, faute d'avoir vu des exemples contraires, que la femme d'un guerrier pût être mieux traitée par lui que son cheval ou son chien ; mais il n'en était pas de même de Palaouana. Lors de son premier mariage avec Ross, elle avait vécu pendant un an avec une société de trappeurs, pour la plupart mariés à terme, c'est-à-dire pour la saison de la chasse, comme c'est l'usage. Elle s'était accoutumée à une sorte de galanterie sauvage inconnue aux Indiens, et la coquetterie innée dans le cœur des femmes blanches, rouges ou noires, s'était développée chez elle en raison de l'amour et de la faiblesse de son mari.

Ce n'était plus cette pauvre Indienne couverte de cuir et de quelques franges de peau de daim ; c'était la femme d'un trappeur dans toute sa coquette élégance, surtout quand elle allait dans le camp des Visages-Blancs, et elle y allait toujours dans l'intention d'éclabousser les autres femmes de trappeurs par son luxe et sa toilette.

Dans cette circonstance, elle montait non pas un vieux cheval malingre et éreinté, comme un mari indien en donne un pour servir au transport de sa femme et de ses petits

enfants, mais le plus beau cheval qu'on avait pu trouver, à force de dollars, dans toutes les montagnes Rocheuses. Les harnais, la selle et la croupière étaient ornés avec une profusion de pierres fausses, de grelots et de rubans. De chaque côté de la selle pendait un *esquimont,* sorte de poche où elle fourrait les colifichets et le bijou de rechange dont elle voulait éblouir ses compagnes. Le tout était recouvert d'une draperie de calicot écarlate.

Quant à sa personne, c'était le chef-d'œuvre, non pas du bon goût, mais de la prodigalité. Sa belle chevelure flottante était recouverte d'un chapeau de feutre à l'amazone, sur lequel flottait avec grâce un panache en longues plumes de diverses couleurs. Sa robe, de la plus belle étoffe verte, quelquefois rouge ou grise, était taillée à l'Européenne ; ses brodequins et ses mocassins, du travail le plus exquis et le plus coûteux, lui dessinaient parfaitement la jambe et le pied, que les Indiennes ont généralement jolis. Des boucles d'oreilles en or, ornées d'énormes pendants en perles fausses ou en pierres colorées, deux ou trois colliers l'un sur l'autre, des bracelets, des bagues à tous les doigts, tels étaient ses bijoux. Parmi les couvertures dont elle possédait un grand nombre, elle en choisissait une de la couleur la plus éclatante, et, la jetant sur ses épaules avec une grâce tout indigène, elle s'élançait sur son coursier et partait au galop pour le camp. Son mari la suivait tout émerveillé du mérite de sa femme, et ne pensant plus aux dollars qu'il dépensait à mesure qu'il les gagnait, quelquefois même à l'avance, pour satisfaire les caprices ordinaires à toute femme de trappeur.

Palaouana était vaniteuse ; mais sa coquetterie, toute dans la tête, n'allait pas jusqu'à son cœur. Aussi, lorsqu'il

lui arrivait de trouver dans le camp une femme plus brillante, plus couverte de colifichets qu'elle, et cela lui arrivait souvent, loin de la jalouser et de la prendre en haine, elle revenait au wigwam riant comme une folle de son propre désappointement.

VIII.

A quelque distance du wigwam de Kosato était le camp des Nez-Percés, nation pacifique, amie des Visages-Pâles, et dont, chose fort singulière, le nom est français et se prononce chez eux comme chez nous. Cette tribu avait été fort maltraitée par les Pieds-Noirs dans divers combats, et ses guerriers, ayant pour chef Jean le Bleu, se trouvaient réduits à un très-petit nombre. Les injures qu'ils avaient souffertes de leurs implacables ennemis leur avaient aigri le cœur, mais ils n'osaient continuer une lutte sanglante dans laquelle ils avaient toujours succombé. En conséquence, pour éviter toute surprise des Pieds-Noirs, ils avaient pris le parti de se mettre sous la protection d'une caravane de Visages-Blancs, et de camper à l'entrée de la Vallée-de-Pierre. De temps à autre, ils détachaient quelques guerriers pour chasser dans les montagnes et entretenir l'abondance dans leur camp. Un de ces détachements, commandé par le brave chef Kowsoter, avait, par un hasard fatal, élevé ses huttes à peu de distance du lieu où le chef des Pieds-Noirs avait établi ses

wigwams, sans que ni les uns ni les autres se doutassent de ce terrible voisinage.

Kosato s'était joint aux Nez-Percés, non pas qu'il les estimât beaucoup, mais parce qu'il espérait les déterminer à recommencer, ou plutôt à continuer une guerre qui satisfaisait sa haine et sa vengeance contre sa tribu natale. Un jour, accompagné de sa femme, il se rendait auprès de Kowsoter, commandant le détachement des chasseurs, et il marchait avec la plus grande sécurité.

Shi-wi-shi-Ouaiter était embusqué seul dans un épais fourré de jeunes sapins, à cent pas de l'endroit où Kosato vint passer sans défiance. L'apercevoir, le reconnaître et le coucher en joue fut un seul mouvement. Mais, en cet instant, Kosato passait derrière une roche, ce qui donna au vindicatif Pied-Noir le temps de la réflexion. Le jour baissait : il pensa qu'il ferait mieux de suivre son ennemi jusqu'à la nuit, de le surprendre dans les ténèbres et de le massacrer ou de le faire prisonnier. L'idée de le voir mourir attaché au fatal poteau souriait singulièrement à sa haine ; mais la prudence entrait aussi pour quelque chose dans sa détermination. En effet, si de son premier coup de carabine il venait à manquer son ennemi, celui-ci pouvait lui échapper par la fuite ; ou bien, sa vengeance était obligée de courir la chance d'un combat, chance à laquelle ne se détermine jamais un Indien que lorsqu'il a épuisé celles de la ruse, de la surprise et de l'embuscade.

Le Pied-Noir suivit les deux voyageurs sans en être aperçu. Déjà la nuit était devenue sombre ; déjà Shi-wi-shi-Ouaiter se préparait à faire un long contour pour devancer son ennemi et préparer une embuscade, lorsqu'il le vit se détourner vers une petite vallée, traverser un

taillis de frênes et entrer dans un petit camp de chasseurs dont le Pied-Noir ne soupçonnait pas l'existence. Il fut obligé de s'arrêter dans sa poursuite, et il vit avec désespoir son ennemi lui échapper.

Kosato fut parfaitement reçu dans le wigwam de Kowsoter, dont il était l'ami. Ce chef, pour lui prouver tout le plaisir qu'il avait à le recevoir, invita les guerriers Nez-Percés à un repas que l'on fit autour d'un grand feu, au milieu du camp. Des peaux soigneusement préparées pour ces occasions furent étendues sur la terre et couvertes d'un amas de viandes d'élans, de moutons de montagnes et d'os à moelle de bisons, le tout assaisonné avec une racine amère dont les Indiens font usage en guise d'épices. Tout le monde, excepté les femmes, s'assit les jambes croisées, à la manière turque, et on se livra à la plus bruyante joie. Les chiens mêmes, ces sentinelles si vigilantes, abandonnèrent la garde du camp et vinrent partager les os du festin.

Dans ces circonstances, les Indiens, ordinairement si graves, deviennent babillards et rodomonts ; c'est à celui qui se vantera davantage, et qui racontera les exploits les plus merveilleux, vrais ou faux. Pendant qu'un guerrier fixait au plus haut point l'attention de ses auditeurs par une histoire merveilleuse, les yeux de Kosato tombèrent par hasard sur un élan dont les cornes rameuses, éclairées par la flamme rougeâtre du foyer, trahissaient la marche furtive. Cet objet le surprit ; car jamais il n'avait vu un animal de cette espèce, ordinairement si timide, oser se hasarder à entrer dans un camp. Il le montra à un de ses voisins ; mais celui-ci, absorbé par l'attention qu'il portait au narrateur, ayant à peine jeté sur l'animal un œil inat-

tentif, lui dit : « C'est un élan ; » et il ne s'en occupa plus. Kosato, pour ne pas paraître avoir un cœur de femme, n'ajouta rien ; mais ses yeux ne se détournèrent pas un instant de cette singulière apparition. L'élan rôda quelque temps de hutte en hutte, flairant et broutant çà et là ; puis il regagna nonchalamment la porte et sortit.

Kosato se leva doucement, saisit son tomahawck et suivit un instant l'animal. Tout à coup, il le vit, à cent pas du camp, se dresser sur ses pieds de derrière, jeter là ses cornes et sa peau, s'élancer sur le cheval d'un chef Nez-Percé, et partir au triple galop après avoir lâché à Kosato un coup de carabine dont la balle siffla près de ses oreilles.

L'alarme fut donnée. Tout le monde se leva et courut à ses armes, et ce fut alors seulement qu'on s'aperçut que Shi-wi-shi-Ouaiter, le prétendu élan, avait déjà enlevé et conduit dans les bois plusieurs chevaux attachés à la porte du camp, avant d'avoir eu la téméraire hardiesse d'y pénétrer pour en compter les guerriers. On devina de suite que le voleur ne pouvait être qu'un rôdeur Pied-Noir, et qu'une troupe de ces farouches Indiens n'était pas bien loin. En conséquence, on se prépara à repousser une attaque. Après avoir fait rentrer tous les chevaux dans le camp, on le barricada avec des troncs d'arbres et des pieux ; chaque guerrier creusa un trou au milieu de sa hutte pour se mettre à l'abri des balles.

A la pointe du jour, moment que les Indiens choisissent ordinairement pour surprendre leurs ennemis, on entendit des hurlements épouvantables partir de la forêt voisine, et une volée de coups de fusils fut tirée sur le camp par plus de cent cinquante Pieds-Noirs, commandés

par leur sachem. Les assiégés ne comptaient que vingt hommes, dont neuf seulement étaient armés de carabines et les autres d'arcs et de flèches. Néanmoins, ils se montrèrent braves comme de véritables guerriers, et se battirent en désespérés. Retranchés dans leurs trous, ils jonchaient la terre d'ennemis morts, car, pour les attaquer, les Pieds-Noirs étaient obligés de se mettre à découvert.

Déjà le combat se soutenait depuis plusieurs heures, lorsque Kosato crut reconnaître Shi-wi-shi-Ouaiter, réfugié derrière le tronc d'un arbre renversé, d'où il faisait un feu continuel, à l'abri des balles du camp. A cette vue, la rage qui transportait Kosato n'eut plus de bornes ; il sortit de sa fosse, se glissa en rampant derrière un autre tronc d'arbre abattu, et, couché sur la terre, il le poussa et le roula devant lui jusque auprès de l'arbre derrière lequel était accroupi son ennemi. Aucun des deux n'osait se découvrir à mesure qu'ils se rapprochaient, et il y eut dans les deux guerriers un moment d'anxiété profonde, car le premier qui se serait montré à découvert devait essuyer, à bout portant, le feu de son ennemi et mourir. Tout à coup, au moment où les deux troncs d'arbre se touchèrent, Kosato bondit comme une panthère, et, rapide comme la pensée, déchargea sa carabine dans la poitrine de son ennemi, qu'il étendit roide mort. Alors, il tira le corps derrière les troncs d'arbre, et, au milieu d'une grêle de balles, il tira froidement de sa ceinture son couteau à scalper, cerna la peau autour de la tête du cadavre, qu'il reconnut alors n'être pas celui du chef des Pieds-Noirs ; il saisit la touffe de ses cheveux, tira violemment à lui, et détacha la peau du crâne. Muni de cette chevelure sanglante, il rentra au camp et regagna sa fosse. Mais, dans

ce moment, une balle le frappa au front et il tomba au fond du trou.

Pendant que toute l'attention était fixée sur le terrain où Kosato combattait, une troupe de Pieds-Noirs était parvenue à tourner le camp, à en forcer les palissades et à enlever les chevaux. Ils s'en servirent comme de boucliers, en les faisant marcher devant eux, et s'approchèrent ainsi de la fosse où gisait Kosato. dans l'espérance de reprendre la chevelure de leur guerrier et de lui enlever la sienne.

Kitchy, assise au fond du trou, avait posé la tête de son mari sur ses genoux ; elle baignait sa blessure de ses larmes, et en essuyait le sang avec ses longs cheveux. Elle entendit le bruit des pas, leva la tête et vit un Indien de sa tribu natale qui lui dit : « Kitchy, l'âme du renégat est à présent dans le pays des esprits ; laisse là son corps inanimé et suis-nous dans ta famille. »

L'Indienne, pour toute réponse, saisit son arc, et, d'une flèche acérée, perça le sein du sauvage imprudent ; une seconde flèche en atteignit un autre ; une troisième était sur son arc lorsque la petite troupe, arrêtée par le courage héroïque d'une jeune femme, abandonna le camp, en emmenant néanmoins les soixante chevaux qui s'y trouvaient. La courageuse Kitchy, pour venger celui qu'elle aimait, ne cessa pas de combattre, et plusieurs fois ses flèches meurtrières portèrent l'effroi dans les rangs ennemis.

Quoique tous les Nez-Percés fussent plus ou moins grièvement blessés, tous combattaient vaillamment, à l'abri de leurs redoutes improvisées, et les Pieds-Noirs éprouvaient une grande perte de guerriers. Ils s'éloignèrent peu à peu en enlevant leurs morts, et, vers les dix heures du

matin, commençant à manquer de poudre, ils se retirèrent tout à fait et disparurent dans les montagnes.

Kitchy s'était de nouveau assise à terre, et, après avoir replacé la tête de son mari sur ses genoux, elle commença le chant de mort[1] :

« Tu vas dans l'Ouest, dans le pays des esprits ; pourquoi es-tu parti sans moi ? Qui t'aidait à t'équiper quand tu partais pour la guerre ou la chasse, si ce n'est moi ? Lorsque tu revenais, j'allais à ta rencontre, je portais ton fusil, et tu entrais sans soucis. Pendant que tu t'asseyais en fumant, je déchargeais tes chevaux, je les attachais à des pieux, je mettais tes ballots en sûreté, puis je revenais à tes pieds.

« Tu vas dans l'Ouest, dans le pays des esprits : pourquoi es-tu parti sans moi ? Si tes mocassins étaient mouillés, je te les ôtais et t'en mettais d'autres chauds et secs ; je préparais toutes les peaux que tu rapportais de la chasse. Tu n'as jamais eu à me dire : Pourquoi cela n'est-il pas fait ? Tu chassais le daim, le bison, l'argali, tu épiais l'ennemi ; moi seule je faisais tout le reste.

« Tu vas dans l'Ouest, dans le pays des esprits : pourquoi es-tu parti sans moi ? Je t'aimais. Quand la tribu changeait de campement, tu montais sur ton cheval, tu partais libre, comme si tu fusses tombé du ciel. Tu ne te mêlais jamais des travaux du camp ; c'était moi qui chargeais les chevaux et les conduisais. Quand nous faisions halte vers le soir et que tu t'asseyais avec les autres braves, c'était moi qui plantais ta tente ; et, quand venait

1. Je donne littéralement la chanson de Kitchy, parce qu'elle peint mieux que je ne pourrais le faire, et dans de curieux détails, les devoirs d'une femme sauvage envers son mari.

l'heure de manger et de dormir, ton souper et ton lit étaient prêts. »

Pendant que Kitchy chantait, son mari, qui n'avait été qu'étourdi par une balle morte, revint à lui et ouvrit les yeux. Il sentit renaître avec sa vie un redoublement d'amour pour sa compagne et une haine implacable contre sa tribu natale. Kitchy, dès ce moment, devint l'admiration de ses frères adoptifs, les Nez-Percés. Par une exception aussi rare que flatteuse, ils lui reconnurent solennellement un *cœur d'homme,* d'où il résultait, entre autres distinctions honorables, qu'elle avait le droit de se mêler aux danses militaires des guerriers.

IX.

Déjà on était au mois de juillet, et Kosato, malgré son éloquence véhémente, n'avait pu déterminer les Nez-Percés à s'armer contre les Pieds-Noirs, qui, presque toutes les nuits, venaient voler des chevaux jusqu'à l'entrée de leur camp. Dans son désespoir, l'Indien résolut d'abandonner cette tribu et d'aller rejoindre les Corbeaux, dont il espérait davantage en faveur de sa vengeance. Ses deux amis, Ross et Godin, ainsi qu'un jeune guerrier tête-plate, nommé Oniah, ayant vendu toutes leurs fourrures au rendez-vous général, se déterminèrent à le suivre.

Le 17 juillet 1834, jour à jamais mémorable dans les fastes des montagnes Rocheuses, le partisan Sinclair,

accompagné de quinze trappeurs libres ; M. Milton Sublette, frère du capitaine, avec quatorze de ses hommes ; le capitaine Wyeth, avec onze chasseurs de castors et pêcheurs de saumons, quittèrent le camp dans l'intention de s'avancer au sud-ouest. Ross, Kosato, Godin, Oniah et quelques autres Indiens se joignirent à eux, et tous partirent joyeusement. Ils firent environ huit milles dans la journée, et campèrent aux confins de la vallée.

Le lendemain matin, au moment où on allait lever le camp, on aperçut une longue file d'Indiens qui débouchaient par l'un des défilés de la montagne, et l'on reconnut bientôt que c'était une bande de Pieds-Noirs. Ils marchaient en deux troupes, dont l'une à pied et l'autre à cheval, tous peints et équipés d'une manière étrange, avec des couvertures rouges flottant au gré des vents. Ils avaient aperçu les trappeurs avant d'être eux-mêmes découverts, et ils descendaient dans la plaine en hurlant d'une manière effroyable. Shi-wi-shi-Ouaiter était à leur tête.

Aussitôt M. Sublette et le capitaine Wyeth firent placer les ballots les uns sur les autres, en forme de redoute, autour du camp, et chacun se disposa à une valeureuse résistance. Quand les Indiens furent à deux portées de fusil, ils s'arrêtèrent, parce que, alors seulement, le chef s'aperçut que ses espions l'avaient trompé. Il croyait n'avoir affaire qu'à la petite division de M. Sublette, et, à sa grande surprise, il se trouvait en présence d'une cinquantaine de trappeurs libres et d'une vingtaine de sauvages têtes-plates ou nez-percés. Le rusé chef prit sur-le-champ sa détermination.

A droite du camp était un marais impraticable, adossé à un bois très-épais. Ses bords étaient couverts de saules

et de peupliers, dont les branches entremêlées étaient, en outre, entrelacées de vignes sauvages et autres lianes. Les femmes pieds-noirs, les enfants et quelques guerriers s'y glissèrent, parvinrent à le traverser, et, arrivés dans la plus grande épaisseur du bois, commencèrent à construire un fort indien. Les femmes creusèrent une tranchée pendant que les hommes roulaient des troncs d'arbres et que les enfants apportaient des branches rameuses pour élever une sorte de parapet de six pieds de hauteur. Cette sauvage forteresse affectait à peu près la forme d'un carré, et pouvait avoir environ vingt pas de diamètre à l'intérieur. Sur le parapet, pour le mettre à l'épreuve de la balle, on jeta des couvertures, des vêtements, des peaux de bison, et le tout fut recouvert par ces épais morceaux de cuir qui forment la toiture des wigwams. Telles sont toutes les forteresses indiennes, élevées en quelques heures, et abandonnées quelques heures après.

Pendant ces préparatifs, Shi-wi-shi-Ouaiter restait en observation, agitant en l'air, de temps à autre, un long calumet ou un wappum (branche de feuillage) comme pour annoncer que ses intentions étaient pacifiques. Son projet était de se faire recevoir dans le camp des trappeurs sous un prétexte amical, ou du moins d'inquiéter les Blancs de manière à empêcher leur départ. Il savait quel avantage offre la supériorité du nombre quand les ténèbres forcent de se battre, pour ainsi dire corps à corps, et il attendait la nuit.

M. Sublette, qui commandait le camp, fut parfaitement dupe du chef sauvage, et se montra disposé à traiter amicalement avec lui. Mais il n'en fut pas de même de Ross, de Kosato et de Godin; ils connaissaient trop bien

la perfidie de Shi-wi-shi-Ouaiter et l'humeur sanguinaire des Pieds-Noirs pour se laisser prendre à de fausses démonstrations. Après avoir délibéré tous trois et sans consulter le commandant Sublette, Ross monta sur son meilleur cheval et partit au triple galop pour aller demander du secours à la Vallée-de-Pierre. Il prit un long détour pour éviter la rencontre des Pieds-Noirs, et, en approchant du camp, il agitait son bonnet en jetant le cri d'alarme : « Les Pieds-Noirs ! les Pieds-Noirs ! On se bat dans le haut de la vallée ! aux armes ! aux armes ! »

M. Campbell se trouvait alors auprès du capitaine Sublette, et le quitta pour aller faire prendre les armes à ses chasseurs, campés près de là. Tout le monde prit la carabine, monta à cheval et partit au galop. Les Nez-Percés et les Têtes-Plates se réunirent aux Visages-Pâles, et la vallée fut bientôt couverte de guerriers blancs et rouges qui la parcouraient avec rapidité. Voyons, pendant ce temps-là, ce qu'on faisait au camp de Milton Sublette.

Kosato, Godin et Oniah ne désiraient rien tant que d'en venir aux mains, car ils regardaient cet événement comme la plus belle occasion de satisfaire leur haine. Ils ne perdaient pas de vue Shi-wi-shi-Ouaiter, et ils furent presque découragés lorsqu'ils le virent tout à coup quitter ses armes et s'avancer seul, le wappum à la main, vers le camp.

— Antoine, dit Kosato, les Blancs sont quelquefois des loups intrépides, et d'autres fois de vieilles femmes. Leur cœur est changeant comme la lune, tantôt plein de l'injure, tantôt vide de vengeance. On ne se battra pas. et les Pieds-Noirs se moqueront de nous.

— Kosato, reprit le métis, les Pieds-Noirs sont des chiens; et je sais comment on fait battre les Visages-Pâles.

On se battra, c'est moi qui te le dis, et tu vas le voir. Il monta à cheval, et, se tournant vers la Tête-Plate qui était à côté de lui :

— Oniah, ta carabine est-elle chargée?

— Elle l'est.

— En ce cas, arme-la et suis-moi.

Ils rencontrèrent à moitié chemin le chef pied-noir, qui affecta de leur sourire en leur tendant la main. Godin le saisit par son manteau, le tira violemment à lui, puis :

— Feu ! s'écria-t-il.

Oniah poussa un cri sauvage, et l'assassin du père de Kosato tomba mort. Godin lui arracha sa couverture d'écarlate, qui était richement ornée, et tourna lestement bride pour gagner le camp. Une volée de coups de fusil partit en même temps de toute la lisière du bois et les Pieds-Noirs se précipitèrent en avant.

Déjà Godin avait parcouru la moitié de la distance qu'il avait à franchir pour se mettre à l'abri de la grêle de balles qui sifflaient à ses oreilles, lorsqu'un coup de carabine jeta son cheval à terre. Le métis, renversé, ne put parvenir à se retirer de dessous le corps de l'animal, et fut à l'instant entouré par ses ennemis. Kosato s'élança pour le défendre, et Kitchy, exaltée par le danger que courait son mari, le suivit pour combattre et mourir avec lui. Il y eut pendant cinq minutes une lutte effroyable, mais enfin vingt ennemis se jetèrent à la fois sur Oniah, Kosato, Kitchy et Godin, qui était parvenu à se dégager. Ils les renversèrent et les firent prisonniers. On leur laissa la vie, mais pour la leur faire perdre plus tard au fatal poteau.

Les trappeurs, pendant cet événement, n'avaient pas fait feu sur les Indiens dans la crainte de tuer leurs amis;

mais ils sortirent du camp et prirent position dans un ravin en face, d'où ils commencèrent une vive fusillade à laquelle les Indiens ripostaient. Ils avaient laissé derrière leur retranchement de ballots les *Mangeurs de lard* de l'Ouest, qui, n'entendant rien aux combats d'embuscades ni au maniement de la carabine, ne pouvaient revenir de cet échantillon de la vie du désert : quoique braves, ils ne pouvaient être utiles qu'à la garde du camp. Leur capitaine, M. Wyeth, après leur avoir donné ses ordres, alla se réunir aux autres chefs, dans le ravin, pour prendre part au combat.

Palaouana, inquiète de son mari, désolée du sort affreux de Kitchy et de ses amis, car elle ne pouvait s'abuser sur leur horrible destinée, sortait à chaque instant du camp, montait sur une petite colline couverte de broussailles, et jetait les yeux avec impatience du côté de la Vallée-de-Pierre ; puis, n'apercevant rien, elle rentrait au camp les yeux pleins de larmes.

— Mistress Palavane, lui dit un Mangeur de lard canadien, ne retournez pas dans ces broussailles, car je viens d'y voir entrer un ours gris que le bruit de la fusillade a sans doute chassé des bois.

— Était-ce bien un ours?

— Un ours énorme.

— Vous êtes trappeur, vous vous y connaissez?

— Morbleu ! je le crois bien que je m'y connais.

— En ce cas, dit Palaouana après un moment d'hésitation, puisque vous êtes sûr que c'est un ours, je n'ai donc rien à craindre. Et elle retourna dans les broussailles.

Elle regarda dans la vallée et aperçut, dans le lointain,

une troupe de cavaliers qui arrivaient ventre à terre. Dans sa joie, elle défacha le panache qui flottait sur son chapeau, et l'éleva en l'air en l'agitant, pour faire signe aux cavaliers de hâter encore la course de leurs chevaux.

L'ours, pendant ce temps-là, se glissait doucement derrière elle; il se leva sur ses pattes, la saisit dans ses robustes bras, et en l'emportant il courait avec la rapidité d'un daim.

— Tiens! tiens! tiens! c'est singulier! disait le Mangeur de lard; j'avais bien ouï dire que les ours aiment les femmes, témoin Geneviève de Brabant; mais je ne savais pas que c'était au point de les enlever! La surprise du Canadien redoubla quand il vit l'animal féroce se débarrasser de sa tête et la jeter dans un buisson pour courir plus à son aise.

X.

Tout à coup la partie de la vallée où se passait cette scène se remplit de cavaliers blancs qui accouraient vers le champ de bataille de toute la vitesse de leurs coursiers. Les Pieds-Noirs, étonnés, se jetèrent aussitôt sur les bords du marais, et, après avoir soutenu longtemps la fusillade, ils se virent contraints de se retirer dans leur petite forteresse, complétement cachée dans l'épaisseur du bois. Leurs femmes et leurs enfants regagnèrent les montagnes en toute hâte.

Le capitaine Sublette, Milton, son frère, Sinclair, Campbell et d'autres personnes, qui se trouvaient là en voyageurs amateurs[1], firent leur testament militaire; puis ils quittèrent leurs habits, relevèrent leurs manches, armèrent leurs carabines, prirent leurs pistolets au poing et s'élancèrent aux premiers rangs des trappeurs, qui sortirent de leurs ravins en hurlant à la manière des Sauvages, et poussant le même cri de guerre.

Les Indiens avaient alors un avantage momentané sur les Blancs; retirés dans l'intérieur du taillis, ils voyaient beaucoup mieux leurs adversaires en rase campagne, et la plupart de leurs coups portaient, tandis que les trappeurs étaient obligés de tirer au hasard dans les bois.

Le capitaine Sublette, qui, en arrivant, avait repris le commandement en chef, voulait qu'on pénétrât dans le marais et qu'on donnât un assaut général au fort. Mais tous, trappeurs et Peaux-Rouges, reculèrent d'effroi à cette proposition. Le brave chef n'était pas homme à céder à la crainte; il encouragea sa troupe, fit passer sa témérité dans le cœur de Sinclair et de Campbell, et, saisissant sa carabine, il s'enfonça le premier dans le bois. Pendant ce temps, une partie des trappeurs de Sinclair attiraient l'attention de l'ennemi d'un autre côté, en tiraillant sur la lisière.

Le marais n'était rien autre chose qu'une inondation accidentelle, occasionnée par une digue dont les castors avaient barré un courant d'eau. On rompit la digue, et les eaux s'écoulèrent. Mais le sol était tellement couvert de

1. Parmi lesquels se trouvaient MM. Joseph More, de Boston, Foy, du Mississipi, Alfred Stephens, de Saint-Louis, tous trois tués dans une embuscade cinq jours après, et les deux petits-fils du célèbre Daniel Boon.

bois et de broussailles étroitement entrelacées, qu'il était impossible de rien découvrir à dix pas devant soi. Le capitaine, Campbell et Sinclair étaient obligés, pour avancer, de ramper l'un après l'autre en écartant les branches et les lianes, et surtout de faire le moins de bruit possible, afin de dérober leur marche aux Indiens. Bientôt, en frayant ainsi le passage à leurs gens, ils arrivèrent dans une partie moins fourrée, d'où ils purent apercevoir, entre les arbres, la forteresse indienne.

Sinclair était alors en avant. Il fut découvert, et une balle lui perça la poitrine. Ce brave partisan de l'Arkansas tomba sans pousser un soupir, et le capitaine Sublette prit aussitôt sa place. Pendant qu'il observait de quel côté le fort serait plus aisément attaquable, il aperçut un Indien qui le regardait par une ouverture ; au même instant le capitaine fit feu, et sa balle brisa le crâne au Sauvage en lui entrant dans l'œil. Mais un coup de carabine vint frapper Sublette à l'épaule, et M. Campbell fut obligé de l'emporter hors du champ de bataille.

Les trappeurs, furieux d'avoir perdu deux de leurs chefs, pénétrèrent dans le bois de tous les côtés, et firent un feu continu et terrible contre la forteresse. Quelques guerriers têtes-plates et nez-percés, enragés de la résistance obstinée des Pieds-Noirs, sortaient tout à coup de derrière le tronc d'arbre qui les cachait, s'élançaient à découvert jusque contre le fort, faisaient feu sur le parapet, en arrachaient une peau de bison ou une couverture d'écarlate, et se retiraient en poussant un cri de triomphe. Il est vrai que lorsqu'ils commencèrent à faire de telles bravades, vers la fin de la journée, c'est à peine si quelques coups de fusil s'échappaient de loin en loin de la

forteresse, et l'on pouvait croire que les Indiens manquaient de munitions.

Néanmoins, les rangs des assaillants s'éclaircissaient, et déjà, outre les deux chefs, cinq trappeurs libres, un Sang-Mêlé, sept Nez-Percés et quelques Têtes-Plates avaient mordu la poussière, sans compter un assez bon nombre de blessés.

Ross, qui avait toujours combattu au premier rang, voyant qu'il était impossible à ses camarades de donner un assaut, et ne soupçonnant pas encore que sa femme pût être prisonnière dans le fort, proposa d'y mettre le feu.

Aussitôt, les femmes furent appelées et chargées de ramasser du bois mort et autres combustibles. Le sort des Pieds-Noirs fut dès lors fixé : ils allaient infailliblement périr. Mais l'avarice, chez les hordes sauvages, balance toutes les autres passions. Les deux tribus alliées s'opposaient formellement à une extrémité qui leur aurait fait perdre les vêtements, couvertures et autres dépouilles de l'ennemi, dont ils avaient déjà calculé la valeur.

Il n'y eut donc qu'une simple démonstration de faite, et c'en fut assez pour inquiéter les Pieds-Noirs. Un de leurs chefs, tenant à la main un rameau de feuillage, parut sur le parapet, et dit, en élevant la voix autant que possible :

« Aussi longtemps que nous avons eu de la poudre et des balles, nous avons vaillamment combattu dans la plaine ; à présent vous pouvez nous brûler. Mais restez auprès de nos cendres, et puisque vous êtes avides de combats, vous en aurez. Près d'ici sont quatre cents wigwams de nos frères, et ils seront bientôt ici. Leurs bras sont forts, leurs cœurs sont vaillants : ils nous vengeront. S'ils

ne sont pas encore arrivés, c'est qu'ils achèvent de brûler et de piller le grand camp de la vallée. »

Les trappeurs et les Indiens alliés ne savaient s'ils devaient en croire le chef pied-noir, mais ils tressaillirent. Il se tint aussitôt un conseil dans lequel on décida que la moitié des hommes partirait de suite pour aller défendre le grand camp s'il en était besoin, et un seul détachement fut laissé devant le fort pour le surveiller.

La nuit étant venue, les trappeurs sortirent du bois et prirent position sur la lisière. Ils posèrent une ou deux sentinelles pour éviter une surprise, et ils attendirent tranquillement le jour. Au lever du soleil, leurs camarades revinrent du rendez-vous général de la Vallée-de-Pierre et annoncèrent que tout y était tranquille. Alors on se détermina à pénétrer dans le marais pour commencer l'attaque.

On avançait silencieusement et avec beaucoup de précautions inutiles, car on trouva le fort abandonné et absolument désert. Les Pieds-Noirs avaient profité de la nuit pour effectuer leur retraite, emportant leurs blessés, mais laissant sur le gazon les corps de vingt-six de leurs guerriers et de trente chevaux.

Les trappeurs retournèrent triomphants dans leur camp; ils retrouvèrent le capitaine Sublette sur pied et prêt à donner ses ordres, quoique grièvement blessé. Un grand repas fut préparé pour célébrer dignement la victoire éclatante que l'on venait de remporter, et ce ne fut qu'au moment de se réunir pour se livrer à la joie du triomphe qu'on s'aperçut de l'absence de Ross et des guerriers nez-percés et têtes-plates. On supposa qu'ils s'étaient mis à la piste des fuyards, et l'on n'y pensa plus.

L'événement que je viens de raconter est un des plus mémorables qui se soient passés dans la chaîne du grand Chippewyan ; il est connu sur les frontières du Canada et des États-Unis sous le nom de *bataille de la Vallée-de-Pierre*. Là nous quitterons le capitaine Sublette, ses amis et ses trappeurs, et nous les laisserons arriver aux frontières, après un long voyage semé d'événements plus ou moins heureux ou malheureux. Pour nous, nous retournerons aux wigwams des Pieds-Noirs, pour savoir ce que sont devenus leurs prisonniers.

XI.

Le lendemain de la bataille, au point du jour, on vit un singulier spectacle sur la petite place, au milieu du village des Pieds-Noirs : la terre avait été fraîchement remuée ; on l'avait élevée en forme de petit tertre couvert de gazon rapporté ; on y avait jeté des branches de feuillage et des fleurs : c'était la tombe où l'on venait d'inhumer Shi-wi-shi-Ouaiter.

Cinq gros poteaux étaient plantés autour de cette tombe : l'un du côté de la tête du mort, c'est-à-dire vers l'Orient ; un de chaque côté, en face de ses bras ; deux à l'autre bout, vis-à-vis de ses pieds. A celui de la tête était attaché Oniah, à celui de droite Kosato, à celui de gauche Godin, et à ceux des pieds, Kitchy et Palaouana. Quel-

ques guerriers faisaient sentinelle autour d'eux, le casse-tête d'une main et la carabine de l'autre.

Bientôt on vit sortir du wigwam du grand conseil une foule de guerriers marchant deux à deux, les yeux baissés et la tristesse peinte sur le visage. Quinze chevaux superbes, richement harnachés, furent détachés de leurs piquets et conduits, dans le plus grand silence, sur la tombe, autour de laquelle on fit un grand cercle. Un chef entra dans le rond, étendit le bras, et dit :

— Un grand cœur et un bras fort est enterré ici. Prions l'Esprit pour ce grand chef.

Alors les Indiens commencèrent la danse des morts, ne différant presque en rien de celle que nous avons décrite, à cela près qu'au lieu de terminer leur chant monotone par le cri de guerre, les guerriers l'interrompaient de temps à autre par des hurlements plaintifs que les femmes et les enfants répétaient derrière eux.

Le chef fit ensuite l'éloge funèbre du guerrier mort, c'est-à-dire qu'il raconta longuement ses combats et ses exploits, en exagérant sa valeur par les hyperboles les plus outrées. Quand il eut fini l'éloge de Shi-wi-shi-Ouaiter, il ajouta :

« Pendant trois jours nous exécuterons des danses solennelles en l'honneur de ce grand chef, et nous prierons le Grand-Esprit de permettre qu'il soit heureux dans le pays des guerriers vaillants et des chasseurs. Voici quinze de nos meilleurs et de nos plus beaux chevaux, nous en tuerons cinq chaque jour sur sa tombe, afin qu'ils lui servent quand il arrivera dans le bienheureux territoire de chasse. Son cœur est triste, parce qu'il n'est pas encore

vengé ; mais nous allons allumer le feu du supplice, et il rira. Allez ! »

Alors cinq chevaux furent abattus par cinq coups de fusil ; les dix autres furent attachés à quelques pas de là, pour éprouver le même sort les deux jours suivants. Les Sauvages rompirent leurs rangs, et une nouvelle scène, mais épouvantable, se prépara.

Un feu fut allumé, et des broches de fer, de vieux canons de fusil y furent mis, pour être chauffés à rouge. A cette vue, les trois prisonniers pâlirent ; mais ils redressèrent bientôt la tête, regardèrent d'un œil sec les ennemis qui les entouraient, et tous trois entonnèrent d'une voix ferme leur chanson de mort, tandis que les deux femmes baissaient la tête en pleurant[1].

Le supplice devait commencer par Oniah, parce que c'est lui qui avait porté le coup mortel. On commença par lui brûler, avec un fer rouge, les jambes, les cuisses, le cou, les joues et le ventre ; il ne poussa pas un soupir et continua son chant ; alors on lui coupa la chair autour des ongles, qu'on lui arracha ; puis on lui enleva les doigts des mains, phalange par phalange. Il se mit à rire et dit à ses abominables bourreaux, à mesure qu'ils inventaient un nouveau tourment : « Vous ne me faites pas mal, vous ne pouvez pas me faire mal, parce que mon cœur est plus fort que le vôtre... Vous êtes des imbéciles qui ne savez pas torturer... Recommencez autrement, car je n'éprouve aucune douleur... J'ai torturé vos parents mieux que vous ne faites ; je les faisais crier comme de petits enfants...

1. Je regrette d'avoir à peindre une scène hideuse, mais je prie le lecteur de se souvenir qu'ici je ne suis qu'historien, et qu'il faut bien que je dise ce qu'un lecteur civilisé ne pourrait pas même soupçonner.



Et une nouvelle scène, mais épouvantable, se prépara.

Vous êtes des femmes lâches qui ne savez ni combattre, ni mourir, parce que votre cœur tremble comme la feuille du cotonnier! »

Le malheureux aperçut un Indien borgne qu'il crut reconnaître: « C'est moi, lui dit-il, qui vous ai crevé l'œil avec une de mes flèches. A ces mots, l'Indien lui arracha un œil avec son couteau et lui coupa la moitié du nez. Fixant l'œil qui lui restait sur un autre Indien, il lui dit: « C'est moi qui ai tué ton frère, et j'ai scalpé ton vieil imbécile de père. » Le guerrier s'élança sur lui et lui arracha le cuir chevelu de la tête.

Les os du crâne à nu, l'orbite sanglante, le nez mutilé, le corps couvert d'affreuses blessures, lui donnaient un aspect horrible; Oniah ne faiblissait pas. Ce fut alors que le chef s'approcha de lui; la malheureuse victime le reconnut et lui dit d'un ton insultant: « C'est moi qui fis ta femme prisonnière l'automne dernier; je lui arrachai les yeux et la langue, je la traitai comme un chien, et quarante de mes jeunes guerriers... » Le chef, enragé de colère, ne put se contenir; il saisit sa carabine, et avant que le brave Oniah pût terminer sa phrase, une balle lui perça le cœur.

Ce coup de carabine produisit un singulier écho dans les rochers qui entouraient l'étroite vallée; on aurait dit qu'il se répétait cent fois, si des balles qui sifflèrent et des guerriers qui tombèrent morts autour du corps sanglant d'Oniah n'eussent fait deviner de suite de quoi il s'agissait. Un hurlement épouvantable retentit de tous les côtés; puis cinquante cavaliers à l'aigrette blanche et au manteau flottant se précipitèrent au milieu du village, frappant et massacrant tout ce qui se présentait devant eux. Les

guerriers pieds-noirs, surpris sans armes, se sauvaient dans le plus grand désordre du côté de leurs wigwhams, tandis qu'on les poursuivait le tomahawk sur la tête et le couteau dans les reins.

Kosato et Godin n'en continuaient pas moins leur chant de mort avec la plus admirable impassibilité, sans détourner la tête, sans lever les yeux, comme s'ils n'entendaient rien de ce qui se passait autour d'eux. Un cavalier en bonnet de peau de loutre, en manteau écarlate et en moccasins à grelots s'élance à bas de son cheval, le couteau à la main; il se précipite vers le poteau de Kosato, et lui dit, en coupant ses liens: « Frère, tu es libre; prends ce couteau!

— C'est bien, Ross, répondit le prisonnier; tu as agi en bon frère, en vaillant guerrier. »

Le trappeur remonta de suite à cheval pour défendre l'approche des poteaux, pendant que Kosato, ayant dépouillé son héroïque impassibilité pour reprendre toute l'activité indienne, se hâtait de délier Godin, Kitchy et Palaouana. Ils détachèrent promptement les chevaux du chef mort, s'élancèrent dessus, et, ayant Ross à leur tête, ils prirent le chemin du défilé. Godin restait un peu en arrière, parce que le véritable enfant du désert, oubliant de suite le danger qu'il venait de courir et qu'il courait encore, avait jugé à propos de passer à son bras la bride des six chevaux du sacrifice, et comme il les faisait galoper à ses côtés, trois d'un côté et trois de l'autre, cela retardait un peu sa marche.

Lorsque les prisonniers furent en sûreté, Ross fit le signal convenu, et les cinquante cavaliers nez-percés quittèrent le village des Pieds-Noirs avec autant de rapidité

qu'ils l'avaient envahi. Le reste de leur tribu, et celle des Têtes-Plates, embusqués dans les rochers, soutinrent la retraite par une vive fusillade ; puis, quand ils furent tous réunis, ils poussèrent le cri de triomphe et s'éloignèrent au petit pas. Les Pieds-Noirs n'osèrent les poursuivre, et rentrèrent tout à fait dans leurs montagnes quelques jours après.

KERRY-MOYAMÉE.

A l'ouest des monts Alleghanys, et au sud du grand lac Érié, sur le cours de l'Ohio, entre les 39e et 40e degrés de latitude, se trouve l'embouchure d'une grande et belle rivière, le Muskinghum. La magnifique contrée qu'elle parcourt forme aujourd'hui l'État de Washington, un des plus industrieux et des mieux cultivés des États-Unis. Il a été peuplé, après les guerres de l'Indépendance, par les officiers et soldats licenciés de la ligue de Massachussets, et cette population est rapidement devenue une des plus aisées et des plus civilisées de l'Amérique septentrionale.

Si, voyageant dans ces pittoresques climats, vous prenez le bateau à vapeur à Marietta [1], et que vous remontiez le

1. En descendant le cours du Muskinghum, tout près de son embouchure dans l'Ohio, on trouve à droite le fort Harmar, et à gauche, une sorte de petite presqu'île formée par le Muskinghum au sud-ouest, l'Ohio au sud-est, et le Duck-Creeck au nord-est. Sur le plateau d'une petite

Muskinghum, débarquez à l'embouchure du Tuskaraway, car c'est là que s'est passée, en 1763, l'aventure étrange que je veux vous raconter. Le Tuskaraway est une petite rivière dont les bords fleuris sont aujourd'hui couverts de charmantes maisons de campagne, d'usines, de moulins, de villages et de villes très-commerçantes. Une des plus belles habitations du pays est celle de M. William Garakontié, un des riches propriétaires de la contrée. Cet aimable vieillard, âgé aujourd'hui de quatre-vingt-deux ans, a conservé toute la vigueur de l'âge mûr, et quand on l'en félicite, il répond, en souriant, qu'il le doit au sang indien mêlé au sang blanc qui coule dans ses veines. Et si vous êtes assez curieux pour faire une question à ce sujet, loin de regarder cela comme une indiscrétion, l'excellent M. William vous prendra par la main, vous conduira dans un endroit écarté de son magnifique parc, et vous montrera avec orgueil une vieille cabane d'écorce de bouleau, ombragée par un énorme et antique tilleul, le dernier fils des forêts, qui existe encore sur sa propriété parfaitement cultivée. De ce point de vue, il vous fera remarquer les immenses et belles cultures qui couvrent entièrement le pays, puis il vous dira :

— Il y a quatre-vingts ans, que c'était tout autre chose. Alors, la hache du bûcheron n'avait pas encore retenti dans les forêts vierges qui s'étendaient presque sans interruption sur toute une contrée encore ignorée des

colline de la presqu'île, on a bâti, depuis une cinquantaine d'années, la jolie ville de Marietta, sur les ruines d'un ancien camp retranché annonçant qu'une antique civilisation avait existé en Amérique bien avant sa découverte. On peut en voir le plan et la description dans le *Voyage dans la haute Pensylvanie et dans l'État de New-York*. Paris, 1801.

hommes blancs; là vivaient, au milieu de leurs bois, les Indiens indigènes, et ceux refoulés dans les déserts par la civilisation européenne. Mais déjà ces peuples, si nombreux lors de la découverte, avaient été décimés par deux fléaux apportés de l'ancien monde : la petite vérole et l'eau-de-vie. Les derniers restes de ces nations, jadis si puissantes, s'étaient groupés derrière les pentes occidentales des Alleghanys, sur les bords de l'Érié, de l'Ohio, et surtout sur ceux du Muskinghum. Les tribus les plus connues étaient celles des Delawares, dont les villages étaient placés sur les rives les plus fertiles du Muskinghum; des Senneccas, qui jadis faisaient partie de la terrible ligue des Mohawks; des Wyandots, autrefois chassés des montagnes d'Ouasito par les Chérokés, et qui s'étaient retirés sur les rives du Sanduski; des Outawas, habitant aujourd'hui entre les lacs Huron et Michigan; des Shavanèses, qui ont élevé leurs wigwhams dans les belles plaines arrosées par le Scioto et ses affluents; des Winebagos, dont la principale nourriture est le riz sauvage qui croît sur les bords de leurs lacs; des Sandoukis, Munsys, Cagnawagos, Chikassaouws, Mingos, et autres tribus dont il ne reste aujourd'hui que le nom. Derrière leurs montagnes, longtemps ils vécurent dans toute la simplicité de leur nature sauvage, et conservèrent précieusement les traditions et les mœurs de leurs ancêtres; mais la Providence avait décidé que leur dernier asile leur serait enlevé par leur faute, et ils ne purent éviter leur triste destinée.

Un léger circuit du Tuskaraway formait comme une sorte de petite baie autour de laquelle de jolies prairies étendaient leurs tapis verts et émaillés par les premières fleurs du printemps, car on était alors au quatorzième

soleil de la lune des écureuils [1]. Au fond de la baie, s'élevait la pente douce et boisée d'une colline formant comme le cadre rapproché, mais très-pittoresque, d'un paysage de l'aspect le plus gracieux, quoique un peu sauvage; une sombre forêt de frênes [2], de chênes [3], de cèdres rouges [4] et de cyprès [5], fournissait le fond du tableau. Enfin, au milieu de la savane s'élevait un petit tertre naturel, ombragé par les plus beaux arbres du pays. Le magnolier [6] aux grandes fleurs verdâtres, aux fruits d'un rouge de corail, mêlait ses larges feuilles vernissées au léger feuillage de l'acacia [7]; l'ikori, le pignut, le kesketomah et le shellbark [8] enlaçaient leurs branches rameuses et couvertes de noix trop ligneuses pour être mangées, mais dont les naturels préparent une boisson laiteuse et rafraîchissante; le gordonia toujours vert [9], le stewartia à fleurs odorantes [10], ouvraient leurs jolies corolles blanches à travers les touffes vertes et grimpantes de la vigne vierge [11], qui s'accrochait à leurs troncs et pendait en longues guirlandes mollement balancées par la brise.

A travers l'épais feuillage de ce bosquet planté par la nature, on voyait se dessiner les toits de trois wigwhams

1. Les Indiens comptaient par mois lunaires ou par lunes, et chaque mois était désigné par le nom d'un animal ou d'une plante. La lune des écureuils répondait à notre mois de juin; il y avait la lune du castor, du maïs, etc., etc. Les jours étaient comptés par soleils.

2. *Fraxinus caroliniana*, Lam. *Fraxinus americana, tetragona, viridis, canadensis*, etc., de MICHAUX.

3. *Quercus alba, macrocarpa, lyrata, tinctoria, coccinea*, etc., etc., de MICH. et WILLDN.

4. *Juniperus virginiana*, LIN. — 5. *Cupressus thuyoïdes*, LIN. — 6. *Magnolia acuminata*, LIN. — 7. *Robinia pseudo-acacia*, LIN. — 8. Les *juglans alba, nigra, cinerea*, et *olivæformis*, MICH. — 9. *Gordonia lasianthus*, LIN. — 10. *Stewartia pentagyna*. — 11. *Cissus hæderacea*, WILLDN.

indiens. La charpente de ces légères habitations consistait en quelques pieux longs de deux à trois mètres, solidement implantés dans le sol, portant, pour soutenir la toiture, des demi-cerceaux faits avec les branches longues et pliantes du chincanpin [1]. Toute cette charpente était entièrement recouverte de larges bandes d'écorce de bouleau noir [2] fort proprement cousues, surtout dans la partie qui formait le toit, et les coutures étaient enduites de poix résine qui les rendait imperméables. La porte, faite de la même écorce, soutenue par un petit châssis de bois, battait contre deux traverses, dont une formait le seuil et l'autre le linteau. Dans le milieu du toit était une ouverture servant à la fois de fenêtre pour laisser pénétrer la lumière, et de cheminée livrant passage à la fumée d'un foyer placé au milieu de la cabane. De cette ouverture, pendait un bâton crochu, qui soutenait sur le feu un grand chaudron de cuivre. Le reste de l'ameublement consistait en quelques peaux d'ours roulées dans un coin, une carabine enjolivée de petites incrustations en os, quelques vases et ustensiles de bois, un sac de peau de loutre renfermant du vermillon, du blanc en poudre, divers petits objets; et enfin on y voyait plusieurs piéges pour la chasse. On aurait pu aussi remarquer, pendu au plancher, un cerceau autour duquel étaient attachées quelques chevelures humaines dont la peau, peinte en rouge, avait été soigneusement tannée; ce trophée d'un courage féroce annonçait que le wigwham appartenait à un guerrier. Telles sont encore toutes les demeures des sauvages indiens.

Cependant, parmi ces trois habitations il en était une,

1. *Castunea pumila,* Mich. — 2. *Betula nigra,* H. K.

et c'est la cabane auprès de laquelle nous sommes maintenant assis, qui différait un peu des autres, cela par une exception fort rare. Au lieu d'avoir la forme circulaire d'une ruche d'abeilles, elle affectait celle d'un ovale allongé; son intérieur n'offrait ni carabine, ni chevelures, ni rien qui pût annoncer la demeure d'un guerrier, mais il était d'une propreté trop rare dans ces contrées, et, ce qui était tout aussi remarquable, il se divisait en deux petits appartements, au moyen d'une tenture de peau de daim : la pièce d'entrée servait de salle commune, et celle du fond était évidemment une chambre à coucher. C'est dans cette cabane, monsieur, que je suis né, en 1764.

Un superbe tilleul [1] ombrageait ce dernier wigwham, et, sur un banc de mousse et de gazon, près de la porte, étaient assis deux individus avec lesquels il faut que nous fassions connaissance. A sa taille bien prise, à ses membres robustes, à ses grands yeux noirs, brillants et un peu obliques, à ses pommettes saillantes, à son nez aquilin, à son menton sans barbe, mais surtout à sa peau d'un rouge de cuivre, on eût de suite reconnu dans l'un d'eux un Indien, quand même son costume ne l'eût pas annoncé. C'était un jeune homme paraissant avoir au plus vingt-cinq ans; sa tête était rasée autour de son front, et ses cheveux d'un noir de jais, mais gros et rudes, lui pendaient sur le cou sans cependant atteindre les épaules; sur le sommet du crâne s'élevait une large aigrette de plumes de différentes couleurs, et une longue plume d'aigle était passée dans un trou percé à chacune de ses oreilles [2]; sur ses tempes, sur ses joues, et très-près des oreilles, quelques lignes tatouées

1. *Tilia pubescens*, VENT.
2. Cette plume est la marque distinctive des chefs ou sachems.

formaient la figure d'un oiseau assez grossièrement dessiné, dont les contours étaient cependant assez bien arrêtés pour qu'on pût reconnaître un canard. Pour vêtements, le jeune homme n'avait qu'un court manteau de peaux de castor, jeté sur l'épaule gauche, lui laissant la moitié de la poitrine et le bras droit à découvert, et une sorte de jupe ne lui descendant qu'à mi-cuisse, faite avec une peau de daim fort bien tannée. Ses pieds étaient chaussés de mocassins sans ornements, préparés avec le cuir écru d'un cerf du Canada [1]; ses bras, entre le coude et l'épaule, étaient ornés de bracelets d'argent, et à son cou pendait un beau collier de wampums [2]. Tout cela était assez pittoresque pour être décrit dans une nouvelle du *Musée des Familles* [3], mais je ne sais comment vous faire accepter le nom trivial de mon héros! Toute réflexion faite, je suis ici plus historien que romancier, ainsi je vous dois la vérité : mon beau jeune homme s'appelait donc *Garakontié*, ce qui, en langue delaware, signifiait le Canard. J'aurais mieux aimé qu'il s'appelât *Custaloga*, le Grand-Castor; ou *Keyssinocta*, le Serpent-Noir; *Mawhingon*, le Loup; ou bien encore *Outa-*

1. *Cervus canadensis*, Desm. Cet animal stupide, dont le cri approche du braiement de l'âne, n'est probablement qu'une variété du wapiti ou *cervus major* de DESMARET.

2. Le wampum est un petit cylindre fait avec la partie transparente et intérieure d'une écaille ou coquille de clam, artistement arrondie, polie, et percée dans toute sa longueur, qui est communément de trois lignes sur une demi-ligne de diamètre. Il y en a de bleus et de blancs. Pris séparément, les wampums peuvent être regardés comme la monnaie courante des indigènes; enfilés par du fil, c'est un collier formant le plus précieux ornement; enfilés dans un petit rameau de bois et donnés après une promesse, un marché, un acte d'adoption, un discours, la branche ou le collier de wampums sont considérés comme la meilleure garantie; c'est comme le grand sceau de leur chancellerie.

3. Cette nouvelle a paru primitivement dans le *Musée des Familles*.

gamy, le Renard ; *Maskinongé*, l'Esturgeon ; tout cela eût été plus romantique ; mais, hélas ! mon héros, fort peu romantique lui-même, se nommait le Canard, et je n'y peux rien ! Ses compatriotes lui avaient imposé cette épithète, non pas parce qu'il était né fort habile nageur et pêcheur, non pas parce qu'il était né sur les rives alors marécageuses du Muskinghum, mais tout simplement parce que, dans ses chants joyeux, il avait le talent d'imiter, à s'y tromper, le cri du canard, chose que les Indiens trouvaient admirable.

Quant à l'autre personne assise à côté de Garakontié, c'était une jeune femme de vingt ans, d'une beauté d'autant plus surprenante qu'elle n'avait rien de commun avec celle des plus jolies filles delawares. Sa peau, au lieu d'être rouge, était du blanc le plus éclatant, et le rose de ses joues n'avait aucune analogie avec la couleur du cuivre ; ses yeux étaient d'un bleu d'azur, ses cheveux, longs et soyeux, du plus beau blond cendré ; ses formes gracieuses et légères, sa taille mince et élancée, ne lui laissaient aucune ressemblance avec ses sauvages compagnes, et son costume seul pouvait la faire reconnaître pour une habitante des bois. Sa chevelure était divisée en quatre longues tresses, dont deux lui tombaient devant les épaules, et toutes quatre étaient entremêlées de perles en verroterie jaune, rouge et bleue ; une espèce de tunique en cuir mince et très-souple la couvrait depuis le cou jusqu'aux pieds, et était enjolivée à la poitrine, aux manches et au bas de la jupe par des garnitures de fourrures brillantes et délicatement découpées. Une large ceinture rouge, garnie de quatre rangs de petites perles de verre, lui serrait la taille ; elle portait aux pieds d'élégants mocassins de peau de

chevreuil tannée, artistement brodés en pointes de porc-épic, et garnis de grelots d'argent. Par dessus toute cette toilette, elle avait jeté un léger manteau de laine rouge, évidemment de fabrique européenne. Mais ce qu'elle avait de plus extraordinaire parmi les sauvages, c'était une petite croix d'or qui, soutenue par un collier de verroterie, pendait sur sa poitrine. Cette jeune fille se nommait Kerry-Moyamée, ce qui se traduit littéralement par femme de l'Est [1].

Au moment où nous la rencontrons assise à la porte de son wigwham, ses beaux yeux bleus étaient fixés sur un morceau de blanche écorce de bouleau sur laquelle étaient tracés quelques caractères d'écriture.

— Moyamée, disait le jeune homme, je ne comprends pas comment, avec une plume d'oie que tu tiens dans tes doigts délicats, tu peux arrêter, sur une écorce de bouleau, mes paroles, qui volent plus vite que l'épervier. Tu leur dis : restez ici ! et elles y restent. Toutes les fois que tu dis à l'écorce morte : répète-moi ces pensées ! elle te les répète. Pourquoi n'en puis-je faire autant? Comment ces petits traits noirs peuvent-ils redire les paroles vivantes d'un homme parti pour l'Ouest [2], le faire parler sans qu'il ouvre la bouche? Sont-ce tes yeux qui voient ou les miens qui ne voient rien, ou bien ces petites figures ont-elles une voix qui parvient à tes oreilles? Voyons... Je ne les entends pas; les entends-tu?

— Non, répondit la jeune fille en souriant.

— Eh bien! si elles sont aussi muettes pour toi que pour moi, comment as-tu donc fait pour répéter mot pour

1. Ils nomment *Kerryhum-sagat*, hommes du jeune soleil ou soleil levant, les Européens. — 2. C'est-à-dire mort.

mot ce que je t'avais dit? Serait-ce ta mémoire qui serait plus vive que la mienne?

— Non, frère.

— Alors, je n'y comprends rien. Cela viendrait-il du grand Esprit Agan-Kitchée-Ockimaw [1], qui a enseigné cet art aux blancs? Voyons, Moyamée, fais encore répéter à ce morceau d'écorce ce que je t'ai dit il y a déjà bien des lunes.

Alors la jolie fille lui rappela que c'était à la place même où ils étaient actuellement, que Garakontié l'avait abordée en tenant à sa main un tison enflammé; puis elle se prit à lire ce qu'elle avait alors écrit : « Voilà mon tison, tu sais ce qu'il signifie; je l'ai pris de mon feu, et non de celui d'un autre. Ouvre la bouche, souffle dessus l'haleine du consentement, et tu me rendras content. Tu baisses les yeux : je continue. Pour te convaincre que je suis un brave, regarde le manche de mon tomahawk [2], tu y verras les marques de sept chevelures ensanglantées [3]. Mais si, comme un nuage noir et épais qui tout à coup obscurcit la lumière du soleil, le doute venait embrumer ton esprit, suis-moi, je te les montrerai : elles sont suspendues dans mon wigwham.

1. Le bon Esprit, créateur de tous les êtres. Jamais les sauvages ne s'adressent à lui, parce qu'ils n'en ont pas peur. Leurs offrandes et leurs prières sont toutes pour Agan-Matchée-Manitou, qui habite les ténèbres de la nuit, d'où il envoie les rêves funestes, les maladies, les tempêtes, la guerre, etc., etc.

2. Le tomahawk est une petite hache d'acier poli, autrefois de pierre tranchante, proprement emmanchée, dont le côté opposé au taillant est un morceau de fer octogone et creux, dans lequel les guerriers fument.

3. Chaque fois qu'un sauvage tue un ennemi sur le champ de bataille, il fait un cran, avec son couteau, sur le manche de son tomahawk; puis, avec le même couteau à scalper, il cerne la peau du crâne du cadavre et l'enlève avec la chevelure pour la suspendre dans son vigwham.

Tu y verras aussi de la viande fumée, du poisson grillé, des peaux d'ours et des pelleteries en abondance. Veux-tu avoir pour mari un guerrier? Prends-moi; j'en vaux bien un autre. Veux-tu un chasseur infatigable? Tu verras si jamais la faim vient frapper à ta porte. Veux-tu un pêcheur patient et subtil? Viens ce soir dans mon canot, au clair de la lune, tu verras si je sais prendre le saumon aux écailles rougeâtres, la truite tachetée et l'anguille au ventre argenté. Si l'eau des nuages ou le froid de l'hiver entrent dans ton wigwham, je saurai bien les en chasser : l'écorce du bouleau ne manque pas dans les bois, et voilà mes dix doigts. Quant à ta chaudière, elle sera toujours pleine, et ton feu bien allumé. Tu ne dis rien : je m'arrête. Puis-je revenir encore t'apporter mon tison [1]? »

— Ce sont mes propres paroles, s'écria le jeune guerrier, et tu ne pourrais les répéter si le grand génie ne soufflait à l'oreille des blancs qui possèdent la science. Pourquoi faut-il qu'Ockimaw ait oublié ses enfants de l'Érié [2], pour ceux de la terre d'Onas [3]?

— Non, frère, lui répondit Moyamée, ainsi que les Delawares, les premiers hommes du point du jour [4], avant de traverser le grand lac salé [5] pour venir s'établir dans le pays d'Onas, naquirent dans des forêts comme les nôtres,

1. Formule d'une demande en mariage, littéralement traduite.

2. Le lac Érié, autour duquel sont groupées les nations nommées Delawarres, Wyandots, Cagnawagas, Shawanèses, Mingots, Oyatanons, etc.

3. William Penn était fort aimé des sauvages, qui l'appelaient Onas; de là, ils nommèrent la Pensylvanie pays d'Onas, et ses habitants fils d'Onas.

4. Les Européens, placés au soleil levant par rapport aux Américains.

5. L'Océan.

et furent longtemps chasseurs. Le hasard leur fit découvrir le fer, et c'est de là que sont venues toutes les sources de leur civilisation et de leur science. S'ils ne connaissaient pas le fer, comme nous ils navigueraient encore dans des pirogues, chasseraient dans leurs forêts, n'auraient jamais traversé le grand lac, et n'auraient pas inventé l'écriture. Pourquoi, vous, guerriers de l'Ouest, n'avez-vous jamais ramassé le fer sur lequel vous marchez [1]?

— Non, Moyamée, non! Il y a au-dessus des nuages deux Ockimaws, l'un grand comme une montagne, puissant comme le vent nord-ouest de l'hiver, dont la demeure est près du pays de la lumière, de l'autre côté du lac salé, et les blancs sont ses enfants; l'autre est plus petit, plus faible, et habite le ciel de nos forêts. Tout cela est une nuit noire, à travers les ombres épaisses de laquelle les yeux de mon esprit ne peuvent rien apercevoir.

En achevant ces mots, le jeune homme laissa échapper un long soupir de sa poitrine, et se couvrit la figure de ses deux mains. Alors Moyamée s'approcha un peu de lui, posa sa petite main sur son bras, et lui dit d'une voix légèrement émue :

— Garakontié, il n'y a qu'un Ockimaw, et tous les hommes sont ses enfants; car moi, fille d'Onas, ne suis-je donc pas ta sœur, ta sœur qui t'aime? ajouta-t-elle d'une voix plus douce.

— Ta bouche parle bien, Moyamée, ta parole est

1. Les mines de fer sont tellement communes dans plusieurs États de l'Amérique, que l'on fait quelquefois plusieurs lieues en marchant sur le minerai à nu, dans les champs. Mais, avant la découverte, les Indiens ne connaissaient pas l'art de le fondre et de le forger, et depuis qu'on le leur a enseigné, leur apathie naturelle ne leur a pas permis d'exploiter ni cette branche d'industrie, ni aucune autre.

douce comme la brise du printemps ; mais ton cœur est sourd. N'as-tu pas refusé de souffler sur mon tison enflammé?

— Je te l'ai dit : jamais je n'habiterai le wigwham d'un homme qui n'adorera pas l'Ockimaw de mes pères, et qui ne regardera pas sa femme comme son égale [1].

— Ne sais-tu pas que le bon Génie est trop élevé pour voir ce qui se passe sur la terre, et que le mauvais, qui nabite les nuages de la nuit, se moque de nos malheurs? Quant à toi, Moyamée, puis-je te porter sur les ailes de l'aigle, puis-je t'élever aussi haut qu'une montagne des Alleghanys? Regarde tes petites mains blanches comme la fleur de l'atamasco [2], et dis-moi si elles pourraient saisir le tomahawk ; regarde si tes pieds délicats pourraient te lancer à la poursuite de l'ours, à travers les forêts remplies d'épines, ou dans les sentiers rocailleux de nos montagnes. La timide colombe doit soupirer dans les branches du tulipier [3], et l'aigle planer au-dessus des nuages.

Alors la jeune fille retira sa blanche main de dessus le bras du sauvage, et prit un air boudeur.

1. Les sauvages, non-seulement de l'Amérique, mais encore de tout le globe, se croient d'une nature beaucoup supérieure à celle de la femme ; mais, ce qu'il y a de plus singulier encore, c'est que les femmes partagent cette barbare opinion. Elles trouvent tout simple d'être leurs très-humbles esclaves, de se charger des travaux les plus rudes, de labourer la terre, transporter les pesants fardeaux, même pendant de longs voyages; d'avoir soin du ménage, des enfants ; de préparer les aliments, les vêtements, etc., etc., pendant que les hommes chassent, pêchent, fument ou dorment, et exercent la tyrannie la plus insupportable sur ce sexe aussi faible que bon et généreux. Il doit en être ainsi chez toutes les nations où la force physique prévaudra sur la force morale.

2. *Amaryllis atamasco*, Lin., à fleur solitaire, blanche, légèrement teintée de rose.

3. *Liriodendron tulipifera*, Lin. Arbre de vingt-cinq à trente-cinq mètres, dont les fleurs ressemblent à une tulipe.

— Oui, oui, dit-elle, tu penses comme le sagamore qui disait devant le feu du conseil : « Qui veut frapper son ennemi fort et dur doit avoir longtemps tourné le dos à la société de la femme!... » Garakontié, tu ne m'aimes pas!

— Moyamée, j'entends ta parole, et pourtant le vent de la vérité ne souffle pas dans mon oreille. Mon esprit est aussi ferme que celui du sagamore, mais mon cœur a été frappé, et c'est lui qui gémit. Je suis seul dans mon wigwham; ma peau d'ours est froide, mon feu éteint, les cendres de mon âtre dispersées, et ma chaudière... je n'ai plus le courage de la remplir. Quand on chasse ou qu'on pèche pour soi seul, peut-on être aussi patient et aussi adroit que lorsqu'on chasse ou pêche pour nourrir sa femme? Et si je voulais chasser, qui me féliciterait de mon succès en me serrant la main? Je n'ai pas vécu jusqu'à présent sans avoir été souvent frappé par la grande flèche d'Agan-Matchée-Manitou [1] : chaque fois je l'ai arrachée et mise sous terre; dans toute ma vie j'ai versé plus de sang que de larmes; elles ne devraient couler, les larmes, que des yeux des femmes, et jamais de ceux d'un guerrier qui a vu plus d'une fois avec des paupières sèches le malheur et la mort! et cependant, Moyamée, regarde!

Le guerrier ôta ses mains de devant sa figure et montra ses joues sillonnées par deux ruisseaux de larmes. Alors la jeune fille tressaillit.

— Oh! frère! frère! lui dit-elle, ouvre ton oreille afin

1. Le mauvais Esprit. Les sauvages le craignent, parce qu'il est méchant, et ils lui offrent des sacrifices de gibier et de wampums pour l'empêcher de leur faire du mal; tandis qu'ils ne s'occupent nullement du bon esprit Agan-Kitchée-Ockimaw.

d'entendre mon cœur qui va parler : que mes paroles soient comme le vent du matin lorsqu'il boit la rosée que la nuit épanche goutte à goutte sur le calice des fleurs de la savane ! Ne sais-tu pas que ta sœur d'adoption est ainsi que toi une enfant des bois? pourquoi pleures-tu donc devant elle, comme le castor lorsqu'il voit ses petits massacrés par le tomahawk du chasseur? Garakontié, quand, au clair de lune, tu jettes tes hameçons dans le lac, tu attends que le saumon vienne les mordre; quand tu ouvres un trou dans la glace du Tuskaraway, c'est pour attendre que le rat musqué [1] vienne y respirer; quand tu te mets en embuscade derrière un buisson de hemlock [2], une main sur le manche de ton couteau, l'autre sur ta carabine, tu attends ton ennemi pour le frapper par derrière [3], et tout cela, parce que tu sais que la patience est la vertu du véritable guerrier. Pourquoi la patience te tournerait-elle le dos quand il s'agit de Moyamée? T'ai-je dit que je ne t'aimais pas? non. T'ai-je dit : je ne soufflerai jamais sur ton tison, je n'étendrai jamais ta peau d'ours, je n'allumerai jamais le feu de ton wigwham, ni ne réunirai les cendres de ton foyer, je n'irai jamais chercher dans les bois le gibier que

1. L'ondatra.

2. Le sapin blanc ou sapinette (*pinus canadensis*, Lin. ; *abies canadensis*, Mich.), dont l'écorce sert à tanner les cuirs, et les jeunes bourgeons à brasser une bière assez agréable et antiscorbutique.

3. On taxe les Indiens de perfidie parce que, à la guerre, ils usent plus souvent de la ruse et du stratagème que de la force ouverte; mais, en cela, ils sont pleinement justifiés par leur code d'honneur qui leur apprend, dès l'enfance, que ce qu'il y a de louable dans leurs expéditions, c'est de vaincre avec le moins de danger possible et de se servir plus de leur intelligence que de leur force physique. Nous autres, Français, nous nous vantons d'un courage chevaleresque qui, au bout du compte, n'est que de la vanité et la crainte de la honte.

tu auras tué? non; mais je t'ai dit : adore l'Ockimaw de mes pères, et je serai ta femme parce que je t'aime. Ainsi donc, cesse de pleurer comme un daim aux abois, redeviens homme et chante-moi ta chanson de guerre, car les timides filles de l'Occident aiment les hommes vaillants et forts.

Garakontié se lève, agite, en secouant la tête, les longues plumes qui ornent sa chevelure, fait tourner deux ou trois fois son tomahawk autour de sa tête, et commence sa sauvage chanson, en frappant du pied et poussant son cri de guerre :

« War-houp! war-houp[1]!

« Le mico[2] de la terre d'Onas est venu trouver le sagamore[3] des Delawares, et lui a dit : Custaloga, vends aux blancs les terres qui bordent l'Ohio et le Muskinghum; je te donnerai en échange du vermillon pour peindre tes guerriers, des carabines pour tuer des bisons, et de l'eau de feu pour te réjouir le cœur. — Custaloga, le grand sagamore des Delawares, lui répondit : Ces terres sont l'emplacement de nos villages, dans lesquels naquirent les pères de nos ancêtres, nos ancêtres aussi, et où vivent

1. Cri de guerre des Indiens, le plus perçant, je crois, qu'il soit possible de produire. Selon les circonstances, ils peuvent en rendre les modulations plus ou moins désagréables et effrayantes par le battement plus ou moins rapide des quatre doigts de la main sur les lèvres pendant les efforts de l'aspiration. C'est le cri de la victoire, celui de la férocité pendant le combat et celui dont ils se servent pour commencer ou terminer leur chanson de guerre.

2. Autrefois les Indiens nommaient *mico* le gouverneur de la Pensylvanie.

3. Chaque grande nation indienne était gouvernée, ou plutôt conseillée par un chef ou *sagamore;* chaque nation se divisait en tribus dont les chefs particuliers prenaient le titre de *sachems.*

encore quelques-uns de leurs fils, dont nous sommes les enfants. Pouvons-nous dire à nos vieillards : Roule ta peau d'ours, éteins ton feu, embarque-toi dans ton canot, et viens avec nous élever ton wigwham bien loin d'ici? Pouvons-nous dire à ces os vénérables qui reposent sous les arbres voisins : Levez-vous, quittez vos tombeaux, et suivez-nous sur une terre étrangère !

« War-houp ! war-houp !

« Alors le mico est retourné dans les terres d'Onas, mais il a envoyé ses gratteurs de terre [1] qui ont traversé les Alleghanys, non pas comme l'aigle qui plane sur les monts, mais comme le serpent qui se glisse sous l'herbe. Ils ont dit : Frères, nous avons faim, — et nous leur avons dit : Mangez, voilà nos chaudrons; chauffez-vous, voilà nos feux; dormez, voilà nos peaux d'ours. Puis ils se sont mis à bâtir des forts à l'embouchure de nos rivières, sur nos portages [2], et dans nos rendez-vous de chasse, sous prétexte d'établir des magasins de pelleteries; ils ont effrayé le gibier de nos bois et le poisson de nos lacs; ils ont abattu nos arbres, détruit nos forêts, puis, en grattant la terre pour semer leurs petites graines, ils ont exposé au soleil, à la pluie et à la neige, les os blancs de nos ancêtres. Alors nous avons vu que les hommes barbus [3] sont traîtres et

1. Les Indiens, vivant exclusivement de chasse et de pêche, nomment *gratteurs de terre* les cultivateurs, qu'ils méprisent souverainement.

2. Quand les Indiens voyagent en canot, ils sont souvent obligés de quitter une rivière pour en prendre une autre, en *portant* leurs canots. Les points les plus rapprochés des deux fleuves leur sont connus, et ce sont ces endroits qu'on nomme *portages*. Il ne s'agit donc, pour interrompre leur communication d'une contrée à une autre, que de s'emparer des portages.

3. Le lecteur sait que les Indiens n'ont pas de barbe.

menteurs, et depuis les rives du Michigan et de l'Érié, jusqu'à celles de l'Ohio et du Muskinghum, le cri de guerre a retenti dans les bois et dans les montagnes :

« War-houp ! war-houp !

« J'ai pris mon tomahawk et ma carabine, et, avec les guerriers de vingt puissantes nations, j'ai poussé le cri de guerre, j'ai passé l'Ohio, et je suis entré sur la terre d'Onas, pendant que mes frères, le couteau d'une main et la torche de l'autre, incendiaient les forts Bœuf et Venango, sur le lac Érié; de la Baie, sur le Michigan; de Peakiky, de Myamy, d'Ouyatanon, sur le Wabash; de Sanduski, sur le lac Junondat, et de Michillimakinac. Je suis un grand guerrier, et mon bras est fort. J'ai incendié comme la foudre, et, comme l'ours noir [1], j'ai brisé le crâne de mes ennemis. Pendant trois lunes j'ai porté le désespoir et la terreur dans le cœur des blancs, en me glissant dans l'ombre de la nuit comme la panthère [2], en me traînant dans les broussailles comme le serpent à sonnettes. Vingt

1. Ceci est une pure fiction de la poésie métaphorique des sauvages, car l'ours noir (*ursus guralis*, Geoff.; *ursus americanus*, Pall.) n'est nullement féroce, et, quelque faim qu'il ait, il n'attaque jamais d'autres animaux que les poissons qu'il sait pêcher, dit-on, avec beaucoup d'adresse. Il se plaît dans les forêts d'arbres résineux et dans les plus hautes cavités de leurs troncs. Pour le prendre, les Indiens mettent le feu au pied de l'arbre, le forcent ainsi à descendre, et le tuent d'un coup de carabine au moment où il pose le pied sur la terre. Du reste, si on ne l'approche pas lorsqu'il est blessé, jamais il ne vient sur le chasseur.

2. Il n'y a point de panthère en Amérique; mais les colons donnent ce nom au jaguar (*felis onça*, Lin.) dans l'Amérique méridionale, et au lynx du Canada (*felis canadensis*, Geoff.) dans l'Amérique septentrionale. Le premier est un animal terrible, plus dangereux que la véritable panthère de l'Inde; le second n'attaque jamais l'homme et ne vit que de petit gibier. Quant au tigre, il n'existe que dans les Indes orientales, particulièrement au Bengale.

fois, lorsque les ténèbres fuyaient devant les flammes de l'incendie, j'ai jeté mon cri de guerre[1] :

« War-houp! war-houp!

« Une nuit, quand la lune se leva, je sortis en rampant d'une sombre forêt, et j'aiguisai mon couteau sur le roc. Mes frères et moi nous nous avancions comme des loups gris[2] qui lèvent le nez au vent et plient le jarret dans les broussailles. Tout dormait autour de nous, excepté la haine et la vengeance. Déjà nous apercevions un toit d'hommes blancs; déjà nous entendions les chiens de la ferme donner l'alarme, lorsque mes imprudents amis, emportés par leur intrépidité, firent retentir l'écho des montagnes de leur terrible cri de guerre. Nous nous précipitons, le tomahawk levé,... mais il était trop tard, les hommes barbus avaient

1. Dans sa chanson, Garakontié raconte assez bien comment a commencé la guerre de 1763; mais, selon l'habitude des sauvages, il se vante et vante sa nation aux dépens de la vérité. Il semblerait, à l'entendre, que Custaloga, son sagamore, était le chef de la confédération indienne, tandis que ce fut Pondiack, chef outawa, longtemps célèbre par sa sagesse et son éloquence dans le conseil, ainsi que par son intrépidité dans les combats. Ce fut la conquête du Canada qui ouvrit les yeux aux sauvages sur les desseins des blancs, et surtout l'usurpation de grandes portions de terrain qu'on ne leur avait pas achetées. Les nations Sanduski, Munsy, Cagnawaga, Outwa, Wyandot, Winego, conjointement avec les Delawares et les autres nations de l'Ohio, jouèrent le principal rôle dans cette guerre qui mit la Pensylvanie, le Maryland et la Virginie à deux doigts de leur perte. La première idée en fut conçue par Pondiack, qui resta, de fait, le chef de la confédération. Pour affamer plus aisément les forts et les postes dont ils voulaient s'emparer, et leur couper toute communication avec les provinces cultivées, il décida qu'une partie de leurs forces en ferait le blocus, tandis que l'autre, au moment de la moisson, ferait une irruption générale sur les frontières de la Pensylvanie, du Maryland et de la Virginie, dont ils devaient massacrer les habitants, les bestiaux, et incendier les maisons et les granges, ce qui fut en partie exécuté.

2. *Canis nubilus*, Say. Il est plus grand et plus féroce que notre loup d'Europe.

fui précipitamment, laissant derrière eux leur bétail et leurs richesses, et ne pensant qu'à sauver leurs chevelures. Garakontié est un grand guerrier! son bras est fort, mais il ne frappe que ses ennemis. Je regardai en silence les langues de flammes s'élever des toits de chaume, s'entortiller en sifflant dans les airs, s'allonger et se replier au milieu d'un nuage de fumée, comme des serpents de feu, et je jetai mon cri de guerre :

« War-houp ! war-houp !

« Alors, un autre cri, perçant comme une flèche, jaillit du milieu des flammes pétillantes et j'eus peur de perdre une chevelure. Je me jetai à travers l'incendie, et bientôt après je déposai sur l'herbe humide de rosée une jeune fille qui paraissait avoir vu à peine treize récoltes de maïs [1]. Mes frères tirèrent de leur ceinture leur couteau à scalper, mais le vent de mes paroles souffla dans leurs oreilles. — Cette chevelure m'appartient, leur dis-je, et Garakontié est un guerrier fort, qui ne fait pas la guerre aux femmes; celle-ci est à moi; que celui qui osera me la disputer s'approche, et il verra si je frappe dur et ferme. J'ai parlé. — Pas un n'avança; je pris l'enfant dans mes bras, et leste comme le chat-tigre [2] qui emporte un faible faon, j'ai traversé les bois, les montagnes, les ruisseaux, les rivières, et je suis venu déposer mon innocente proie sur le seuil du wigwham de mon père, en poussant mon cri de guerre et de victoire :

« War-houp! war-houp! »

1. Presque généralement les Indiens comptent les années par les récoltes de maïs.

2. Le lynx d'Amérique.

L'Indien cessa de chanter, et la jeune fille attendrie lui tendit la main.

— La vérité sort de tes lèvres, Garakontié, et je me souviendrai jusque dans le pays des esprits que, ce soir-là, je t'ai dû deux fois la vie. Tiens, vois, lui dit-elle en tirant de son sein le rouleau d'écorce blanche de bouleau : tout ce que toi et ta famille avez fait pour moi est écrit ici.

— Vraiment, Moyamée? oh! je t'en prie, fais parler l'écorce par ta bouche, afin que mon oreille la comprenne.

— Je le veux bien ; écoute.

« Marie était désolée d'avoir été enlevée à des parents qu'elle chérissait. »

— Marie ! interrompit Garakontié ; qu'est-ce que cela ?

— Marie était mon nom avant que je vinsse habiter dans les bois.

— Continue.

« Elle tremblait dans les bras du guerrier rouge qui l'emportait avec autant de légèreté que le vent d'automne lorsqu'il fait tourbillonner dans l'air les feuilles sèches du magnolier. Elle avait peur pendant le jour, parce qu'elle voyait les yeux noirs et brillants du guerrier; et pendant la nuit, reposant dans la cabane de feuillage, sur la mousse de la forêt, elle avait peur parce qu'elle ne le voyait pas, car il veillait en dehors pour la sûreté de sa prisonnière [1]. Marie arriva fatiguée, presque mourante de chagrin, et s'agenouilla en joignant les mains sur le seuil du wigwham du Grand-Castor. Le Grand-Castor est sage et bon ; il est le sachem et le père de Garakontié. Quand il vit la pauvre

1. Il est sans exemple qu'un Indien ait cherché à déshonorer une femme prise à la guerre.

Marie tendre les mains, il lui passa au cou un collier de wampums en signe d'adoption. Fille de l'Est, lui dit-il, prends courage et lève-toi; de prisonnière que tu étais, je te délie; n'aie pas le cœur mauvais contre nous. Bientôt tu te consoleras d'avoir perdu tes proches et d'être éloignée de ton pays. Dès aujourd'hui je t'adopte pour ma fille, et tu es une enfant delaware; mon feu et ma chaudière sont à toi. Sois la bienvenue, de quelque endroit que tu viennes! repose tes os sur cette peau d'ours; chauffe-toi, mange, et demain ton frère et ton père t'élèveront un wigwham à côté du leur. »

— Voilà ce que dit le sachem à Moyamée, et depuis ce temps-là, la nuit noire qui obscurcissait son esprit, le chagrin qui mordait son cœur, ont passé comme le vent qui souffle, comme la voix de l'écho qui va se perdre dans la montagne. Mais ce qui ne passera jamais, c'est l'affection que j'ai pour mon père, pour mon frère, et pour ma nation delaware, car je ne suis ni aveugle, ni insensée.

— Ah ! s'écria le guerrier, ce n'est plus l'écorce qui dit ces derniers mots, c'est toi.

— Non, c'est l'écorce.

— Eh bien! donne-moi cette écorce, et je la conserverai précieusement. Peut-être un jour me parlera-t-elle comme elle te parle aujourd'hui. Si jamais tu retournes aux lieux où sont couchés les os de tes ancêtres, alors, seul, triste et vieux, je viendrai m'asseoir sous le grand nemenséélas [1] où nous sommes aujourd'hui, et peut-être cette précieuse écorce me racontera-t-elle des souvenirs de bonheur et les derniers mots de Moyamée.

Laissons là, pour le moment, nos jeunes gens, et

1. Bouleau noir (*betula nigra*, H. K.).

voyons les résultats que devait nécessairement amener l'expédition dont Garakontié a fait le récit dans sa chanson de guerre. Aussitôt que l'on connut à Philadelphie les ravages inouïs que la confédération indienne commettait sur une longue ligne de frontière, la désolation fut dans tous les cœurs, et les nouvelles de nouveaux massacres qui parvenaient chaque jour au gouvernement, n'étaient pas faites pour rassurer. On apprit cependant que le Détroit et le fort Pitt avaient repoussé la furie des sauvages, et que ceux-ci n'avaient pas osé attaquer Niagara, parce qu'il était défendu par une artillerie formidable. Une petite armée fut confiée au général Bouquet, et celui-ci partit aussitôt pour aller réprimer l'invasion et porter du secours au fort Pitt. Il traversa la haute chaîne des Alleghanys, et à peine était-il sorti du dangereux défilé de Turtle-Creek, et arrivé à Bushyrun, que les sauvages, en poussant des hurlements effroyables, l'attaquèrent en tête et sur les flancs. Ce combat opiniâtre et sanglant dura depuis une heure jusqu'à la nuit. Il ne fallut rien moins que la bravoure et le sang-froid des troupes, et l'habileté du général à tromper l'infatigable vigilance et à éluder les piéges des ennemis, pour résister à l'effrayante impétuosité de leurs attaques successives; jamais, auparavant, ils n'avaient été aussi audacieux ni aussi formidables. Le général perdit beaucoup de monde, mais enfin la victoire lui resta.

Voulant profiter de la terreur que cette mémorable défaite avait jetée parmi les Indiens, il résolut de passer l'Ohio, et de pénétrer jusqu'aux fourches du Muskinghum, d'où il pourrait attaquer les villages Mingos, Wyandots, Delawares, et même ceux des Shawanèses, du Scioto, quoique situés à quatre-vingts milles plus loin. Il partit

donc à la tête de quinze cents hommes d'infanterie et d'un escadron de chasseurs à cheval. C'était la première fois, depuis l'origine de ces colonies, qu'un aussi grand nombre de troupes réglées osaient s'enfoncer dans la profondeur des forêts, à une aussi grande distance des provinces cultivées. Au bout de seize jours de marche, il parvint au Tuskaraway, sans avoir été sérieusement inquiété par l'ennemi.

Profondément étonnés de se voir au moment d'être attaqués dans leurs foyers, que, jusqu'à ce jour, ils avaient crus inaccessibles aux troupes européennes, ces fiers enfants de la nature se déterminèrent enfin à solliciter un congrès, et le général y consentit. Mais il s'aperçut bientôt que les chefs indiens ne cherchaient qu'à gagner du temps pour affamer l'armée et la tailler en pièces à son retour. Il rompit le congrès, et huit jours après, il avait pénétré jusqu'aux fourches du Muskinghum, à soixante-dix milles de son embouchure dans l'Ohio. Cette démarche hardie ne contribua pas peu à déterminer enfin ces nations à écouter plus favorablement les conditions que le général leur avait imposées à Tuskaraway. Une de ces conditions était qu'ils devaient lui rendre, dans son camp, tous les prisonniers qu'ils avaient pris, non-seulement dans leur dernière invasion, mais encore dans les années précédentes.

Les choses en étaient là, au moment où je vous ai montré Garakontié et Kerry-Moyamée causant à la porte du wigwham de la jeune fille; ils allaient se séparer, lorsqu'ils virent le vénérable Custaloga, leur père, s'approcher d'eux avec gravité, et les prier de l'écouter attentivement.

« Fils et fille des Delawares, leur dit-il, que vos

oreilles s'agrandissent, car mes paroles, semblables aux gouttes d'eau d'une chute, ont chacune leur poids, et jamais le mensonge noir n'est sorti de mes lèvres. Toi, Moyamée, tu vas abandonner ton wigwham et le village pour retourner au pays d'Onas, dont les blancs ont fait disparaître l'ombre et la fraîcheur! Que ne savent-ils, comme nous, vivre de chasse et de pêche, coucher sur une peau d'ours, et boire l'eau du ruisseau! ils n'auraient pas tant soif de nos terres, et nous serions voisins et amis. Quand, loin de ton père adoptif, de tes frères et de tes amis delawares, tu vivras parmi les blancs, souviens-toi des conseils que la sagesse des années fait découler de mes lèvres. Méfie-toi de leurs longues et courtes paroles! comme les glaces de nos rivières, au retour du printemps, celle qui s'y fie est perdue : comme dans les remous perfides du Tuscaraway, est engloutie la jeune fille qui les écoute! Jamais ils ne disent ce qu'ils pensent, et jamais ils ne pensent ce qu'ils disent : sais-tu pourquoi? parce que la ruse et le mensonge coulent de leur bouche, comme l'érable dont le cœur est creux et pourri ne laisse échapper qu'une séve putride au lieu de sucre [1]. Bientôt le seuil de ta porte va être enlevé [2]; les cendres de ton âtre dispersées et ton

1. L'érable à sucre (*acer saccharinum*, Lin.) est un arbre de moyenne taille, assez semblable à l'érable plane. Au printemps, au moment de la séve, on fait à son tronc une entaille et l'on reçoit dans des vases la séve qui en découle en abondance, on la met ensuite dans des chaudières sur le feu, pour faire évaporer l'eau qu'elle contient, et l'on en obtient ainsi un sucre jaunâtre, mal cristallisé, mais qui, du reste, a les mêmes propriétés et presque les mêmes qualités que le sucre de canne. Avant que l'on ait connu la manière d'extraire le sucre de betterave, celui d'érable était pour les colons un objet d'exploitation, à la vérité de peu d'importance.

2. Le seuil de la porte, chez les Indiens, est aussi sacré que l'était le

feu éteint, pauvre enfant ! mais l'Ockimaw, rouge ou blanc, ne permettra pas que notre mémoire soit arrachée de ton cœur, et cette pensée sera notre consolation. »

Alors il s'interrompit pendant que Moyamée essuyait, en pleurant, une larme qui s'échappait de l'œil du vieillard. Après une courte pause il reprit :

« Quant à toi, Garakontié, écoute : tu es brave, tu es fort comme un roc alleghany, ta vue est perçante comme celle de l'aigle fauve ; ton ouïe, fine comme celle du wapiti au bois fourchu [1], qui entend les pas du pékan [2] sur la neige, et le souffle du rat musqué dans sa cabane [3] ; ainsi que ta carabine, ton jugement ne manque jamais le but. Il te faut encore autre chose : que les plus fortes lianes attachent au fond de ton cœur ton amour et tes souvenirs, afin que rien ne paraisse au dehors ; sois sage et tranquille comme le castor des marais [4], rusé comme le renard ter-

foyer chez les anciens Grecs et Romains. Le plus grand outrage que l'on pourrait faire à un sauvage serait de briser le seuil de son wigwham.

1. Le wapiti (*cervus major*, DESM.) est l'elke des Américains. C'est un cerf un peu plus grand que l'espèce ordinaire, et qui vit, non en horde, mais en famille. Il est fort doux et s'apprivoise facilement.

2. Le pékan (*mustela canadensis*, LIN.) est une martre un peu plus grande que la nôtre, et qui vit dans des trous qu'elle se creuse sur les bords des lacs et des rivières. Sa fourrure est assez estimée.

3. Le rat musqué, ou ondatra (*castor zibetecus*, LIN.), est à peu près de la grandeur d'un lapin, et d'un brun gris teinté de roux ; il a les mœurs du castor, et, comme lui, se bâtit une habitation sur les eaux. Sa fourrure serait plus estimée si elle n'exhalait pas une forte odeur de musc qu'il est fort difficile de faire passer.

4. Tout le monde connaît les mœurs du castor (*castor fiber*, LIN.), aussi ne répéterons-nous pas ici ce qui a été dit mille fois, et toujours avec exagération. Les Indiens font un grand commerce de la fourrure de cet animal, et font quelquefois, dans leurs grandes chasses, plusieurs centaines de milles pour lui aller tendre des piéges jusque dans l'extrême nord de l'Amérique, où il s'est presque exclusivement retiré depuis la

rier [1], audacieux comme la panthère affamée [2], léger à la course comme le cerf poursuivi, terrible contre tes ennemis, mais fidèle à tes alliés, blancs ou rouges, et alors les feuilles de l'arbre de ta vie ombrageront pendant longtemps les wigwhams de notre village et de notre tribu. Le feu du grand conseil s'allume dans le camp des fils d'Onas, aux fourches du Muskinghum : prends ton costume de guerre, et viens fumer l'oppoygan de paix [3] avec les hommes barbus. »

Le jeune homme baissa la tête, et, sans répondre à son père, il se dirigea vers son wigwham pour se disposer à partir avec vingt guerriers qui devaient accompagner le sagamore et Moyamée. La jeune fille était triste, parce que dans son cœur combattaient deux affections : l'une pour ses premiers parents qu'elle allait revoir après plu-

colonisation de l'Amérique septentrionale. Aujourd'hui, dans les États de New-York, par exemple, un castor est presque aussi rare qu'en France.

1. *Vulpes cinereo-argenteus*, Boit., *canis cinereo-argenteus*, Schreb. Cette espèce est farouche, et exhale une très-mauvaise odeur. Son pelage est d'un gris argenté.

2. Voyez la note 2 de la page 78.

3. L'oppoygan est une espèce particulière de pipe dont la tête, façonnée avec assez d'art, est toujours de marbre rouge ou noir; le tuyau, long quelquefois de trois ou quatre pieds, est en bois léger. Lorsque ce tuyau est recouvert par la peau tachetée d'un serpent et enjolivé de plumes de diverses couleurs, l'oppoygan est considéré comme le symbole de la paix. L'envoyé ou l'ambassadeur qui le porte jouit de la plus parfaite sécurité, même dans les villages qui sont ennemis du sien; à sa vue, les haines et les vengeances se taisent. On s'en sert aussi dans les adoptions, dans les mariages, ainsi que dans toutes les fêtes pacifiques.

Mais lorsque les plumes dont il est orné sont rouges, il devient le signal de la guerre, et il prend le nom de grand oppoygan du sang; les sauvages le fument tour à tour en exécutant leur danse d'attaque et de victoire.

sieurs années d'absence, l'autre pour sa famille adoptive qu'on voulait lui faire quitter.

Une heure après, un canot d'écorce de bouleau [1], pagayé par une douzaine d'Indiens, descendait les *rapides* du Tuskaraway, pendant que dix autres guerriers suivaient la même route en marchant sur le rivage dont ils s'éloignaient de temps à autre pour chasser. Un Européen eût été étonné de la hardiesse de ceux qui montaient une si frêle embarcation, et surtout de l'adresse qu'ils mettaient à suivre les *rapides* ou courants formant presque des chutes, et à éviter les nombreuses roches contre lesquelles les ondes écumeuses venaient heurter et bondir en mugissant. Bientôt le canot entra dans les eaux plus tranquilles du Muskinghum, et remonta le fleuve pour atteindre ses *Fourches*, à trente-cinq milles de là. Une chose non moins remarquable, c'est qu'au milieu de ces fourches sauvages, ne rêvant que meurtre et massacre des blancs, suspectés même d'anthropophagie par les colons, une jeune fille blanche voyageait avec plus de sécurité que si elle eût été dans une diligence partant de Londres ou de Paris. Le soir, elle campait avec eux sur la mousse des forêts; le jour, ses mains délicates faisaient rôtir sur le rivage la chair des animaux tués à la chasse, ou des truites prises au hameçon dans le fleuve.

1. Le bouleau à canot (*betula papyracea,* Mich.). Cet arbre s'élève à trente ou trente-cinq mètres, et son tronc acquiert jusqu'à un mètre et demi de diamètre. C'est un des arbres les plus beaux et les plus majestueux que l'on rencontre dans les forêts, et plus on avance vers le nord, plus il acquiert de hauteur. C'est avec son écorce que les sauvages doublent leurs canots. Ils ont le talent de n'enlever que la couche extérieure sans blesser l'arbre, qui, au bout de quelques années, se recouvre de nouveau. On voit des rouleaux ou bandes d'écorce qui ont quatre pieds de largeur et dix de longueur.

Voyons, pendant ce temps-là, ce qui se passait dans le camp des Fourches. Le général Bouquet avait fait élever quatre grandes redoutes, dont l'espace intermédiaire offrait une grande place publique parfaitement nettoyée des arbres et des lianes qui y croissaient auparavant. On construisit aussi un magasin pour les provisions, et plusieurs maisons et baraques pour loger les officiers et les prisonniers que les sauvages devaient amener. Bientôt ce camp devint comme une petite ville, dans laquelle régnaient l'ordre et la police la plus exacte. Pendant plus de quinze jours que dura ce singulier congrès, le général vit souvent les chefs indiens, entendit leurs discours, reçut et envoya des messagers et des paroles dans les tribus voisines, relativement aux conditions du traité, et particulièrement à l'exacte délivrance des prisonniers de guerre, objet principal de ses sollicitudes. Quatre-vingt-quatorze de ces prisonniers arrivèrent de chez les Mingos; deux cent six de chez les Cagnawagas; cent quatre de chez les Shawanèses et quatre-vingt-sept de différents villages des Delawares. Parmi eux étaient beaucoup de femmes et d'enfants.

Au milieu du camp, le général avait fait construire une immense hutte en grossière charpente, où devait s'allumer le feu du conseil. Là se rendirent une foule de chefs et de guerriers, parmi lesquels on remarquait Kiashuta, chef des Sennecas, accompagné de seize guerriers; Custaloga le Grand-Castor, sagamore des Delawares, avec vingt guerriers; Keyssinocta, un des principaux sachems des Shawanèses, avec trente guerriers; Piancachas, chef des Mingos, avec trente guerriers, et quelques autres chefs de tribus moins importantes; les Tuscaroras et les Wandots n'y parurent que quelques jours après.

Maintenant nous allons faire assister le lecteur à une des dernières assemblées de cet extraordinaire congrès. Un feu était allumé au milieu de la salle du conseil. Le général Bouquet, assis dans un fauteuil improvisé avec le morceau d'un tronc de sycomore [1], avait derrière lui tout son état-major, dans un costume aussi brillant que les circonstances le permettaient. Autour du feu étaient accroupis, selon l'usage, les chefs et les guerriers indiens. Tous, la tête penchée en avant, les yeux fixés sur la terre, aspiraient la fumée de leurs oppoygans, et, après un assez long intervalle, ils l'exhalaient lentement, à travers leurs narines, en deux colonnes non interrompues, indice, selon eux, d'une profonde méditation sur des objets importants. Aucun n'était peint [2] et n'avait la tête ni les oreilles ornés de plumes; leurs manteaux de castor, tombés derrière eux, laissaient voir leur large poitrine, et sur leurs bras robustes, les différentes figures d'animaux, d'insectes ou de poissons, qu'on y avait tatoués dans leur jeunesse. Cette réunion d'hommes à demi nus, si féroces à la guerre, si implacables dans l'assouvissement de leur vengeance, si doux, si tranquilles dans leurs villages, offrait aux yeux un spectacle singulier, mais imposant.

Je ne transcrirai pas ici tous les discours qui furent prononcés et qui firent durer le congrès quinze jours, mais

1. On nomme ainsi, en Amérique, l'érable rouge, *acer rubrum*, LIN., grand et bel arbre, formant une large tête de feuillage élégamment découpé.

2. Les sauvages de l'Érié et de l'Ohio se peignent la figure avec du vermillon, de la craie blanche, et quelquefois avec du bleu quand ils peuvent s'en procurer. Dans leurs guerres, les combattants se peignent de la manière la plus bizarre, dans le but d'effrayer leurs ennemis ; mais dans leur toilette ordinaire, ils dessinent sur leurs joues et leur front des volutes, des étoiles, des fleurs et des animaux.

je ne puis passer sous silence celui de Garakontié. Ce jeune chef se découvrit les épaules, se leva, et dit :

— Père des guerriers barbus, chef des hommes au long couteau [1], écoute : ma voix court à tes oreilles. Voudras-tu nous entendre, nous tes jeunes frères? Je vois dans tes yeux les signes du mécontentement, et je les essuie avec ce collier de wampums bleus et blancs [2], pour que tu puisses voir plus distinctement ce que nous avons été et ce que nous sommes encore. On t'a dit bien des mensonges à notre sujet; avec ce collier, nous nettoyons tes oreilles pour qu'elles puissent mieux entendre ce qui est vrai, et rejeter au loin ce qui ne l'est pas. Nous purifions ton cœur avec cet oppoygan, afin qu'il ressemble à celui d'Onas (Guillaume Penn), de qui le mal n'approchait pas. Tu es parvenu jusqu'ici, parce que ton tomahawk a été plus fort et plus long que le nôtre; nous n'avons cependant épargné ni notre vie ni notre sang, il t'en souvient bien encore. Mais peut-être la victoire vient-elle du grand Esprit, qui depuis longtemps favorise les blancs. Nous, tes jeunes frères, aussi bons guerriers, aussi braves que les tiens, nous arrachons le tomahawk de tes mains pour le jeter vers celui qui réside au-dessus des nuages, afin qu'il en dispose selon sa volonté, soit qu'il l'enfouisse bien profond sous terre, soit qu'il le laisse tomber dans les lacs sans fond.

Garakontié présenta au général le rameau de wampums qu'il tenait à la main, et ajouta :

— Prends une extrémité de cette branche de paix et

1. Les sauvages nommaient *hommes au long couteau* les cavaliers de l'armée, à cause de la longueur de leurs sabres; les fantassins etaient les *hommes au couteau court*, à cause de leurs baïonnettes.

2. Voyez la note 2 de la page 67.

d'amitié, et que l'autre en soit tenue par les députés des tribus ici présents. Toi, chef des braves parmi les barbus, voudrais-tu brûler les wigwhams, détruire les provisions de nos femmes, de nos vieillards et de nos enfants, qui ne t'ont jamais fait de mal? Eh bien! ce sont eux qui te parlent par ma bouche. Quant à nos guerriers, ils peuvent se passer de ta pitié, puisqu'ils savent vivre de chasse. Mais la vieillesse, la faiblesse et l'enfance!... Ici, comme parmi les tiens, elles exigent le repos et craignent la disette. Prends donc pitié d'eux, puisque tu as pu arriver si près de nos villages; que la guerre finisse et que la paix commence dès ce moment. Faut-il enterrer le tomahawk? J'ai parlé; parle[1].

Le général ayant consenti à la paix, les sauvages présentèrent leurs prisonniers, et Kiashuta, sagamore des Senneca*s*, prit la parole :

— Père des guerriers blancs, dit-il, conformément à nos promesses, voici ta chair et ton sang que nous te remettons. Quelques-uns de ces prisonniers, comme tu les appelles, nous sont unis depuis longtemps par les liens de l'adoption; quoiqu'ils te soient rendus, ces liens ne sont pas rompus; nous les considérerons toujours comme nos parents et nos amis. Nous avons pris d'eux le même soin, nous avons eu pour eux les mêmes égards que s'ils eussent été de notre chair et de notre sang. Les voilà : demande-leur s'ils ne se sont pas chauffés à nos feux, s'ils n'ont pas vécu à nos chaudières, et s'ils n'ont pas couché sur nos peaux d'ours. Qu'ils répondent!... Entends-tu ce qu'ils te

1. Ce discours, ainsi que celui de Kiashuta, sont traduits littéralement, afin que le lecteur puisse se faire une idée précise de l'éloquence des Indiens.

disent?... Aie donc de l'indulgence pour eux, car ils ont oublié tes coutumes et tes usages, et quelques-uns même ton langage. Ils vont retourner dans leur pays où peut-être n'ont-ils plus d'amis, et ils abandonnent le nôtre où ils n'en manquaient pas. Que feront-ils alors? Ils regretteront le jour où tu es venu de si loin nous forcer de te les rendre. Traite-les donc avec bonté, nous t'en conjurons : c'est ce qui les engagera peut-être à rester parmi tes gens. Tiens, voici une branche de wampums bleus et blancs, pour que mes paroles soient toujours présentes à ton esprit, et que tu n'oublies pas de les envoyer à leurs parents et à leurs amis, s'ils en ont encore dans leur ancienne patrie.

Tous les prisonniers ayant été délivrés et les conditions du traité acceptées, le général résolut d'éteindre le feu du conseil. En conséquence, accompagné de tous ses officiers et de sa musique militaire, il entra dans la salle des conférences; pour la dernière fois, il prit les chefs par la main et fuma avec eux dans le grand oppoygan de paix, et chacun s'apprêta pour retourner dans son pays.

On vit alors une chose aussi extraordinaire qu'imprévue. Après la victoire de Bushyrun, un grand nombre de colons échappés à la fureur des sauvages avaient suivi l'armée du général Bouquet, espérant retrouver, dans les prisonniers rendus, des parents, ce qui arriva en effet et occasionna des scènes très-touchantes. Les sauvages eux-mêmes, oubliant leurs opinions et leur férocité ordinaire, ne délivrèrent les enfants qu'ils avaient adoptés qu'avec la plus grande répugnance, et en versant des larmes abondantes. Ces pauvres enfants, dont beaucoup avaient oublié complétement leur langue maternelle, se jetaient au cou de

leurs pères adoptifs en poussant des cris lamentables, et on était contraint d'employer la force pour les en détacher. Moyamée était dans le désespoir, et lorsque Custaloga la présenta au général, le sagamore osa lui dire en le regardant fièrement :

— Sois sûr qu'il ne fallait pas moins que ta victoire de Bushyrun pour me forcer au sacrifice que je fais aujourd'hui.

Ce ne fut pas seulement les enfants qui regrettèrent leur nouvelle patrie, et voici un court extrait d'une lettre de F. Hazen, alors aide de camp du général Bouquet, qui en porte témoignage :

« Vous seriez bien étonné, écrit-il, si je vous répétais « ici tout ce que j'ai entendu dire aux prisonniers, relati« vement au bonheur dont ils jouissaient parmi les sau« vages. Un des chefs shawanèses avoua au général qu'il « avait été obligé d'en lier plusieurs avant d'arriver au « camp. Malgré la vigilance des officiers et des soldats, « quarante-sept de ces hommes, à qui nous croyions « rendre le plus grand service, rejoignirent leurs nouveaux « compatriotes ; et ce qui vous paraîtra encore plus éton« nant, c'est que les femmes, retenues par leur faiblesse, « déploraient, comme les hommes, le malheureux sort qui « les éloignait des villages sauvages. »

Vainement Moyamée, lorsque Custaloga la remit au général Bouquet, jeta les yeux sur la troupe des guerriers delawares qui lui faisaient leurs adieux : elle n'aperçut pas Garakontié, et elle crut que son frère l'avait abandonnée le premier. Son cœur se gonfla, et deux ruisseaux de larmes, jusque-là retenues avec effort, jaillirent de ses yeux. Le général la prit par la main et voulut la consoler.

— Monsieur, lui dit Marie, conduisez-moi auprès de sir William, mon père.

— Miss Marie, votre père m'a chargé de vous conduire à Carlisle, car ses affaires de commerce l'ont retenu dans cette ville.

— Et ma mère?

— Votre mère vous attend avec la plus vive impatience.

— C'est bien, monsieur, répondit Marie; et ses larmes cessèrent de couler.

Le lendemain le camp fut levé, et l'armée se mit en marche par la même route où elle était venue. Le général, qui était lié d'amitié avec la famille de Marie, eut les plus grandes attentions pour elle; mais la jeune fille répondait assez froidement à ses soins, et paraissait plongée dans une profonde mélancolie. Comme elle n'avait témoigné aucune envie de rester avec les sauvages, on la laissait parfaitement libre de ses actions, et on ne s'étonnait pas de la voir quelquefois, aux haltes du soir, s'éloigner un peu du campement pour aller promener ses sombres rêveries sur les bords du Muskinghum. Un seul jour elle ne s'éloigna pas du camp, et ce fut celui où l'armée s'arrêta à l'embouchure du Tuskaraway. On remarqua aussi qu'elle quitta ce jour-là seulement son costume delaware pour s'habiller à l'européenne, quoique le général lui eût remis, dès le premier jour, une malle que ses parents lui envoyaient, et qui contenait plusieurs costumes complets.

Un soir, assise sur la rive de l'Ohio, que l'armée venait de traverser, Marie cherchait à rappeler dans sa mémoire les souvenirs de sa première enfance, et surtout à oublier ceux des forêts. La nuit commençait à couvrir le fleuve de

ses ombres épaisses, lorsqu'un cri étrange fit tressaillir la pauvre enfant. Je ne sais comment vous dire que ce cri n'était ni le grognement de l'ours noir, ni le hurlement du loup, ni même le cri funèbre de la chouette, mais tout simplement celui d'un canard. Moyamée tourna vivement la tête vers un bouquet de myrica [1], de groseillier et de framboisier, dont les fleurs et les fruits parfumaient la brise du soir; mais elle n'aperçut rien. Elle se levait tristement pour retourner au camp, lorsqu'une voix bien connue vint frapper son oreille, et alors elle écouta avec toute l'attention dont elle était capable; car la voix se mêlait quelquefois au bruit des roseaux agités par le vent et ne parvenait jusqu'à elle que d'une manière confuse. On murmurait sur un air triste et assez monotone les paroles suivantes :

— Moyamée! où es-tu? Ne peux-tu pas entendre la voix de Garakontié, ton frère et ton ami [2]?

— Le seuil de ta porte a donc été enlevé, et ton feu éteint! Mais à qui parlé-je, puisque tu n'es plus auprès de moi pour entendre mes paroles? Ma voix pourrait-elle parvenir jusqu'à toi, et la tienne, comme celle de l'écho, arriver jusqu'à moi?... J'écoute... Ce n'est que le bruit du vent qui passe, ou celui de la chute qui va mourir dans les forêts du voisinage. Il ne dit rien à l'oreille de mon esprit

1. Le galé, cirier ou arbre à la cire (*myrica cerifera*, Lin.) est un arbrisseau de deux mètres de hauteur, qui croît sur le bord des rivières et dans les terrains marécageux. Ses fruits, cueillis en hiver, sont couverts d'une cire verdâtre et odorante qu'on fait fondre dans l'eau bouillante en y jetant les fruits. La cire surnage, et on l'enlève pour en fabriquer des bougies excellentes.

2. Extrait littéralement d'une chanson canadienne, recueillie et traduite en anglais par M. Richard Buttler.

attentif... J'écoute encore... Ce n'est plus que celui du pivert qui frappe contre le tronc desséché d'un arbre, ou de la gélinotte [1] qui appelle sa compagne en agitant ses ailes. Je veux cependant m'entretenir avec l'amie qui vit dans ma pensée et dont les yeux de mon esprit voient l'image. Que je te parle donc en moi-même, puisque le camp des blancs, comme l'épaisseur d'une montagne, te cache à mes yeux, et que, comme la gelée de l'hiver, ton absence a fermé ma bouche.

— Moyamée! où es-tu? Ne peux-tu pas entendre la voix de Garakontié, ton frère et ton ami?

— Quand je pense à toi, mon bras s'étend, ma main s'ouvre pour rencontrer et serrer la tienne; mais, hélas! je ne saisis pas même le vent qui glisse entre mes doigts. Pendant la clarté du jour, je te cherche et ne te trouve plus : ton ombre m'a quitté. Pendant le silence des nuits, mon esprit songe à toi, et comme la surface des eaux, il réfléchit ta présence. Malheureux et triste que je suis, mes flèches n'atteignent plus le gibier : le poisson passe et ne voit plus l'hameçon de Garakontié. J'embouche l'oppoygan; mais, de même que les eaux du ruisseau cessent d'être bonnes et douces quand elles sont arrêtées par la digue du Castor, de même mes pensées, que ton absence retient dans mon cœur, deviennent tristes et lugubres. Je rôde le jour et la nuit autour du camp, et je ne le vois pas : je ne vois que moi assis au milieu des roseaux, sur le banc du cyprès chauve [2]; je te parle et tu ne m'entends pas.

1. Les Américains de la Pensylvanie nomment gélinotte et quelquefois faisan un grand tetras assez commun dans leurs forêts.

2. C'est le schubertie distique (*schubertia disticha*, MIRB.; *cupressus disticha*, LIN.). Les sauvages l'appellent cyprès chauve, parce qu'il perd

— Moyamée! où es-tu? Ne peux-tu pas entendre la voix de Garakontié, ton frère et ton ami?

— Depuis ton départ, mon visage est sombre comme l'eau qui coule sous de noirs sapins; mon esprit s'égare au milieu des ténèbres, comme le chasseur au milieu des forêts [1]; le silence ferme ma bouche, mes oreilles n'entendent plus le ramage du muskawis [2], et mes yeux regardent sans voir. Te souviens-tu combien nous étions heureux! quand reviendras-tu donc rapporter la gaieté qui t'a suivie? quand reviendras-tu ôter les épines de mon sentier et chasser le vent du malheur que je trouve partout? Si je vais sur les eaux, je ne peux plus diriger mon canot; si j'allume du feu sur mon âtre, il donne plus de fumée que de chaleur; si je m'exerce à lancer le tomahawk, il tombe avant

ses feuilles tous les ans. Cet arbre singulier, plus commun dans la Caroline que dans la Pensylvanie, produit sur ses racines des espèces de cônes creux, ressemblant à des bornes, d'un à quatre pieds de hauteur. On coupe ces cônes pour en faire des ruches. Cet arbre croît dans les marais, et même dans l'eau.

1. La manière dont les Indiens voyagent dans d'immenses forêts sans jamais s'égarer a toujours été un sujet d'étonnement pour les Européens. Il n'est pas rare, lors de leur grande chasse, de leur voir faire cent ou deux cents lieues à travers des pays inhabités et couverts de bois pour aller poursuivre dans le nord les bisons qui s'y sont retirés, les castors, les rats musqués, les martres et hermines, et les terribles ours gris, dont ils reviennent vendre les peaux dans les grandes villes des États, afin de se procurer des armes à feu, de la poudre, des balles, du vermillon, des couteaux, des chaudrons de cuivre, des couvertures de laine et quelques autres étoffes, de l'eau-de-vie, etc. Pour se diriger dans les bois, ils observent le cours du soleil, celui de la lune, le côté des troncs d'arbre où la mousse croît, ce qui leur indique le nord; de distance en distance, ils cassent la petite branche d'un buisson, et cette légère marque suffit pour leur faire retrouver leur chemin au retour.

2. Le muskawis est un oiseau connu par les naturalistes sous le nom de moqueur, parce qu'il a le talent d'imiter le chant de tous les autres oiseaux.

d'arriver à l'écorce de l'arbre. Pour te suivre, j'ai quitté mon wigwham; les reptiles de la terre et les oiseaux de la nuit s'en sont emparés. Si je ne puis te retrouver, ô Moyamée! comme un érable qui n'a plus de sève, ma vie s'éteindra et mon esprit partira pour l'Ouest, en laissant mes os blanchir aux vents et à la pluie.

— O Moyamée! du pays d'Onas tu n'entendras plus la voix de Garakontié, ton frère et ton ami!

La voix cessa de se faire entendre, et la jeune fille resta un instant pensive. Puis tout à coup elle passa la main sur son front, secoua au vent sa chevelure dorée, et elle se mit à chanter tout doucement.

— Moyamée est ici, assise sous l'orme pleureur; elle a entendu la voix de Garakontié, son frère et son ami!

Aussitôt le jeune homme se précipita vers elle, et lui saisit la main qu'il arrosa de ses larmes; mais ensuite il se retira à trois pas en arrière, honteux d'une familiarité que jamais un sauvage ne se permet avec une autre femme que la sienne. Ce que se dirent les jeunes gens, je l'ignore; je sais seulement qu'après cet entretien Marie rentra au camp avec un visage moins triste que de coutume, et que des yeux exercés auraient pu lire dans les siens et sur son front les signes d'une forte résolution.

Le lendemain, l'armée passa l'Ohio, et une foule de sauvages qui avaient suivi jusque-là leurs enfants adoptifs pour les soigner pendant la marche et les nourrir de leur chasse, leur firent les derniers et les plus touchants adieux, en les recommandant avec larmes à la bonté des officiers et des soldats. Ici on entrait sur les possessions de la Pensylvanie, et il est bien certain que si les Indiens eussent essayé d'y mettre le pied, les colons, pour se venger, en

auraient massacré autant qu'ils en auraient rencontré. Cependant un jeune delaware refusa net de partir quand le général Bouquet lui en donna l'ordre, et tout ce qu'on put lui dire des dangers qu'il allait courir n'ébranla en rien sa résolution. En effet, il suivit l'armée jusqu'au fort Pitt, mais on ne le voyait que très-rarement, parce qu'il suivait les flancs de l'armée en marchant constamment dans les bois et les lieux les plus déserts. Lorsque, dans ses rares apparitions, on lui demandait pourquoi il s'obstinait à s'exposer à un tel danger :

— Je ne cours aucun risque, disait-il, car un esprit blanc, que j'ai vu sur les bords du Muskinghum, m'a appris à adorer l'Ockimaw des chrétiens, et je crois que la femme blanche est l'égale d'un homme rouge.

Personne ne comprenait rien à cette singulière réponse, et on se bornait à le regarder comme un fou.

Après quinze jours de marche et de fatigues, on arriva à Pittsburg, où l'armée devait se reposer quelque temps. Un grand nombre de colons riches et considérés s'étaient rendus dans cette ville naissante pour venir féliciter le vainqueur de Bushyrun, et le général, pour les remercier, résolut de leur donner un grand dîner, dont la charmante Marie devait faire les honneurs. Déjà tous les convives étaient assemblés dans la salle du festin, et, pour se mettre à table, on n'attendait plus que la jeune et belle miss, lorsqu'une scène des plus extraordinaires vint absorber l'attention des nombreux convives. La porte du salon s'ouvrit, et l'on vit entrer trois bizarres personnages, tous trois dans le costume indien le plus recherché. L'un était un vieillard à la démarche grave et au front marqué des sillons d'une longue expérience; l'autre était un jeune guerrier.

Tous deux avaient une longue plume d'aigle, blanche et noire, passée dans les oreilles, ce qui annonçait des chefs; leur visage était bizarrement peint de vermillon et de blanc; de riches colliers de wampums paraient leur poitrine, et de leur ceinture pendaient, d'un côté, un couteau à scalper, et de l'autre, un tomahawk à lame d'acier luisante et polie. Le plus jeune portait à sa main un bâton sec de mélèze résineux, dont le bout était enflammé.

Le vieillard conduisait par la main une jeune fille sauvage dont le costume, entièrement indien, ne manquait ni de grâce ni de richesse; sur sa tête flottait une magnifique aigrette de plumes rouges, et son visage était entièrement couvert par de larges raies rouges, jaunes et blanches, formant des figures d'oiseaux et de fleurs.

A la première vue, personne ne reconnut les convives inattendus; mais le général, s'étant approché d'eux, recula tout à coup de surprise en s'écriant :

— Quoi, miss Marie! que signifie ceci?

Alors la jeune fille s'avança d'un pas ferme et majestueux jusqu'au milieu du salon, étendit le bras vers le général, et dit :

— Général Bouquet, je ne me nomme plus Marie, mais Kerry-Moyamée. Ici, sur le territoire de la Pensylvanie, je ne suis plus sous tes ordres; je suis libre comme toi, puisque hier j'ai atteint l'âge fixé par vos lois pour ma majorité. Ouvre tes oreilles pour entendre la vérité; car, renonçant pour jamais à mon ancienne patrie, je vais te parler comme une digne fille delaware. J'avais un père blanc, je le cherche parmi vous; où est-il? Il sait cependant que son enfant est ici, à quelques lieues de son habitation : je ne le vois pas. Où est mon frère blanc? Il n'est

pas ici; il a craint de se blesser les pieds dans les ronces des Alleghanys. Où est ma mère? Je ne sais. Je ne vois devant moi, du côté de la Pensylvanie, rien qui ait un cœur d'amour pour Marie. Je me retourne et regarde derrière moi, du côté du Muskinghum : je vois le sage Custaloga, mon père adoptif; le vaillant Garakontié, mon frère et mon ami, qui, tous deux, ont suivi l'enfant de leur cœur, la nuit, dans les marais fangeux, le matin, parmi les ronces des épaisses forêts, le jour, à l'ardeur du soleil, marchant pieds nus, couchant sur la terre humide, traversant les lacs et les rivières à la nage, luttant contre les bêtes féroces des bois, et craignant à chaque instant le long couteau d'un habit rouge ou la carabine d'un colon. Que penses-tu de cela, général? Parle; je t'écoute... Tu ne dis rien, je continue; mais avant, regarde.

Elle fit signe à Garakontié, qui lui présenta le tison enflammé sur lequel elle souffla trois fois; puis Custaloga prit la main de la jeune fille et la mit dans celle du jeune homme, et alors Moyamée dit :

— Je vais parler maintenant en femme delaware [1], car j'ai soufflé sur le tison. Tu as vaincu, général, non parce que tu es le plus brave de nos guerriers, mais parce que tes armes étaient meilleures que les leurs et parce que tu commandais à des hommes au long couteau [2]! Nos gens ont dévasté vos frontières, parce que ces terres leur appartiennent; ils ont pris quelques-uns de vos forts, parce que vous vouliez vous emparer de leur commerce. Si tu dis qu'ils ont eu tort, moi je te répondrai que leurs ancêtres marchaient sur ce sol, y chassaient, le pos-

1. Ce discours, à partir de ce paragraphe, a été tenu littéralement.
2. A de la cavalerie.

sédaient longtemps avant l'arrivée des tiens. Tes cultivateurs ont besoin de paix et de repos pour réparer leurs pertes ; eh bien ! tu auras l'une et l'autre si tu n'exiges de nos gens rien qui les humilie. Tu les connais, sans doute. Une des conditions du traité de Tuskaraway est qu'ils rendront leurs *prisonniers;* ne sais-tu pas qu'ils n'en ont point, et les blancs qui vivent parmi eux sont leurs parents adoptifs ou leurs amis? Je fus prise il y a huit ans ; j'ai été heureuse depuis. Si, malgré vos lois, tu me forces à te suivre, je retournerai parmi mes frères aussitôt que j'en trouverai l'occasion. Telles sont mes intentions : ce sont aussi celles d'un grand nombre de ceux que tu as forcé nos chefs à te livrer. A la gloire que tu viens d'acquérir par les armes, il est beau d'ajouter celle que donne l'humanité ; mais puisqu'elle détruit notre bonheur, sois assez généreux pour nous permettre de retourner aux villages de nos amis.

Étonné, frappé de la hardiesse sauvage de Marie, autant que de ce qu'elle venait de lui dire, le général crut devoir consulter non-seulement ses officiers, mais encore quelques magistrats qui se trouvaient momentanément à Pittsburg. Tous les officiers pensèrent que chacun était maître de son sort et de chercher le bonheur là où il croyait le trouver. Les magistrats affirmèrent que, selon les lois, nul n'avait le droit de retenir Marie malgré elle. En conséquence, le général prit galamment son parti, et, le lendemain, Custaloga, Garakontié et Moyamée partirent pour retourner dans leurs wigwhams du Tuskaraway, et une escorte de soldats les accompagna jusqu'à l'embouchure du Muskinghum, pour mettre les deux Indiens à l'abri de la vengeance des colons.

Depuis, on n'a jamais entendu, à Philadelphie, parler de la jeune fille. Quand son père de Carlisle, sir William, apprit cette nouvelle :

— Ma foi, dit-il, je crois que Marie n'a pas fait là une très-bonne affaire, et j'en suis fâché, parce que mon intention était de la marier à M. Walpol, qui est riche, et qui l'aurait prise sans dot. Puisque la chose est faite, il n'y faut plus penser. Hé! John! John! dit-il en s'adressant à un de ses commis, ayez plus d'attention à ce que vous faites ou je serai obligé de vous renvoyer; ne voyez-vous pas que vous avez placé ce carton de travers dans sa case?

Puis il remit ses lunettes, baissa la tête et continua l'addition qu'il avait commencée sur ses livres en partie double.

Il ne me reste plus qu'à vous dire que tout ce que vous venez de lire, histoire naturelle, mœurs, événements historiques, faits, détails, etc., est rigoureusement vrai, et que, dans tout ceci, mon mérite consiste simplement à avoir rassemblé en quelques pages ce qu'on peut trouver de plus intéressant dans ces bavardages, passez moi le mot, de trente ou quarante volumes de voyages.

LE YAGOUARÉTÉ.

Je vous transporte sans préambule au milieu de ces antiques forêts vierges, de ces immenses *pampas* [1], de ces frais *bagios* [2], de ces *esters* [3] marécageux et inondés, où vivaient jadis, dans leurs heureuses *toldérias* [4], les Tapouyas, les Toupinambas, les Ouctacazes, les Botocoudos, les Pasouris, les Tupis, les Gouaycourouz, les Payagouas, les Énimagas, les Gouachies, les Goanas; les Quérandis ou Pampas, dont les restes décimés ont su conserver une misérable liberté; les Gouenoas; les Charuas, insoumis jusqu'à nos jours [5], et dont les derniers guerriers libres

1. Immenses plaines dans lesquelles on ne trouve aucun bois, couvertes d'herbes et de chardons hauts de six pieds, quelquefois stériles et nues, comparables aux stèpes de la Tartarie.

2. Vallées basses et humides.

3. Prairies marécageuses et noyées bordant les fleuves et les rivières.

4. Villages indiens.

5. Les Espagnols et les Portugais appellent *insoumises* les nations qui

sont venus mourir à Paris dans la misère et le plus rude esclavage, il y a peu d'années; les Guaranis, qui, les premiers, se sont soumis au christianisme; et cent autres nations que nous autres Européens, dans notre zèle philanthropique, avons massacrées les unes après les autres pour leur donner un échantillon de cette heureuse civilisation dont nous voulions les doter malgré elles. N'oubliez pas surtout ces guerriers jadis anthropophages, antiques possesseurs du Paraguay et du Parana [1], parce que c'est chez eux que nous allons nous transporter, et aussi parce que nous allons nous trouver quelquefois forcés de parler leur langue, qui, du reste, était la plus répandue parmi les Indiens du Brésil et du Paraguay, avant la conquête.

Antou [2], le père du ciel et de la terre, commençait à baisser son front enflammé derrière les Andes [3] d'Amambay [4]; ses derniers rayons ne teignaient plus que d'un jaune pâle et rougeâtre la cime des pehuens [5], des aïri [6], des moriches [7] et des cocotiers [8], ces géants de la végétation qui balancent dans les airs, à cent cinquante pieds de hauteur, leur tête verdoyante et gracieuse. Déjà la voix flûtée des yacarés ou caïmans [9], jouant dans les ondes, se

ont refusé de recevoir le christianisme, et qui, chassées de leur pays, se sont retirées dans les forêts et les montagnes.

1. Contrées tirant leur nom des deux principales rivières qui les arrosent.

2. Le soleil. — 3. Les montagnes.

4. Les plus hautes montagnes du dictatorat du Paraguay, dont la chaîne s'étend du midi au nord, depuis Curugouaty jusqu'aux sources du Mboymboy et du Yaguari, rivières qui séparent, au nord, le Paraguay du Brésil.

5. *Araucaria d'ombeyii*, DECAND., sorte d'arbre résineux de la famille des conifères. — 6. Sorte de palmier. — 7. Sorte de palmier. — 8. *Cocos nucifera*, sorte de palmier qui produit la noix de coco. — 9. *Crocodilus acutus*, CUV.

mêlait aux hurlements des singes des forêts et aux aboiements des yagouas [1], pour saluer la fraîche approche de la nuit. Une dizaine de voyageurs, paraissant fatigués par une longue marche à travers les vastes solitudes des pampas, s'étaient arrêtés autour de leur *aya* [2], pour tenir un petit conseil. Ils étaient à une centaine de pas des rives du Yaguari ou Yvinaima, qui verse le tribut de ses ondes dans la Parana [3], après avoir traversé le lac Monica. Tous étaient à pied, à l'exception de deux qui portaient l'uniforme européen, et paraissaient être les ayas de la petite troupe. Ils montaient des *paréjéros* [4] pleins de légèreté, de force et d'ardeur, mais dont les formes sèches et efflanquées ne rappelaient plus guère la belle race de chevaux andalous, auxquels ils devaient leur origine.

1. Chiens sauvages qui vivent en troupes nombreuses et se retirent dans des cavernes et des trous de rocher. Leur nombre les rend très-redoutables aux troupeaux. — 2. Chef.

3. Grande rivière de l'Amérique du Sud, prenant sa source près du Rio-Janeiro, parcourant, d'abord de l'orient à l'occident, puis du nord au sud-ouest, le vaste empire du Brésil, qu'elle sépare du Paraguay à l'orient et au sud, où elle reçoit la rivière Paraguay, un peu au nord de la ville de Corriente. De là, la Parana se dirige vers le sud, traverse une partie des Provinces-Unies, passe à Bellavista, Santa-Lucia, Santa-Fe, Rosario, et va enfin se jeter dans l'Océan Atlantique austral, par le Rio-de-la-Plata, à quelques lieues au nord de Buenos-Ayres. Nous ajouterons ici, pour donner à nos lecteurs une idée de la position du Paraguay (lieu où se passèrent les événements dont nous allons l'entretenir), qu'il est borné à l'occident par la rivière Paraguay, qui le sépare des Provinces-Unies. Cette petite république, qui fut si longtemps gouvernée par le plus despotique des dictateurs, le docteur Francia, ne forme plus qu'une sorte de carré long, ayant, terme moyen, 70 myriamètres (environ 160 lieues) de longueur, et 25 myriamètres (environ 80 lieues) de largeur.

4. Chevaux sauvages que les Gauchos vont chasser dans les pampas et qu'ils prennent au lasso. Quand ces animaux sont domptés et dressés, ils font d'excellents chevaux de course, et c'est à ces derniers que l'on donne spécialement le nom de paréjéros.

Pour peu que vous ayez étudié l'histoire naturelle, l'un des deux cavaliers, l'aya de la petite expédition, doit vous être connu, au moins de réputation, car il s'appelait don Félix d'Azara.

C'était un savant assez distingué, et surtout un brave capitaine de la marine espagnole, que don Félix d'Azara! Il ne reculait devant aucun danger ni sur terre ni sur mer; aussi lui est-il arrivé plus d'une aventure par lesquelles ni vous ni moi ne voudrions passer. En voici une :

En 1776, lors de l'expédition contre Alger, il fut un des premiers qui descendit sur le rivage, et aussi un des premiers qui tomba sous le feu et la mitraille des infidèles : une balle de cuivre lui perça la poitrine, et il resta pour mort sur le champ de bataille; son corps fut jeté, sans autre précaution, sur un tas de cadavres que l'on avait apportés pour les inhumer. D'Azara, aussi bon que brave, s'était fait chérir par tout son équipage, et surtout par un matelot, qui eut la bienheureuse fantaisie de l'embrasser avant de le quitter pour jamais. Pendant qu'il lui donnait cette dernière et sainte preuve d'affection, il crut s'apercevoir que son capitaine respirait encore. Aussitôt il tire son couteau de sa poche, l'ouvre, tourne d'Azara sur le flanc, et lui entaille une côte pour lui faire dans la poitrine un trou à passer la main. Il en retire la balle meurtrière, et, après cette opération faite à la manière des flibustiers, il pousse un cri de joie parce que son capitaine a ouvert les yeux et poussé un soupir. On transporta le malheureux officier sur son vaisseau, où le chirurgien ne trouva rien de mieux, pour surpasser le premier opérateur et réparer le dégât que le couteau avait fait sur la côte du patient, que de lui faire une incision de huit pouces de longueur et

d'extraire par là cette côte tout entière. Après cette boucherie opératoire, d'Azara guérit rapidement et jouit constamment de la meilleure santé. En 1782, par les ordres de Sa Majesté Catholique, il s'embarqua pour l'Amérique du Sud, afin de tracer définitivement les limites des possessions espagnoles et portugaises; il s'occupa en outre d'explorer les richesses scientifiques de ces vastes contrées jusqu'en 1796. C'est un an avant cette dernière époque que nous le rencontrons sur les bords du Yaguari.

Le second cavalier, ami de l'aya plutôt que son subordonné, se nommait Noséda : c'était un excellent chasseur et un assez pauvre naturaliste. Parmi les hommes à pied qui formaient l'escorte d'Azara, on distinguait un Peau-Rouge, ou ancien naturel du pays, qu'il avait engagé à l'Assomption pour lui servir de guide; il se nommait Farancaha et appartenait à la nation des Botocoudos, voisine de celle des Charuas, libres encore à cette époque, mais dont les Brésiliens viennent d'achever le massacre il y a une douzaine d'années. Les autres étaient des *Gauchos*, c'est-à-dire des Américains d'origine portugaise et espagnole. Ils avaient pour chef, sous les ordres d'Azara, le jeune sergent Alonzo, de Buenos-Ayres.

— Aya, dit ce dernier en s'adressant à d'Azara, j'ai beau regarder tous les points de l'horizon, je ne vois s'élever nulle part la fumée d'une *estancia* [1] hospitalière, et si nous devons bivouaquer en plein air, comme nous le faisons depuis tant de jours, je ne vois pas pourquoi nous chercherions une autre place.

Pour toute réponse, l'aya mit pied à terre, jeta la bride de son cheval au bras d'un Gauchos, puis chercha des

1. Nom que l'on donne indifféremment à une maison de campagne.

yeux un endroit commode pour allumer le feu du bivouac. Il crut l'avoir trouvé auprès d'un étroit *pajonal* [1] qui s'étendait jusque près des bords de la rivière. Là, au milieu d'épais buissons croissaient la lebretonie [2] toujours verte, dont les grandes fleurs, semblables à des mauves, sont de l'écarlate le plus vif; le camara [3] aux jolies têtes d'un rouge violet; la bouvarde à trois feuilles [4], charmant arbuste à fleurs d'un rouge éclatant; les fuchsies écarlates et brillantes [5], aux fleurs pendantes et pleines de grâce, laissant échapper de leur calice coloré un rouleau de pétales bleus; la poincillade [6] à fleurs jaunes, dont les corolles sont surmontées par une belle aigrette d'étamines d'un pourpre violet; le dature [7], s'élevant de quelques pieds au-dessus des autres arbustes du pajonal pour montrer avec orgueil ses magnifiques fleurs blanches, longues d'un pied, semblables à des trompettes et exhalant au loin la plus suave odeur, et enfin cent autres espèces d'arbustes et d'arbrisseaux fleuris, dont les branches entrelacées servaient de supports aux rameaux sarmenteux de la vanille aromatique [8] aux longues gousses parfumées; aux tiges grimpantes du cresson capucine [9], de la cobée [10], et de la mutisie [11], dont les fleurs sont d'un pourpre vif.

1. On nomme ainsi un lieu plus ou moins étendu, couvert d'épaisses broussailles. — 2. *Lebretonia coccinea*, de la famille des malvacées.

3. *Camara sellowiana*, de la famille des gattiliers.

4. *Bouvardia triphylla*, de la famille des rubiacées.

5. *Fuchsia coccinea* et *fuchsia splendens*, de la famille des onagrées. — 6. *Poinciana Gilliesii*, de la famille des légumineuses. — 7. *Datura arborea* ou *rugmansia suaveolens*, de la famille suspecte des solanées.

8. *Epidendrum vanilla*, de la famille des orchidées.

9. *Tropæolum majus*, de la famille des géraniers.

10. *Cobæa scandens*, de la famille des polémoines.

11. *Mutisia speciosa*, de la famille des semi-flosculeuses.

D'Azara dirigeait ses pas vers ce charmant pajonal où la nature semblait s'être épuisée à répandre ses charmes les plus séduisants, lorsqu'un spectacle terrible vint arrêter sa marche. Un énorme yacaré [1], ayant au moins douze à quinze pieds de longueur, sortit de l'Yvinaima et s'avança la gueule béante et les yeux en feu, en battant la terre de sa queue plate et écailleuse. L'aya, qui connaissait l'impuissance de ses armes à feu contre un monstre dont les écailles osseuses forment une cuirasse impénétrable, pensait à s'éloigner au plus vite, car il n'y a pas de honte à éviter un danger quand il serait inutile de l'affronter, le vrai courage n'excluant pas la prudence. Mais une circonstance aussi inattendue que curieuse pour un naturaliste vint le fixer à la place qu'il occupait et attirer toute son attention. Le monstrueux crocodile changea subitement de marche, et, par un détour oblique, s'approcha de la rivière pour s'y plonger, car il avait aperçu, parmi les épais buissons du pajonal, son plus cruel ennemi prêt à s'élancer sur lui; c'était un yagouarété (le jaguar de Buffon) [2], qui rampait sur le ventre à travers les roseaux pour s'approcher et surprendre sa proie. Quand le tigre en fut à quelques pas, il poussa un râlement profond qu'il termina par un éclat de voix terrible, en se précipitant d'un seul bond sur le caïman. Celui-ci ouvrit une gueule énorme, se retourna par un mouvement brusque, et, de ses formidables mâchoires, saisit la cuisse du yagouarété : il ne la lâcha plus, malgré les prodigieux efforts que faisait l'hôte féroce des forêts pour se dégager, et il se mit à courir lourdement du côté de la rivière pour y noyer son antagoniste. Déjà le

1. Ou caïman à lunettes (*alligator sclerops*, Cuv.).
2. *Felis onça*, Linn.; *tigris americanus*, Boliv.

ventre livide du reptile laissait derrière lui une longue traînée dans la vase; déjà ses larges mains écartaient les roseaux du rivage, lorsque le yagouarété, las de pousser d'inutiles rugissements et de développer en vain sa rage impuissante, eut recours au dernier moyen que le désespoir lui suggère toujours en pareille circonstance; il se laissa entraîner sans résister davantage, et ne chercha plus que le moment favorable pour enfoncer ses longues griffes dans les yeux du monstre et les lui crever : ce qu'il fit à l'instant même où ils allaient être submergés. La douleur fit ouvrir la gueule au caïman, et le yagouarété, délivré de cette cruelle étreinte, s'élança sur le rivage.

Cependant, les Gauchos, avertis par les cris du jaguar de la scène qui se passait près d'eux, se disposaient à porter du secours à leur aya. Alonzo s'élança sur le cheval du capitaine et partit au grand galop, en tenant de la main droite son *lasso* qu'il faisait tourner au-dessus de sa tête. Le lasso n'est rien autre chose qu'une corde de cuir tressé dans sa fraîcheur, d'un pouce et demi au moins de circonférence, longue de vingt à trente pieds, très-flexible, avec un nœud coulant à son extrémité. L'intrépide Gauchos s'approche du yagouarété en poussant de grands cris et de toute la vitesse de son cheval; il lance son lasso à l'animal féroce, lui enlace le cou avec une adresse qui ne manque jamais le but, continue de pousser son coursier avec toute la vitesse possible, et traîne après lui le monstre expirant, en décrivant autour de ses camarades, tranquilles spectateurs de cette scène effrayante, un immense cercle à travers les herbes sèches de la savane. Il s'arrête enfin et livre à la curiosité de son chef le yagouarété étranglé.

C'est, après le tigre et le lion, le plus grand et le plus

redoutable de tous les animaux composant la féroce famille des chats. D'Azara mesura celui qu'Alonzo venait de tuer, et lui trouva plus de cinq pieds de longueur, non compris la queue qui avait vingt-deux pouces. Sa magnifique robe était d'un fauve vif en dessus, semée de taches plus ou moins noires formant chacune un anneau plus ou moins fermé, avec un point noir au milieu. Ces taches étaient au nombre de quatre ou cinq par lignes transversales sur chaque flanc. (Dans d'autres individus, elles consistent en de simples roses composées de cinq ou six larges points placés autour d'un point central. Dans tous les cas, elles n'ont jamais une régularité parfaite, mais elles sont constamment pleines sur la tête, les jambes, les cuisses et le dos, où elles sont allongées, sur deux rangs en quelques parties, sur un seul dans une autre.) Tout le dessous de son corps était d'un beau blanc, semé de grandes taches noires, pleines et irrégulières. Le dernier tiers de la queue était noir en dessus, annelé de blanc et de noir en dessous; quand il marchait, sa queue effleurait la terre sans traîner.

Après avoir fait écorcher le yagouarété pour conserver sa superbe fourrure, le capitaine jugea prudent de se remettre en marche avec ses gens, afin de s'éloigner des bords de l'Yvinaima, car il savait que le jaguar vit par couple dans les esters marécageux, et il craignait la visite de la femelle pendant la nuit. En avançant dans la pampa, il causait familièrement avec Alonzo, qui marchait à côté de son cheval, en appuyant une main sur sa croupe musculeuse.

— Maître, disait le jeune homme en souriant, quand nous serons arrivés à l'Assomption, cette belle capitale du

Paraguay, vous ferez brûler un gros cierge devant la chapelle de Notre-Dame-du-Prompt-Secours, car, sans l'assistance de la bonne Vierge et de mon lasso, vous passiez un mauvais quart d'heure.

— J'en ferai brûler deux plutôt qu'un, répondit le capitaine. Sans l'intercession de la Madone, j'eusse probablement été avalé par le crocodile, et ton lasso n'y pouvait rien. Ce qui m'étonne, c'est la furie avec laquelle ce hideux reptile s'avançait sur moi, car ces animaux sont ordinairement timides et fuient la présence de l'homme.

— Ce que vous dites là est vrai, maître, et c'est bien rarement que l'on entend parler dans ce pays d'accidents causés par les caïmans [1], quoiqu'ils y soient assez nombreux; mais je vous ferai observer que celui que nous venons de voir appartient à une autre espèce beaucoup plus dangereuse [2], et que probablement lorsqu'il a pris la velléité de se jeter sur vous, c'est que vous alliez marcher sur le sable où il avait enterré ses œufs pour les faire éclore à la chaleur du soleil.

A peine la petite caravane avait-elle fait une demi-lieue, qu'elle découvrit les *bardas* [3] servant d'enclos au petit *chacarra* [4] d'une hutte d'Indien pasouris. Ils dirigèrent leur marche vers cette estancia, et, en les voyant arriver, le bon vieillard qui occupait avec sa famille cette habitation solitaire fut d'abord effrayé, parce qu'il prenait nos paisibles voyageurs pour des *quartalès* ou *presidios* [5],

1. *Alligator sclerops*, Cuv. — 2. L'espèce du *crocodilus acutus*, Cuv. — 3. Haie vive. — 4. Jardin.

5. Soldats, sous le commandement d'un sous-officier, placés par le gouvernement brésilien dans les pays les plus exposés aux invasions des Indiens. Ils sont fort mal armés, encore plus mal logés dans de misérables cabanes, et, malgré leur camisole de cuir rembourrée de laine,

sorte de grotesques gens d'armes qui ne rencontrent jamais un Indien insoumis sans se donner le plaisir de le massacrer; et remarquez que je ne parle pas de ce qui est arrivé au temps de la conquête, mais de ce qui arrive aujourd'hui, de nos jours, en 1842! Farancaha se hâta de le rassurer, et bientôt la vue de quelques flacons d'eau-de-vie étalés par ses hôtes pour égayer le souper, lui rendit toute son assurance. A sa voix, une vieille femme, suivie de quatre jeunes filles et de cinq à six petits enfants, sortirent d'un pajonal où toute la famille s'était cachée. La vieille Indienne, pour faire convenablement les honneurs de sa hutte, apporta un vase de bois rempli de *chica*, et le présenta avec beaucoup de grâce au capitaine, afin qu'il bût le premier de cette liqueur, délicieuse au goût des indigènes. D'Azara savait parfaitement que refuser le chica de la main d'un Indien, c'est lui faire un cruel affront; cependant, malgré toute sa bonne volonté, il n'eut pas le courage d'accepter, et de la main il repoussa l'offrande; mais il fit oublier bien vite son impolitesse en débouchant un flacon d'eau-de-vie, dont il offrit à la vieille et à son mari. Les Gauchos refusèrent également la boisson favorite des guerriers guaranis, tandis que Farancaha s'en accom-

leur couvrant presque tout le corps pour les mettre à l'abri des flèches, ils sont presque toujours battus quand les Indiens les attaquent en nombre. Quelquefois, plusieurs postes de *quartalès* se réunissent pour faire ce qu'ils appellent une *entrada,* précisément ce que nous nommons en Algérie une *razzia.* En Amérique, les quartalès qui font une *entrada* s'enfoncent dans les immenses forêts vierges, où les malheureux Indiens, chassés de leur terre natale, se sont réfugiés. Ils brûlent leurs récoltes, leurs forteresses, s'emparent de leur bétail, surprennent les villages pendant la nuit, y mettent le feu, et tuent sans miséricorde les guerriers, les vieillards, les femmes et les enfants, à mesure que ces malheureux cherchent à échapper aux flammes. Enfin, à l'assassinat des femmes et des enfants près, une entrada et une razzia c'est tout un.

moda fort bien. Or, voici comment se prépare le chica : dans un grand vase de bois, toutes les femmes de la famille, et quelquefois les hommes, viennent cracher tour à tour, autant qu'ils le peuvent, jusqu'à ce que le vase soit au tiers plein de salive; alors ils achèvent de le remplir avec de l'eau, puis ils laissent fermenter le tout pendant vingt-quatre heures, après quoi le chica est prêt à être bu.

Pendant que les Gauchos tiraient de leurs sacs les provisions de voyage, les trois fils de l'Indien pasouris revinrent de la chasse, et, comme ils avaient été heureux dans leur expédition, ils apportaient plusieurs espèces de gibier. Ils avaient tué, avec leurs flèches de roseau enduites de cire : des *ynambous*, sorte de perdrix ayant de l'analogie avec celles d'Europe; un ca-aya [1] ou caraya, singe noir ou d'un roux obscur, dont la voix effrayante, ou plutôt les hurlements, font retentir les forêts chaque soir et chaque matin; un *lacai* et un *echagou* de *capiygoua* [2], grands rongeurs de la grosseur d'un caniche, habitant le bord des eaux et vivant en fort bonne intelligence avec les crocodiles, si on s'en rapporte à M. de Humboldt; quelques *apéréas* [3], que les Parisiens connaissent sous le nom de cochon d'Inde; ils sont très-communs dans les pajonals, et les Indiens estiment beaucoup leur chair; un lièvre des pampas [4], dont la chair blanche et fade est moins estimée

1. *Ca-aya*, en guaranis, signifie maître du bois. Ce singe est le *mycetes caraya*, Desm., ou *stentor niger*, Geoff.

2. Ou cabiai (*hydrochœrus capibara*, Gml.). Quand il est tout jeune, les Guaranis le nomment *lacai*, et *échagou* lorsqu'il devient adulte. Le nom des vieux *capiygoua* signifie habitant des pajonals voisins de l'eau.

3. *Apéréa* signifie : tu tombes ici. Cet animal est le *cavia cobaya*, Desm.; *mus porcellus*, Linn., des naturalistes.

4. Ou agouti patagonien (*chloromys patagonicus*, Penn.).

que celle des tatous; deux *tatous*, l'un *mataco* et l'autre *pichiy* [1], singuliers animaux recouverts d'une cuirasse écailleuse et ayant la faculté de se rouler en boule comme nos hérissons, ou de s'aplatir contre la terre lorsqu'un danger menaçant ne leur laisse pas le temps de gagner leur terrier; enfin deux *teyou-gouazous* [2], avec une trentaine des excellents œufs de ces lézards, dont le plus petit avait au moins la grosseur d'un œuf de pigeon. La chair des teyou-gouazous est recherchée par tous les Américains, Indiens et Gauchos, comme un des mets les plus délicats.

De leur côté, les femmes et les enfants avaient été cueillir dans leur chacara le cresson du Para et celui du Brésil [3], pour le faire cuire avec le lièvre des pampas et les apéréas, et relever, par leur saveur piquante, le goût un peu fade de ces animaux; quelques poires de cacaoyer sauvage [4], dont les amandes, nommées *cacao*, sont excellentes fraîches ou grillées sur des charbons ardents : la pulpe du fruit est aqueuse, d'un acide doux et sucré. Les Indiennes en exprimèrent le jus, le mêlèrent avec celui de cannes à sucre [5] qu'elles avaient cueillies dans les esters, et en composèrent une boisson rafraîchissante très-agréable. Le *manioc* [6], dont les racines consistent en de gros tubercules oblongs; après les avoir lavées et râpées, elles exprimèrent, entre deux grosses pierres, le suc vénéneux qu'ils

1. Le tatou mataco (*dasygus tricinctus*, Linn.; *tatusia aper*, Less.) appartient au genre armadilla, ainsi que le tatou pichiy (*dasypus minutus*, Desm.; *tatusia minuta*, Less.).

2. *Teyou* signifie lézard, et *gouazou* grand. Cet animal est l'iguane des voyageurs; le *lacerta iguana*, de Linn.; l'*iguana tuberculata* de Laurenti.

3. *Spilanthus oleracea* et *spilanthus fusca*. — 4. *Theobroma sylvestris*. Willd. — 5. *Saccharum officinarum*. — 6. *Jatropha manihot*.

contiennent, puis de ces rapures elles préparèrent un excellent *couac*, généralement connu sous le nom de cassave. La fécule que l'on extrait de ces tubercules n'est rien autre chose que le *tapioca* du commerce. Des ignames [1], originaires de l'Inde, mais si bien naturalisées dans l'Amérique méridionale, qu'on les trouve dans tous les chacaras indiens; elles firent cuire sous les cendres chaudes leurs racines charnues, et les servirent avec des tubercules de patates [2] douces, exhalant une suave odeur de rose.

Enfin, pour mettre le comble à leur politesse hospitalière, les Indiens étalèrent sur une natte les fruits qu'ils avaient été cueillir dans les bois. Le nombre en était grand; mais, pour vous ennuyer le moins possible, je ne vous citerai que les meilleurs, comme, par exemple, ceux de la grenadille incarnate et de là grenadille quadrangulaire [3]. La première de ces lianes a les tiges très-longues et grimpantes, les feuilles à trois lobes et des fleurs bleues dans lesquelles on croit reconnaître les instruments de la passion, les clous, le marteau, et la couronne d'épines, ce qui, du reste, est commun aux fleurs de toutes les espèces de grenadilles. Ses fruits sont violâtres, de la grosseur d'un œuf de poule, et excellents. La seconde de ces lianes a les tiges ailées, grimpant jusque sur la cime des plus grands arbres, à soixante pieds de hauteur; ses feuilles sont en cœur, ses fleurs pourpres, odorantes, et ses fruits fort bons, de la grosseur d'un melon.

Cet abondant festin fait sur l'herbe, à la porte de la hutte, eut bientôt mis tout le monde en gaieté, et le capitaine ne crut pas devoir ménager l'eau-de-vie pour faire

1. *Dioscorea alata.* — 2. *Convolvulus battatas.* — 3. *Passiflora incarnata* et *passiflora quadrangularis.*

honneur à une aussi gracieuse hospitalité. Vers la fin du repas, le vieil Indien était devenu d'une joie si expansive, qu'il crut devoir régaler les voyageurs d'une chanson indienne qu'il avait composée dans sa jeunesse, au temps où on le comptait au premier rang des plus braves guerriers pasouris. En conséquence, sur un mode lent et monotone, il se mit à beugler de toute la force de ses poumons : *Ho, ho, bugre ita najy! ho, ho!* ce qui peut se traduire ainsi : « Ho, ho, le Botocoudo à été renversé. » Et il répéta, tant que dura son chant, les mêmes paroles qui en constituaient toute la poésie.

Farancaha, de la nation des Botocoudos, ne prit nullement goût à la mélodie du vieillard. Il fronça les sourcils, se rida le front, serra les dents, pâlit et porta doucement la main au manche de son couteau ; puis il se leva et se précipita tout à coup sur l'imperturbable chanteur. Mais le jeune Alonzo suivait Farancaha des yeux depuis le commencement de la chanson ; car, connaissant bien l'esprit des sauvages, il avait prévu ce qui devait arriver. Plus leste que le Botocoudo, il lui saisit le bras au moment où il allait commettre le meurtre, lui arracha le couteau qu'il jeta loin de là, et il en résulta entre lui et le meurtrier une lutte terrible. L'Indien était évidemment le plus robuste et le plus furieux, mais le Gauchos était le plus souple et le plus adroit; Farancaha fut renversé, et la force fut, comme toujours, vaincue par l'adresse et la prudence. Le vieillard avait vu la lame d'acier menacer sa poitrine, il entendait la scène orageuse qui se passait derrière lui, mais sa dignité sauvage ne lui permit ni de tourner la tête ni d'interrompre son chant.

Grâce à l'intercession et à la fermeté de l'aya, l'ordre

se rétablit assez promptement; mais Farancaha resta sombre et boudeur une partie de la soirée, et il menaça même le chanteur et le jeune Alonzo d'une vengeance qui ne se ferait pas longtemps attendre. Pour ramener la gaieté générale, le capitaine fit une nouvelle distribution d'eau-de-vie, et pria l'Indien de cesser son chant; ce que celui-ci fit aussitôt. Quelques instants après, le front du Botocudo se dérida, un sourire singulier parut sur ses lèvres, et il secoua, d'un air assez amical, la main d'Alonzo et celle que lui tendit le peu rancunier Pasouris.

Ce dernier proposa une danse indienne pour terminer dignement le banquet, et tous les Gauchos se levèrent pour y prendre part avec la famille de leur sauvage amphitryon. Le bruit de la *maroca* [1] et celui de la conque [2] invitèrent bientôt les danseurs à se mettre en place. Autour de la natte devant laquelle étaient assis l'aya et son ami Noséda, ils se rangèrent en cercle tous les uns derrière les autres, d'abord les hommes, puis les femmes, chacune ayant ses enfants derrière elle : le plus grand passe les bras autour du corps de sa mère et la tient bien serrée, le second en fait autant à l'égard du premier, et ainsi de suite. La vieille, alors, joignit sa voix aigre et criarde au bruit des instruments, et la danse commença. Tout le monde se mit à tourner gravement autour de d'Azara, en faisant avec lenteur et alternativement un grand pas en avant et un petit en arrière, et accompagnant cette marche de mouvements

1. Instrument de musique consistant en une calebasse bien sèche, renfermant quelques cailloux que l'on agite comme une crécelle pour battre la mesure.

2. Cette conque consiste en une corne de bœuf et ne donne guère que deux ou trois tons; mais elle est suffisante pour accompagner des airs qui n'ont pas plus de notes.

uniformes de l'un à l'autre côté, avec la partie supérieure du corps, les hanches, et les mains jointes et pendantes. Quand ils eurent marché de cette manière pendant quelque temps, ils revinrent avec précipitation à leur point de départ, pour recommencer de la même manière, et cela pendant plus d'une heure, sans interruption. La danse étant finie, tout le monde s'accommoda d'un coin de la hutte pour s'étendre sur une natte ou une peau de bœuf, et passer la nuit dans un sommeil souvent troublé par le bourdonnement insupportable et la piqûre des *moskitos*, sortes de cousins très-incommodes.

Le lendemain, une heure et demie avant le jour, les voyageurs furent sur pied et prêts à partir. Comme la petite troupe devait s'enfoncer dans les montagnes âpres et rocailleuses d'Amambay, en remontant le cours de l'Yvinaima, et que la route devenait impraticable pour les chevaux, d'Azara prit des arrangements avec un des fils du vieil Indien et le fit partir à l'instant même pour conduire son coursier et celui de son ami dans une estancia où il devait se rendre au sortir des montagnes. La petite caravane se mit ensuite fort gaiement en route, sans s'apercevoir que Farancaha n'en faisait plus partie. Déjà l'on marchait depuis une heure lorsque d'Azara aperçut l'Indien accourir par le chemin le plus court en perçant droit à travers les broussailles. Il s'approcha du capitaine et lui dit avec un rire farouche :

— Aya, tiens, regarde; vois-tu du côté où le soleil va se lever tout à l'heure, le ciel est rouge et enflammé : c'est ainsi qu'il se colore souvent dans les forêts des Pasouris quand un Botocoudo a passé par là.

D'Azara se retourna et vit en effet les nuages se teindre

d'une lueur empourprée qui ne ressemblait guère à l'aurore. Bientôt après, une colonne d'épaisse fumée s'éleva au-dessus des bois, puis une flamme vive et ondoyante vint éclairer les pampas. Alors Farancaha s'éloigna en chantant la chanson de guerre de sa nation, et il fut se mêler aux Gauchos de la troupe.

— On dirait, s'écria le capitaine, que c'est la hutte où nous avons couché qui est en feu.

— Signor, dit Alonzo, si vous connaissiez comme moi le caractère des Indiens botocoudos, vous n'en douteriez pas, et vous auriez reconnu du premier coup la besogne de Farancaha.

— Je le punirai de ce crime épouvantable! s'écria le capitaine.

Et, dans son indignation, il doubla le pas pour atteindre ses gens; mais Alonzo l'arrêta par le bras, et lui dit pour le calmer :

— Une punition en telle circonstance ne serait pas prudente, car vos Gauchos ne partageront ni votre opinion ni votre colère. Dès leur plus tendre enfance, ils sont habitués à regarder comme une bagatelle le pillage, le meurtre et l'incendie, quand ils ont été commis contre des Indiens, et il n'est peut-être pas un d'entre eux qui ne se soit donné ces plaisirs-là pour des causes tout aussi légères. D'une autre part, vous commettriez une injustice, car les Botocoudos sont en guerre avec les Pasouris, et, selon les droits d'une guerre indienne, Farancaha, même quand il n'aurait pas été insulté, n'a fait que ce qu'il avait le droit de faire. Je serais même bien étonné si avant de venir nous joindre il n'avait pas massacré les deux vieillards, leurs

filles et leurs petits-enfants, car tout cela est dans l'usage ordinaire de ces peuples.

— Comment se fait-il que les gouvernements américains ne prennent pas des mesures pour empêcher de tels brigandages?

— Ils s'en garderaient bien ! ils les encourageraient plutôt, car nous n'avons pas la peine de détruire les Indiens quand nous sommes assez heureux pour qu'ils s'entre-tuent entre eux.

Cette observation était juste; aussi le capitaine n'y répondit-il pas, et il se borna à secouer la tête d'un air chagrin, mais en ralentissant sa marche. Après un moment de silence, il reprit :

— Tout cela est déplorable et malheureusement trop vrai. Cependant je n'en chasserai pas moins Farancaha, s'il a l'audace de rester avec nous après un pareil coup.

— Il aura cette audace.

— Cela me paraît un peu fort.

— C'est une chose toute simple.

— Comment cela?

— Il restera pour attendre le moment favorable de m'enfoncer son couteau dans la poitrine; il ne nous quittera pas avant qu'il ait satisfait sa vengeance, dût-il nous suivre deux ans comme un chien maltraité.

— Mais cet homme-là est donc un scélérat?

— Pas du tout, c'est un très-brave et très-honnête Indien, qui se ferait tuer pour vous, parce qu'il vous a promis de vous servir fidèlement, et qu'il n'a aucune vengeance à exercer sur votre personne.

La conversation en resta là; et le capitaine, bien déter-

miné à renvoyer le Botocoudo, prit néanmoins le parti de dissimuler avec lui jusqu'à une prochaine occasion.

Sur les neuf heures du matin, les voyageurs quittèrent les pampas pour s'enfoncer dans les profondes forêts vierges qui couvrent la base des montagnes d'Amambay, et le naturaliste Noséda eut plus d'une observation à faire. Sur les bords de l'Yvinaima, il admirait surtout : le cyprès chauve ou schubertie distique [1], qui, malgré l'éternel printemps du pays qu'il habite, se dépouille chaque année de ses feuilles : cet arbre magnifique, de cent à cent vingt pieds de hauteur, croît dans les lieux inondés; ses racines produisent autour de lui, mais à quelque distance, des espèces de cônes creux, à parois minces, hauts de deux à quatre pieds, sur douze à dix-huit pouces de diamètre. Les Indiens les coupent et les emportent pour en faire des ruches à loger des abeilles. — L'homalier à grappes [2], dont les fleurs d'un blanc verdâtre se détachent avec grâce sur le vert foncé de ses grandes feuilles ovales et persistantes. — Le poivrier d'Amérique [3], arbre singulier, dont les rameaux effilés et pendants exhalent une forte odeur de poivre : de ses baies, rouges et odorantes, on fait un vin agréable, mais échauffant. — Le céïba [4] ou fromager, qui élève jusque dans les nues son immense cime, et qui ne le cède en grosseur qu'au baobab africain. A ses grandes fleurs pourpres succèdent des graines enveloppées dans un coton court, mais propre à bourrer des matelas et à confectionner des chapeaux. Avec son tronc, les sauvages font

1. *Cupressus disticha*, Linn., de la famille des conifères.
2. *Homalium racemosum*, Linn., de la famille des homalinées.
3. *Schinus molle*, Linn., de la famille des térebinthacées.
4. *Bombax heptaphyllum*, Linn., de la famille des malvacées.

des canots très-légers. — Le munguba [1], du même genre que le précédent et lui ressemblant, mais à fleurs très-grandes, blanches en dedans et rougeâtres en dehors : les Indiens fabriquent des cordages avec son écorce. — Le sapotillier [2], dont le fruit, ayant la forme et la grosseur d'une pomme, est un des meilleurs de l'Amérique. — Le samaouma [3], de cent pieds d'élévation, dont les magnifiques fleurs ressemblent à des lis, et ne paraissent jamais que quand l'arbre est dépouillé de ses feuilles. Mais ce serait à n'en plus finir si je voulais énumérer les nombreuses espèces de bois de teinture, de palmiers, dattiers, cocotiers, pins, cyprès, etc., etc., qui entre-croisent leurs rameaux flexibles dans les forêts des Andes d'Amambay. Souvent nos voyageurs étaient obligés d'employer la hache pour se frayer un passage à travers les cordages de lianes qui s'entre-croisaient de mille manières, semblables à d'énormes filets en réseaux tendus sur leur chemin. Là, c'était la solandre aux grandes fleurs blanches et en trompette, qui entortillait ses rameaux sarmenteux autour du bacao [4], dont les graines fournissent un très-bon cacao. La grenadille bleue et celle du Brésil [5], aux tiges fluettes, semblables à de grosses ficelles, s'élançaient en guirlandes d'un arbre à l'autre, mêlaient leurs rameaux fleuris à ceux de la bignone équinoxiale [6], et à cent autres lianes entrelacées d'une manière inextricable.

1. *Bombax munguba,* Mart., de la famille des malvacées.
2. *Achras sapota,* Jacq., de la famille des sapotilliers.
3. *Eriodendron samaüma,* Mart., de la famille des malvacées.
4. *Theobroma bicolor,* Humb., de la famille des byttnériacées.
5. *Passiflora cœrulea* et *passiflora brasiliensis,* Linn., de la famille des passiflorées.
6. *Bignonia æquinoxialis.* Linn., de la famille des bignonées.

L'Indien, accoutumé à ce genre de voyage, marchait devant et frayait le passage. Comme la marche des voyageurs était très-lente, de temps à autre Alonzo s'écartait dans les clairières pour chasser, et rarement il revenait les mains vides. Cependant il en fut autrement vers le midi, instant où l'extrême chaleur avait forcé nos voyageurs à s'asseoir sous l'ombrage d'un carolinéa pour se reposer : on l'aperçut tout à coup sortant d'un taillis à reculons et marchant lentement, avec précaution, de cette étrange manière, sans détourner la tête une seule fois pour regarder son chemin; ses yeux ne se détournaient pas d'un objet qui paraissait fixer toute son attention, et il tenait son fusil en joue sur cet objet, sans néanmoins faire feu. Les Gauchos comprirent parfaitement ce dont il s'agissait; ils s'armèrent et se réunirent en une masse serrée pour aller au secours de leur camarade. Voici ce qui s'était passé : Alonzo se promenait sans défiance dans un taillis assez épais, quand tout à coup il aperçut, à dix pas de lui, un yagouarété couché au pied d'un arbre. Un chasseur inexpérimenté eût été infailliblement perdu; car si, dans ce cas, la frayeur arrache un cri, fait prendre la fuite ou occasionne seulement quelque mouvement brusque, le monstre se précipite sur le chasseur, et la mort est inévitable. Le parti le plus sûr est de se retirer lentement, en tenant les yeux fixés sur ceux du tigre, et de s'arrêter s'il marche sur vous. Alors il s'arrête lui-même et ne recommence à vous suivre que lorsque vous recommencez à marcher. Alonzo, qui connaissait parfaitement cette manœuvre, n'hésita pas à la mettre en pratique, car son fusil, chargé avec de très-petit plomb, était dans ses mains une arme tout à fait inutile. Si d'un coup de fusil vous ne frappez

pas l'animal d'une balle dans la tête ou dans le cœur, si vous ne le tuez pas raide, il ne manque jamais de se jeter sur vous, et cela arrive même à la vue d'une simple amorce brûlée, quand par malheur le fusil rate. Le jeune chasseur fut assez habile pour maintenir le yagouarété à distance en s'arrêtant à propos, et pour gagner ainsi la clairière, où le monstre n'osa pas le suivre.

Débarrassé d'un hôte aussi dangereux, lui et ses camarades revinrent s'asseoir sous l'ombrage de l'arbre, où ils avaient laissé leur dîner à moitié fait, et ils furent très-étonnés de trouver là Farancaha dormant ou faisant semblant de dormir. Je ne sais ce qu'en pensa le malencontreux Alonzo, mais on vit un sourire ironique passer rapidement sur ses lèvres. Après un tel événement, il était naturel que la conversation tombât sur le yagouarété, et d'Azara demanda au jeune chasseur ce qu'il savait de son histoire et de ses mœurs.

« Avant que les Indiens connussent le chien d'Europe apporté par les Espagnols et devenu sauvage dans nos pampas, dit le jeune Alonzo, le monstre dont nous parlons se nommait simplement *yagoua*. Mais ce dernier nom fut transporté par les Gouaranis aux chiens d'Europe, et dès lors, pour distinguer l'ancien *yagoua* de ces nouveaux animaux, ils ajoutèrent à son nom l'épithète *été*, qui signifie *vrai* et non pas *grand*, comme l'a dit le naturaliste français Buffon. Le *yagoua-été*, ou yagouarété, est donc pour les sauvages un *vrai chien*, et je puis dire un chien terrible. Il est répandu exclusivement depuis le Mexique jusque dans les pampas de Buenos-Ayres, et nulle part il n'est plus commun et plus dangereux que dans le pays où nous sommes, malgré le climat tempéré et la nourriture abon-

dante que lui fournit la grande quantité de bétail paissant en liberté dans les plaines. Ici il attaque constamment l'homme, tandis que ceux de la Guyane, du Brésil et des parties les plus chaudes de l'Amérique fuient devant lui, à moins qu'ils ne soient pressés par la faim ou qu'ils n'aient été attaqués les premiers. Les bois marécageux du Parana, du Paraguay et des pays voisins sont peut-être les endroits où cette espèce s'est le plus multipliée, et où les accidents sont le plus nombreux. Lorsque, à cause de l'expulsion des jésuites, on étendit les établissements ou estancias espagnols depuis Montévidéo jusqu'à Santafé de la Véracruz, au nord, on trouva tant de yagouarétés, qu'on en tuait deux mille par an; mais aujourd'hui, 1796, leur destruction annuelle ne va pas à mille.

« Presque régulièrement, le matin au lever du soleil et le soir à l'entrée de la nuit, ils poussent un petit cri flûté avec une forte aspiration pectorale, qui jette l'effroi chez tous les êtres vivants, à une très-grande distance. Ce cri est tout à fait différent de celui que vous avez entendu hier et qu'il jette quand il est irrité. Durant la nuit, et principalement pendant le temps de ses amours, il rugit et prononce, pour ainsi dire, d'une manière continue la syllabe *pou, pou, pou.* Lorsqu'il dévore une victime, l'agouarachay [1] a quelquefois l'audace de venir partager sa proie; dans ce cas, l'yagouarété, sans se mettre beaucoup en colère, plisse son front, agite seulement l'extrémité de sa queue en grommelant, et crache de temps en temps ses *freuch, freuch,* absolument comme un *chibi,* ou chat domestique.

1. Sorte de renard (*agoura* en langue guaranis). C'est mon *vulpes*

« L'yagouarété se plaît particulièrement dans les esters et les grandes forêts traversées par des fleuves, dont il ne s'éloigne pas, parce qu'il s'y occupe sans cesse de la chasse des loutres, des capiygouas [1], des pags [2] et autres, car tous les animaux, sans exception, lui sont bons, et il dévore même jusqu'au *couïy* [3] malgré ses aiguillons poignants, et au *yagouaré* [4], dont l'odeur est tellement fétide et suffocante, qu'elle chasse ou asphyxie tous les autres animaux. Il nage avec beaucoup de facilité, et va dormir, pendant le jour, sur les îlots, au milieu des touffes de joncs, de roseaux. S'il est habile nageur, on dit qu'il n'est pas moins adroit pêcheur : si l'on en croit les Indiens, il entre dans la rivière aux endroits où l'eau est dormante, et il laisse tomber sa bave, qui attire les poissons; d'un coup leste de sa patte de devant il les saisit, les jette sur le rivage, puis il les mange. Sa force est prodigieuse, et je l'ai vu plusieurs fois traîner dans les bois, en courant avec agilité, un bœuf ou un cheval qu'il venait d'égorger. Lorsqu'il attaque un grand animal, il le tue d'une manière singulière : d'un bond il s'élance sur son cou, il lui pose une patte de devant sur l'occiput, et de l'autre lui saisissant le museau, il lui lève la tête et lui brise la nuque en un moment, sans avoir besoin d'y mettre la dent.

« Il est, sans contredit, l'animal le plus redoutable de toute l'Amérique du Sud, et cependant la conscience de sa

cinereo-argenteus, Boit., *Jardin des plantes*, et le *canis cinereo-argenteus* de Schreb. et Fr. Cuv.

1. Ou cabiais, *hydrochœrus capybara*, Desm.

2. Ou paca brun, *cœlogenus subniger*, Fr. Cuv.

3. Ou coëndou, *erethizon Buffonii*, Fr. Cuv.

4. La mouffette mapurito, *mephitis mapurito* de Less.; *viverra mapurito* de Gml.

force ne l'empêche pas de mettre de la prudence dans ses attaques. S'il rencontre un troupeau de *tagnicatis*[1], il le suit en silence, et, saisissant le moment opportun, il se jette sur un des traînards, le tue en un instant, puis grimpe sur un arbre avec beaucoup d'agilité. Les tagnicatis, furieux de la mort de leur camarade, tournent quelque temps autour de l'arbre en poussant des cris de fureur et de vengeance, et ils finissent par se retirer. C'est alors seulement que le yagouarété descend pour dévorer tranquillement sa proie.

« Si le yagouarété se jette sur le *mborébi*[2], celui-ci, qui baisse constamment la tête presque jusque entre ses jambes de devant en courant, l'entraîne dans les parties les plus épaisses des bois, le fait passer par les fourrés les plus serrés en rompant, écartant et déchirant tout ce qu'il rencontre, jusqu'à ce qu'il ait brisé son ennemi ou qu'il s'en soit débarrassé. Il n'est pas jusqu'au *gnouroumi*[3] qui n'essaye de résister à cet animal cruel : il l'embrasse avec ses longs bras, lui enfonce ses ongles énormes dans les flancs, et il arrive quelquefois, disent les Indiens, que l'un et l'autre restent morts sur l'arène. Cependant, je dois avouer que ceci ne me paraît guère probable, car le gnouroumi est un être innocent, faible, lent, et qui n'oppose pas la moindre résistance quand on l'assomme à coups de bâton.

« Les chevaux se défendent en lui lançant des ruades, et ceux qui sont entiers, loin de fuir devant lui, le pour-

1. Le pécari tajassou des naturalistes, *sus tajassu*, Linn., *dicotyles labiatus*, Fr. Cuv.
2. Ou tapir d'Amérique, *tapir americanus*, Linn.
3. Ou fourmillier tamanoir, *myrmecophaga jubata*, Linn.

suivent quelquefois lorsqu'ils l'aperçoivent, et le mettent en fuite. Les bœufs se disposent en cercle, croupe contre croupe, lui présentent leurs cornes et parviennent souvent à le tuer s'il se précipite sur eux avec trop d'impétuosité. Du reste, le yagouarété fuit presque toujours lorsqu'il est à découvert, en plaine; il ne fait volte-face que lorsqu'il rencontre un buisson ou des herbes hautes dans lesquels il puisse se cacher et attendre sa proie, car il a le caractère de tous les autres chats, et n'attaque guère que par surprise. Heureusement qu'il n'est pas cruel à la manière du loup et des petits carnassiers; il ne tue que lorsqu'il a faim, et une seule victime lui suffit.

« La nuit, sa hardiesse est extrême, et c'est alors seulement qu'il sort des épais taillis où il dort pendant le jour, pour se mettre en quête de sa proie. Il vit cantonné dans le pays qui l'a vu naître, tantôt solitairement, tantôt avec sa femelle qu'il aime beaucoup. Celle-ci ne met bas que deux petits, dont elle se fait accompagner aussitôt qu'ils sont assez forts pour la suivre. Elle leur est fort attachée, et les défend sans hésitation, avec fureur, contre tous les dangers qui peuvent les menacer : malgré cela, il arrive assez fréquemment que de hardis chasseurs les lui prennent, mais ils les tuent après les avoir gardés quelques jours, car il est impossible de dompter la férocité de leur caractère. Cet animal, pris fort jeune, paraît s'apprivoiser assez facilement, au point de jouer avec son maître; mais, dès qu'il se sent assez de force, il ne manque jamais l'occasion de le saisir en traître et de le dévorer. Malgré sa grande taille, il grimpe sur les arbres avec autant d'agilité qu'un chibi sauvage, pour faire aux singes une cruelle guerre. Mais sur la terre, quoique très-prompt et sûr de

sa proie dans son premier mouvement, il est très-peu léger à la course et se retourne difficilement.

« J'ai un goût très-prononcé pour la chasse aux yagouarété, parce que j'y trouve à la fois honneur, plaisir et profit; je me serais même livré entièrement à ce noble exercice sans une circonstance qui me retint.

— Peut-on connaître cette circonstance? dit d'Azara.

— La voici. Je suis né à Santo-Domingo-Socianos, à quelques lieues au nord de Buenos-Ayres. Tout près de la demeure de mon père était celle des parents de Francesca, cette jolie, cette bonne Francesca aux yeux noirs et à la chevelure blonde. Nous fûmes élevés ensemble, et la tendre amitié de l'enfance se changea peu à peu, à mesure que nous grandissions, en un amour que la mort seule pourra éteindre dans nos cœurs. Nos parents, auxquels notre hymen convenait, allaient bientôt nous unir, quand le père de Francesca reçut dans sa maison une vieille *gitana*[1] nouvellement arrivée d'Espagne, d'où probablement elle a été chassée pour quelque escroquerie. La vieille sorcière me prit en haine parce que je me moquais assez ouvertement de sa prétendue puissance magique. Pour se venger, elle fit croire au père de ma maîtresse que les astres lui avaient révélé ma destinée, et qu'avant ma vingtième année je serais dévoré par un yagouarété. Je me contentai de rire de cette prédiction, mais mon futur beau-père y crut, et notre mariage fut retardé jusqu'au moment où j'aurais passé l'époque fatale de ma vingtième année. Francesca, quoique peu superstitieuse, me fit promettre de renoncer à la chasse au tigre, ce que je lui promis; puis, de sa jolie main, elle me passa au cou un scapulaire dont la vertu

1. Bohémienne disant la bonne aventure.

miraculeuse consiste à délivrer des dangers les plus pressants. Voici ce précieux talisman, — dit Alonzo en sortant de dessous son gilet un petit sac de toile rouge, dans lequel était cousue une vieille médaille de cuivre à l'effigie de saint Ignace de Loyola. Puis il continua : — C'est peut-être à lui que je dois de n'avoir pas été dévoré il y a une heure, et, ce qui est fort singulier, c'est que, si j'eusse péri sous la griffe terrible du monstre, la prédiction de la gitana eût été accomplie, car c'est aujourd'hui le dernier jour de ma dix-neuvième année. »

Les Gauchos ne sont rien moins que des esprits forts, aussi félicitèrent-ils bien sincèrement leur camarade de cette dernière circonstance. L'aya lui ayant demandé comment on chassait le yagouarété, il reprit la parole :

« On chasse ce terrible animal de plusieurs manières, dont les principales sont au lasso, comme vous l'avez vu hier, ou au *lasso à boules*. Ce dernier consiste en trois pierres grosses comme le poing, attachées à des cordes fortes, longues de trois pieds et réunies à un centre commun comme autant de rayons. On fait tourner les pierres autour de la tête en les tenant par le centre de la corde, comme une fronde, et on lance le lasso sur l'animal : les boules, tirant la corde, l'entortillent autour du yagouarété, et quelquefois le frappent mortellement. Le plus ordinairement, l'animal empêtré est renversé, et le chasseur, pendant qu'il se débat, lui jette très-aisément autour du cou un autre lasso à nœud coulant.

« La seconde chasse se fait en attaquant l'animal corps à corps, et si c'est la plus dangereuse, c'est aussi celle qui fait le plus d'honneur à celui qui est assez courageux pour la tenter. On s'arme d'une lance longue de cinq pieds, on

porte sur son bras gauche une peau de mouton garnie de son épaisse toison, et on s'avance hardiment dans le pajonale où on sait que l'animal s'est retiré. A l'instant où le monstre s'élève sur ses pieds de derrière pour s'élancer, l'intrépide chasseur le perce de sa lance. S'il manque son coup, il abandonne à l'animal sa peau de mouton, et, pendant que celui-ci s'acharne dessus, il reçoit un second coup de lance qui l'étend mort sur la place.

« Nous avons dans nos pampas une innombrable quantité de *yagouas* ou chiens devenus sauvages, qui vivent en troupes, se nourrissent de chasse et habitent dans des cavernes. Ces chiens, pris jeunes et élevés à la maison, sont de moyenne taille, mais pleins de force et de courage. Quand ils sont bien dressés à la chasse et que leur meute nombreuse est appuyée par plusieurs piqueurs, le yagouarété fuit devant eux en frémissant de colère et en se retournant souvent pour faire tête à ses ennemis. Leurs bruyants aboiements le mettent hors de lui et redoublent sa fureur; alors il s'arrête au pied d'un arbre, joue des pattes de devant, et tous ceux qui sont atteints sont ordinairement éventrés d'un seul coup. On profite de ce moment pour le tirer, en ayant soin de ne pas se montrer, car aussitôt qu'il aperçoit le chasseur, il laisse là les chiens et s'élance sur lui. Quelquefois il monte sur un arbre et on l'abat à coups de fusil. »

Pendant qu'Alonzo racontait, le soleil avait baissé sur l'horizon, et, la chaleur étant devenue supportable, les voyageurs se remirent en marche. Vers la fin du jour, ils entrèrent dans un nouveau pampa couvert d'un magnifique tapis de verdure. La fleur jaune et radiée de la ximénésie[1] se mêlait

1. *Ximenesia encelioïde,* de la famille des radiées.

au feuillage des zinnia[1] à fleurs pourpres; les grandes corolles en entonnoir et d'un brun noirâtre des salpiglossis[2] faisaient valoir les tubes pétaloïdes jaunes et bleus des nierembergies[3]; la calandrine[4] aux grandes fleurs d'un rose violacé; les hampes gracieuses des gloxinies[5] bleues; les bégonia[6], dont les fleurs bizarres font le désespoir des botanistes et la honte de leurs méthodes, les petunia[7], dont les fleurs blanches parfument l'atmosphère des plus suaves odeurs; le *parqui*[8], inodore pendant le jour et ne laissant exhaler que dans la nuit la suavité de ses parfums, et une multitude d'autres magnifiques enfants des prairies formaient un tapis à mille couleurs, s'étendant à perte de vue. Sur les bords d'un limpide ruisseau se trouvait un charmant bosquet de carolinéa[9] portant leur belle tête de verdure jusqu'à soixante pieds d'élévation, et dont les magnifiques fleurs se composent de cinq lanières longues de plus de six pouces, laissant échapper une immense aigrette d'étamines d'un blanc jaunâtre.

La nuit approchait : la capitaine, séduit par les beautés de cette riante campagne, résolut d'y bivouaquer et ordonna

1. *Zinnia elegans*, Linn., de la famille des radiées.
2. *Salpiglossis atropurpurea*, de la famille des scrophulaires.
3. *Nierembergia filicaulis* et *gracilis*, de la famille des solanées.
4. *Calandrina grandiflora*, Lind., de la famille des pourpiers.
5. *Gloxinia speciosa*, de la famille des bignones.
6. *Begonia agyrostigma*, Fisch. Les botanistes ont vainement cherché à placer les plantes de ce genre dans une de leurs familles naturelles. Tantôt ils les ont mises avec les polygonées, puis auprès des concombres, puis avec rien du tout, puis enfin, pour se tirer d'affaire, ils en ont créé une famille, celle des bégoniacées, composée d'un seul genre et placée au hasard entre les euphorbes et les passiflores.
7. *Petunia nyctaginiflora*. Juss., de la famille des solanées.
8. *Cestrum parqui*, L'Her., de la famille des solanées.
9. *Carolinea insignis*, Willde, de la famille des bombacées.

la halte. Après avoir soupé avec le gibier tué pendant la marche et les fruits sauvages, mais délicieux, cueillis dans les forêts, chacun s'étendit autour d'un grand feu pour y dormir en attendant les nouvelles fatigues du lendemain. La nature, qui a tout fait pour le mieux, a placé les nuits les plus fraîches et les plus humides dans les climats les plus chauds, d'où il résulte qu'un bon manteau est aussi utile dans l'Amérique équatoriale que dans le haut Canada, et que chacun de nos voyageurs s'enveloppa de son mieux, si ce n'est Alonzo, qui avait perdu son manteau pendant la marche. Au moment où le sommeil allait clore la paupière de l'aya, un cri sinistre retentit dans le pampa. Tout le monde se leva aussitôt; pour détourner la bête féroce, d'Azara fit jeter dans le feu prêt à s'éteindre une bonne quantité de bois, car il savait que la flamme effraye les animaux sauvages et les met en fuite. Cependant le cri du yagouarété ne se faisant plus entendre, les voyageurs commencèrent à se rassurer, et ils s'assirent en rond autour du brasier ardent. Farancaha se rapprocha d'Alonzo, et, lui tendant la main, il lui dit :

— Gauchos, tu as froid, car tu trembles, et tu n'as pas un cœur de femme qui bat à l'approche d'un tigre.

— C'est vrai, répondit le jeune homme.

— L'Indien n'a pas le cœur rancunier, reprit Farancaha, il pardonne à son frère, lui donne à manger quand il a faim et le couvre de son manteau quand il a froid. Veux-tu oublier ce qui s'est passé hier et redevenir mon frère?

— Je le veux bien.

Le sauvage ôta de dessus ses épaules une peau de mouton crasseuse, imprégnée de sa sueur et sentant l'Indien à

dix pas; il s'approcha d'Alonzo, lui enleva sa veste de coton avec beaucoup d'adresse, la remplaça, sur les épaules du jeune homme, par sa fourrure de mouton grossière, mais chaude, puis il se glissa devant les Gauchos et s'étendit entre eux et le feu, sous prétexte que la veste légère d'Alonzo qu'il avait endossée ne le défendait pas suffisamment contre l'humidité de l'air.

La nuit était fort sombre, lorsque, vers minuit, le capitaine entendit un gémissement court, puis un craquement d'os qui se brise, et enfin un froissement dans les broussailles, comme si on y traînait quelque chose. Au même instant, Farancaha, l'œil en feu, le bras tendu, se leva de toute sa hauteur et poussa un éclat de rire affreux.

— Le bras du Botocoudos peut être faible quelquefois, mais son esprit est grand et subtil comme celui de l'*agouara-gouazou*[1], ce qu'il ne peut avoir par la force, il l'obtient par la ruse. Écoute, aya, je vais te dire une chose que le Gauchos avait oubliée. L'yagouarété ne craint pas le feu des bivouacs, car il est brave. Il a le flair excellent; de loin il reconnaît sa proie à l'odorat, et il sait la choisir entre plusieurs autres. Si autour de ton feu il y avait un chien, un nègre, un Indien et une peau blanche, il aurait pris le chien; faute de chien, le nègre; faute de nègre, l'Indien; faute d'Indien, l'Espagnol. L'yagouarété est rusé, mais le Botocoudos, pour se venger, trompe l'yagouarété; il met son manteau sur les épaules du Gauchos, il lui enlève subitement l'amulette rouge, et le yagouarété mange l'Espagnol en croyant manger le Botocoudos.

En terminant ce discours, où d'abord personne ne

1. Le renard ou raton crabier, que les Indiens nomment *agouara* (renard) et *gouzou* (grand).

comprit rien, Farancaha étendit la main et montra le scapulaire d'Alonzo ; puis il s'élança d'un bond par-dessus la tête des Gauchos, se mit à courir dans le pampa avec l'agilité d'un cerf, et on ne le vit plus. Le capitaine appela le jeune chasseur Alonzo, mais il ne répondit pas, car le yagouarété l'avait emporté dans les bois.

LA CHASSE AUX BOSCHJESMENS[1].

En sortant de la ville du cap de Bonne-Espérance pour visiter la colonie, si vous prenez votre route par le nord-est, en longeant, à plus ou moins de distance, les bords d'un océan orageux, vous traverserez d'abord le Zwellendam, puis l'Houtniquas-land, le Sitsikamma, le Krakekamma, et après avoir passé au gué le Zon-dags-rivier, vous arriverez dans le Plettenberg, sur les limites orientales des possessions anglaises, séparé de la Cafrerie par le Grootevisch-rivier. Pendant ce voyage de quelques centaines de lieues, vous trouverez partout des routes bien tracées et passablement entretenues, de vastes domaines parfaitement cultivés, des maisons de campagne élégantes

1. Boschismans ou Bojesmans, du hollandais BOSCH buisson et MAN homme, *hommes des buissons,* nation du sud de l'Afrique, près des Hottentots; composée en partie de nègres déserteurs très-dangereux. Voir aussi dans mon édition des *Révolutions du globe* de Cuvier, la notice sur la Vénus hottentote. PASSARD.

[illegible]

[illegible] depuis une heure dans [illegible] des roseaux palmiers[2] qui [illegible] de cette partie de l'Afrique [illegible]

1 [illegible]

2 [illegible] palmiers, [illegible] parce que leurs longues [illegible] au sommet des tiges, comme [illegible]

— *T'katsi ! t'katsi*[1] *!* murmurait-il ; faut-il qu'un pauvre boschjesmen[2] ne puisse dormir un moment dans ces roseaux, sans qu'un *t'gao*[3] féroce lui soit envoyé par un sorcier payé par son maître ?

Quand il fut à deux cents pas des roseaux, il s'arrêta, et vit un monstre effroyable sortir de l'eau saumâtre de la rivière, et s'avancer dans la plaine en poussant un cri affreux, qui a beaucoup d'analogie avec le hennissement d'un cheval. Sa taille atteignait onze pieds de longueur sur dix de circonférence ; son énorme ventre traînait presque sur la terre, et il ouvrait une gueule démesurément grande, armée de dents d'ivoire dont les canines avaient au moins un pied de longueur ; ses yeux étaient petits, mais flamboyants, et sa peau, absolument nue, était d'un noir d'ardoise. Comme le jeune homme savait que l'hippopotame est plus brutal que féroce, et qu'il n'attaque jamais si on ne se trouve pas sur son chemin, il s'en mit peu en peine, et, tournant froidement le dos, il reprit sa marche pour gagner la route ; mais avant, il eut la précaution de monter sur un cône de terre élevé par une république de termès[4],

1. Mot intraduisible. C'est l'épithète la plus outrageante, la plus injurieuse qu'un Hottentot puisse donner à quelqu'un ou à quelque chose lorsqu'il est en colère. Il l'applique sans distinction aux hommes, aux animaux, à la pluie, au tonnerre, surtout quand il menace ce dernier de lui lancer une pierre, une sagaie, ou tout simplement son soulier.

2. Esclave fugitif ou marron.

3. Hippopotame (*hippopotamus amphibius*, LINN.). Le plus grand des mammifères après l'éléphant et le rhinocéros ; il habite les eaux profondes des rivières pendant le jour, et n'en sort que le soir pour aller paître sur le rivage pendant la nuit ; il nage et plonge avec la plus grande facilité.

4. Les termès sont des insectes d'un genre ayant de l'analogie avec les fourmis ; ils se construisent avec de l'argile délayée des habitations coniques, hautes quelquefois de sept à huit pieds, et qui, en séchant, deviennent tellement dures, qu'un pauvre boschjesmen a bien de la peine

et de jeter autour de lui et au loin un coup d'œil observateur, afin de s'assurer qu'aucun boer ne battait la plaine. Pour lui, la rencontre d'un colon eût été mille fois plus dangereuse que celle d'un *t'gao*, car, à cette époque, jamais un fermier hollandais ne manquait de courir, comme sur un loup, sur un malheureux boschjesmen, et de le massacrer sans pitié partout où il le rencontrait.

Mais il est temps, je crois, de vous faire faire connaissance avec Kiès, mon jeune homme, et le principal héros de cette véridique histoire. A ses cheveux, plus laineux s'il est possible que ceux d'un nègre de Guinée, à sa peau d'un brun clair, à son visage triangulaire, à la saillie des pommettes de ses joues, à ses yeux écartés, vifs, noirs et un peu obliques, à ses dents magnifiques et blanches comme le plus pur émail, à son nez un peu plat, et à ses lèvres proéminentes, on l'eût reconnu de suite pour un *khoé-khoep* [1], lors même que la petitesse remarquable de ses pieds et de ses mains n'eussent pas trahi son origine. Il n'avait ni la taille élevée ni la couleur noire d'un Cafre, mais son corps était parfaitement proportionné, et, quoique mince, ses muscles robustes et bien dessinés annonçaient autant de force que de légèreté.

Quant à son costume, vous n'en serez probablement pas aussi satisfait, car il consistait simplement en un *kros* ou manteau de peau de mouton jeté négligemment sur ses épaules, les poils en dehors, et lui descendant jusqu'aux cuisses; en un *t'dirip* [2], servant à voiler ce que la pudeur

à la briser pour s'emparer des insectes et de leurs larves, qui sont pour lui un mets très-recherché.

1. *Khoé-khoep*, est le nom que se donnent les Hottentots.

2. Ce mot se traduit littéralement par *jackal*, parce que ce petit sac est fait avec la peau d'un jackal.

empêche de montrer, et en une ceinture lui ceignant le corps sur les hanches, et portant deux lanières de cuir, triangulaires, longues de dix-huit pouces, larges de trois à leur plus grand diamètre, qui est en bas, et pendantes par derrière. Dois-je aussi compter comme vêtement une couche épaisse de graisse de mouton mêlée à un peu de suie, qui lui barbouillait toutes les parties du corps, et qu'il avait saupoudrée avec de la poudre aromatique de *bouckou*[1] ? Sa chaussure, d'une fabrication très-ingénieuse, consistait en une pièce triangulaire de cuir écru, relevé autour du pied, et couvrant le dessus des doigts au moyen d'un cordon qui passe dans une coulisse autour de la partie formant l'empeigne. Les Hottentots fabriquent ces *t'noaka* (souliers) avec le cuir fraîchement enlevé d'un rhinocéros, d'un zèbre, d'un lion, d'un buffle, ou de tout autre gros animal. Cette peau, en séchant, se moule sur le pied, et forme une sorte de soulier très-juste, fort commode, et d'une longue durée. Enfin, sa tête était couverte par un léger *t'aba* ou bonnet, fait avec la peau blanche et rayée de brun d'un zèbre ou d'un couagga[2].

Au cou de Kiès pendait un petit sac en peau d'hyène, renfermant une *t'nov* ou pipe, dont le fourneau en terre était ajusté sur une corne d'élan-gazelle; quelques feuilles de chanvre, sèches, destinées à être fumées en place de

1. Ce bouckou se compose avec les feuilles et la jeune écorce de plusieurs espèces de *diosma*, desséchées et pulvérisées.

2. Le zèbre est trop connu pour que nous en parlions ici. Quant au couagga, il se rapproche plus du cheval par ses formes générales que le zèbre, et il est moins farouche. Il s'apprivoise assez bien, se mêle au bétail ordinaire, et le protége contre les hyènes. S'il en aperçoit une, il s'élance sur elle, la frappe des pieds de devant, la renverse, lui brise les reins avec les dents, la foule aux pieds et ne l'abandonne qu'après l'avoir tuée.

tabac; un *t'nora,* ou couteau de fabrique européenne, un briquet, une boîte d'amadou, et quelques fers de sagaie achetés au cap. Pour toute arme, le *t'go* [1] portait à la main un bâton pointu, à l'autre bout duquel était adaptée une grosse pierre arrondie, formant la tête de marteau, pesant à peu près un kilogramme, et percée par le milieu. Du reste, cet instrument paraissait plus propre à démolir les monticules de termès, et à déterrer des racines, qu'à se défendre contre les animaux féroces. A ce bâton, on reconnaissait un *boschjesmen* ou homme des buissons, c'est-à-dire un *kobbo* [2] fugitif, et non pas, comme le croyait Sparmann [3], un homme de la prétendue nation des *Boschjemans,* nation qui n'a jamais existé, pas plus que ses Hottentots-Chinois [4].

Kiès, après s'être assuré qu'il était le seul être humain dans le désert, s'élança sur la mauvaise route qui conduisait de Plettenberg au Camdebo, et se mit en marche d'un pied léger pour continuer son long voyage. Afin d'échapper à l'esclavage, et aussi pour une autre raison que vous saurez tout à l'heure, le malheureux avait osé entreprendre, seul et sans armes, un trajet de plus de cent *uurs* [5] à travers des déserts brûlants et le plus souvent sans eau, où l'on rencontre à chaque pas les animaux les plus féroces

1. Jeune homme, garçon. — 2. Esclave.

3. *Voyage au cap de Bonne-Espérance,* par André Sparmann.

4. La nation des Boschjesmans a été en effet longtemps douteuse; Cuvier, dans sa notice sur la *Vénus hottentote* insérée à la suite de mon édition de son discours sur les révolutions du globe, croit néanmoins à son existence qu'il considère même comme positive. Ce qui a induit les voyageurs et les historiens en erreur au sujet de cette nation, c'est qu'on donne à la fois le nom de *Boschjesmans* aux nègres fugitifs ou marrons et aux véritables *Boschjesmans.* PASSARD.

5. Environ 250 lieues.

et les plus redoutables de l'Afrique, c'est-à-dire du monde entier. Ce beau jeune homme (car il avait toutes les perfections de la beauté hottentote) était né libre dans les forêts du Sneeuw-Bergen. Il était âgé de six ans lorsque son kraal[1] fut attaqué, sans aucun motif, par quelques boers hollandais, qui, selon l'usage de ce bon temps, tuèrent à coup de fusil les vieillards, les femmes enceintes et celles qui étaient âgées de plus de trente ans, et enfin tout ce qui menaçait de faire la moindre résistance. Ces vaillants chasseurs, après avoir intrépidement massacré une cinquantaine de personnes sans défense et sans armes, se partagèrent les prisonniers et les emmenèrent dans leurs habitations pour augmenter le nombre de leurs fidèles esclaves, et par conséquent leurs richesses. De cette excellente méthode pour s'enrichir, il résultait cependant un petit inconvénient, c'est que, chaque soir, les maîtres des habitations étaient obligés de se barricader dans leur chambre à coucher, et de placer autour de leur lit des pistolets et des fusils chargés et prêts à faire feu, cela pour se défendre toutes les fois que leurs bons esclaves avaient une velléité de les assassiner pour reconquérir leur liberté. Ces précautions, néanmoins, n'empêchaient pas que de temps à autre les *kobbo* ne coupassent la gorge à quelques-uns de ces braves boers (paysans).

Quoi qu'il en soit, Kiès fut vendu à un marchand du Cap, qui était venu au Camdebo pour acheter du blé, et qui, dans cette petite expédition contre les sauvages, avait

1. Village composé de dix à cinquante huttes, placées le plus souvent sur une ligne circulaire, de manière à laisser au milieu d'elles une espèce de petite place publique ou de grande cour, fermée par des palissades, et servant à renfermer le bétail pendant la nuit, pour le mettre à l'abri des lions, des léopards et des hyènes.

joué un rôle très-actif, mais dans des intentions tout à fait désintéressées, et purement *par partie de plaisir*, disait-il lui-même! Il emmena l'enfant au Cap, et, notre justice nous oblige à le dire, il l'éleva avec assez de douceur. Il en résulta que Kiès, devenu grand, s'attacha sincèrement à lui, autant qu'un *kobbo* peut le faire, et probablement que par une affection rare, mais qui n'est pas sans exemple, il eût fait à jamais le sacrifice de sa liberté, si une autre affection plus naturelle et plus légitime ne fût venue se jeter à la traverse. La femme de son *t'kou-t'koi*[1] était très-pieuse, ce qui ne l'empêchait pas d'avoir de la vanité. A Paris, on va au bois de Boulogne pour faire étalage d'un beau cheval, à Longchamps pour montrer une élégante voiture, sur le boulevard des Italiens pour faire voir des gants jaunes et un joli chien anglais, à l'Opéra pour étaler de magnifiques parures; au Cap de Bonne-Espérance, on va à l'église pour apprendre aux oisifs qu'on a de beaux esclaves. Cependant, *mijne-vrouw Plattje*[2] avait encore un autre motif : elle espérait faire de Kiès un chrétien, et souvent elle passait des heures à l'instruire des vérités de la religion. Le jeune homme l'écoutait avec la plus grande attention, puis, lorsqu'elle le croyait presque converti, il lui répondait :

— Maîtresse, cela peut être; mais, nous autres Hottentots, nous sommes si stupides que nous ne pouvons rien y comprendre; et d'ailleurs, ce n'est pas à nous à nous inquiéter de ces affaires[3].

1. Nom que les Hottentots donnent à leur maître et qui répond à celui de chef, capitaine.

2. Madame Plattje.

3. Historique. Quoi qu'en aient dit certains philosophes, il existe des

Et Kiès, au lieu de prier pendant l'office, s'approchait de la jolie Trakosi, jeune fille hottentote, de trois ans moins âgée que lui ; ils causaient de leur pays, car, ainsi que lui, elle avait été enlevée dans les montagnes boisées de Sneeuw-Bergen. Lorsque Trakosi eut atteint quatorze ans, l'amour le plus tendre se mit en tiers dans leurs conversations, et, lorsqu'elle en eut seize, les deux jeunes gens convinrent de demander à leur *t'kou-t'koi* respectif la permission de se marier.

Or, cette permission ne se refuse guère, et les maîtres, loin de s'opposer au mariage de leurs filles esclaves, les y invitent, ou les poussent même au libertinage, afin de s'enrichir de leurs enfants. Par malheur pour nos jeunes gens, la haine que se portaient leurs *t'kou-t'koi*, pour rivalité de commerce, fut plus forte que leur cupidité; malgré les supplications des deux amants désespérés, ils refusèrent constamment de les unir, et ils prirent même toutes les précautions imaginables pour les empêcher de se voir. Je ne vous peindrai pas la douleur des deux *kobbo*, les tentatives qu'ils firent pour toucher le cœur de leurs tyrans, les mille pensées sinistres de suicide, de vengeance et de meurtre, qui se succédèrent tour à tour dans leur esprit exaspéré. La jeune fille tomba malade, et mijn-heer Hupnaer[1], son

peuples sauvages qui n'ont aucune idée d'une religion quelconque, et les Hottentots sont de ceux-là. Le fétichisme le plus brut est déjà un progrès que l'esprit humain fait vers la connaissance de la vérité, et ces hommes d'Afrique ne l'ont pas encore fait : ils n'ont aucune idée de Dieu, d'une âme immortelle, etc.; ils ignorent complétement les liens qui unissent l'homme à la divinité; et cependant ils croient aux sorciers, à leur puissance surnaturelle et aux sorts qu'ils peuvent jeter sur leurs ennemis. Plusieurs missionnaires sont restés des années chez les Hottentots sans jamais avoir pu en convertir sincèrement un seul.

1. Monsieur Hupnaer.

maître, dans la crainte de perdre cent rixdales, se hâta de la vendre à un boer, baas Dirk-Marcus[1], qui retournait dans le Camdebo où étaient ses propriétés. Celui-ci emmena Trakosi, et il n'en fut plus question au Cap.

Après le départ de la pauvre enfant, on crut un instant que Kiès mourrait de douleur, et l'on fut fort étonné de voir qu'il n'en était rien. On lisait cependant sur sa figure l'empreinte d'un noir chagrin; mais il ne fit aucune scène violente, et sembla redoubler de soin et de travail pour plaire à ses maîtres. Il en résulta simplement qu'on ne le mit pas à la chaîne, qu'on ne le soumit à aucune surveillance particulière, et que, tout par un beau matin, il manquait un esclave à l'appel que faisait chaque jour mijnheer Plattje en personne. On le chercha vainement pendant quelques jours dans la ville et les environs; puis le gouverneur le porta sur la liste des esclaves marrons, envoya son signalement dans tous les districts de la colonie, et huit jours après on n'y pensait plus.

Maintenant vous concevez comment il se fait que nous ayons rencontré notre jeune Hottentot sur les bords de la rivière des Boschjesmens, à près de deux cents lieues de la ville du Cap. Il ne nous reste plus qu'à le suivre dans le désert, où de nombreuses vicissitudes l'attendaient.

Il suivit d'un pas alerte les bords de la rivière dont les eaux sont saumâtres, puis, avant que la nuit fût venue tout à fait, il se dirigea vers l'est, pour traverser la vallée de Niez-hout-kloof. Là, il quitta la route et prit à gauche, entre deux montagnes, pour aller se désaltérer à la fontaine

1. Les Hottentots nomment *baas,* maître, non pas seulement leur t'kou-t'koi, mais encore tous les chefs de famille, les Européens et les personnes auxquelles ils veulent faire honneur.



Le lion qui le suivait à distance s'arrêta aussi.

de *t'Kour-t'keija-t'kei-t'kasibina*, dont je vous dis le nom afin de vous donner un échantillon de cette langue hottentote que le voyageur Levaillant trouvait si douce et si harmonieuse, et que d'autres voyageurs, avant lui, avaient comparée aux gloussements d'un dindon. Il me reste à regretter de n'avoir pu indiquer que par ce signe *t'* l'insupportable claquement de langue par lequel commence chaque mot, presque chaque syllabe. Le crépuscule commençait à couvrir les vallées, lorsque Kiès s'arrêta tout à coup, écouta un instant, et jeta un œil inquiet autour de lui. Le malheureux aperçut alors, à cent pas, un énorme *t'gamma* (lion) qui le suivait depuis un instant, et n'attendait que la nuit pour se jeter sur lui et le dévorer. Dans ce désert sauvage, loin de tout secours humain, un Européen eût été inévitablement perdu, car la fuite eût été aussi inutile que la lutte impossible. L'intelligence du *khoé-khoep*[1], si supérieure à la nôtre dans ces sortes d'occasions, le servit merveilleusement. Il monta dans les roches pour chercher un *klipkrans*, nom que l'on donne au sommet d'un rocher de niveau avec le sol d'un côté, et taillé en précipice à pic de l'autre. Dès qu'il en eut trouvé un, il s'arrêta et s'assit sur le bord. Le lion, qui le suivait toujours à la même distance, s'arrêta aussi; alors Kiès mit son bonnet et son manteau sur son bâton, se laissa glisser un peu en avant, et descendit au-dessous du pic, dans une fente de rocher, avec le soin de tenir toujours son bâton en dessus, à la place qu'il venait d'occuper, et de remuer doucemeut cette sorte de mannequin pour tromper le *t'gamma*. Cet artifice eut tout le succès qu'il en attendait; il ne resta pas longtemps dans cette attitude, sans entendre le lion qui s'avançait en

1. Hottentot.

tapinois et presque en rampant, comme fait un chat qui guette une souris. Le terrible animal, prenant le manteau pour l'homme, mesura son bond avec tant de précision et de justesse, qu'il tomba la tête la première dans le précipice, où il se brisa. Kiès, triomphant, le regarda d'un air d'orgueilleuse pitié, en levant les épaules et l'appelant *t'katsi! t'katsi*[1]!

Depuis quinze jours, Kiès n'avait vécu que des fèves amères du gayac noir[2], de la gomme de l'acacia nilotique[3], de la racine charnue du da-t'kai[4], de sauterelles, de chenilles, heureux quand il découvrait le monticule d'une république de termès, dont il brisait le cône argileux avec son bâton pour en manger les habitants. Aussi le pauvre voyageur fut-il enchanté de la capture qu'il devait à sa présence d'esprit. Il descendit le rocher, amassa quelques broussailles sèches dont il alluma du feu, et en un clin d'œil il dépeça l'animal, dont ses compatriotes aiment beaucoup la chair. Pendant qu'une partie grillait sur des charbons ardents, il coupait le reste en bandes aussi larges et aussi longues que possible, mais n'ayant pas plus d'un doigt et demi d'épaisseur, et il l'étendait sur les buissons pour que le soleil du lendemain le séchât[5]. Après un excellent repas, Kiès s'assit entre son feu et le rocher, et s'abandonna quelque temps à une légère somnolence.

1. Ce fait est historique. Voir : *Voyage au cap de Bonne-Espérance,* par André Sparmann, tome II, page 240.

2. *Gayacum afrum,* Lin.

3. *Mimosa nilotica,* Lin. Le mimosa est beaucoup plus commun dans toutes les autres parties de l'Afrique que sur les bords du Nil, malgré son nom.

4. Espèce du genre *portulaca,* ayant quelque affinité avec le pourpier de nos jardins, mais à racines tubéreuses.

5. Les Hottentots n'ont pas d'autre manière de conserver la viande et

Ce qu'on dit d'un lièvre, « qu'il ne dort jamais que d'un œil, » s'appliquerait avec plus de justesse à un Boschjesmen. A peine fit-il d'abord attention aux cris lointains des animaux féroces, qui, attirés par l'odeur de ses provisions, descendaient de la montagne pour lui disputer les lambeaux saignants du t'gamma. Dans son léger sommeil, il distingua parfaitement les glapissements des *aard-wolfs* ou loups de terre [1], et il ne se dérangea pas; puis les aboiements des *nouka* [2], et il ne se réveilla pas; les hurlements sinistres des *t'hirop* [3], et il n'ouvrit pas les paupières. Mais tout à coup il fit un bond sur lui-même et se leva avec précipitation, parce qu'il venait d'entendre le rugissement d'un *këssaou* [4], que les boers nomment tigre et tous les voyageurs panthères, quoiqu'il n'y ait jamais eu ni tigre ni panthère en Afrique. Kiès, justement effrayé, se hâta de jeter des broussailles dans son feu pour en augmenter l'éclat, de lancer des tisons enflammés autour de lui, et

les autres substances alimentaires, parce qu'ils n'emploient jamais le sel, dont ils n'aiment pas la saveur.

1. Le *proteles Lalandii*, Is. Geof. Il est de la taille d'un chien de berger, chasse en troupe les gazelles et les antilopes, et se nourrit aussi de charognes.

2. Nommés quelquefois chiens sauvages par les voyageurs. Cette espèce est le *canis pictus* de Desm., le *hyæna venatica* de Brook, et la hyénoïde peinte, *hyenoïdes picta* de mon *Jardin des Plantes*. Moins vorace et moins lâche que les hyènes, elle est le fléau du bétail, mais elle n'attaque pas l'homme.

3. Le tigre-loup des habitants du Cap, la *hyæna capensis* de Desm., *canis crocuta* de Lin. Cette hyène est moins sauvage et tout aussi lâche que la hyène rayée.

4. Le léopard, *felis pardus*, Cuv., *felis leopardus*, Temm. Il a été constamment confondu avec la panthère par les naturalistes. Voir mon *Jardin des Plantes*, pages 250 et 248, et mon article *Chats* du *Diction. d'Hist. natur.* de D'Orbigny. J'ai donné ici, pour ce nom, la version de Sparmann ; selon celle de Levaillant, le nom hottentot du léopard serait *garou-gamma*.

surtout dans la direction des buissons sur lesquels il avait étendu ses provisions. Comme les animaux sauvages ont tous peur du feu, il parvint à les tenir écartés pendant la nuit; mais ce ne fut que lorsque le soleil se leva radieux sur les montagnes lointaines de la Cafrerie que ces terribles habitants des forêts se retirèrent dans l'épaisseur des bois, et qu'il cessa d'entendre l'épouvantable concert de leurs diverses voix. Le jeune homme tranquillisé, mais harassé de fatigue, s'enveloppa dans son kros, s'étendit sur le gazon, ramena ses genoux sous son menton, croisa ses mains sur ses jambes, et s'endormit profondément dans cette attitude ordinaire à ses compatriotes.

Le soleil avait parcouru la moitié de sa carrière, lorsque le khoé-khoep se réveilla; mais hélas! jugez de son désappointement lorsqu'il vit une foule de *t'gha-ip*[1] et autres *t'kanip*[2] de proie dévorer, sur les arbres voisins, les derniers morceaux de sa provision de vivres, tandis que des *t'goup*[3], des *t'dirip*[4], des *kenli*[5] et des *t'zerdo*[6] achevaient silencieusement d'arracher les derniers lambeaux de chair que Kiès n'avait pas détachés de dessus le squelette du t'gamma! A ce triste spectacle, le pauvre jeune homme resta saisi; mais comme le sentiment de la prévoyance n'est pas très-développé chez le Hottentot, il reprit bientôt courage, et se remit en route.

Il marcha toute la journée dans un pays assez agréable, parce qu'il est arrosé par divers ruisseaux qui vont se jeter, les uns, à gauche, dans la rivière des Boschjesmens,

1. Vautours.
2. Oiseaux. — 3. *Canis megalotis*, Desm. — 4. *Canis anthus*, Fr. Cuv., le jackal. — 5. *Canis mesomelas*, Erxl. — 6. *Canis fennecus* Less.

les autres, à droite, dans le t'Kam-t'kay ou Groote-vischrivier. Vers le soir, il arriva sur la lisière d'une grande forêt nommée Hassagaye-bosch par les Hollandais, parce que c'est là que les Hottentots et les Cafres venaient autrefois chercher le bois dont ils font les meilleures sagaies. Kiès s'établit sur les bords du bois, mais il n'osa pas pénétrer à l'intérieur, car il savait qu'il était peuplé de farouches *t'kaoup* ou buffles[1], qu'il redoutait presque à l'égal des lions. En effet, ce féroce animal, beaucoup plus grand que le plus grand bœuf de la France, se tient caché dans les buissons, d'où il s'élance sur le voyageur; il le renverse, le foule aux pieds, le déchire avec ses cornes, et s'acharne sur les lambeaux de son corps longtemps après sa mort. Il ne semble quitter le cadavre mutilé qu'avec regret, car, avant de s'éloigner tout à fait, il y revient plusieurs fois, il le foule avec ses genoux, et lèche le sang qui coule sur ses membres rompus.

Kiès chercha sur la lisière du bois l'arbre dont les branches droites, légères et d'un bois fort dur, font d'excellentes sagaies, sorte de javelot de quatre à cinq pieds de longueur, avec lequel un sauvage manque rarement de toucher le but, en le lançant à la distance de vingt à trente pas. Grâce à son adresse et aux fers de flèches qu'il avait apportés du Cap, il put bientôt remplacer son bâton par une arme offensive plus dangereuse. Il dormit cette nuit-là sur un arbre, et ne trouva pour sa nourriture qu'un peu de gomme. Le lendemain, vers midi, il arriva dans une grande

1. *Bos cafer*. Sparm. Son pelage est dur, fort, serré, d'un brun foncé; ses oreilles sont un peu pendantes et couvertes par les cornes. Ces dernières sont noires, très-larges et aplaties à leur base qui couvre le front. Il habite en troupes nombreuses les forêts les plus épaisses de l'Afrique méridionale, depuis le Cap jusqu'en Guinée.

plaine *carrow*, c'est-à-dire brûlée par le soleil, et où la végétation est rare et pauvre. Alors il ralentit sa marche, et après s'être serré l'estomac avec son ceinturon de cuir, pour tâcher d'oublier qu'il n'avait rien mangé depuis la veille, il se mit à jeter un œil scrutateur sur toutes les larges touffes de ficoïdes[1], d'euphorbes[2] et de bruyères[3], qui formaient comme de petites oasis de verdure au milieu des sables brûlants. Après quelques heures d'attention, il aperçut enfin ce qu'il cherchait : au-dessus de quelques hautes herbes, il vit se balancer une tête plate, nue, calleuse, portée sur un long coup grêle, que de loin on aurait pu prendre pour un serpent ; un bec corné, large et plat, deux gros yeux ronds et stupides, ne lui laissèrent plus aucun doute. Il s'approcha doucement, en se masquant le mieux qu'il put derrière des buissons épineux ; puis, quand il fut à quarante pas du monstre, il mesura son coup et lança une sagaie qui siffla dans les airs, et fut se ficher dans la terre sans atteindre son but : le pauvre Kiès avait manqué d'adresse. L'autruche, effrayée seulement, se dressa aussitôt sur ses deux grosses jambes nues, et s'élança dans la plaine avec la vitesse d'une gazelle en s'aidant de ses courtes ailes. Le Hottentot reconnut aux

1. *Mesembrianthemum*, genre de plantes dont les jolies fleurs radiées s'ouvrent à des heures déterminées, particulièrement vers le milieu du jour.

2. *Euphorbia*, genre de végétaux singuliers, herbacés ou ligneux, le plus souvent à tiges et feuilles épaisses et charnues, souvent épineux, contenant tous un suc laiteux qui, dans quelques espèces, est un violent poison.

3. *Erica*, ce genre renferme plus de trois cents espèces formant toutes de charmants arbustes ou de petites miniatures d'arbres, couverts de jolies fleurs dont les formes bizarres et les brillantes couleurs varient presque à l'infini.

plumes ternes et grises de son dos que c'était une femelle : il courut à la place où elle s'était levée, et trouva quinze ou seize œufs ovales, presque de la grosseur de la tête d'un enfant, simplement déposés sur le sable, et que l'animal était occupé à couver. Ceci donne un démenti formel aux voyageurs qui ont avancé que l'autruche abandonne aux rayons du soleil la charge de faire éclore sa postérité ; non-seulement la femelle couve, mais encore le mâle partage avec elle les soins de l'incubation. Un Boschjesmen ne détruit pas pour le plaisir de détruire, comme un boer ; aussi le jeune homme ne prit que quatre de ces œufs : il en mangea un, en mit trois dans son havresac, et partit.

Ce soir-là, il campa sur les bords de la Niew-jaars-drift, petit ruisseau d'eau saumâtre, qui se jette, à gauche, dans la rivière des Boschjesmens. Un bel arbre qui ombrageait une petite mare d'eau douce lui servit d'habitation. Il avait remarqué que la terre, autour de la mare, était extrêmement foulée par les pieds de plusieurs espèces de gazelles qui venaient s'y désaltérer pendant la nuit. En conséquence, il s'établit sur une des branches basses de l'arbre, dans l'espérance d'en percer une avec sa sagaie.

Je ne vous dirai pas quelles furent les espèces d'antilopes qu'il vit le soir et le matin sans pouvoir en atteindre une, mais bien celles qui habitent la contrée. Il eût donc pu voir :

Parmi les vraies gazelles, c'est-à-dire parmi celles qui manquent de mufle, et qui ont les cornes à double courbure, annelées et sans arêtes, le *spring-bok*[1], blanc en dessous et fauve sur le dos, avec une ligne brune longitudinale sur chaque flanc. C'est un joli animal, sédentaire

1. *Gazella euchore.*

dans le canton qui l'a vu naître, quoiqu'il vive en troupe quelquefois au nombre de plus de deux mille. Son nom, en hollandais, signifie bouc sauteur, parce que sa course est pour ainsi dire une suite de bonds très-précipités. La *gazelle pourpre*[1], beaucoup plus grande que la précédente, et qui a été confondue avec elle par Sparmann ; la *gazelle aux pieds noirs*[2], qui vit également en troupe. Les Hottentots ne les distinguent pas, et les nomment toutes trois *gnioop*.

Parmi les antilopes cervichèvres, à cornes simples, peu ou point annelées et sans arêtes : le *steen-bok*[3], de la grandeur d'une chèvre, blanc en dessous, roux en dessus, et noir aux aines ; le *rit-bok*[4] au corps d'un gris cendré en dessus, au pelage laineux, aux oreilles grandes, et à la queue plate, longue et blanche ; le *gris-bok*[5], un peu plus grand qu'une chèvre, et ayant un anneau noir autour des yeux ; le *klip-springèr* ou sauteur de rochers[6], au pelage grossier, cassant, d'un gris verdâtre, et à cornes courtes, presque droites ; le *reh-bok*[7], au pelage laineux et frisé, d'un gris roux, à museau pointu et menton taché de noir, la femelle sans cornes ; le *duiker-bok* ou chèvre plongeante[8], ainsi nommé parce que, lorsqu'il saute, il baisse la tête et le cou, et semble plonger dans les buissons ; le *guevei*[9], qui n'est pas plus gros qu'un lièvre, et qui vit solitairement.

Il eût pu voir, enfin, plusieurs autres espèces[10], toutes

1. *Gazella pygarga.* — 2. *Gazella melanopus.* — 3. *Cervicapra ibex.* — 4. *Cervicapra eleotragus.* — 5. *Cervicapra grisea.* — 6. *Cervicapra saltatrix.* — 7. *Cervicapra capreolus.* — 8. *Cervicapra mergens.* — 9. *Cervicapra pygmœa.* — 10. Les *cervicapra lalandia, scoparia; l'acelaphus kaama;* le condoma ou coudou, *tragelaphus strepciceros;* le bos-bok, *tragelaphus sylvaticus;* la gann, canna, condou de Buffon, ou élan du Cap, de Sparmann, qu'il nomme *orcas*

connues des naturalistes sous les noms d'antilopes et de gazelles. Ces animaux timides, tout à fait inoffensifs, vivent généralement en bandes quelquefois excessivement nombreuses. Quelques-uns sont sédentaires ; mais la plupart se retirent dans les montagnes, vers le nord, pendant la saison sèche, et redescendent vers le Cap lorsque la végétation les y appelle. Pendant ces migrations, leurs troupes, souvent composées de plusieurs milliers d'individus, sont constamment suivies par des lions, des léopards, des hyènes, et plusieurs autres animaux carnassiers dont elles sont la pâture ordinaire ; il n'est pas jusqu'aux aigles et aux vautours qui ne les attaquent lorsqu'elles sont blessées, et qui enlèvent leurs faons.

Peut-être aussi Kiès put-il voir une girafe[11] au long cou et aux longues jambes, qui ne sait marcher que l'amble ; mais je ne le pense pas, parce que alors la population européenne avait déjà refoulé dans les déserts de la Cafrerie ces animaux d'une nature aussi douce que disgracieuse.

Le lendemain, Kiès traversa la petite rivière de Kourckoi-kou, et arriva le soir à la mare d'Héouy, sans autre accident que d'être obligé de se passer de souper, parce que ses prévisions n'avaient pas été jusqu'à conserver un œuf d'autruche. Il vit bien une poule pintade s'élever d'un buisson en poussant ses cris étourdissants, mais il ne trouva pas son nid ; il aperçut un *t'nou-op*[12] ou porc-épic aux longs piquants, semblables à des plumes sans barbes, s'enfoncer dans son trou, et un *t'ka-oump*[13] ou daman, cette

canna; le gnou, *bosephalus gnu;* le pazan, *orix pazan;* la chèvre bleue, *egocerus leucophœus;* et quelques autres. — 11. *Camelopardalis griaffa,* GML. — 12. *Hystrix cristata,* LIN. — 13. *Hyrax capensis,* DESM.

petite miniature du rhinocéros, se glisser dans la fente d'un rocher ; mais il ne put, malgré toute son adresse, s'emparer ni de l'un ni de l'autre.

Quoi qu'on en puisse dire, il y a une Providence qui veille sur ceux mêmes qui n'y croient pas plus que les Hottentots. Le matin, à peine Kiès se réveillait-il, l'estomac creux et le cœur bien triste, qu'il en fit l'expérience. Il entendit un petit cri assez doux *kerr, kerr, kerr;* il leva aussitôt les yeux, et vit sur un arbre un oiseau ressemblant assez à un moineau, mais légèrement plus gros. Il le reconnut de suite à son bec jaune au bout, à ses pieds noirs, à son plumage d'un gris ferrugineux sur le dos, blanchâtre en dessous, et surtout à une jolie tache jaune qu'il avait sur chaque épaule. Kiès, transporté de joie, s'en approcha très-doucement dans la crainte de l'effaroucher, et alors l'oiseau redoubla ses cris en s'envolant d'arbre en arbre à mesure que le Hottentot le suivait. Quand le jeune homme ne marchait pas assez vite, son petit guide redoublait ses cris et ses battements d'ailes. Enfin, après une demi-heure de marche, l'oiseau s'arrêta en planant quelques secondes au-dessus d'un trou que l'on apercevait dans la terre, puis il cessa ses cris et fut se poser sur un arbre voisin, où il resta tranquillement témoin de ce qui allait se passer. Cet oiseau était un guide-au-miel[1], qui, dit-on, conduit les chasseurs vers les ruches d'abeilles sauvages qu'il a découvertes, dans l'espérance d'obtenir sa part du butin. Kiès ne manqua pas à un usage que tous ses compatriotes regardent comme sacré : après s'être emparé du miel, il posa sur une pierre, à quelques pas de là, un beau gâteau de couvain, pour faire la part à

1. *Cuculus indicator*, SPARM. *Indicator major,* VAILL.

l'oiseau ; et bien certainement il y avait beaucoup de générosité dans le choix du morceau, car ainsi que tous les Hottentots, il préférait de beaucoup au miel le couvain rempli de larves d'abeilles.

Reste à savoir, maintenant, si Kiès devait à l'oiseau autant de reconnaissance qu'il le croyait, car ce que le coucou indicateur venait de faire pour une créature humaine, un instant avant il venait de le faire, sans espoir de récompense, pour un ratel[1]. Ce dernier animal est tellement friand de miel, qu'il emploie toute son industrie pour en trouver. Chaque matin il se promène silencieusement dans les forêts du Camdebo, en écoutant. Bientôt le cri du guide-au-miel vient frapper son oreille ; il le reconnaît, le suit, et enfin arrive au pied d'un arbre dans le tronc duquel est une ruche. Ici se rencontre une difficulté : le ratel ne sait ni ne peut grimper ; il bondit contre l'écorce, il murmure, il se met en colère : rien n'y fait, et l'indicateur a beau redoubler ses cris, les abeilles sont parfaitement en sûreté dans leurs ruches. L'animal, enragé de colère, se met alors à attaquer le pied de l'arbre avec les dents, en enlève l'écorce, le mord avec fureur dans l'espérance de le renverser ; mais la fatigue ne tarde pas à l'avertir de l'impuissance de ses efforts, et il abandonne son entreprise pour aller à la recherche des abeilles qui établissent leurs ruches dans un trou en terre. Les Boschjesmens trouvent l'arbre, le reconnaissent aux morsures du tronc, et s'emparent du miel sans en laisser la moindre miette au ratel.

Au risque de me trouver en contradiction avec tous les voyageurs, je dois dire que le guide-au-miel ne guide et ne

1. *Gulo capensis*, Desm. *Mellivora capensis*, Less., mammifère de la classe des carnivores plantigrades.

conduit personne, pas plus les ratels que les Hottentots; seulement, comme il vit d'abeilles, il se dirige ordinairement vers les ruches, parce que c'est là qu'il trouve le plus abondamment sa nourriture, et j'imagine qu'il s'embarrasse fort peu qu'on le suive ou non. Mais Kiès, tout sauvage qu'il était, ou peut-être parce qu'il était sauvage, pensait qu'il ne faut jamais scruter la conscience d'un bienfaiteur pour trouver dans les derniers replis de sa pensée un motif de manquer à la reconnaissance.

Après avoir fait un bon repas, le jeune homme traversa la plaine de Kouam-dacka, et arriva bientôt sur les bords boisés de Klein-visch-rivier. Pendant cette journée de marche, il eût été facile de voir qu'il éprouvait une inquiétude extraordinaire. A chaque instant il s'arrêtait en jetant les yeux sur la route, devant et derrière lui, aussi loin que sa vue pouvait s'étendre; ensuite il se baissait, appliquait son oreille sur la terre, et écoutait avec une profonde attention. S'il entendait le moindre bruit, il y courait, et, lorsqu'il en avait reconnu la cause, il s'asseyait tristement sur le sable, et laissait couler une larme sur sa figure brûlée par le soleil. Un instant après il se relevait et se remettait en route d'un pas lent, incertain, baissant la tête et regardant attentivement la terre qu'il foulait, comme s'il eût cherché une trace à lui connue.

Tout à coup il s'arrête en tressaillant, car cette fois il ne s'est pas trompé; c'est bien le claquement d'un fouet qu'il a entendu dans le lointain; c'est bien le craquement que font les roues mal graissées du *krohé* (chariot) d'un boer. Après une minute d'hésitation, Kiès, au risque d'être attaqué par les rhinocéros, alors très-communs dans cette partie du Camdebo, quitte la route et s'enfonce dans les

massifs de broussailles qui servent de retraite à ces terribles animaux. C'est pour la vingtième fois que, pendant le cours de son dangereux voyage, il s'est soustrait à la rencontre des boers, ses ennemis mortels, mais jamais jusqu'alors il n'avait montré autant d'anxiété. En se glissant à travers les buissons épineux, il ne perdait pas de vue le krohé qui s'avançait sur la route, et, loin de fuir, le jeune homme s'en rapprochait, mais en employant tous les moyens pour se dérober aux yeux des voyageurs. De temps à autre il passait le doigt sur la pointe de ses trois sagaies pour s'assurer qu'elles n'étaient pas émoussées, et il redressait le bois de leur fût en le pliant sur son genou. En un mot, notre jeune homme ressemblait parfaitement à un de ces brigands boschjesmens se préparant avec hésitation à attaquer des voyageurs dont il craint la résistance.

— T'katsi ! t'katsi ! murmurait-il tout bas, je ne suis point un lâche, je sens cela dans mon cœur ; pourquoi donc hésiterais-je à me venger de ces abominables *t'Orée-goeps* (Européens), qui ont usé la peau de mon cou avec leurs colliers de fer ?

Et il continuait à se glisser à la rencontre du chariot, dont il était au plus à trois cents pas. Tout à coup une espèce de ronflement sauvage se fit entendre dans un buisson à peu de distance de lui. Le premier mouvement de Kiès, en apercevant un énorme *t'nabap* [1], fut de prendre la fuite, mais une idée rapide comme l'éclair lui passa par l'esprit ; il s'arrêta sous le vent de l'animal qui dormait

1. *Rhinoceros africanus*, G. Cuv. *Rhinoceros bicornis*, Camp. Cet animal de 11 à 12 pieds de longueur, et par l'énormité de sa taille, vient prendre place entre l'éléphant et le buffle.

profondément, s'accroupit dans une touffe de hautes herbes, et resta là immobile en retenant son haleine.

Le chariot qui s'avançait sur la route était celui du baas Dirk-Marcus. Ce riche boer, enchanté d'avoir fait un bon marché au Cap, en achetant la jeune Hottentote Trakosi un peu moins cher que ne lui eût coûté un médiocre cheval de selle, l'emmenait gaiement à Agter-Bruntjer-hoogt, où étaient situées ses immenses propriétés. Pendant tout le voyage, la pauvre jeune fille avait été bien triste et n'avait fait que pleurer, parce qu'elle pensait constamment au doux ami de son enfance, à Kiès, qui était né dans le même kraal qu'elle, à Kiès, qui était l'époux de son cœur. Par une bizarrerie que Dirk-Marcus ne put s'expliquer, dès que l'on fut arrivé dans le Camdebo, et surtout en approchant des rives de Klein-visch-rivier, la pauvre *t'gos*[1], qui jusqu'à cet instant avait singulièrement négligé sa personne, parut revenir tout à coup à la coquetterie de toilette ordinaire aux jeunes *tararé-khoès*[2].

Trakosi était fort bien faite, et pour l'élégance des formes elle eût pu le disputer à une Européenne. Ses grands yeux noirs étaient pleins d'expression et de douceur, et ses dents, blanches comme celles d'un hippopotame, tranchaient admirablement avec le rose foncé de ses lèvres et le brun clair de sa peau. Au Cap, on l'avait fait renoncer à l'usage qu'ont ses compatriotes de s'enduire le corps avec de la graisse de bœuf et de mouton. Cependant, avec une pommade faite de noir de fumée, elle s'était tracé une belle raie sur le front, et elle avait coloré ses joues en rouge vif avec une autre pommade de vermillon. C'était là une coquetterie fort modeste, si on la compare aux mille com-

1. Jeune fille. — 2. Hottentotes.

partiments bizarres et de couleurs tranchantes et variées dont ses compagnes ont l'habitude de se barbouiller le visage. Sur sa tête était posé un petit *t'aba,* ou chapeau en forme de cône tronqué, dont la calotte était en cuir noir, et le pourtour, large de quatre doigts, en peau de zèbre, orné avec profusion de *t'sintela* et de *lenkitenka,* rangs de verroteries blanches, jaunes et rouges. Sur son dos flottait avec grâce un beau *kros* en peau préparée à la graisse et dépouillée de son poil ; il était assez ample pour lui couvrir le dos et les côtés du corps, et il lui tombait jusqu'à la moitié des jambes par derrière. Elle portait un *neuyp-kros,* composé de trois petits *t'nétié* ou tabliers triangulaires posés les uns sur les autres, et dont le plus grand lui tombait jusqu'à mi-cuisse. C'est pour l'ornement de ce voile de la pudeur que les Hottentotes déploient le plus d'art et de coquetterie. Les grains de rasade de toutes les couleurs y sont artistement attachés, de manière à former des dessins, des compartiments et des mélanges de couleurs les plus éclatantes. Du reste, ces trois tabliers sont frottés de graisse avec le même soin que le *kros* et le bonnet. Trakosi avait aux bras et aux jambes une quantité d'anneaux de diverses sortes. Les uns étaient composés de plusieurs rangs de verroterie, comme le collier qui pendait à son cou ; les autres étaient en cuivre ; les plus communs, et elle en avait dix de ceux-là à chaque jambe, consistaient en des bandes de cuir de bœuf, séchées et battues au marteau pour leur donner la forme de cercles, de l'épaisseur d'un doigt. Ce sont ces derniers anneaux que plusieurs voyageurs sans critique ont pris pour des intestins de mouton. Enfin, la jeune fille avait développé tout le luxe d'une véritable fille du désert.

Le chariot, attelé de six paires de bœufs, était conduit par un *baster*[1], qui ne tenait ni guides, ni rênes, mais bien un grand fouet dont le manche avait plus de quinze pieds de longueur. Cet instrument, dont il se servait avec beaucoup d'adresse, lui suffisait pour diriger et maintenir son attelage. La voiture, assez grande pour contenir dix à douze personnes, était recouverte d'une banne en toile, ce qui lui donnait la tournure d'un énorme fourgon. Il y a peu d'années les plus riches propriétaires du Cap ne connaissaient pas encore d'équipage plus élégant. A mesure que l'on approchait des rives de Klein-visch-rivier, la douleur de la jeune fille prenait une physionomie tout à fait différente, et paraissait tourner à la curiosité, car, à chaque soupir qui s'échappait de son sein, à chaque minute, elle soulevait un pan de la banne et jetait un œil éperdu sur la campagne des environs.

— Ce que c'est pourtant que l'amour de la patrie! pensait Dirk-Marcus en bâillant; voilà cette pauvre enfant qui reconnaît le pays qui l'a vue naître, et cette nouvelle émotion lui fera peut-être oublier son premier chagrin; alors elle engraissera, et, ma foi, elle vaudra au moins cinquante rixdalers de plus. C'est une bien belle chose que l'amour de la patrie! disait alors le digne baas, qui, depuis trente ans, avait complétement oublié les marais de la Hollande où il était né.

Tout à coup Trakosi entend un cri singulier poussé dans la campagne, elle soulève convulsivement la banne, répond par un autre cri sauvage, s'élance à terre, disparaît, et Dirk-Marcus ne comprend encore rien à tout cela. Il se disposait à demander une explication aux six esclaves

1. Métis né d'une Hottentote et d'un blanc.



La voiture fut renversée et brisée.

qui accompagnaient son lourd équipage, lorsqu'une forte secousse suivie d'un choc terrible le culbuta sous le banc où il était assis. Il se sentit soulever avec son chariot et tout son bagage; puis la voiture fut renversée, brisée, et, fort heureusement pour le digne boer qu'il roula dans un fossé, ce qui le mit à l'abri des éclats de bois et de ferrures qui volaient sur la route avec un fracas épouvantable.

Quand tout ce vacarme eut cessé, Dirk se hasarda à lever la tête, et il vit les fragments de son équipage dispersés çà et là, ses bœufs qui couraient dans la plaine en traînant après eux les lanières rompues de leurs traits, et son cocher assis sur une roche, fumant tranquillement sa pipe et regardant tous ces débris d'un air assez indifférent.

Il lui fallait une explication; son Hottentot la lui donna avec un flegme parfait.

— Baas, lui dit-il, vous voyez là-bas ce gros buisson? le voyez-vous?

— Oui, coquin, lui répondit Dirk.

— Eh bien, reprit le cocher avec la même gravité, il y avait, caché dans ce buisson, un énorme rhinocéros et un jeune boschjesmen, qui probablement se sont pris de dispute. Le jeune homme a lancé une sagaie au t'nabap, et il a poussé en même temps le cri que vous avez entendu, comme pour se faire reconnaître au monstre et s'en faire poursuivre, ce qui n'a pas manqué d'arriver. Maître! je vous assure que ce gaillard est aussi courageux que leste, car moi qui...

— Après, après?

— Eh bien, après, le boschjesmen s'est mis à courir directement vers notre chariot, ayant à ses trousses

l'horrible monstre qui traînait sa sagaie enfoncée dans ses flancs. Vous souvenez-vous, baas, de ce jour où...

— T'katsi! finiras-tu ces bavardages pour me répondre catégoriquement?

— *Solo naha*[1]? dit le baster en laissant échapper de sa bouche une longue bouffée de fumée; puis il reprit : Quand notre homme, qui était serré de près par le t'nabap, fut près de notre chariot à le toucher avec la main, d'un bond léger il se jeta sur le côté, passa derrière et reçut dans ses bras Trakosi qui s'y jeta à demi morte de frayeur. Pendant que le rhinocéros furieux renversait et brisait notre équipage, le boschjesmen continuait à courir comme un kouagga[2], avec autant de légèreté que s'il n'avait pas porté sa jolie proie.

— Et Trakosi ne disait rien? Elle ne se débattait pas dans les bras de son ravisseur?

— Mais non; tout ce que j'ai pu voir, c'est qu'elle ne pleurait plus, et qu'elle avait passé ses deux jolis bras autour du cou du *t'go*, sans doute dans la crainte de tomber. Tenez, au moment où vous êtes sorti de votre trou pour m'interroger, je les apercevais encore dans une clairière de la forêt, au bas de cette colline; un beau jeune homme, ma foi!

— Et mes Hottentots, où sont-iis?

— Maître, vos fidèles kobbo ont profité de l'occasion pour piller vos marchandises, et ils se sont sauvés dans les bois.

1. Contre qui êtes-vous en colère?

2. *Equus quaccha*, Gml., espèce de cheval sauvage, un peu moins grand que le zèbre et rayé à peu près de la même manière.

— Ah! c'est bien heureux que tu n'en n'aies pas fait autant.

— Maître, je suis un baster libre et non un kobbo. Si j'eusse été votre esclave, vous ne seriez jamais sorti du trou où vous étiez tout à l'heure blotti.

Dirk-Marcus fit une horrible grimace, grinça des dents et poussa un bruyant soupir, mais il ne répondit rien, car son fusil était brisé.

— Oui, mijn-heeren[1], disait Dirk-Marcus, le riche propriétaire d'Agter-bruntjes-hoogte; je vous répète que tous ces sauvages sont de la canaille; qu'ils m'ont ri au nez lorsque je leur ai demandé aide et secours contre un rhinocéros et un boschjesmen, dont l'un m'a brisé mon chariot, et l'autre m'a enlevé une magnifique esclave qui valait au moins deux cents rixdales, y compris son kros, son t'aba, son neuyp-kros, ses trois *t'nelie* brodés de *lentikenta*, ses colliers, ses bracelets et ses anneaux. Les droits que nous avons sur ces viles créatures (soit qu'ils viennent du diable ou d'ailleurs, et je m'en moque) n'en sont pas moins réels, puisque nous avons soumis leurs peuplades depuis plusieurs siècles. Je vais vous conter cela.

Alors, tous les indolents mijn-heeren, assemblés dans la salle à manger de Dirk, chargèrent leurs pipes et se placèrent autour de la table à thé. Assis sur le bord d'une chaise, le corps un peu penché, la jambe gauche posée sur le genou droit, la tête soutenue par la main gauche avec le coude appuyé sur le genou, de la main droite ils empoignèrent leur jambe gauche, et, dans cette attitude favorite des colons, ils se préparèrent, en fumant, à écouter avec attention. Dirk toussa, cracha et dit :

1. Messieurs.

— En 1493, Jean, roi de Portugal, envoya son amiral Bartholomée Diaz faire des découvertes le long des côtes d'Afrique, et cet amiral vit, pour la première fois, mais sans y débarquer, le cap de Bonne-Espérance, jusqu'alors inconnu. Comme, dans ces parages, sa flotte fut plusieurs fois battue par la tempête, il nomma cette terre cap de toutes les Tourmentes (*cabo dos Totos Tormentos*). Le roi Jean, qui probablement lisait mieux dans l'avenir que son amiral, changea ce nom en celui de cap de Bonne-Espérance, que ce promontoire a conservé depuis. Rio-del-Infante, autre amiral portugais, fut le premier qui osa débarquer sur cette terre étrangère, en 1498, et, sur le rapport qu'il en fit au roi Emmanuel, ce monarque y envoya une colonie. Mais les Portugais s'imaginèrent que les sauvages Hottentots devaient être des anthropophages, et n'osèrent pas se fixer dans le pays. Ils y revinrent cependant une seconde fois, sous les ordres de Francis d'Almeyda, et ils s'y conduisirent si maladroitement, qu'ils se firent tous massacrer par les naturels, sans en excepter leur chef, dans une bataille rangée. Honteux de ce désastre, les Portugais résolurent, non pas de le réparer, mais de s'en venger. En conséquence, deux ans après ils revinrent au Cap, et débarquèrent avec tous les signes d'amitié qui pouvaient leur concilier la bienveillance des Hottentots. On savait que ces stupides barbares avaient un goût prononcé pour les métaux, et surtout pour le cuivre. Les Portugais les comblèrent de joie en leur faisant présent d'un gros canon de bronze qu'ils descendirent sur le rivage. Les Hottentots, après s'être épuisés à témoigner leur reconnaissance, attachèrent deux longues cordes à la bouche du canon, et cinq ou six cents d'entre eux se mirent à le traîner, pen-

dant que les autres marchaient devant en triomphe. Ce que ces brutes ne savaient pas, c'est que la machine meurtrière était chargée à mitraille jusqu'à la gueule. On mit bravement le feu à la pièce, qui, enfilant en droite ligne la rangée d'hommes qui la traînaient, en fit une horrible boucherie. Presque tous furent tués ou mutilés d'une manière affreuse, et les Portugais profitèrent de cette épouvantable confusion pour se retirer à la hâte sur leurs vaisseaux, mettre à la voile et se sauver pour ne plus revenir. Les Hollandais, qui, depuis 1600, abordaient au Cap en allant et revenant des Indes orientales, comprirent parfaitement l'importance de cette position, et y fondèrent, en 1650, un établissement qui, depuis cette époque[1], s'est élevé au plus haut degré d'opulence. Nous autres boers, pâturagers, laboureurs ou vignerons, nous saurons augmenter encore la prospérité de notre nouvelle patrie tant que nous aurons du courage et des esclaves, et, grâce au ciel, l'un et l'autre ne nous manqueront jamais.

Toute la société applaudit à l'éloquence de Dirk, en vidant, les uns quelques tasses de thé, les autres quelques verres de vin de Constance.

— Quant au courage, dit Flip, fils de Markus, il est certain que nous en avons; mais, mon père, il n'en est pas de même des esclaves, et depuis l'aventure du chariot...

— Chut, chut, Flip; nous n'en manquerons pas longtemps, c'est moi qui vous le dis.

Puis Dirk se retourna vers sa société, fit signe de la

1. La colonie du Cap appartient aujourd'hui aux Anglais et, malgré les démêlés quelquefois sanglants des boers avec leurs nouveaux maîtres, son opulence n'a fait qu'augmenter jusqu'à ce jour.

main pour demander aux dames un peu de silence, et il ajouta :

— Je vous ai invités, mijn-heeren, pour vous faire une proposition, et la voici : vous saurez d'abord que cette jolie Jenny Prinstlo, que vous voyez là auprès de ma femme, et qui baisse les yeux en faisant mine de ne pas m'entendre, est la fiancée de mon fils et sera sa femme dans huit jours. Son père Prinstlo et moi, nous donnons à nos enfants une belle habitation, bien bâtie, bien meublée, entourée de terres défrichées, ainsi que de vertes prairies où paissent de beaux troupeaux, l'un de bœufs et de génisses, l'autre de moutons. Il ne manquera donc à nos enfants, pour qu'ils soient heureux, que des esclaves, et c'est positivement là le nœud de l'affaire. Or, mes chers voisins, j'ai appris de plusieurs basters vagabonds, et entre autres du sorcier Paloo, auquel j'ai donné un agneau pour récompense, j'ai appris, dis-je, qu'une troupe de boschjesmen est venue s'établir depuis quelques jours dans une forêt des Sneeuwbergen[1], à quelques lieues d'ici. Comme vous manquez tous de laboureurs et de bergers, ainsi que moi et mes enfants, nous saisirons, si vous m'en croyez, l'occasion de nous en procurer à bon marché, c'est-à-dire en échange de quelques coups de fusil. Du reste, l'affaire ne sera qu'un jeu, une plaisanterie sans inconvénients et surtout sans danger, où nous pourrons nous faire accompagner de nos femmes et de nos enfants pour les amuser, car la horde ne se compose que de deux cents sauvages au plus, et nous sommes ici quinze gaillards qui ne manquons ni de poudre à tirer ni d'adresse. Ce

1. Les montagnes Neigeuses.

sera une véritable partie de plaisir, et, que diable! il faut bien donner un peu de distraction à nos femmes et à nos filles. Eh bien, Jenny, qu'en dites-vous? serez-vous des nôtres?

— Certainement, répondit la jeune fille. Cependant, il me semble qu'il peut y avoir un peu de cruauté à détruire une population douce et innocente, après l'avoir chassée des terres que Dieu lui avait données.

— Ma fille, s'écria le vieux Prinstlo, il faut que Flip t'aït fait tout à fait tourner la tête avec ses *sentimentaleries*, car tu déraisonnes complétement. Quoi! tu nommes doux et innocents des sauvages que nous ne pouvons déterminer à travailler pour nous qu'à force de coups de bâton! des barbares qui se sauvent dans les bois plutôt que de vivre en famille dans nos habitations! des êtres féroces qui nous envoient des flèches empoisonnées quand nous allons les traquer dans leurs âpres rochers! des brutes qui ont la peau noire, tandis que nous l'avons blanche!

Ce dernier argument fit grande sensation dans l'assemblée, surtout chez les dames. Flip posa sa pipe sur la table, développa sa taille athlétique en se dressant tout de son haut, prit une pose à effet, et, jetant à Jenny un coup d'œil de connivence, il se hasarda au point de dire :

— Mijn-hereen, tout jeune que je suis, j'ai réfléchi quelquefois à nos relations journalières avec les anciens habitants de notre nouvelle patrie. Qu'on les repousse dans les montagnes, c'est bien, car la terre appartient à tout le monde ; qu'on les fasse travailler, c'est encore mieux, car, ainsi que le dit notre pasteur, l'oisiveté est la mère de tous les vices ; mais les tuer, mijn-hereen ! cela me paraît un peu trop sévère, car enfin ce sont nos frères, ce sont

des humains, des êtres de la même espèce que nous, des hommes comme nous, et...

Flip ne put continuer, car une hilarité bruyante s'était emparée de son auditoire; chacun pouffait de rire, et le pauvre jeune homme, tout à fait désappointé, fut obligé de couper court à son éloquence. Comme cet enfant du désert était brave et vif, il fut sur le point de se fâcher; mais, pendant sa courte hésitation, il sentit une petite main blanche, celle de Jenny, s'appuyer sur la sienne, et sa colère avorta. Il s'assit à côté de sa fiancée sans dire mot, reprit sa pipe sur la table, et, rejetant la tête en arrière, lança deux ou trois bouffées de tabac vers le ciel.

— Ma foi, mon pauvre Flip, dit Gert-Skepper, le chasseur d'éléphants, tu me ferais plutôt croire que je suis le frère d'un ours blanc que celui d'un Hottentot noir et graisseux. Mais reprenons la discussion d'un point de vue plus élevé. En considérant la position équivoque dans laquelle se trouvent les boers de cette colonie, je pense qu'en bonne politique nous devons continuer l'œuvre commencée. Que signifie cette ordonnance des gouverneurs du Cap, qui défend aux Hottentots de posséder un cheval et un fusil, tandis qu'ils savent dresser à la selle et à la course des bœufs qui le disputeraient en vitesse à nos meilleurs chevaux de chasse, et que des marins anglais, prétendus contrebandiers, les fournissent otensiblement d'armes et de munitions? Je vous le dis, mijn-hereen, si nous n'achevons d'exterminer cette race hottentote moitié homme et moitié singe, jamais nous ne vivrons tranquilles dans nos habitations; et puis, que deviendrait cette liberté que nous sommes venus chercher dans les bois et les déserts, si, après s'être emparés du Cap d'une manière ou d'une

autre, comme ils ne peuvent manquer de le faire, les Anglais achevaient d'armer cette canaille sauvage et nous la jetaient sur les bras pour vaincre notre résistance et nous plier sous le joug de leur démoralisante civilisation[1]? Quant à moi, je suis tout à fait du sentiment de Dirk-Markus, et, dussé-je y aller seul, demain je rends visite aux boschjesmens, et je saurai si, malgré mes soixante ans, j'ai encore la main ferme et le coup d'œil juste.

— Nous irons tous! s'écrièrent les conviés de Markus.

— Ce sera amusant! dirent les dames; nous irons aussi.

Alors Flip promit galamment à Jenny de lui prêter, pour la chasse du lendemain, un petit cheval fort doux, quoique vif et léger comme une antilope. La jeune fille le remercia en souriant, dit qu'elle porterait sa petite carabine anglaise, et tout fut convenu.

Ce que je dois ajouter ici ne paraîtra pas le moins étonnant : c'est que les boers que je viens de mettre en scène composaient l'élite du pays, et étaient de très-honnêtes gens. Les dames étaient pieuses, bonnes ménagères, épouses chastes et fidèles autant que tendres mères. Jenny était une bonne créature, pleine de douceur et de bonté, même quand elle portait en bandoulière sa petite carabine anglaise, et qu'elle pressait avec ses talons les flancs haletants d'un léger coursier africain. Flip était un brave garçon, qui plusieurs fois avait lutté corps à corps avec le lion du désert, mais qui n'aurait pas osé contrarier un enfant; Dirk-Markus lui-même n'eût pas prêté un écu avec usure à un de ses voisins; tous, enfin, étaient inca-

1. Gert-Skepper prophétisait positivement ce qui est arrivé.

pables de faire le mal avec connaissance de cause. Que pouvait-il donc y avoir entre eux et la race noire?... Un préjugé entretenu par le démon de l'intérêt.

Laissons là les baas se préparer par maintes libations à la chasse du lendemain, et voyons ce qui se passa dans les montagnes de Sneeuwbergen peu de jours après celui où le chariot de Dirk-Markus fut brisé par un rhinocéros. C'est ici que je me trouve embarrassé, car, si jamais vous n'avez entendu gronder la foudre sous les tropiques, comment ferai-je pour vous faire comprendre une tempête d'Afrique? Et cependant de petits nuages blancs s'amoncelaient sur la montagne de t'Korka, au pied de laquelle jaillissent les huit sources de la Groote-visch-rivier. L'atmosphère s'épaississait, et le ciel devenait de plus en plus plombé, sans qu'aucun voile nuageux pût servir à expliquer ce phénomène. L'air était lourd, calme, électrique, étouffant. Le silence de mort qui, en cet instant, régnait dans ces âpres rochers n'était interrompu de loin en loin que par les sourds grondements du tonnerre, les rugissements du lion ou du léopard, et les sinistres hurlements de la hyène. A une chaleur vaporeuse, suffocante, succéda bientôt une légère brise froide ; puis les petits nuages de t'Korka s'entassèrent, devinrent noirs et glissèrent avec rapidité sur la pente de la montagne. Le vent s'éleva, mugit bientôt à travers les forêts de mimosas; des éclairs effrayants sillonnèrent dans tous les sens un ciel devenu noir et ténébreux. Les terribles éclats de la foudre se succédaient avec une rapidité épouvantable et brisaient avec furie les pitons rocheux des Sneeuwbergen, tandis qu'un déluge de pluie mêlée à des grêlons de la grosseur du poing inondait la campagne et hachait les arbres des

forêts. Tâchez de suppléer, par tout ce que votre imagination peut vous représenter de plus terrible, à ce que ma description a de pâle, d'incomplet, et vous n'aurez encore qu'une faible image d'un orage du cap des Tourmentes.

Or, pendant cette scène de bouleversement, deux pauvres jeunes gens étaient blottis dans un trou de rocher, leur demeure ordinaire, à peine assez grande pour les mettre à l'abri de la pluie. Quand la tempête fut un peu apaisée, le jeune homme prit la parole :

— Ma chère Trakosi, ma bien-aimée, disait-il, pourquoi ton cœur se laisse-t-il blesser par les serres douloureuses de la peur? Que crains-tu? ne suis-je pas là pour te défendre? Regarde; voilà mes sagaies dont j'ai affûté la pointe d'acier sur le roc, voilà mon arc; avec des roseaux que j'ai été moi-même cueillir dans le t'Kam-t'kay[1] j'ai fait vingt flèches barbelées qui sont dans ce carquois d'écorce; je les ai empoisonnées avec la dent mortelle du céraste cornu[2] et avec le suc vénéneux de l'euphorbe. Je ne manque jamais de frapper le but à trente pas quand je lance mon kirris[3]; cette voûte de roc t'abrite du t'goulou[4], mes sagaies savent repousser le gouka[5], l'intaï[6] et le touna[7], et la voix de l'orage a fait fuir le t'gamma[8] jusque dans ses plus profondes retraites. Que crains-tu?

1. Nom que les Hottentots donnent à la Groote-visch-rivier.

2. Sorte de vipère dont la morsure, aussi dangereuse que celle d'un serpent à sonnettes, donne la mort en quelques minutes.

3. Le kirris est une petite massue, quelquefois un simple bâton long de dix-huit pouces, que les Hottentots sauvages lancent avec assez d'adresse pour abattre une pintade au vol à vingt ou trente pas de distance. — 4. Le tonnerre.

5. La hyène rayée, *canis hyæna,* Lin., *hyæna vulgaris,* G. Cuv.

6. Espèce de jackal, *canis mesomelas*, Lin.

7. La hyène peinte, *canis pictus,* Desm. — 8. Le lion.

— Kiès, répondit la jeune fille, je ne crains ni la tempête, ni la hyène, ni le lion, quand je suis auprès de toi; mais hier, pendant que tu chassais, le sorcier Paloo est venu dans ma grotte et m'a demandé un collier de verroterie pour m'apprendre ma destinée et la tienne; je le lui ai donné, et voici ce qu'il m'a dit : « Jeune t'gos khoekoep[1], mon esprit plane dans la plaine et dans la montagne, dans le passé et dans l'avenir; je ne vois que des chaînes et du sang. Les yeux de tes t'kangs, de tes t'kana et de tous tes sanna[2] couleront comme la fontaine saumâtre de t'Karka[3], et leurs larmes seront amères. Tes yeux pleureront aussi, car mon esprit voit d'ici les boers d'Agter-bruntjes-hoogt qui sellent leurs chevaux et chargent leurs lourdes carabines. Je te le dis, jeune fille, malheur aux kobbo réfugiés des forêts de Sneeuwbergen s'ils n'écoutent ma voix et ne me donnent du tabac et des brebis! »

— Le baster Paloo t'a dit cela?

— Il me l'a dit, et tu sais que nos sorciers voient dans l'avenir[4].

— Je n'en doute plus, Paloo est plus qu'un fripon et un charlatan, c'est un traître et un espion.

En achevant ces mots, Kiès mit deux doigts dans sa bouche et poussa un sifflement si aigu, qu'il retentit dans les rochers à un quart de lieue à la ronde. Une minute après, des sifflements semblables répondaient au sien de

1. Jeune fille hottentote.
2. De tes sœurs, de tes frères et de tous tes parents.
3. Une des sources de la t'Kamt-kay.
4. Les Hottentots n'ont aucune idée religieuse, et cependant, par une de ces bizarreries extraordinaires de l'esprit humain, ils croient fermement aux sorciers, aux magiciens et aux sorts.

tous les côtés de la montagne, et deux cents boschjesmens, hommes, femmes et enfants, sortirent à la hâte des profondes cavernes où ils se tenaient cachés depuis quelques jours.

Tout près de la grotte de Kiès était une petite clairière où s'assemblait ordinairement le conseil général de la horde, quand un événement imprévu l'obligeait à délibérer. L'orage qui venait de cesser avait rafraîchi l'air et ranimé la végétation languissante; le soleil radieux sortait, avec tout son éclat, de derrière les nuages emportés par le vent, et faisait étinceler, comme autant de diamants, les gouttes d'eau que la pluie avait épanchées sur le feuillage. Au milieu d'un tapis de verdure riante, formé par cent espèces de ficoïdes, de bruyères, de protées, brillaient les grandes corolles en entonnoir de la watsonie rose[1], les fleurs labiées et éclatantes de l'antholyse en masque[2], les couleurs aussi vives que variées des élégantes ixies, des glaïeuls, des amaryllis, des euphorbes, des odorantes hermanies et de mille autres plantes toutes cultivées avec tant de soins et de peines dans nos serres d'Europe[3]. A travers les jolis corymbes d'un bleu d'azur de la witsenie[4], perçaient les longues hampes de la vieusseuxie[5] aux belles

1. *Watsonia rosea,* Kar. — 2. *Antholysa ringens.* Hort.

3. Les plantes les plus jolies et les plus communes de cette contrée appartiennent principalement aux genres *protea, erica, cornus, gnaphalium, gnidia, echium, phylica, brunia, periploca, myrica, clifortia, calla, thesium, polygala, hermannia, aster, orobanche, mesembryanthemum, osteospermum, arctotis, stapelia, calendula, othonna, diosma, stilbe, indigofera, crassula, erinus, selago, manulea, chironia, ixia, gladiolus, moræa, oxalis, antirrhinum, iris,* etc. Cette courte nomenclature me paraît suffisante pour donner au lecteur botaniste une idée exacte de la végétation de ces contrées.

4. *Witsenia corymbosa* Sm. — 5. *Vieusseuxia, glaucopis,* Hort. *Iris pavonia,* Cert.

fleurs blanches tachées de bleu. Çà et là de charmantes immortelles jaunes[1] à involucre rose se fanaient sur leurs tiges mourantes et, comme les immortalités littéraires de notre siècle, finissaient par disparaître sans laisser même un souvenir. Cette clairière pittoresque était placée au milieu d'une vaste et sauvage forêt, dans laquelle on ne pouvait pénétrer qu'en suivant les mille détours des sentiers qui y avaient été tracés par les pieds des éléphants. Là, le cunonia aux feuilles ailées[2] et aux corolles blanches mêlait ses jolis corymbes au feuillage gracieux des galés aromatiques[3], dont les fruits sont couverts d'une cire verte propre à faire des bougies. Le sophora[4] aux fleurs papilionacées protégeait de son ombre le précieux indigotier qui fournirait une magnifique teinture bleue à des hommes plus industrieux que des colons hollandais. Le schotia[5] étalait avec une sorte d'orgueil ses fleurs d'un rouge éclatant; l'utile gommier[6], au feuillage léger et gracieux, dominait les arbres de la forêt; des cornouillers, dont les fruits d'un rouge de corail servent de nourriture aux singes, prêtaient l'appui de leurs branches au périploca[7] à pétales pourpres tachées de blanc, cette jolie liane des. forêt africaines. Enfin, un grand nombre d'arbres touffus, mais peu élevés, la plupart épineux, formaient, avec leurs rameaux entrelacés, une barrière impénétrable, dont les buffles, les rhinocéros et les éléphants pouvaient seuls percer l'épaisseur.

Kiès et Trakosi, qui s'étaient rendus dans la clairière,

1. *Gnaphalium eximium,* Lin. — 2. *Cunonia capensis,* Lin. — 3. *Myrica cordifolia,* Lin. — *M. quercifolia,* Lin. — *M. serrulata,* Lam. — 4. *Sophora capensis,* Lin. — 5. *Schotia speciosa,* Jacq. — 6. *Mimosa nilotica,* Lin. — 7. *Periploca angustifolia,* Lab.

ne tardèrent pas à voir arriver, marchant un à un et sur une seule file, les sauvages boschjesmens qui composaient les restes d'une horde jadis nombreuse et florissante. Tous étaient dans l'inquiétude, car le sifflet de leur chef ne les appelait jamais que dans de graves circonstances. Ils marchaient la tête basse et l'air soucieux, en fumant, hommes et femmes, leur *t'nov* chargée, non de tabac, car ils étaient trop pauvres pour pouvoir se procurer une marchandise aussi précieuse, mais de feuilles de chanvre, qui d'ailleurs produisent à peu près les mêmes effets narcotiques. Les femmes portaient leurs petits enfants dans une sorte de capuchon formé par leur kros et pendant derrière leur cou. La figure rieuse de ces noirs marmots, dont la tête de singe se montrait seule à l'ouverture de cette sorte de sac, contrastait d'une manière frappante avec la physionomie triste et abattue de leurs mères. Quand tous les sauvages furent dans la clarière, ils formèrent un grand cercle et s'assirent en silence, en attendant respectueusement que leur chef prît la parole.

Ce pauvre Kiès, que nous avons vu dans un dure esclavage, que nous avons suivi dans un long et pénible voyage, qui aurait pu servir de type à toutes les misères humaines, n'était cependant ni plus ni moins que le fils d'un roi, et, si je ne vous l'ai pas dit plus tôt, c'est que vraiment cela n'était pas d'une si grande importance, vu que chez les colons africains et américains on rencontre très-souvent des fils de roi qui étrillent les chevaux, conduisent le cabriolet, font la cuisine ou piochent la terre chez les maîtres qui les ont achetés[1]. A son retour dans les mon-

1. Sparmann, tome II, page 20, dit: « A *Apis-rivier* je vis un vieux *boshi* avec sa femme, qui régnait encore quelques mois auparavant sur

tagnes de Sneeuwbergen, Kiès avait succédé à la puissance de son père, mort de misère pendant la longue absence du prince royal son fils. Or, vous devez trouver extraordinaire qu'un roi soit mort de misère sur le trône, parce que ce n'est ni à Paris, ni à Londres, ni à Saint-Péterbourg, ni à Berlin que vous avez pu prendre des idées bien nettes sur la royauté hottentote. Je vais donc vous dire ce que c'est : un roi hottentot n'a pas de royaume, car il change de territoire avec tous ses sujets toutes les fois que de fortes pluies ont inondé la contrée, ou que la sécheresse a dépouillé la terre de sa verdure ; d'où il résulte qu'il peut changer ses États de place trois ou quatre fois par an, selon le cours des saisons, sans faire de conquête et sans que personne y trouve à redire. Un roi hottentot a le droit de commander à la guerre pourvu qu'il combatte au premier rang et corps à corps. Il a le droit de rendre justice toutes les fois qu'on veut bien se soumettre à sa décision, et si l'une des parties n'est pas contente du jugement, elle envoie promener le monarque et va se faire juger de nouveau par des arbitres choisis parmi les anciens de la horde. Il a le droit de diriger la marche pendant les migrations de la tribu, si la tribu veut bien se laisser diriger par lui. Enfin, il a le droit de donner des conseils, même quand on ne lui en demande pas, et celui de faire les frais d'un festin public, quand il est assez riche pour cela. Du reste, on a pour lui beaucoup de respect, c'est-à-dire que, quand il passe, on le salue d'un *t'abé, t'kou t'koi*[1]. Pour des revenus, des listes

plus de cent *boshis* (boschjesmens) ; mais le fermier qui les avait pris les avait transférés de cette principauté à l'état de berger, en leur confiant la garde de quelques centaines de moutons. »

1. Bonjour, capitaine.

civiles, des contributions, il n'en est nullement question, et toutes les propriétés royales se bornent à une hutte comme celle du dernier de ses sujets, à quelques vaches et quelques moutons que Sa Majesté soigne de ses propres mains et qu'elle nourrit comme elle peut. Aussi, pour obtenir la haute protection d'un de ces potentats africains, il ne s'agit que de lui faire présent d'un veau ou d'une demi-livre de tabac. Un royaume hottentot a bien une capitale, si vous voulez, mais une capitale portative, ambulante, qu'on peut changer de place en vingt-quatre heures sans la moindre difficulté. Cela ne s'appelle ni une ville, ni un village, ni même un hameau, mais tout simplement un *kraal*, comme je vais vous le décrire.

Lorsqu'une horde hottentote a fixé le lieu de son domicile, ordinairement au pied d'une colline boisée, à proximité d'un ruisseau ou d'une fontaine d'eau douce, le chef commence à tracer un grand cercle, sur la circonférence duquel il marque à chacun la place de sa hutte, dont la porte regarde le centre du cercle. Il résulte de cet arrangement que, toutes les huttes se touchant ou étant du moins liées entre elles par une forte palissade, le centre du kraal forme une vaste cour où le bétail est renfermé pendant la nuit. Quelques huttes ont quelquefois une forme oblongue; plus généralement elles sont circulaires et ressemblent passablement à des ruches d'abeilles. Chacune peut avoir dix-huit à vingt-quatre pieds de diamètre; mais leur toiture est si basse, que bien rarement un homme peut s'y tenir debout, même au milieu, où se trouve le foyer. La porte, haute tout au plus de trois pieds, est la seule ouverture par où entre le jour et sort la fumée. Cette distribution n'est jamais une incommodité pour un Hottentot, qui sait

se baisser et ramper à quatre pattes ; accoutumé à la fumée dès son enfance, il la voit s'épaissir et tourbillonner autour de lui sans en être fatigué. Couché au fond de sa hutte et ramassé tout entier sous sa peau de mouton, comme une tortue sous sa carapace, il ne met le nez dehors que pour remuer le feu, pour allumer sa pipe, ou pour retourner le morceau de viande qu'il a mis à griller sur les charbons. Le Hottentot se procure très-facilement les matériaux dont il construit sa hutte, et sait les assembler avec beaucoup d'adresse ; ils consistent en branches d'arbres entrelacées et en nattes qui recouvrent entièrement toute la cabane. Ces nattes, d'un travail fort propre, sont faites d'une espèce de cannes ou roseaux placés parallèlement et attachés ensemble au moyen de nerfs ou de boyaux ; il peut les faire aussi longues qu'il le veut et aussi larges que la grandeur des joncs le permet, c'est-à-dire de six à dix pieds. Quand il change de demeure, il abat sa maison, il charge ses bœufs de ses branches, de ses nattes et de ses peaux, puis il va la rebâtir ailleurs, et tout cela dans l'espace de vingt-quatre heures.

Mais, je m'aperçois que je fais ici une digression inutile, puisque les pauvres boschjesmens, que nous avons laissés dans la clairière, étant continuellement poursuivis comme des bêtes fauves et forcés d'errer de montagne en montagne et d'habiter les antres des rochers, ne peuvent avoir ni kraal, ni hutte ; c'est à peine s'ils conduisent avec eux quelques maigres bœufs et quelques vaches qui leur fournissent le lait dont ils nourrissent leurs femmes et leurs enfants. Ils ne boivent jamais le lait tant qu'il est doux : aussitôt qu'il est trait, ils le mêlent avec d'autre lait caillé et le conservent dans un sac de cuir, en peau de veau,

dont le côté velu, qu'ils regardent comme le plus propre, est tourné en dedans. Du reste, les Hottentots libres ont la même habitude, et même quelques boers ont adopté cet usage.

Lorsque tous les boschjesmens, assis dans la clairière, eurent fumé un instant en silence, Kiès se leva, et dit :

— Zika t'aï[1], vous savez tous que j'aime Trakosi et que cette jeune fille m'aime ; il est donc raisonnable que je l'épouse. Hier, son père et sa mère m'ont permis de la conduire dans la caverne que j'habite ; elle y est venue, nous y avons passé la nuit, et elle consent à devenir ma femme ; je vous ai appelés pour être témoins de mon mariage.

Aussitôt un vieux parent de la jeune fille se leva, la prit par la main, et la conduisit à quelques pas. Toutes les femmes la suivirent et s'accroupirent autour d'elle. Le même individu vint prendre Kiès et le plaça de même au milieu d'un cercle formé par les hommes accroupis. Alors il frotta les deux jeunes gens avec de la graisse parfumée de bouckou, il les barbouilla de craie rouge, puis Trakozi passa dans le cercle où était Kiès, et le vieux parent prit la parole et leur dit :

— Puissiez-vous vivre heureux ensemble ! Puissiez-vous avoir un fils avant la fin de l'année ! Puisse-t-il être un bon chasseur et un bon guerrier !

Ainsi fut conclu le mariage, sans autre cérémonie[2] ; mais, selon l'usage, Kiès fit amener un bœuf que l'on tua pour le manger, et chaque convive eut la liberté de s'em-

1. Mes frères.

2. Un auteur mal informé, et plusieurs autres d'après lui, ont parlé d'une autre cérémonie aussi bizarre que malpropre, qui se ferait conjointement avec celles que je viens de mentionner ; mais des voyageurs modernes, plus dignes de foi, ont réfuté cette niaiserie de Middleton.

parer d'une partie de sa graisse pour s'en frotter. Un bon repas, si rare chez les malheureux boschjesmens, qui souvent sont menacés de mourir de faim dans le désert, joint au plaisir d'avoir marié un jeune chef qu'ils aimaient, les mit en joie, et bientôt ils improvisèrent une fête qui dura une grande partie de la nuit. Comme je ne pense pas que mon lecteur ait assisté à une fête hottentote, je vais essayer de lui en faire une courte description.

Avant de vous parler de la danse, il faut d'abord vous dire quelque chose de l'orchestre qui la dirige. Quatre musiciens le formaient. L'un jouait de la *t'goerra*, l'autre du *t'guthe*, un troisième du *t'koi-t'koi*, et le quatrième chantait. La t'goerra consiste en une espèce d'arc, en forme d'archet, d'un pied de longueur, tendu par une belle corde de fil, à l'une des extrémités de laquelle est fixé, sur la même ligne, un tuyau de plume d'un demi-pouce de longueur. Le musicien appliquait sa bouche à la plume, et, retirant fortement son haleine, il faisait frémir cette plume, ce qui produisait un son grimaçant assez fort.

Le t'guthe est une sorte de violon consistant en un seul morceau de bois sur lequel sont tendues trois ou quatre cordes. L'artiste en joue avec un archet et en tire des sons au hasard.

Le t'koi-t'koi n'est rien autre chose qu'un tambour fait d'une peau tendue sur une calebasse ou sur un tronc d'arbre creusé. On en joue en frappant sur la peau avec une baguette ou avec les doigts.

On conçoit qu'avec de pareils instruments, et les Hottentots n'en connaissent pas d'autres, on ne peut faire que du bruit, sans aucune sorte de modulation. Aussi ne s'en

servent-ils guère que pour accompagner, et leur chant seul a une mélodie. Mais, il faut le dire, cette mélodie monotone n'est guère plus avancée que leur musique instrumentale, et encore ne s'en servent-ils que pour chanter des paroles qui n'ont aucun sens; en voici un échantillon complet, comprenant un air entier. (Voir page 208).

Une vieille femme chantait *piano* les deux premières mesures, et les garçons et les filles répondaient par la dernière mesure, chantée *staccato* et en chœur.

Aussitôt que commença la musique, les amateurs de danse prirent place. Ils ne faisaient preuve ni d'art ni d'agilité, car leur danse, pêle-mêle, ne consistait qu'en un mouvement des pieds modéré ou même assez lent, tandis que, de temps à autre, chaque danseur agitait doucement un petit bâton qu'il tenait à la main.

D'autres, toujours sur le même air, se prirent par la main et dansèrent doucement en rond autour d'une seule personne d'abord, puis de plusieurs, placées dans le cercle; ces dernières s'agitaient d'un mouvement plus vif et plus pressé. Ce qu'il y avait de plus curieux, c'était de voir les pauvres enfants, suspendus à trois ou quatre pieds de hauteur, dont les petites têtes étaient agitées en dedans et en dehors du sac attaché au manteau de leurs mères, qui dansaient comme de jeunes filles. Loin de se chagriner d'un si rude exercice et d'avoir peur de tomber, ces malheureux marmots y prenaient beaucoup de plaisir, et, toutes les fois que leurs mères sortaient de la danse pour se reposer, ils se mettaient à pleurer et à crier de toutes leurs forces.

Quand ces danseurs étaient fatigués, ils allaient s'asseoir autour des feux, où plusieurs groupes faisaient cuire

la *t'nora*[1] dans des marmites de cuivre, ou griller des tranches de bœuf sur les charbons ardents. D'autres jeunes gens prirent la place pour exécuter la *t'gorloka,* ou danse du babouin. Aussitôt, la musique fit un vacarme épouvantable, cherchant à imiter les cris aigus de vingt singes qui se battraient à outrance. Pendant ce temps-là, les danseurs sautaient, cabriolaient, tantôt seuls, tantôt deux à deux ou plusieurs ensemble; ils marchaient quelquefois à quatre pattes, se tortillaient, et prenaient toutes les attitudes extraordinaires et grimacières qui leur passaient par la tête, aux acclamations de toute la horde qui les entourait. Mais ce qui excitait une admiration poussée jusqu'à l'enthousiasme, c'étaient ceux dont les gestes grotesques et les grimaces se rapprochaient davantage des habitudes des babouins[2]. On exécuta aussi la danse des *t'oi* ou des abeilles, beaucoup moins vive et moins bruyante, et pendant laquelle les acteurs font un petit bourdonnement pour imiter le vol de ces insectes.

On voyait autour des feux quelques Hottentots jouer au quadrille, en chantant d'une voix monotone ces paroles dont eux-mêmes ne comprennent pas le sens : *hei prouha prhanka, hei prouha t'hei, hei prouha ha.* Deux ou quatre, assis par terre en face les uns des autres, agitent continuellement les bras en haut et en bas, les croisant quelquefois mutuellement. L'un imagine des mouvements, et les autres sont obligés de l'imiter en faisant les gestes, mais sans que leurs bras touchent les siens. Celui qui

1. Ils nomment ainsi une sorte de ragoût composé de viande coupée en petit morceaux avec un couteau ou *t'nora.*

2. *Cynocephalus porcarius,* Fr. Cuv., singe très-gros, de la taille des plus grands mâtins, d'une force terrible et d'une férocité dont rien n'approche. Il n'est pas rare dans la colonie.

touche a perdu la partie, et, par pénitence, il est obligé de tenir un certain temps, entre le pouce et l'index, une petite cheville de bois, ce qui fait beaucoup rire les autres qui se moquent de lui.

De temps à autre, pour égayer la fête, de jeunes filles couraient dans leurs grottes, et puisaient dans leur sac à lait une bonne quantité de cette liqueur aigre, qu'elles apportaient dans de petits paniers tressés si serrés avec des racines, qu'ils peuvent contenir de l'eau sans en laisser échapper une goutte. Ces vases singuliers ont ordinairement la forme d'une terrine très-creuse, ronde ou ovale.

La nuit était près de finir, et les boschjesmens se livraient encore à une joie d'autant plus vive qu'ils ne s'attendaient pas à une fête quand leur jeune chef les avait appelés dans la clairière, mais bien à une nouvelle désagréable. Kiès seul, quoique le héros du jour, ne se livrait pas au plaisir. On le voyait se promener d'un air triste et soucieux dans les bruyères, et des yeux plus clairvoyants que ceux de ses compatriotes auraient pu lire sur sa figure et sur les plis de son front l'inquiétude mortelle qui dévorait son cœur. De temps à autre il s'enfonçait dans les buissons qui entourent les sources du t'Kinkaj, et ses yeux, dirigés du côté du sentier d'Agter-bruntjes-hoogte, cherchaient, dans l'ombre de la nuit, à découvrir un objet à lui seul connu. Enfin, un moment avant le jour, il entendit les tiges de bruyères craquer sous les pieds agiles d'un jeune boschjesmen, qui, depuis quelques heures, avait fait dix lieues sans cesser de courir, chose que ne ferait pas le meilleur cheval de selle, et qui cependant est à peine un effort pour un jeune sauvage hottentot.

— Eh bien, Klaas, dit le chef, quelle nouvelle apportes-tu?

— J'ai rempli vos ordres, et la lune n'était pas à la moitié de sa hauteur, que déjà je rôdais autour de l'habitation du boer Dirk-Marcus. Je vis bientôt entrer chez lui le sorcier Paloo; je me glissai derrière lui, et j'ai été assez heureux pour arriver jusqu'au bas d'une fenêtre d'où je pouvais entendre sans être aperçu.

— Qu'as-tu entendu?

— Paloo qui vendait ses frères aux boers!

— J'étais certain de sa trahison. Après?

— Ils connaissent nos retraites et doivent venir nous attaquer ce matin même.

— C'en est assez; viens.

Kiès se précipita vers la clairière et fit entendre le sifflet aigu auquel il avait accoutumé sa horde. Aussitôt les jeux et la danse cessèrent, tout le monde se leva en désordre et accourut autour de son chef avec frayeur et confusion.

— *Zika t'aï*[1], leur dit-il, vous êtes tous, comme moi, des hobbo déserteurs, des esclaves marrons, ainsi que disent nos tyrans. Voici ce que vous avez vu autour de la ville du Cap: sept potences et dix roues qui nous attendent si nous sommes repris, et nous pouvons l'être dans quelques heures, car les blancs connaissent nos retraites et sont en ce moment à notre poursuite. Vous avez deux partis à prendre, celui de combattre et de vaincre, et alors vous aurez la liberté, des huttes et des troupeaux; celui de fuir, et alors vous serez chassés comme des antilopes, massacrés, ou pendus, ou roués, ou empalés; choisissez!

1. Mes frères.

Il serait impossible de peindre la désolation que ces paroles aussi terribles qu'inattendues jetèrent dans toute la horde. Les femmes surtout se lamentaient, et, dans leur frayeur mortelle, regardaient déjà de quel côté elles fuiraient ; les hommes avaient saisi leurs arcs et leurs sagaies, et entouraient leur jeune chef.

— Que devons-nous faire ? lui demandèrent-ils.

— M'obéir et combattre.

— Nous combattrons : commande.

Il n'est rien de tel que la peur pour discipliner les hommes, et rien de mieux que d'affecter un courage tranquille dans le danger pour les réduire à une obéissance passive. C'est ce qui arriva. Les plus indépendants parmi les boschjesmens, en temps de paix, étaient positivement ceux qui, dans cet instant d'alarme, étaient les plus disposés à exécuter les ordres de Kiès.

— C'est à la fumée de nos feux que les blancs découvrent nos retraites, leur dit-il ; nous pouvons donc profiter de cette circonstance pour les faire tomber dans un piége. Nous allons quitter cette clairière et les y attirer en jetant sur les feux que nous avons allumés une masse de bois vert capable de produire de hautes colonnes de fumée, qu'ils apercevront de fort loin et sur lesquelles ils se dirigeront infailliblement. Pour parvenir dans ces sauvages bruyères, les blancs seront obligés de traverser les défilés rocailleux de t'Korka, où leurs chevaux leur deviendront plus embarrassants qu'utiles : c'est là que nous les attendrons. Surtout, souvenez-vous de ne pas imiter la malheureuse tactique qui si souvent a été funeste à nos frères ; ils combattaient en masses serrées et rendaient ainsi les

effets du *t'pouk*[1] plus sûrs et plus terribles. Les boers qui osent venir nous attaquer ne sont que quinze, je le sais, et nous sommes plus de cent guerriers, c'est-à-dire sept contre un[2]. Divisez-vous en quinze groupes de sept hommes, qui auront soin de se tenir éparpillés, sans néanmoins être trop loin les uns des autres pour ne pas pouvoir se porter mutuellement secours. Que chaque groupe s'attache à un seul blanc, sans s'occuper des autres, sans le quitter; qu'on l'attaque de tous les côtés à la fois, et constamment à leur course pour ne pas lui laisser le temps d'ajuster sa lourde carabine. Si vous faites cela, si vous suivez mon exemple, ce soir, quinze de vos affreux tyrans seront étendus sans vie sous les noirs ombrages des Sneeuwbergen, et les hyènes se disputeront leurs membres sanglants.

La profonde conviction de Kiès passa dans l'esprit et le cœur de ses généreux guerriers; par une acclamation générale ils lui promirent de l'imiter et de lui obéir. Après avoir jeté dans les feux assez de broussailles et de branches d'arbres pour les entretenir longtemps après leur départ, ils suivirent leur chef, marchant à la file, selon leur usage, en gardant un profond silence et dirigeant leurs pas vers les rochers de t'Korka. Kiès marchait le premier, à la tête de cinquante guerriers; venaient ensuite les femmes, les

1. Fusils, armes à feu en général.

2. Dans les fréquentes escarmouches que les boers avaient avec les boschjesmens, et particulièrement avec les Cafres, il n'était pas rare que cinq à six sauvages fussent percés d'une seule balle de gros calibre. Kiès fait ici un calcul qui pouvait être à peu près compris par ses boschjesmens, parce que tous ayant été plus ou moins longtemps esclaves chez des blancs, ils avaient pu apprendre plus ou moins à compter; mais les Hottentots sauvages n'ont point de mots pour compter au delà de six. Voici tous leurs noms de nombre 1, oui; 2, t'kammi; 3, t'knona; t'hacka; 5 t'gisi; 6, t'golo.

enfants, et les bœufs qui portaient leurs légers bagages; puis cinquante autres guerriers sous les ordres de Klaas formaient l'arrière-garde de cette petite armée.

A peine le soleil élevait-il son front éblouissant au-dessus de la Cafrerie qu'une troupe joyeuse de boers, montés sur de robustes et agiles chevaux africains, quittait Agter-Bruntjer-hoogte. Ces cavaliers, les plus riches et les plus élégants de la contrée, n'auraient pas été moins admirés sur le boulevard de Gand, à Paris, qu'en Afrique, quoique pour des causes diamétralement opposées. Leur costume luxueux consistait en une veste de drap de ménage ou autre étoffe épaisse et grossière, passée sur un gilet rayé.

— Parlez-moi de la chasse aux boschjesmens, dit Prinstlo; je l'ai faite plusieurs fois, et je n'y ai jamais attrapé une égratignure.

— Contez-nous ça, baas Prinstlo, s'écrièrent les jeunes gens, qui n'avaient pas encore assisté à pareille fête.

— Rien de plus aisé, mes enfants, et cela vous servira pour vous conduire convenablement dans une heure ou deux, car j'aperçois déjà la fumée du camp des boschjesmens qui s'élève en noires colonnes au-dessus des plus hauts arbres de la forêt des Sneeuwbergen. Six boers et moi nous avions besoin d'esclaves pour labourer nos terres et garder nos troupeaux : nous nous réunîmes, et comme nous savions qu'une centaine de misérables sauvages s'étaient retirés dans les bois qui bordent les rives de la Klein-visch-rivier, nous nous dirigeâmes de ce côté-là. La fumée de leurs feux nous indiqua la place de leur kraal, que nous entourâmes en nous plaçant à une certaine

distance les uns des autres. Alors je donnai l'alarme en tirant un coup de fusil sur une jeune femme enceinte qui allait puiser de l'eau à une fontaine voisine. Ce bruit inattendu répandit une si grande consternation parmi toute la bande des sauvages, qu'il n'y eut que les plus hardis et les plus intelligents qui osèrent franchir notre cercle pour se sauver, et nous les laissâmes passer. Bien aises d'être débarrassés à si bon marché des plus mutins, nous nous emparâmes de ceux qui, tremblant d'étonnement et de frayeur, se livrèrent sans défense à notre merci; mais nous ne conservâmes que ceux bons au service d'un ménage et d'une ferme. Quant aux petits enfants, aux femmes enceintes et aux vieillards...

— Vous les rendîtes à la liberté, dit Jenny, qui avait quitté Flip pour se rapprocher de son père.

— Pas si niais! nous les tuâmes, et c'est ainsi que nous avons toujours fait. Je vous raconterais vingt chasses, que ce serait la même chose[1].

Tout en causant ainsi, les boers, à la suite de leur guide Paloo, s'enfoncèrent dans une vallée fort étroite, remplie de cailloux et de grosses pierres et couverte des buissons épineux du *wakt een betje*[2], dont les aiguillons, recourbés comme des hameçons, s'accrochaient à leurs vêtements et les forçaient à s'arrêter à chaque instant. Ce défilé, large au plus de trente pas, était resserré des deux côtés par les rochers à pic de la montagne de t'Korka. Bientôt il devint si difficile d'avancer par ce sentier

1. Historique. Voir : *Voyage au cap de Bonne-Espérance,* par Sparmann, tome I, page 265, et tome III, page 5 et 6.

2. En français, « *attends un peu;* » c'est une espèce de *collophyllum.*

raboteux, tracé seulement par les pieds des buffles et des éléphants, que les colons soupçonnèrent le traître Paloo de les avoir égarés exprès, et le menacèrent de la bastonnade. Ils ordonnèrent au sorcier effrayé de descendre de dessus son bœuf et de grimper sur une des crêtes de la montagne, pour tâcher de découvrir un chemin plus praticable, ce qu'il fit aussitôt. A peine avait-il disparu au milieu des énormes blocs de granit qui hérissaient le sommet de la colline, qu'il poussa un cri lamentable, et son corps sanglant roula, en bondissant de roc en roc, jusqu'aux pieds des chevaux. Un coup de sifflet aigu fit retentir les échos; les boers, étonnés et dans le plus grand désordre, se serrèrent les uns contre les autres, et placèrent au milieu d'eux les dames, pâles et effrayées.

Je veux être pendu, disait Dirk-Markus, si jamais j'ai entendu un serpent, fût-ce un pithon ou un boa, siffler de cette manière. Enfants, serrez vos rangs et préparez vos fusils, car cela n'annonce rien de bon. Ah! ah! voilà d'autres sifflements moins bruyants et plus significatifs; je les connais ceux-là, et de vieille date.

En effet, cent flèches à la fois sifflaient autour de leurs oreilles en se croisant dans les airs, parce qu'il en venait des deux côtés du défilé. Comme elles étaient tirées de loin, et que les boers étaient couverts de vêtements fort épais, aucun d'eux ne fut blessé. Ils répondirent à cette agression par quelques coups de fusil qui furent perdus, car c'est à peine s'ils apercevaient de temps à autre deux yeux noirs, brillant sous une chevelure laineuse, paraître une seconde au-dessus de l'anfractuosité d'une roche.

Les boers tinrent un conseil fort court, et sur l'avis du malheureux Prinstlo, il fut décidé qu'on retournerait en

arrière et que l'on tâcherait de regagner la plaine, dont on n'était encore éloigné que de quatre ou cinq cents pas. Mais à peine commençait-on cette manœuvre avec assez d'ordre, qu'on vit des blocs énormes de rochers s'ébranler, rouler en redoublant de vitesse sur les flancs escarpés de la montagne, écraser et entraîner dans leur chute tout ce qui se trouvait devant eux, et bondir avec un effroyable fracas jusqu'au milieu du petit escadron épouvanté. Prinstlo tomba mort sous un bloc qui lui brisa le crâne; Ruloph Champher fut renversé de cheval et eut une flèche empoisonnée qui lui perça le cou et resta suspendue à la blessure; les chevaux de Jenny, de Flip et de Jacob Kok eûrent les jambes cassées, et la plus horrible confusion se mit dans la petite troupe. Chacun chercha à se sauver comme il put, et il n'y eut que Dirk-Marcus et deux autres chasseurs qui pensèrent à protéger les femmes et à leur faire gagner la plaine avec eux.

Là, ils croyaient que leurs fusils et leurs chevaux allaient leur rendre leur supériorité ordinaire, et après avoir fait partir leurs femmes au grand galop pour regagner Agter-Bruntjer-hoogte, ils s'arrêtèrent bravement pour attendre de pied ferme les sauvages sortant de la forêt, et pour être à portée de donner du secours à leurs camarades blessés ou démontés. Ils s'attendaient à se voir attaquer par une masse serrée, et à tuer quatre ou cinq hommes à la fois par chaque coup de fusil; mais quel fut leur étonnement quand ils se virent enveloppés et harcelés de tous côtés par des hommes éparpillés, toujours en mouvement, et ne leur laissant ni le temps ni la possibilité de se servir de leurs pesants fusils ! Lorsqu'un boer poursuivait un sauvage, il était lui-même poursuivi par

cinq ou six autres, et s'il se retournait vers un de ceux-ci, le premier, loin de continuer à fuir, se retournait aussitôt et le poursuivait lui-même à son tour en lui lançant ses flèches empoisonnées. Malgré toute l'agilité de son excellent cheval, il lui était impossible ni d'atteindre un de ses ennemis, ni de s'éloigner des autres, car les boschjesmens courent avec une telle rapidité que souvent ils atteignent des gazelles et les percent de leur sagaies après les avoir fatiguées à la course pendant plusieurs heures. Déjà quelques malheureux cavaliers étaient tombés sous les flèches des sauvages sans pouvoir tirer un seul coup de fusil, lorsque les cinq ou six qui restaient prirent le parti désespéré de fuir à toute bride.

Les *tararé-khoès* ou femmes hottentotes, qui avaient roulé les rochers sur le petit escadron tandis que leurs maris lançaient leurs flèches, sortirent alors du bois en poussant des cris de victoire. Trakosi vint se jeter au cou de Kiès qui n'avait pas cessé de combattre avec intrépidité. Le jeune chef, après avoir ordonné à ses guerriers de poursuivre les boers jusqu'à ce qu'ils les eussent tous exterminés, laissa les femmes de la horde s'occuper à dépouiller les morts, prit Trakosi par la main, et se dirigea tranquillement vers le défilé où l'action avait commencé.

— Femme, lui dit-il, ma vengeance a commencé, mais elle ne s'en tiendra pas à faire des morts, il faut qu'elle s'exerce aussi sur des vivants! As-tu vu, dans la montagne, un blanc et sa jeune fiancée dont les chevaux ont eu les jambes brisées?

— Je les ai vus.

— Les as-tu reconnus?

— Non, Kiès.

— Eh bien, le jeune boer est Flip, le fils de Dirk-Marcus, ton dernier maître ; sa fiancée est Jenny Prinstlo, dont le père a fait mourir ma sœur dans le plus douloureux esclavage. Viens, ces deux jeunes gens sont à moi.

— Mon ami, dit Trakosi avec une inquiète pitié, tu ne prétends pas faire mourir des gens désarmés.

— Oh ! non, non, ils ne mourront pas, la vengeance serait trop douce ; ils vivront nos esclaves, et, une fois au moins, des blancs connaîtront par expérience les misères qu'ils nous font souffrir.

La bonne et douce Trakosi ne répondit pas, mais elle connaissait assez le caractère des hommes de sa nation, et particulièrement celui de Kiès, pour être sûre qu'après le premier enivrement de la victoire, elle obtiendrait facilement la liberté des deux jeunes gens, auxquels elle s'était instinctivement attachée pendant son long esclavage. Ils rentrèrent donc dans le défilé sans dire une parole de plus.

Le jeune boer comprenait parfaitement le danger de sa position, et, suivi de sa fiancée, il se glissait derrière d'épais buissons, dans l'espérance de gagner, sans être aperçu par les sauvages, un bois épais qui pourrait non-seulement les cacher, mais encore les protéger contre les flèches de leurs ennemis, en cas où ils seraient découverts. Déjà ils approchaient de cette retraite dans laquelle ils mettaient tout leur espoir, lorsqu'ils virent devant eux une clairière large de deux cents pas, et qu'il fallait absolument traverser, au risque d'être découverts des hauteurs voisines qui la dominaient de toutes parts. Ils s'arrêtèrent un instant à l'entrée de la bruyère pour écouter attentive-

ment. Ils n'entendirent plus que quelques rares coups de fusil tirés dans la plaine à une très-grande distance, et, après avoir observé la solitude qui les entourait, ils se hasardèrent à traverser la clairière. Ils n'avaient pas fait quelques pas que Flip s'arrêta tout à coup, dit à voix basse à Jenny de se baisser dans les hautes herbes où ils se trouvaient en cet instant, et de rester dans l'immobilité la plus parfaite, ce qu'il fit lui-même; mais il était trop tard, et les trois sauvages qui descendaient la colline se dirigèrent droit à eux.

— Sois traquille, disait Kiès à Trakosi, je connais Flip de longue date; c'est un brave, mais ce n'est pas un fou, et, quand il se verra cerné de toutes parts, il se rendra, ne fût-ce que pour sauver la vie à celle qu'il aime. Klaas, ajouta-t-il en se tournant du côté du sauvage qui l'accompagnait, nos hommes sont-ils à leurs postes?

— Ils y sont.

— Il est temps qu'ils paraissent, donne-leur le signal.

Klaas siffla, et dans le même instant le malheureux Flip aperçut vingt têtes de sauvages s'élever au-dessus des buissons qui les entouraient.

— Il est inutile de nous cacher davantage, Jenny, nous sommes perdus si ces misérables n'ont pitié de ta jeunesse et de ta beauté, et si je ne puis les gagner par des promesses.

Alors il se redressa de son haut et fit signe de la main :

— *Ha goutti, kouka khoé-khoep, male tiri t'nounquoua* (arrête, brave Hottentot, et écoute-moi)[1].

Les trois sauvages ne s'arrêtèrent pas, mais ils ralen-

1. Littéralement : « *et donne-moi ton oreille.* »

tirent beaucoup leur marche, et, avec la main, ils firent un signe de paix que Jenny ne comprit pas. Quand ils furent à cinquante pas au plus, Kiès prit la parole.

— Flip, dit-il, ta vie et celle de ta fiancée m'appartiennent, car tu sais qu'en pareille circonstance jamais un boer n'a fait grâce à un boschjesmen ; la loi du talion n'est-elle pas justice ?

— Ma vie et celle de ma fiancée sont à Dieu, mais je ne dois pas tenter sa providence, et, pour cette raison, je te propose un arrangement. J'ai un troupeau de cinquante bœufs et de cent génisses, je te le donne si tu veux sauver cette jeune fille qui n'a jamais fait de mal à tes frères.

— En cet instant même mes guerriers emmènent ton troupeau, qui m'appartient par le droit du plus fort. Donne-moi autre chose.

— Je te donnerai vingt livres de tabac, un fusil, de la poudre et des balles.

— Je ne fume que des feuilles de chanvre ; j'ai cet arc, et sur mon épaule un carquois rempli de flèches empoisonnées. Donne-moi autre chose.

— Je te donnerai mon habitation et les vertes prairies qui l'entourent.

— Dans les forêts je trouverai toujours assez de bois pour construire une hutte ; quant aux prairies, au sol de l'Afrique, il appartient à tous les Hottentots sur lesquels vous l'avez usurpé, et ce n'est pas une restitution que je te demande. Donne-moi autre chose.

— Je te donnerai des chaudrons et des anneaux de cuivre.

— Mes guerriers trouveront de tout cela à Bruntjerhoogte, et j'ai la meilleure part du butin.

— Que veux-tu donc que je te donne?

— Ce que je veux? c'est ta liberté, ton désespoir, tes larmes, ta misère, ton esclavage et celui de ta fiancée. Toi, tu seras mon kobbo, tu bâtiras ma hutte, tu cultiveras mon chanvre sur la lisière des bois, tu porteras sur tes épaules le gibier que je tue dans mes chasses, et tu n'en rongeras que les os, comme un chien. Ta Jenny allumera le feu dans ma hutte, polira les anneaux de Trakosi, traira ses vaches, et, si je la trouve jolie...

Kiès fut interrompu par un cri d'indignation que poussa Jenny et par la détonation de sa carabine. Le chef sauvage avait vu le mouvement qu'avait fait la jeune fille en le couchant en joue; par un mouvement tout aussi prompt, il s'était baissé pour éviter la balle meurtrière, mais le malheureux n'avait pas remarqué que Trakosi était derrière lui, et il ne comprit son malheur qu'en entendant le gémissement douloureux qu'elle poussa en tombant sur le gazon, et en voyant son sein ensanglanté. Vous peindre le paroxysme de son désespoir et de sa fureur est chose impossible. Prompte comme l'éclair, une flèche partit de son arc, atteignit la malheureuse Jenny à l'œil droit et s'enfonça de plusieurs pouces dans sa tête. La pauvre fille tomba morte sans avoir eu le temps de serrer la main à son fiancé, sans même pousser un soupir. Klaas, brandissant une sagaie sur sa tête, s'était précipité vers le boer, mais une balle qu'il reçut dans la poitrine l'arrêta au milieu de sa course. Kiès, pour ne pas donner le temps à son adversaire de recharger son fusil, et poussé par un excès de rage, bondit comme un lion et s'élança sur Flip en lui présentant la pointe acérée de sa sagaie. Mais l'adroit boer détourna le coup avec la main, et les deux

combattants s'étreignirent corps à corps. La lutte fut courte, mais terrible. Flip, avec sa taille athlétique et sa force herculéenne, avait un grand avantage sur son ennemi ; mais celui-ci était plus agile, plus adroit, et avait l'habitude des luttes corps à corps ; puis, les habits du boer donnaient au Hottentot la facilité de le saisir, tandis que les mains nerveuses de Flip glissaient sur la peau nue et graissée du sauvage. Kiès employait contre son redoutable adversaire non-seulement ses pieds, ses genoux et ses poings, mais encore ses ongles et ses dents, comme une bête féroce, et cependant ses efforts étaient impuissants. Tous deux tombèrent et roulèrent sur l'arène, tantôt dessus, tantôt dessous, sans que leur combat furieux parût donner un avantage prononcé ni à l'un ni à l'autre. Les boschjesmens s'étaient approchés en poussant d'horribles hurlements, mais, dans la crainte de blesser leur chef, ils ne pouvaient se servir de leurs flèches pour le secourir. Enfin le terrible Flip vint à bout de contenir Kiès sous lui avec son genou qu'il lui avait posé sur la poitrine, tandis qu'avec ses deux mains il lui serrait le cou et l'étranglait. Déjà le sauvage perdait la respiration, déjà ses yeux se gonflaient dans leurs orbites et ses lèvres devenaient violettes, lorsque Flip baissa la tête et poussa un profond soupir ; les doigts de fer dont il serrait la gorge de son ennemi s'assouplirent et s'ouvrirent, son genou cessa d'appuyer sur la poitrine de Kiès, son corps vacilla un moment, puis il tomba sans force à côté du sauvage, qui se releva d'un bond en s'écriant *t'nautkam* (il est mort) ! En effet, Kiès, pendant la lutte, avait aperçu une flèche sur la bruyère, il s'en était adroitement emparé et l'avait enfoncée dans le cœur du boer.



Tous deux tombèrent et roulèrent sur l'arène.

Après cette victoire les boschjesmens étaient retournés auprès du corps de Trakosi, et essayaient, mais vainement, de la rappeler à la vie. Hélas ! la pauvre fille, étendue sur les bruyères qu'elle avait arrosées de son sang, ne pouvait plus sentir les tendres caresses de son ami, ni entendre ses cris de désespoir et de vengeance. Après avoir mouillé de ses larmes la figure froide et inanimée de son épouse, après lui avoir apposé sur le front un dernier baiser, le chef se retourna vers ses guerriers, qui partageaient son affliction. Il essuya ses yeux, qui reprirent un éclat farouche, et il leur dit :

— Amis, à quoi nous servira de pleurer comme de faibles femmes ? C'est autre chose que des larmes qu'il faut pour laver le sang innocent de Trakosi ! Que deux d'entre vous gardent les corps de nos frères morts et de cette femme que j'ai tant aimée, afin de les dérober à la voracité des hyènes jusqu'à ce que nous revenions leur donner la sépulture. Nous allons marcher sur Agter-Bruntjer-hoogte, et ce soir, le feu aura dévoré jusqu'au dernier débris de la demeure de nos abominables tyrans.

Il y avait au plus un quart d'heure que Kiès était parti, lorsque les deux sauvages, assis sur la bruyère à côté des deux corps sanglants qu'ils avaient recouverts de leurs kros, entendirent, au bout de la vallée, le bruit sourd que font les roues d'un lourd chariot roulant sur les bruyères. Ils se levèrent effrayés, et, comme le bruit s'approchait d'eux, qu'ils savaient que les boers seuls possèdent des chariots de voyage, ils jugèrent prudent de se cacher dans des broussailles, d'où ils virent parfaitement la scène qui va suivre. Deux cavaliers *t'Orée-goeps* (européens), mais qui, par la tournure et le costume, ne res-

semblaient en rien à des boers, s'avançaient au petit pas dans la vallée, et ils étaient suivis de cinq ou six Hottentots marchant à pied et armés de fusils comme eux. Tout en avançant, les t'Orée-goeps causaient entre eux d'une manière fort paisible, ne se doutant nullement qu'ils foulaient une place qui, deux heures avant, était un champ de carnage. Ils étaient jeunes, et portaient le costume simple, mais élégant et propre, des riches citadins de la ville du Cap.

— Docteur Sparmann, disait M. Immelmann, nous avons fort bien fait, comme vous voyez, de donner l'ordre à nos gens d'arrêter notre chariot et de camper à l'entrée de cette vallée, car jamais nous n'aurions pu le sortir de ce chemin rocailleux.

— Certainement, monsieur, répondit le célèbre docteur qui, depuis, fut président de l'Académie de Stockholm, sa patrie; certainement, et je suis d'autant plus de votre avis que je vois ici, devant nous, des choses qui ne me paraissent pas devoir nous engager à pénétrer dans ce dangereux défilé.

En parlant ainsi, le docteur avait mis pied à terre, et il ramassait cinq ou six flèches empoisonnées. M. Immelmann descendit de cheval, et tous deux, la bride de leurs coursiers passée au bras et le fusil sur l'épaule, avancèrent avec précaution dans l'étroit défilé de t'Korka. Bientôt ils s'arrêtèrent saisis d'horreur à la vue de plusieurs cadavres mutilés, et ils appelèrent leurs Hottentots pour leur prêter main-forte en cas de besoin. Ils ne tardèrent pas à reconnaître qu'ils se trouvaient sur un champ de bataille récent, et l'humanité du docteur lui inspira l'idée de visiter les corps étendus sur les bruyères, afin de s'assurer si tous

étaient entièrement privés de vie. Déjà sa pieuse recherche tirait à sa fin, et ses Hottentots s'occupaient à creuser une fosse assez grande pour contenir une huitaine de cadavres, lorsqu'il aperçut par hasard, dans une clairière assez éloignée, deux kros en peau de mouton étendus sur la bruyère ; il se rendit dans ce lieu sauvage et trouva quatre corps, ceux de Flip, de Klaas, de Jenny et de Trakosi.

Le bon docteur, après avoir versé une larme de pitié sur le sort funeste des victimes, après avoir pesté philosophiquement sur la sottise et la barbarie de l'espèce humaine, se mit à visiter les blessures de ces malheureux. Trois avaient été frappés mortellement et avaient dû expirer instantanément. Mais, lorsqu'il en vint à Trakosi, il crut sentir un léger frémissement dans le pouls de la jeune fille. Il visita la blessure qu'elle avait au-dessus du sein droit, sous la clavicule, et il vit avec surprise, au moyen de la sonde, que la balle n'avait pas pénétré dans la cavité de la poitrine, et qu'elle était logée dans un muscle, à cinq ou six lignes de profondeur. Quoique le docteur n'eût sur lui que son canif pour tout instrument de chirurgie, il en fit l'extraction avec la plus grande facilité, et, deux minutes après, la balle ne comprimant plus une grosse artère, le sang reprit sa circulation, et Trakosi entr'ouvrit les yeux. M. Immelmann, pendant ce temps, fouillait les buissons des environs pour s'assurer qu'ils ne recélaient aucune autre victime de la guerre, lorsqu'il aperçut, dans un épais fourré, le cadavre d'un boschjesmen couché sur la face. Il était encore chaud, comme put s'en apercevoir le voyageur, mais il était bien mort, car il avait les yeux fermés, ne faisait aucun mouvement, et paraissait absolument privé de respiration. Ce qu'il y avait de singulier,

c'est qu'on ne lui voyait aucune blessure. L'idée vint à M. Immelmann que ce pauvre sauvage pouvait n'être qu'évanoui, et qu'au moyen d'une saignée il pourrait peut-être le rappeler à la vie. En conséquence, il s'assit par terre à côté du cadavre, et tira d'une trousse en marocain une belle lancette dont la lame d'acier, longue de deux pouces, blanche et polie, brillait au soleil comme un miroir; il prit le bras du sauvage et en approchait l'instrument tranchant, quand tout à coup le cadavre tressaillit, d'un saut se trouva sur ses jambes et se prit à courir du côté de la plaine avec une telle agilité que le meilleur coursier anglais serait resté bien loin derrière lui. Ce mort, si leste à la course, n'était autre qu'un des guerriers laissés à la garde de Trakosi. Il n'avait trouvé rien de mieux que de faire le mort pour éviter le danger dont il se croyait menacé. Son camarade employa la même ruse quand les Hottentots de M. Sparmann le trouvèrent non loin de là, mais il ne s'en tira pas à aussi bon marché. S'ils ne le crurent pas mort, ils le crurent au moins mourant, et se mirent à accomplir sur sa personne la cérémonie d'usage en pareil cas; c'est-à-dire qu'ils le rouèrent de coups, et voici comment : lorsqu'un Hottentot est agonisant, ou même lorsqu'il a rendu le dernier soupir, ses compatriotes le remuent, le secouent, le battent à coups de poing, puis ils lui crient aux oreilles, lui font des reproches de ce qu'il veut mourir, et recommencent à le battre pour l'engager à ne pas quitter ce monde. Le pauvre diable, tout meurtri, aima mieux, à ses risques et périls, revenir à la vie que de se laisser tout à fait assommer par les officieux Hottentots. Pendant que ces derniers rassuraient le ressuscité sur ses craintes, son camarade courut du côté

d'Agter-Bruntjer-hoogte, atteignit bientôt Kiès, et lui apprit ce qui se passait dans les gorges de t'Korka. Le chef fit aussitôt abandonner à tous les guerriers de la horde la poursuite du peu de boers qui restaient, et revint au défilé à la tête de sa petite armée triomphante et tellement enivrée de ses succès qu'elle était prête à recommencer le combat avec les nouveaux venus, qu'elle prenait pour des colons.

— Pendant ce temps-là, le docteur Sparmann avait fait placer Trakosi sur un brancard improvisé avec des branches d'arbres, et l'avait fait transporter dans son petit camp. Là, il la fit étendre sur son propre lit de voyage sous sa tente, et lui donna tous les soins que sa position exigeait. Bientôt la jeune fille reprit des forces, et elle parut tout à fait revenue à la vie, à une grande faiblesse près, lorsque l'excellent docteur lui eut appris qu'elle n'était point tombée entre les mains des boers, et qu'il la remettrait bientôt à son mari pour vivre libre avec lui. Alors seulement la pauvre fille consentit à prendre un peu de repos, après avoir versé quelques larmes de reconnaissance sur les mains de son protecteur.

M. Immelmann était resté dans le défilé pour faire donner la sépulture aux morts, et déjà cette pieuse opération était sur le point de se terminer, lorsqu'il entendit, derrière une roche, les cris plaintifs d'un petit enfant. Ses Hottentots y coururent, et revinrent bientôt en rapportant le cadavre d'une jeune Hottentote, tuée par une balle, et un enfant de dix à onze mois, qu'ils avaient trouvé dans le sac pendu à ses épaules. La pauvre petite créature n'était nullement blessée, mais la frayeur lui faisait jeter des cris lamentables. L'excellent cœur de M. Immelmann

en fut touché de pitié. Il prit l'enfant, l'enveloppa le plus proprement possible dans le manteau de sa mère, et le posa bien doucement sur le devant de la selle de son cheval. Les Hottentots creusèrent une nouvelle fosse pour la malheureuse femme, et, quand ils l'y eurent placée, l'un d'eux s'approcha du cheval du voyageur :

— Baas, lui dit-il, tout est prêt; voulez-vous me donner l'enfant?

— Pourquoi faire? demanda M. Immelmann.

— Vous le savez bien, baas; c'est pour l'enterrer avec sa mère, comme c'est notre usage.

— Mais c'est un usage affreux que vous avez là!

— Vous croyez, baas? répondit fort tranquillement le Hottentot; eh bien, si vous le trouvez mieux, je vais l'attacher ici, contre ce tronc d'arbre, et les hyènes le mangeront la nuit prochaine[1].

M. Immelmann, saisi d'horreur à une telle proposition, prit dans ses bras le pauvre enfant, qui lui sourit en lui tendant ses petites mains; puis il piqua des deux et gagna le campement. Jamais il ne put faire comprendre à ses Hottentots qu'ils commettaient un crime affreux en tuant de pauvres petites créatures par la raison qu'elles n'avaient plus de parents pour en prendre soin.

— Mais puisque vous pensez ainsi, baas, vous devez de même trouver mauvais que nous abandonnions nos vieillards dans le désert, pour y mourir de faim, lorsque, par l'effet de l'âge ou des infirmités, ils ne peuvent plus pourvoir eux-mêmes à leur subsistance[2].

1. Historique. Voir le *Voyage en Afrique*, par Sparmann, tome II, page 93.
2. Id., page 92.

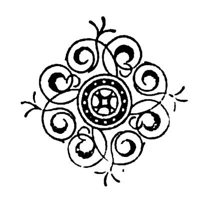
Le soir même de cette journée, mémorable dans les fastes du Camdebo, Kiès se présenta avec toute sa tribu devant le campement de Sparmann, non pour combattre, car un boschjesmen au service du docteur avait été au-devant de lui, et lui avait appris, de la part de Trakosi, qui l'avait envoyé, à quels hommes il avait affaire, mais pour se jeter aux pieds du philanthrope académicien de Stockholm, et le remercier avec larmes des soins qu'il prenait de sa femme.

— Oh! dites, dites, baas, que pourrais-je faire pour acquitter jamais la dette de ma reconnaissance?

— Rien que ce qu'un homme d'honneur ferait dans toutes les circonstances. Défendez toujours votre liberté comme vous l'avez fait aujourd'hui, car la liberté est un droit sacré, inaliénable que vous a concédé la nature. Si vous le pouvez, conservez la simplicité de vos cœurs en prenant dans notre civilisation ce qu'elle a de bon et en rejetant ce qu'elle a de mauvais. Soyez bons et indulgents pour vos frères, quels que soient leur couleur et leur langage, et surtout n'abandonnez plus ni l'orphelin ni le vieillard.

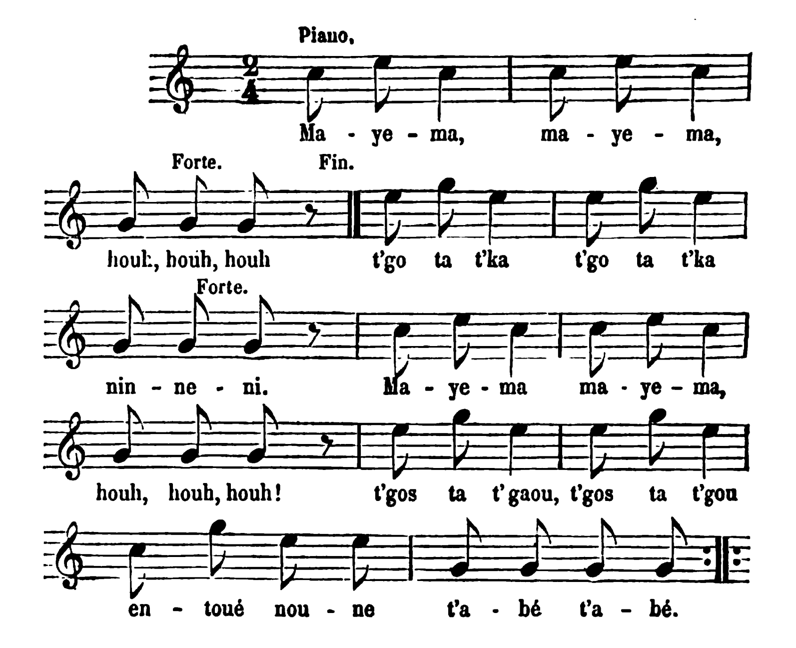
Kiès, les larmes aux yeux, ne répondit à cette allocution qu'en prenant, entre les mains de M. Immelmann, un enfant enveloppé dans un kros, et, le portant à Trakosi, qui ouvrait les bras pour le recevoir :

— Baas, dit le chef, cet enfant sera le mien, et tous les Européens qui te ressembleront seront mes frères.



AIR HOTTENTOT

mentionné page 185





PEUPLES DEMI-CIVILISÉS.

ISHA, OU L'ESCLAVE AFRICAINE.

I.

La jeune Isha était la fille d'un pauvre pêcheur, dont la cabane, ombragée de mimosas, était placée dans un charmant vallon arrosé par le Mar-Zarah, aux sources inconnues, fleuve que les Européens croient être le Niger. Près de là est l'immense ville de Timbouctou, dont la population est de plus de 60,000 âmes; elle est la capitale d'un vaste royaume borné au nord par le Sahara ou grand désert, au midi par le Soudan, à l'orient par le royaume de Bournou, et à l'occident par celui de Bambara. Quoi qu'en ait dit un voyageur, il est à peu près certain qu'aucun Européen n'a encore pénétré dans cette capitale de l'Afrique centrale, et les mœurs curieuses de ses habitants, mœurs que nous allons esquisser ici, ne sont connues que par le rapport des Mores qui y vont faire le commerce.

Les parents d'Isha, peu favorisés de la fortune, possédaient pour toute richesse le toit de roseaux qui les avait vus naître, quelques essaims d'abeilles, des filets, un petit canot creusé dans le tronc léger d'un figuier d'Inde; mais comme leur cœur était pur et innocent, leur ambition était satisfaite. Tous les matins Djestulug se levait de dessus sa natte avec l'aurore naissante; il éveillait sa fille chérie, et lui faisant joindre ses petites mains d'un noir d'ébène, il lui apprenait à répéter d'une voix douce et pieuse la profession de foi musulmane : « Dieu est le seul Dieu, et Mahomet est son prophète. »

Les compatriotes de la tendre Isha n'ont aucune idée d'un être éternel qui a lancé les mondes dans l'espace; l'idée d'un commencement de toute chose ne s'est jamais présentée à leur imagination indolente, et le nom du Dieu créateur n'est jamais sorti de leur bouche. Cependant, par une de ces bizarreries inexplicables du cœur humain, leurs mœurs sont innocentes. Jamais leur âme n'est déchirée par ces passions terribles qui poussent le More fanatique à tremper ses mains dans le sang de ses frères, pour assouvir son avarice ou un amour brûlant comme le sable enflammé du désert.

II.

En 1807, le roi qui gouvernait le royaume de Timbouctou se nommait Boalkier. Il mourut, et laissa son royaume et sa femme, la reine Fatima, à un sage guerrier

nommé Voolo, qui régnait encore en 1820, quoi qu'en dise M. Caillé. La justice despotique de ce dernier roi suffit pour contenir la population purement matérialiste du royaume, grâce à une salutaire crainte du châtiment. Après une longue et paisible carrière, ses sujets s'endorment dans le sein des tombeaux, sans crainte comme sans espérance. Cependant, depuis un siècle environ, de saints marabouts, sortis du Fezzan et de Maroc, ont un peu répandu l'islamisme parmi les hautes classes de la société.

Djestulug était, dans sa jeunesse, le chasseur le plus intrépide que l'on ait vu naître sur les bords de la mer sans eau, comme disent les Arabes (le Sahara). Le noble cheval lui était inconnu, comme à tous ses compatriotes; mais cent fois, monté sur une hérie aussi légère que le vent[1], et armé d'une longue lance de roseau, il poursuivait et atteignait l'autruche aux plumes précieuses, malgré la rapidité de sa course. Souvent sa flèche mortelle a déchiré les flancs du lion dans les sombres forêts de Walet ; souvent il osa, seul, attaquer l'éléphant rouge descendant avec furie les montagnes boisées d'Afnoo.

Il échangeait les dépouilles des animaux tués dans ses chasses, contre les marchandises qu'apportaient tous les ans les caravanes de Mores armés, que l'ambition d'acquérir des richesses déterminait à traverser les affreuses solitudes du désert. Pendant leur séjour à Timbouctou, les marchands étrangers élevaient leurs tentes près des rives fertiles où le chasseur avait sa cabane. Là ils étalaient aux

1. On ne trouve pas de chevaux à Timbouctou, mais les naturels les remplacent par un animal nommé hérie, espèce de petit chameau très-léger à la course ; ils ont aussi des chameaux ordinaires, des ânes et des vaches qui leur servent de montures.

yeux des nègres du tabac, du goudron, de la poudre à tirer, du nankin bleu, des couvertures, de la poterie de terre et des étoffes de soie; ils échangeaient ces marchandises contre des dents d'éléphant, des peaux de panthères, de léopards et de chèvres, des plumes d'autruche, de la poudre d'or, de la gomme, etc.

Un saint marabout, arrivé du royaume de Bournou avec l'akkabaah (la caravane), aimait à entendre le jeune chasseur raconter ses périlleux mais innocents exploits. Djestulug trouva le chemin de son cœur; le marabout, autant par ses saintes prières que par l'enthousiasme de ses raisonnements, fit descendre dans l'âme du jeune homme ce rayon mystérieux de lumière qui apporte la conviction avec lui, et, dès cet instant, Mahomet vit, des marches du trône d'Allah, où, triomphant, il est éternellement assis, s'exhaler des lèvres pieuses du nègre, une prière dont la ferveur ne se refroidit jamais. Djestulug fit passer sa conviction dans l'esprit de sa fille bien-aimée.

III.

Le palmier dont la tige orgueilleuse s'élancera bientôt dans les airs cache la faiblesse de ses premières années sous l'épais et rude feuillage de l'aloès et du cactier : telle la douce Isha croissait à l'ombre de la protection paternelle. La nature s'était plu à l'embellir de ses charmes les plus gracieux. Son front d'ébène était brillant comme la

coupe de coco la mieux polie; son œil perçant comme celui du chacal, avait la douceur de celui de la gazelle que les Arabes poursuivent dans les. profondes vallées de Gouriana, et ses dents ne le cédaient pas en blancheur à celles de l'isatis. On avait tressé avec adresse, sur sa figure virginale, de charmants dessins de fleurs, des volutes brodées, et des papillons dont les vives couleurs, imitant l'azur des cieux, étaient ineffaçables[1]; ses doigts agiles savaient tirer des sons harmonieux des cordes de peau de gazelle tendues sur la carapace d'une tortue, à laquelle on avait ajouté un manche d'ivoire.

Lorsque, dans un pieux recueillement, elle chantait les louanges d'Allah, elle accompagnait sa voix avec cet instrument. Mais lorsqu'il fallait marquer une mesure plus vive et plus gaie, elle cadençait d'un mouvement rapide sur une flûte de roseau, et frappait avec grâce sur un tambourin couvert d'une peau de chèvre. Ses compatriotes se servent encore d'une sorte de fifre, et c'est avec ce petit nombre d'instruments qu'ils font souvent de la musique pour laquelle ils ont un goût très-prononcé.

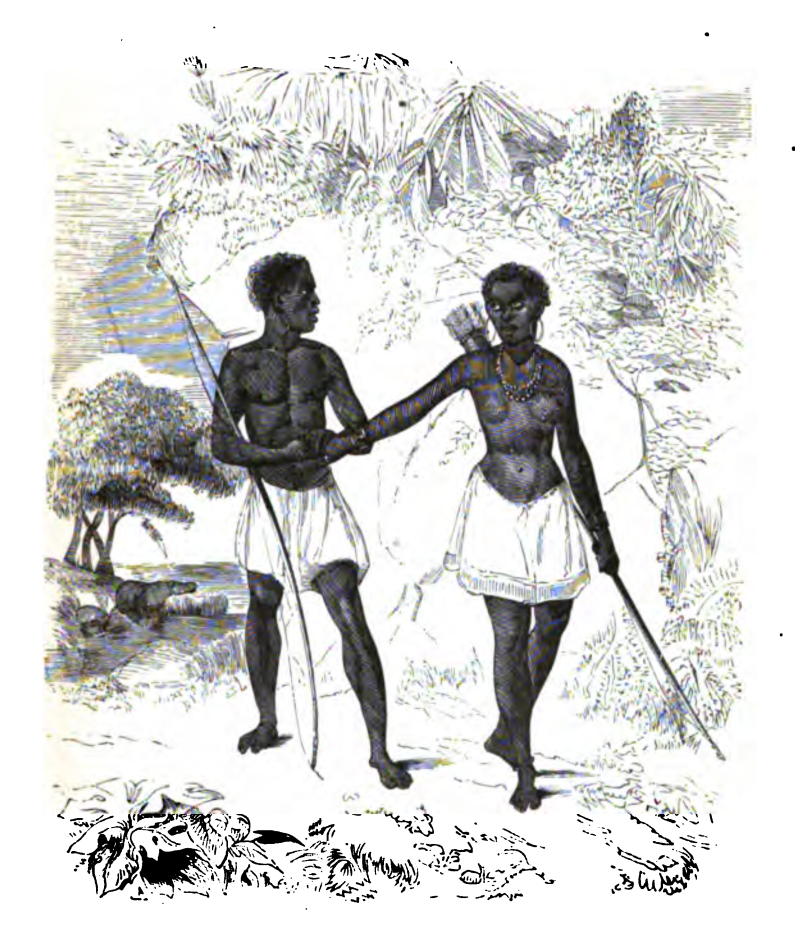
Isha n'avait pas encore vu douze printemps que déjà elle était un objet de jalousie pour ses jeunes compagnes et un sujet d'admiration pour tous les hommes. Ses parents la chérissaient, et elle payait leurs tendres soins par ces prévenances empressées qui font le charme de la vieillesse. Isha commençait à se rendre utile à cet âge où un enfant d'Europe sait à peine combiner deux idées et compter les pulsations de son cœur.

1. Beaucoup de femmes esclaves, que la grande caravane ou akkabaah amène de Timbouctou à Sokna et Tripoli, sont tatouées d'une couleur bleue que rien ne peut effacer.

Aussitôt que le soleil commençait à dorer la cime grisâtre des rochers lointains de Sala, elle se dirigeait sur les rives marécageuses du Mar-Zarah, et visitait avec empressement, parmi les touffes épaisses de nélumbo et de papyrus, les piéges que, la veille, elle avait tendus pour surprendre l'ichneumon, lorsqu'il vient chercher sur les plages sablonneuses, pour les briser, les œufs du crocodile, le tyran des marais. Souvent elle gravissait, dans le plus profond silence, les ravins que les eaux des torrents ont creusés sur la lisière des bois, et ses flèches portaient la mort dans le sein du renard, surpris lui-même au moment où, se glissant à travers les mimosas épineux, il allait surprendre sur son nid la criarde poule de Numidie (la pintade). Le porc-épic, dont le corps est couvert de longs tuyaux auxquels il ne manque que des barbes pour être de véritables plumes; le singe jouant avec adresse dans les branches du baobab, ce géant de la végétation, devenaient aussi les victimes de son adresse. Son jeune cœur palpitait de plaisir lorsqu'elle pouvait offrir à ses parents le produit utile de sa chasse.

Presque tous les matins, lorsqu'elle se disposait à partir pour ses courtes excursions, elle rencontrait à la porte de sa cabane le joli Oglou, dont l'âge était plus avancé que le sien de deux ou trois années.

— Isha, lui disait-il, mon père a entendu hier, dans les marais du Mar-Zarah, le gémissement sinistre du crocodile et le ronflement de l'hippopotame; tu es légère à la course comme l'antilope des vallées d'Afnoo, c'est vrai; mais ces monstres savent se glisser sans bruit pour saisir leur proie; je crains pour toi des périls dont je puis te défendre, ainsi laisse-moi t'accompagner.



Laisse-moi t'accompagner, je crains pour toi des périls dont je puis te défendre.

— Mais, Oglou, répondait la jeune fille, tu n'es pas encore un homme, et ton bras n'est pas encore assez ferme pour lutter contre ces animaux.

— Eh bien, répondait l'intéressant jeune homme, tandis qu'ils me dévoreront, tu auras le temps de fuir, et pendant un grand nombre de lunes tu pleureras en pensant au pauvre Oglou! Pour rien au monde je ne voudrais t'affliger; et pourtant, sans que je sache pourquoi, j'éprouve du plaisir en pensant que tu pleurerais sur moi. Ah! je t'en supplie, laisse-moi t'accompagner.

Lorsque Isha lui disait qu'elle irait du côté des montagnes, Oglou lui jurait que le rugissement du lion et les hurlements de l'hyène avaient troublé son sommeil toute la nuit. Alors, l'innocente jeune fille, pour éviter la rencontre de ces monstres dangereux, s'abandonnait à la conduite d'un être plus dangereux encore, à celle de l'amour!

Mais qu'avait-elle à craindre? Si c'est un mal d'aimer qui nous chérit, ce mal avait déjà poussé de profondes racines dans son cœur. Oglou, le compagnon des jeux de son enfance, le doux ami de sa première jeunesse, lui avait juré de n'avoir jamais qu'elle, elle seule pour épouse, quoique les lois de son pays l'autorisassent à en avoir quatre. Isha avait trouvé tout simple de lui donner son cœur.

IV.

Djestulug ignorait le tendre sentiment de sa fille; il prépara, sans le savoir, les douloureux événements qui devaient l'arracher de son sein. Non loin de sa cabane

était celle de la vieille Herrèz. Cette femme joignait à la plus ridicule difformité, un esprit aussi noir que les ailes de Moukir (l'ange de la mort), et aussi subtil pour le mal que l'ange des ténèbres, lorsqu'il porta le prophète Issha sur la montagne pour le tenter, en lui montrant tous les royaumes de la terre. Herrèz n'était pas née dans les heureuses vallées de Timbouctou, mais dans les plaines marécageuses de Bambara. Cette partie de l'Afrique, de l'autre côté du Niger, est peuplée par des nègres sauvages toujours en guerre avec les habitants du Timbouctou, et ceux-ci ne manquent jamais de les réduire en esclavage toutes les fois qu'ils peuvent les surprendre et s'en emparer pendant la nuit. Herrèz avait été amenée fort jeune par un parti de guerriers sujets de Voolo; l'un d'eux, surpris sans doute par les charmes magiques qu'elle employa pour lui plaire, l'épousa, et mourut peu de temps après la naissance d'un fils. Ce dernier, devenu grand et guerrier comme son père, s'était attaché à la personne du monarque noir, en qualité de chef de sa garde.

Pendant une nuit d'été, si le ciel est tout à coup obscurci par les nuages amoncelés, la panthère, en rugissant, va cacher sa frayeur dans l'épaisseur des plus sombres forêts; le boa, au fond de sa caverne infecte, roule en énorme spirale les anneaux de son corps livide; les monstres les plus farouches fuient à l'approche de la tempête, et le lion lui-même se retire lentement dans son antre. C'est alors qu'Herrèz, se glissant comme une ombre funèbre à travers les pâles éclairs, parcourt les ravins des collines pour dépouiller leurs flancs sillonnés par la foudre, des plantes dont elle compose ses filtres empoisonnés; comme le génie du mal, elle s'élance sur la pointe des rochers en riant de la colère

céleste, et cependant la plus violente tempête d'Europe n'est qu'une douce rosée en comparaison d'un orage africain.

Herrèz ne rentre dans sa cabane enfumée que lorsqu'un soleil bienfaisant ramène le calme dans les cieux, et montre aux habitants éperdus les tristes dégâts de la nuit. Elle fait sécher sur son âtre les plantes inconnues qu'elle a ramassées, ou bien elle les écrase entre deux pierres pour en exprimer les sucs. Ces préparations mystérieuses servent à délivrer des étreintes de la mort les personnes qui ont su plaire à la sorcière, ou à faire passer dans leurs veines un feu dévorant et mortel, si par une fatale imprudence elles se sont attiré sa haine implacable[1].

V.

Un soir, Djestulug ramenait auprès de son habitation son canot chargé de poissons, parmi lesquels se faisaient remarquer le saumon aux écailles dorées et le mulet, dont la couleur approche de celle d'une rose rembrunie. Le bonheur avait présidé à sa pêche, et la joie qui remplissait son cœur s'épanchait au dehors par des chants. La nuit commençait à couvrir le rivage de ses ombres, et donnait aux objets cette forme incertaine et fantastique qui souvent

1. A Timbouctou, la médecine n'est exercée que par de vieilles femmes, qui manquent rarement d'empoisonner les personnes contre lesquelles elles ont une vengeance à exercer.

effraye l'imagination des gens superstitieux, lorsqu'il aperçut, à travers les ténèbres, une femme assise sur le tronc renversé d'un palmier. Il croit que sa bonne Isha est venue, selon son habitude, l'attendre sur le bord du fleuve; il se hâte d'abord et va lui ouvrir les bras, mais à la lueur du crépuscule, il vit de longues dents taillées cylindriquement comme des tuyaux de plumes, et s'avançant en forme de défenses entre deux lèvres fanées et décolorées. A ces singulières armes offensives, il reconnut une habitante de Bambara, triste contrée où les hommes se battent, non à coups d'épée, mais comme des brutes sauvages, à coups de dents qu'ils aiguisent et liment en conséquence. Il regarde : à ce front hideux sur lequel la méchanceté semble avoir apposé son cachet, à la sombre lueur de ces yeux farouches, il reconnaît Herrèz.

« Djestulug, dit-elle en s'approchant de lui, ta fille est comme la fleur du nélombo qui s'élève au-dessus de toutes les fleurs des marais ; tu dois être fier de ton enfant, comme je le suis du mien. Mon fils a la taille souple et majestueuse du dattier; son regard est comme celui du léopard; de son bras nerveux il étoufferait la lionne furieuse après lui avoir enlevé ses petits; jamais son front n'a rougi d'une injure sans que sa main n'en ait aussitôt tiré une éclatante vengeance, et plusieurs fois je lui ai vu dévorer le sein de ses ennemis vaincus. Mon fils, le plus brave des enfants de Timbouctou, mérite d'épouser la plus belle fille de la vallée; pour lui, je te demande ta fille. »

Le pêcheur frémit à cette proposition inattendue, mais il cacha dans les plus profonds replis de son âme toute l'horreur qu'elle lui inspirait. « Herrèz, répondit-il à la sorcière, je consens avec joie à ce glorieux hymen, auquel,

cependant, je mets une condition. Isha ne regarde pas les objets avec l'œil de son père; elle dit : Voilà qui est bon, ou voilà qui est mauvais, sans attendre, pour juger les choses, qu'un autre les ait jugées avant elle. Si elle voit ton fils autrement que nous, s'il ne réussit pas à lui plaire, elle le refusera irrévocablement. La nature a posé des bornes à la puissance paternelle, mais, n'en eût-elle aucune, j'aimerais mieux m'endormir avec mes pères, que de voir la tendre fleur se flétrir sous le vent brûlant de l'adversité. Tant que Djestulug respirera, sa chère Isha pourra choisir un époux selon son cœur. »

Herrèz gardait le silence, et le pêcheur enhardi ajouta :
— Je dois te l'avouer, je crains que l'aspect d'un farouche guerrier n'inspire plus de terreur que d'amour à la douce Isha. Je n'ai jamais vu la timide gazelle suivre en bondissant de joie le léopard à l'œil sanglant...

— Comment, s'écria la sorcière en courroux, tu supposes que ta fille oserait refuser le favori du puissant Voolo, et tu ne trembles pas ?

— Je ne suppose rien, se hâta de reprendre le pêcheur effrayé ; mais si la chose en était ainsi, n'en accuse que ton fils lui-même, qui n'a pas su trouver le chemin de son cœur. Quoi qu'il en arrive, dis au jeune guerrier qu'il peut venir frapper à la porte de ma cabane.

En achevant ces mots, Djestulug se hâta de quitter Herrèz, et prit le sentier de son habitation.

VI.

Quelques jours s'étaient écoulés depuis cette fatale conversation ; le farouche Houssa, pour se rendre auprès de sa mère, quitta la ville de Kabra. Cette cité n'est qu'à deux heures de marche de Timbouctou, dont elle est pour ainsi dire le port, situé sur la rive septentrionale du Niger. Elle est peuplée de marchands, et se trouve parfaitement placée pour être, comme elle est en effet, le principal dépôt du commerce de l'Afrique centrale.

Depuis longtemps Houssa n'était venu dans la cabane qui l'avait vu naître, soit par une coupable indifférence pour sa mère, soit que ses devoirs l'eussent retenu auprès de la personne sacrée du monarque ; mais aussitôt qu'il eut entendu l'envoyé d'Herrèz lui faire la séduisante peinture des charmes naissants d'Isha, il se prépara au départ. Il s'oignit le corps avec une pommade composée de graisse de bœuf et de chèvre, à laquelle les riches seulement ajoutent quelque parfum ; il couvrit son dos large et durement musclé d'une robe de nankin bleu, sur l'épaule de laquelle était cousu un galon en or, marque distinctive de sa dignité, et que nul autre que les chefs n'ont le droit de porter ; il jeta sur ses robustes épaules un carquois pesant, et un arc que nul autre bras que le sien n'eût pu bander, et il suspendit à son cou un petit corps de chasse, pour éloigner, par des sons bruyants, l'éléphant féroce des

rives du Mar-Zarah, ou Nil-el-Abide. Ce fleuve, ainsi que le Nil-Massar, ou Nil d'Égypte, déborde tous les ans, lorsque le soleil entre dans le Cancer, et ses inondations périodiques fertilisent le terrain qu'elles couvrent ; mais les éléphants qui habitent ses rives septentrionales, en écartent beaucoup de cultivateurs parce qu'ils marchent en troupes, sont d'une grosseur monstrueuse, et tellement féroces qu'ils attaquent les voyageurs.

Houssa s'élance sur une blanche génisse, sorte de petite vache bossue, très-légère à la course, infatigable, et monture ordinaire des habitants. Semblable au vigoureux coursier du Maroc, dans l'impatience du départ, elle ronge son frein et frappe la terre de son pied léger. Le farouche guerrier dirige sa course du côté où le soleil se lève ; il suit, en les admirant, les rives riantes du Nil-des-Noirs (Nil-el-Abide). Près de ses bords, il voit le nègre indolent se donner à peine les soins nécessaires pour recueillir l'oriza amphibie (le riz) et le maïs à la blonde chevelure. Les collines qui bordent l'horizon sont couvertes de riches moissons de seigle et de froment, que les mains des noirs Arabes de Brabicha ont semées. Ces nègres, s'occupent exclusivement de culture. Pour labourer, ils ne se servent ni de bœufs ni d'autres animaux, et ils se contentent d'égratigner la terre avec de petites charrues qu'ils font traîner par leurs femmes. La monture d'Houssa saisit en passant quelques tiges grimpantes de melon d'eau, et foule dédaigneusement la fleur rougeâtre ou pourprée de l'indigotier sauvage.

Trois fois le soleil s'était levé derrière les montagnes bleues de Sala, lorsque, du sommet d'une colline, il aperçut la hutte dans laquelle il était né, et son cœur ne palpita

pas. Comme toutes les autres habitations de la campagne, elle était construite en terre argileuse, et son toit plat, soutenu par des perches posées horizontalement, était recouvert de gazon. Il se hâta d'arriver ; mais, en descendant de sa monture, ses yeux cherchent en vain Herrèz ; en vain sa voix fait retentir le vallon, en vain il appelle sa mère ; l'écho seul lui répond. La sorcière, montée sur un âne aussi rétif qu'elle, a été porter ses drogues empoisonnées dans un canton éloigné.

Houssa pénètre dans la sombre demeure de la vieille ; et, harassé de fatigue et de faim, il cherche de quoi satisfaire ses besoins. Dans un coin enfumé il aperçoit, dans une calebasse, du maïs écrasé entre deux pierres et bouilli dans du lait de chèvre et mélangé avec des morceaux de poisson, nourriture commune aux pauvres comme aux riches, et au roi même. La couleur extraordinaire de cet aliment et sa cruelle amertume auraient inspiré du dégoût à un homme ordinaire ; mais Houssa, vingt fois dans sa vie, a été épier et surprendre les vierges de Bambara. Là, caché dans un épais hallier, ou se glissant dans les buissons en rampant sur le ventre, comme le serpent noir du désert, il a vécu plusieurs jours en mâchant, pour toute nourriture, quelques dattes sauvages encore vertes et amères [1]. Un guerrier ne doit pas être difficile sur le choix des aliments ; il mangea, puis étendit ses membres fatigués sur la peau d'un lion, glorieux trophée de son courage. Laissons-le s'endormir d'un funeste sommeil, et voyons ce qu'est devenue la douce Isha.

1. C'est ainsi que les Mores et les nègres de Timbouctou vont guetter pendant des semaines entières autour d'un village de Bambara, pour saisir quelques malheureux qu'ils réduisent en esclavage.

VII.

Le souffle pur du printemps venait de chasser les nuages de l'hiver dans les montagnes de la Lune, grande chaîne qui traverse l'Afrique d'orient en occident, et dont les eaux pluviales causent les inondations périodiques du Nil et du Niger. La jeune Isha, pour la première fois, avait senti un feu inconnu se glisser dans ses veines et embraser ses sens, lorsque Oglou lui avait pris la main et l'avait appuyée sur son cœur palpitant. Le bandeau de l'innocence se déchira sur ses yeux... elle comprit l'amour.

Depuis ce moment, la folle gaieté de l'enfance s'était envolée pour toujours, et ses lèvres, qui naguère s'ouvraient avec tant de grâce pour laisser échapper le rire folâtre du bonheur et de l'insouciance, n'étaient plus effleurés que par des soupirs. Ah! prends garde, belle Isha, prends garde de laisser percer, aux yeux de tes compagnes, le secret que tu dois renfermer dans ton sein! prends garde d'éveiller la jalousie, dont les yeux, plus perçants que ceux de l'aigle, voient souvent au delà de ce qui est! As-tu rencontré quelquefois le jeune enfant jouant dans les prairies? Il est pur comme la fleur qui vient d'éclore, innocent comme la timide colombe ; la candeur qui brille sur son front désarmerait le monstre le plus farouche : et cependant le céraste[1] venimeux se glisse sous l'herbe, le guette, et

1. Le céraste cornu, ainsi nommé parce qu'il a une petite corne

s'élance tout à coup; il l'enlace de ses cruels replis, il déchire son sein avec ses dents à la piqûre mortelle!... Douce Isha, le céraste perfide, c'est la jalousie; ses dents empoisonnées sont les noires calomnies, et ses blessures, la honte et le désespoir!

Djestulug voyait quelquefois briller sur la joue de sa fille une larme qu'elle s'efforçait en vain de cacher; il s'apercevait d'un changement dans ses manières, mais il n'osait l'interroger, dans la crainte d'en trop apprendre, car les menaces d'Herrèz l'avaient profondément effrayé. Enfin un jour, il allait lui demander le sujet de ses peines, lorsque la porte de sa cabane s'ouvre avec précipitation; Oglou, dans le plus violent désespoir, se jette aux pieds du pêcheur : — Djestulug, lui dit-il, j'ai rencontré la sorcière de Bambara; un affreux sourire était sur ses lèvres lorsqu'elle m'a dit que son fils arrive de Kabra pour épouser ma douce amie... et moi j'attends son arrivée pour aller servir de pâture aux caïmans du Mar-Zarah!

Oglou est suffoqué, Isha pleure, et le vieillard, qui les voit tous deux à ses genoux, les relève et les presse sur son cœur. — Mes bons amis, leur dit-il d'une voix attendrie, essuyez ces larmes, car elles tombent sur mon cœur et le brûlent comme la sueur du Jeckot[1]. Allez avertir nos amis que Djestulug les attend dans sa cabane pour les rendre témoins de l'hymen d'Isha et d'Oglou.

Les rayons argentés de la lune se jouaient à travers le

mobile au-dessus de chaque œil, est le plus venimeux de tous les serpents d'Afrique. Sa morsure est aussi dangereuse que celle du serpent à sonnettes, et cause la mort en quelques minutes.

1. Le Jeckot, commun en Afrique, est une espèce de lézard dont les pieds suintent une liqueur tellement âcre, qu'elle corrode à l'instant la peau à la place où l'animal a posé la patte.



Tout à coup une voix tonnante se mêle aux chants de bonheur, et les craintives vierges suspendent leur danse.

feuillage rougeâtre du cotonnier herbacé ; le ciel azuré étincelait de mille feux éternels, et les animaux féroces des forêts n'osaient descendre dans la plaine. Les cithares d'écailles de tortue, les flûtes de roseaux, les chalumeaux et les tambourins réveillaient seuls les hôtes timides des prairies. Une troupe folâtre de jeunes négresses arrivèrent en chantant à la porte de la nouvelle épouse, et une foule de jeunes gens firent retentir le vallon de leurs cris d'allégresse. Djestulug versait à grands flots le lakbi (vin de palmier) coulant abondamment de la blessure qu'il avait faite au père nourricier des enfants du désert (le dattier) ; Oglou distribuait avec profusion les gâteaux de maïs et de sorgho cuits sous la cendre, le couscoussou, en attendant les pieds d'éléphants qui cuisaient entourées de pierres rougies au feu. Tandis que les vieillards vantaient la générosité de Djestulug, et que les jeunes foulahs (cultivateurs) enviaient le bonheur d'Oglou, Isha, légère comme le pasan qui bondit sur les rochers de l'Atlas, s'élance au milieu de ses compagnes, parce qu'elles l'ont désignée pour diriger leur danse. Au son vif de la flûte et du tambourin, les jeunes filles se touchent mutuellement les mains et le bout du pied, et forment une longue ligne en répétant, chacune à leur tour, les pas gracieux de leur conductrice.

Tout à coup une voix tonnante se mêle aux chants de bonheur, et les craintives vierges, suspendant leurs jeux, se réunissent en un groupe serré. Les foulahs entourent un guerrier gigantesque, qui s'approche de la cabane. Son regard est farouche ; la colère altère ses traits et lance par ses yeux des éclairs menaçants. Un foulah le reconnaît : — C'est le terrible chef des gardes de Voolo, c'est Houssa, le fils de la sorcière ! s'écrie-t-il. Et les jeunes filles se

cachent avec effroi derrière le groupe de leurs parents, et les jeunes nègres, attendant avec anxiété ce qui va résulter de cette visite inopinée, préparent cependant leurs sagaies empoisonnées et leurs longues lances de roseau.

Houssa sourit dédaigneusement. — Quoi donc ! leur dit-il, apprêtez-vous vos armes contre un rhinocéros menaçant, ou contre une panthère impitoyable? Il le faut, car vous n'oseriez attaquer le lion indomptable. Puis son regard cherche Oglou dans la foule et tombe par hasard sur Djestulug, qui s'approche et lui présente une calebasse remplie de lakbi. Le vieillard, d'une voix mal assurée, adresse la parole au guerrier : — Houssa, lui dit-il, sois le bienvenu sous mon toit, et daigne me prouver, en vidant cette coupe, que tu connais les devoirs réciproques de l'hospitalité. — Oui, répond vivement Houssa en vidant le vase d'un seul trait, oui, j'accepte ton hospitalité. Nous habiterons la même cabane, et ta vieillesse s'amusera des jeux innocents des enfants d'Isha, et ces enfants seront les miens. Souviens-toi d'Herrèz, et prosterne-toi devant les ordres sacrés de Voolo. Mais, ajouta-t-il avec un air farouche, pourquoi mes yeux cherchent-ils en vain le lâche Oglou? Est-il devenu femme? s'est-il caché parmi la troupe effrayée de ces vierges, ou bien s'est-il enfoncé dans les ténèbres, comme la gerboise qui fuit à la voix du chacal?

Dans cet instant même, Oglou descendait en courant le tertre sur lequel était la cabane de sa mère. Ses amis, devinant son dessein, et effrayés de sa hardiesse, veulent le retenir au milieu d'eux ; mais Houssa l'aperçoit, s'élance à sa rencontre, et s'apprête à lui déchirer le sein. Le sourire féroce de la vengeance satisfaite brille déjà dans

ses yeux; son bras nerveux se lève, il va frapper... Quelle résistance peut opposer à sa fureur le faible enfant du hameau, quand ses membres délicats sont à peine développés par l'âge? A quoi servirait le courage du colibri à la gorge dorée, pour lutter contre les cruelles serres du percnoptère?

Mais quelle puissance magique a suspendu tout à coup une horrible soif de sang! Immobile comme la pointe sourcilleuse du rocher qui résiste depuis des siècles à la furie du shume (vent du désert), le bras du farouche fils d'Herrèz reste suspendu dans les airs et cesse de menacer la tête de son faible adversaire. Oglou, cependant, n'a fait que lui présenter le bout d'un talisman européen. On voit briller dans sa main délicate un tube court, dont le fer poli reflète les rayons de la lune. Si Houssa fait un mouvement, ce tube s'enflammera avec un bruit semblable à celui du tonnerre, et le plomb meurtrier pénétrera avec la mort dans le sein du guerrier[1].

Le farouche Houssa recule en chancelant; un gémissement sourd s'échappe de son sein, et sa bouche vomit à grands flots une liqueur noire et ensanglantée. Cependant Oglou n'a pas lâché la détente de l'arme fatale, et le salpêtre ne s'est pas enflammé. On croirait que le guerrier a porté la vue sur un affreux basilic, dont le regard donne la mort. Il chancelle, il tombe et roule sur la terre qu'il mord en poussant de lamentables gémissements. Le palmier orgueilleux dont la cime, victorieuse des orages, s'est

1. Les habitants de Timbouctou connaissent les armes à feu, et en ont qu'ils achètent des Mores; mais ils ne s'en servent pas, dans la crainte d'user leur poudre, qui est si précieuse chez eux qu'elle leur sert de monnaie; sa valeur équivaut à deux fois son poids d'or.

balancée dans la nue pendant deux siècles, tombe tout à coup affaisé sous son propre poids, lorsque le ver du charançon a miné sourdement son tronc colossal : tel le fils de la sorcière est tombé pour ne plus se relever.

VIII.

Oublions un instant cette scène d'horreur pour nous transporter dans la vallée sauvage habitée par Herrèz. Elle arrive près de sa cabane, et son cœur maternel palpite en apercevant sous le hangar, couvert de la feuille immense du ravenale, la génisse qui a servi de monture à son fils. — Houssa! s'écrie-t-elle dans son allégresse, ô le plus beau des enfants d'Afrique ! où es-tu ? pourquoi as-tu quitté le foyer de ta mère avant d'avoir été pressé sur le sein qui t'a nourri? Voici cet arc que toi seul peux bander, voici les longues flèches avec lesquelles tu repousses le lion dans le désert ; Houssa, tu n'es pas loin, mais où es-tu? pourquoi restes-tu sourd à ma voix?

Par hasard, les yeux d'Herrèz se portent sur une calebasse vide, qu'elle avait cependant remplie pour servir une de ses vengeances secrètes. Ses cheveux se hérissent sur son front, elle s'arrête soudain et considère d'un œil égaré les restes d'une funeste nourriture. Une horrible lumière éclaire son esprit, et son âme est en proie aux tortures du remords et du désespoir. Si l'on n'a pas entendu, dans les déserts du Sahara, la lionne rugissant de rage et

de douleur, lorsqu'un audacieux chasseur lui a enlevé ses lionceaux pendant son absence, on ne peut se faire une idée des hurlements de la sorcière. A la lueur d'une torche enflammée, elle cherche celui qui faisait son orgueil, et elle l'appelle quoiqu'elle sache fort bien qu'il ne peut lui répondre. Le jour naissant commençait à chasser les oiseaux de nuit dans leurs ténébreuses retraites, lorsqu'elle parut, comme un sinistre génie, à la porte de la cabane de Djestulug.

— Malheureuse femme! lui dit un foulah, que viens-tu chercher ici? Ton fils est tombé; nous avons étendu doucement son corps sur le sol, nous nous sommes assis quelques instants autour de lui, et nous avons gémi six fois, puis nous l'avons confié à la terre qui ne le rendra plus. Tu le vois, nous avons accompli toutes les cérémonies d'usage, ainsi retire-toi! — Comment est-il tombé? demanda Herrèz. Alors l'imprudent vieillard lui raconta dans tous les détails cette funeste scène. Il s'apitoyait sur la douleur de la vieille, lorsqu'il vit un sourire infernal errer sur ses traits décomposés. La haine et l'espoir de la vengeance s'étaient glissés dans son esprit avec le récit du foulah, et Herrèz, consolée du mal qu'elle souffrait par celui qu'elle espérait faire souffrir, disparut à ses yeux.

A peine la sorcière fut-elle arrivée dans sa cabane, qu'elle réunit en un faisceau les armes de Houssa, les attacha sur la monture du guerrier, et partit pour Kabra, où elle arriva le troisième jour. La rage qui la pressait ne lui permit pas d'attendre plus longtemps pour aller se présenter à la porte du palais de Voolo, où les gardes, attendris par ses larmes, l'introduisirent aux pieds du monarque et de Fatima, son épouse.

IX.

Quand un habitant de Kabra est admis auprès du roi, pour lui témoigner son respect, il le baise au front. Herrèz, après avoir accompli ce cérémonial, lui débita ce discours artificieux que sa haine avait préparé d'avance pour tromper sa sagesse : — Magnifique monarque, et toi, reine de beauté, dont les regards commandent au cœur de tous les hommes, je viens invoquer sur les marches du trône cette justice qui vous élève autant au-dessus des autres souverains que le vautour planant dans les cieux est au-dessus de l'oiseau-mouche des bocages. Je ne viens point ici réclamer des récompenses que mon fils malheureux aurait méritées par vingt ans de fidélité; je ne vanterai pas ses exploits, ni ne chercherai à rappeler à la mémoire de mon puissant souverain qu'Houssa lui prêta son invincible bras pour conquérir un trône où l'amour de Fatima l'attendait; qu'ai-je besoin d'éveiller des souvenirs pour émouvoir les cœurs? Les larmes d'une mère suffisent à Fatima, et l'immuable équité ne s'éloigna jamais du palais de Voolo! Je ne me plaindrai pas non plus de ce que tes commandements sacrés ont été violés, de ce qu'un insensé a eu la témérité d'insulter à ta puissance : ce n'est pas la timide chouette qui doit exciter l'aigle à la vengeance. Puissant monarque, c'est ta justice seule qui doit essuyer les larmes d'une mère dont Djestulug vient d'assassiner le fils. Aussitôt que le

perfide foulah eut appris que ta volonté suprême donnait sa fille à Houssa, il rassembla ses amis et s'empressa de leur montrer tout le mépris qu'il fait de tes ordres, en les rendant témoins de l'hymen d'Isha et d'Oglou. Le brave chef de tes gardes arrivait en ce moment à la porte de Djestulug : renfermant dans son cœur la honte dont tes ordres méprisés allaient le couvrir, il s'apprêtait à se retirer quand le criminel vieillard lui présenta une coupe empoisonnée que sa fille venait de préparer. Houssa possédait le cœur d'un guerrier, il était magnanime et sans défiance; il vida la liqueur mortelle, et tomba au milieu d'horribles douleurs; il mourut dans l'instant même où le jeune Oglou, craignant l'impuissance de l'affreux poison, se préparait à lui fracasser la tête avec cette arme bruyante et redoutable que les blancs emploient pour s'égorger entre eux.

— Femme de Bambara, répondit le monarque, plus ému par la colère que par la pitié, ta vengeance est assurée. Le vil insecte qui osa se soustraire à mes ordres périra du supplice des traîtres; ses enfants traîneront une vie misérable dans l'esclavage et la douleur, tandis que tu cueilleras les fruits de leurs dattiers et que tu moissonneras le riz et le maïs dans les champs défrichés par leurs ancêtres.

Voolo a donné ses ordres sacrés; ses gardes ont été arracher à leurs paisibles foyers les trois victimes de l'atroce méchanceté. Par quelle malheureuse fatalité la nature a-t-elle destiné les innocentes colombes à devenir la pâture des vautours dévorants? Quel est le noir génie qui eut l'audace de mêler sa voix sinistre à celle du Créateur lorsque la matière, obéissant à ses ordres suprêmes, s'anima tout à coup dans le sein des agneaux et des tigres?

Mais laissons là de vaines spéculations qui, trop souvent. ont agité les hommes.

Les douze alemmas, ou membres du conseil souverain qui, conjointement avec le roi, établissent les lois qui gouvernent l'État, se sont réunis dans leur palais de roseaux, et leur arbitre[1] les préside. Le roi veut que cette cause importante soit discutée devant ce tribunal suprême, parce que, dit-il, la majesté du trône ayant été offensée, le crime intéresse toute la nation. Cependant, pour suivre les formes établies, le cadi, qui rend ordinairement la justice quand le crime n'est pas qualifié de lèse-majesté, fut appelé pour prendre part à la discussion, avec ses douze tables de la loi, nom que l'on donne aux douze avocats chargés de l'assister, lesquels ont chacun leurs fonctions particulières. Une foule immense assiége les portes du palais, pour voir passer les trois victimes qui s'avancent lentement au milieu d'une garde nombreuse.

Djestulug s'approche le premier de l'auguste tribunal, auquel il répond avec une respectueuse fermeté. Il raconte les faits simplement, mais d'une manière claire et précise. Il apporte en témoignage pour lui une longue vie irréprochable, et pour ses enfants leur éducation et l'innocence de leur âge. Oglou, plus occupé à consoler son Isha qu'à se défendre lui-même, intéresse toutes les femmes rassemblées par curiosité dans l'enceinte du tribunal ; et les jeunes hommes sont plus convaincus de l'innocence des accusés par les pleurs que répand la belle Isha, que par la logique naturelle et serrée de l'éloquent Djestulug.

1. L'arbitre ou président est dans l'habitude de retenir pendant trois ans les appointements qui sont donnés par le roi aux alemmas qui entrent dans le conseil.

Déjà la douce pitié descend dans le cœur des alemmas; ils se lèvent et vont rendre les trois victimes au bonheur, lorsqu'un cri sinistre se fait entendre au milieu de la multitude. La foule s'entr'ouvre pour laisser passer une espèce de fantôme hideux et échevelé, dont la tête est couverte de cendres et les vêtements déchirés, costume obligé des suppliants qui viennent demander justice.

Le pêcheur, terrifié, a reconnu la vieille Herrèz; il a lu dans son lugubre regard sa haine et leur condamnation. Le vieillard accablé laisse tomber sa tête sur son sein, et sa langue glacée devient un instrument inutile à sa défense.

— Arrêtez, juges suprêmes de Timbouctou, s'écria Herrèz; avant de prononcer, il est de votre devoir d'entendre toutes les parties. Si votre justice avait pu être égarée par la beauté d'une jeune coupable, ce que je ne puis croire, que les lambeaux couvrant à peine ma misère, que les larmes de sang qui sortent de mes yeux, vous arrachent à votre erreur. Djestulug, réponds-moi : Est-il vrai que je t'avais demandé la main de ta fille? Est-il vrai que, dans ta perfidie, tu me l'avais promise, et que par une union précipitée tu as éludé les ordres de ton souverain?

Le vieillard leva la tête et chercha en vain une réponse, que sa bouche refusa de prononcer.

« Vous le voyez, dit Herrèz à ses juges, ma vue seule l'a terrassé, parce qu'il sait que je viens à lui avec des armes terribles. Vieillards qui assistiez à cette cérémonie funeste où mon fils fut la victime immolée sur l'autel du mariage, je vous distingue dans la foule et j'invoque le témoignage de vos yeux. Le malheureux Houssa n'est-il pas tombé dans les convulsions de la mort après avoir vidé une coupe empoisonnée que Djestulug venait de lui offrir?

Avant de rendre le dernier soupir, l'infortuné ne vit-il pas briller sur son front l'arme tonnante dont Oglou le menaçait ?

Il est vrai, répondirent les foulahs, mais...

— Cet aveu me suffit, s'écria la sorcière en les interrompant ; juges, faites votre devoir pendant que j'irai calmer la colère d'un roi que votre clémence irriterait, et que, par mes conjurations mystérieuses, je détournerai les fléaux redoutables du mauvais œil, que votre indigne pitié allait faire tomber sur vos troupeaux, sur vos femmes et sur vos enfants.

En prononçant ces mots, elle s'éloigna et laissa l'assemblée dans la consternation. Les alemmas, sortis enfin de leur stupeur, crurent déjà voir sortir des antres des montagnes les génies malfaisants, obéissant au mauvais œil ; ils craignirent aussi la vengeance de Voolo ; et, déterminés sans être convaincus, ils condamnèrent les trois victimes à l'esclavage et à l'exil.

X.

Depuis plusieurs jours elles gémissaient dans un sombre cachot, lorsqu'on vint les retirer pour les conduire dans une foudaque, espèce d'auberge ou de caravansérai où logent les marchands qui viennent de Maroc, de Fez ou de Tripoli. Tout était en mouvement pour les préparatifs d'un voyage. Un akkabaah se disposait à partir pour traverser le grand désert, et les Arabes, empressés à saisir le mo-

ment favorable, se hâtaient d'emballer les marchandises précieuses qu'ils avaient échangées à Timbouctou et dans les autres parties du Soudan (Nigritie). On fit entrer les trois malheureux dans le duaria, appartement composé de deux pièces destinées à recevoir les étrangers, et à y traiter toutes les affaires[1]. L'officier qui accompagnait les prisonniers sonna d'un petit cor qu'il portait suspendu à son cou, et donna ainsi le signal d'une vente publique.

Aussitôt une foule de Mores entourèrent les captifs, et après les avoir tâtés, fait marcher, courir, se lever, se baisser, enfin leur avoir fait exécuter tous les mouvements que l'on fait faire à un cheval sur les marchés d'Europe, quand on veut s'assurer qu'il est sans défaut, ils commencèrent à les mettre à l'enchère au plus offrant. Déjà leur prix s'élevait à trois cents mizans d'or[2], et les Arabes eux-mêmes étaient étonnés de l'énormité de cette somme, lorsqu'un vénérable marabout, courbé sous le poids des ans, s'approcha en déclarant qu'il ajoutait d'un seul mot trois cents mizans de plus. Aucun de ses compétiteurs n'était assez riche pour lui disputer ces esclaves, qu'ils lui abandonnaient cependant avec peine. L'officier reçut la somme convenue et se retira. Djestulug et ses enfants furent conduits dans un appartement de la foudaque, où, par une humanité fort rare chez les Mores, on avait déposé avec profusion tout ce qui est nécessaire aux besoins de la vie.

1. Il n'est pas une maison à Timbouctou qui n'ait son duaria, si ce n'est l'habitation du peuple le plus pauvre.

2. La monnaie courante dans cette partie centrale de l'Afrique, consiste en petits paquets d'étoffes remplis de poudre d'or, qu'ils appellent *tibbers*. Il en faut plus ou moins pour faire un mizan, selon leur grosseur, et trente mizans peuvent être évalués au prix d'une pièce de toile de vingt-cinq aunes.

Le lendemain, mille voix empressées vinrent les arracher à leurs tristes pensées. Ils entendaient aussi le docile dromadaire s'agenouiller pour recevoir sa charge pesante, et le coursier barbe, obéissant à la voix de son maître, hennir dans sa vive impatience. Leur porte s'ouvrit enfin, et tous trois, escortés par des Mores au visage indifférent, se mirent en marche avec l'akkabaak, en jetant sur leur patrie un douloureux et dernier regard.

On voyait marcher deux à deux dix-huit cents chameaux chargés de précieuses marchandises, et chaque couple était conduit par un chamelier les dirigeant à travers les sables du désert. Le marabout, monté, comme une foule de riches marchands, sur un superbe cheval de Maroc, marchait en avant, et, se dirigeant sur le cours du soleil, traçait la route que l'on devait suivre. Les esclaves venaient après; les plus faibles et les femmes, assis sur des ânes vigoureux ou sur des héries légères à la course, et les hommes suivant à pied. Quelques Arabes, qui se paraient, on ne sait pourquoi, du titre de janissaires, soudoyés pour protéger la caravane, galopaient à la tête et sur les côtés. Chaque voyageur portait avec lui un peu de farine, quelques dattes, et de l'eau dans une outre de peau de veau, seule nourriture qu'il prend pendant les cent trente-neuf jours que doit durer sa marche, pour se rendre, à travers les sables arides du Sahara, de Timbouctou à Maroc.

Pendant que le soleil monte sur l'horizon, les dromadaires avancent d'un pas agile, et le plus profond silence les accompagne; mais lorsqu'il commence à baisser, la fatigue ralentit leur course. C'est alors que les marchands unissent leurs voix en trio, et que le chamelier se joignant

à eux, ils chantent un air dont la mélodie cadencée, fort au-dessus de ce que pourraient se figurer ceux qui ne l'ont jamais entendue, plairait même à une oreille européenne. Ils raniment le chameau, qui se hâte d'avancer pour finir sa journée à lassaw, c'est-à-dire à quatre heures du soir. Arrivé au waday (oasis), on élève les tentes, et le marabout, ou, à son défaut, celui des voyageurs qui a fait le pèlerinage de la Mecque, commence la prière avant que le soleil soit couché.

Au grand étonnement des Mores, Djestulug, Oglou et Isha mêlèrent leurs pieux accents à ceux des voyageurs, et supplièrent le saint prophète de leur accorder sa bénédiction paternelle. Après un repas excessivement frugal et préparé par les esclaves, les marchands se couchèrent les uns contre les autres en formant un grand cercle, et se livrèrent au sommeil jusqu'à ce que le soleil levant les avertit de se remettre en route.

XI.

Cinq jours s'étaient écoulés de cette manière uniforme sans que les yeux des voyageurs se fussent reposés un instant sur une seule touffe de verdure. Un ciel brûlant et des sables enflammés s'étendaient seuls autour d'un immense horizon, où nul être vivant ne peut exister en respirant l'air étouffant du désert. Sur la fin de la sixième journée, des cris de joie se font entendre : on aperçoit le riant waday d'Arawan, et bientôt la cravane peut se reposer sous le

frais ombrage du palmier et se désaltérer dans les ondes limpides d'un ruisseau. Après quinze jours passés dans cet endroit délicieux, les voyageurs se pourvoient d'eau et de vivres, ils remplacent leur escorte arabe par une autre appartenant à la tribu dont ils vont traverser le territoire, et se remettent en marche pour arriver après sept jours au waday des puits de Tandeny.

Le soleil avait parcouru quatre fois sa carrière, et pendant que le sobre chameau mâchait en se reposant les noyaux de dattes, dont on le nourrit uniquement dans le désert, les Mores et les Arabes dormaient paisiblement sous leurs tentes. Isha, qu'une inquiétude vague empêchait de clore les paupières, se leva des côtés de son Oglou, et, silencieuse comme la nature du désert, elle promenait à pas lents ses douloureuses rêveries. La lune brillait d'un éclat resplendissant que ne connaissent point les habitants de l'Europe, et ses rayons argentés éclairaient assez les vallons sablonneux pour permettre à la vue de s'étendre au loin dans la vaste solitude. Tout à coup un spectre hideux se présente à ses yeux ; elle veut fuir, mais ses forces et son courage la trahissent à la fois. Elle pousse un cri perçant et tombe presque sans vie. Le fantôme s'approche, un yatagan (poignard) étincelle dans sa main ; il lève son bras homicide et va frapper, quand Djestulug se précipite au-devant du coup. Il a reconnu Herrèz, et la rage du désespoir s'empare de lui. Il poursuit l'abominable sorcière, il est sur le point de l'atteindre ; mais elle s'élance sur un shrubba-er-rech[1] qui l'attend, et disparaît dans la nuit,

1. C'est une troisième espèce de chameau dont se servent les courriers extrêmement pressés. Elle est si légère à la course qu'elle peut faire, dit-on, quarante lieues par jour.

comme une ombre funèbre que le chant du coq force à rentrer dans les sombres demeures de la mort.

Le vieillard connaît l'âme implacable de son ennemie, il sait à quels excès sa noirceur peut se porter, et devine ses affreux projets. Pour les prévenir, il entre hardiment sous la tente du marabout-cheik, et, craignant peu de troubler son sommeil, il lui parle ainsi : « Favori du prophète, lève-toi et secoue à la hâte la poussière de ton manteau. Déjà mon oreille entend dans le lointain le hennissement des chevaux de Dikna et d'Emjot; les féroces habitants du Sahara tirent du fourreau leur terrible yatagan ! Éveille-toi si tu ne veux rester enseveli dans un repos éternel. »

Ses paroles retentissent dans tous les cœurs. On se lève en désordre, on s'agite, chacun court à ses armes, et dans le plus grand tumulte on s'apprête à se défendre contre un danger qui n'existe pas encore. On croirait que l'ange de la terreur et de la confusion a parlé par la bouche de Djestulug. Cependant le calme renaît peu à peu, et l'on se prépare à soutenir l'attaque.

Au soleil levant on aperçoit un nuage de poussière s'élevant en tourbillon du côté de l'orient. Il s'approche de l'akkabaah, et l'on distingue bientôt les deux tribus abhorrées de Dikna et d'Emjot. Les Mores arment les bras d'Oglou et de Djestulug : Isha elle-même, oubliant la douceur de son caractère, se place entre son père et son époux, et s'empare d'un arc et d'un carquois rempli de longues flèches.

Les brigands du désert s'approchent au galop en remplissant les airs de hurlements; mais Allah a planté la lâcheté dans le cœur des méchants; surpris par un appareil de défense auquel ils étaient loin de s'attendre, ils

s'arrêtent et semblent hésiter. Sur leur figure étonnée on pouvait lire le découragement, lorsque Herrèz arrive au milieu d'eux; Herrèz, qui a bravé la mort en osant seule traverser le désert pour venir les exciter à satisfaire sa vengeance, leur avarice et leur amour pour le meurtre et le pillage. Les Mores de l'akkabaah ne peuvent entendre ses paroles, mais à ses gestes véhéments et furieux on voit qu'elle les excite, qu'elle les encourage, et dans leur frayeur ils la chargent de malédictions. Déjà les Arabes de Dikna et d'Emjot cessent d'hésiter, déjà ils tirent le cimeterre du fourreau en tournant la bride de leurs chevaux vers la caravane, ils vont s'élancer... Une flèche mortelle part, siffle dans les airs, et va frapper le cœur de la sorcière; elle tombe baignée dans son sang impur, et rend son âme criminelle en poussant un affreux hurlement. Les Mores jettent un cri de joie; les brigands épouvantés fuient avec toute la rapidité de leurs chevaux; et Isha, effrayée du coup audacieux qu'elle vient de porter, laisse échapper son arc de ses mains tremblantes.

Les voyageurs reconnaissants entourent les trois esclaves, et le saint marabout, s'approchant de Djestulug, lui saisit la main et lui dit : « Enfant soumis d'Allah, lève les yeux sur moi, et reconnais enfin celui qui éclaira ton âme. J'ai vu la semence divine jeter de profondes racines dans ton cœur, et je sais que tu as transmis à tes enfants les sentiments que j'ai fait éclore; le prophète nous récompense aujourd'hui ! Djestulug, Oglou, et vous, belle Isha, vous êtes libres. Avec moi vous viendrez habiter une terre hospitalière, et je vous rendrai, en les doublant, les richesses que vous avez perdues.

XII.

Pendant trois mois la caravane continua sa marche en louvoyant tantôt à l'est, tantôt à l'ouest, selon la position des elwahs (waday ou oasis). Elle n'avait plus que peu de jours de marche, lorsque la chaleur, devenue excessive, dessécha l'eau dans les outres de peau, par une vaporisation insensible[1].

Malgré la soif dévorante, les Arabes, pour hâter le pas de leurs chameaux, ne continuaient pas moins leurs chants cadencés. L'espérance d'arriver en quelques heures au dernier elwahs d'Akka soutenait leur courage, et le marabout-cheik leur indiquait déjà du doigt le lieu où ils devaient se reposer de leurs travaux. Oglou et Isha se livraient sans contrainte aux élans du bonheur.

Cependant, pourquoi Djestulug ne partage-t-il pas leur joie innocente? Depuis quelques instants sa figure est triste: la contrainte se peint d'une manière énergique sur ses traits altérés; ses yeux, qui se fixent avec inquiétude du côté de l'orient, peignent toute l'agitation de son âme. Il s'approche du saint marabout, lui parle avec véhémence, et leurs mains se dirigent vers l'orient, où Djestulug semble lui faire

1. Ceci est arrivé fort souvent, et l'on a vu, dans ces occasions, payer un verre d'eau quatre ou cinq dollars, et souvent quinze à vingt. En 1805, une caravane, qui se rendait de Timbouctou à Tafilet, en ayant manqué, deux mille personnes et dix-huit cents chameaux périrent de soif.

remarquer avec attention un point grisâtre s'étendant peu à peu sur l'horizon, s'augmentant à chaque minute, et prenant enfin la forme d'un nuage rouge et enflammé. Au signal donné, on s'empresse autour des chameaux haletants, on les anime du geste et de la voix, et chacun pour hâter encore leur marche rapide, emploie tous les moyens que lui suggèrent sa mémoire et son intelligence.

Une chaleur devenue suffocante commence à gêner la respiration des hommes et des animaux. Un vent étouffant élève le sable en légers tourbillons qui semblent se poursuivre dans la plaine; la surface du désert s'ébranle et se meut comme les flots agités par le commencement d'une tempête; l'air, que l'on respire avec effort, est chargé d'une poussière enflammée, qui, loin de porter une salutaire fraîcheur dans le sang, ulcère les poumons : l'atmosphère lourde devient rouge et brûlante comme celle d'une fournaise ardente.

Les Arabes pressent en vain leur marche; le fléau du désert s'avance à pas de géant, et son haleine embrasée dessèche leur sang dans leurs veines. Les cris de désespoir commencent à retentir; les dromadaires tombent et meurent de fatigue; et l'Arabe, oubliant sa sordide avarice, abandonne sa charge précieuse dans la crainte de retarder sa fuite d'une seule minute.

C'est alors que le renégat, qu'une insatiable soif de l'or ou de passions plus honteuses encore ont poussé au crime en lui faisant abandonner la religion de ses pères; c'est alors que, maudissant le culte d'un vain prophète, il déchire, dans sa rage effrayante, le fatal turban dont Mahomet ceignit son front coupable. Le shume furieux (vent du désert) de l'Afrique inhospitalière venge sur lui l'affront que reçut

la clémente Europe, lorsque cet enfant ingrat l'abandonna. Il tombe le premier, sans que les fils du désert daignent tourner la tête ni ralentir un de leurs pas pour lui tendre une main secourable.

On croirait que le souffle terrible du campsin (shume) reconnaît et ménage encore les noirs habitants qui peuplent les bords des vastes solitudes où son empire s'étend, soit que leur couleur les protége contre les rayons ardents d'un soleil perpendiculaire sur leur tête, soit que l'habitude ait endurci leurs organes contre les effets d'une chaleur excessive. Déjà les dernières étincelles de courage s'étaient éteintes dans le cœur des Mores; déjà l'Arabe, plus robuste, était en proie au douloureux découragement, quand une faible femme, un enfant et un vieillard, les animaient encore par leur exemple. Isha, soutenue par son père et par Oglou, venait de leur partager l'eau que l'estomac de sa hérie, morte de fatigue, lui avait offerte, lorsqu'ils aperçurent dans le lointain un point verdâtre se dessiner à travers un déluge de sable. Alors des cris de joie se firent entendre. Mais, hélas! l'impitoyable mort ne laisse pas ainsi échapper sa proie! Souvent elle amuse sa victime, et choisit, pour frapper, le moment où l'on croit la voir s'éloigner.

Oglou découvre la cime des palmiers de l'oasis : il est transporté de joie et se tourne vers son père afin de trouver dans ses yeux une expression encourageante. Le vieillard secoue la tête d'une manière expressive et terrible ; il verse la dernière larme que le chagrin n'a pas encore tarie, et montre à ses enfants, au milieu du Sahara, d'énormes colonnes de sable s'élevant jusque dans les cieux et s'avançant en immenses tourbillons. Les Mores et les Arabes,

soudainement frappés de terreur, restent immobiles, l'œil fixé sur les phénomènes gigantesques du campsin en furie. Bientôt, s'abandonnant à toute la force de leur désespoir, ils se tordent les mains et se roulent dans la poussière en poussant de lugubres gémissements. Tous abandonnent leurs richesses inutiles, et courent çà et là dans la plaine, comme s'ils espéraient trouver un asile pour se mettre à l'abri de la fureur du shume qui mugit dans les airs.

Isha jette un long soupir; elle lève des yeux baignés de larmes sur son époux désolé. « Mon Oglou, lui dit-elle d'une voix déchirante, tout est fini pour nous! Quelque génie malfaisant, jaloux de notre bonheur, a déchaîné le terrible vent du désert, auquel rien ne résiste... Je le sens consumer mon sein et dessécher mes larmes. Le sang de la sorcière a crié contre moi, et le génie destructeur, planant dans les solitudes du Sahara, s'est chargé de sa vengeance, qu'il va bientôt accomplir. O mon ami! tant que j'ai eu de l'espérance pour toi, l'amour m'a soutenue sur les ailes du courage; mais, c'en est fait, Oglou doit périr! » Isha ne peut plus soutenir des fatigues au-dessus de ses forces; en achevant ces mots, elle se laisse aller sur le sein de son époux. Oglou essaye en vain de la soutenir, ses forces épuisées refusent de servir son courage; il s'assied sur un monticule de sable et presse sur sa poitrine l'objet expirant de son amour.

Djestulug, debout, la tête appuyée sur ses mains, regarde d'un œil hagard et desséché l'agonie de ses enfants. Immobile et muet, il ressemble à un de ces génies protecteurs des familles, attendant au bord d'une tombe le dernier soupir d'un dernier rejeton, pour s'évanouir avec lui dans l'éternelle nuit du néant.



Une énorme montagne de sable s'avance comme une vague funeste
portant l'horrible mort sur son front.

Chaque fois que la douleur arrachait un soupir à Isha, Oglou était saisi d'un mouvement convulsif dont elle ne tarda pas à s'apercevoir. Alors, détachant ses lèvres de dessus le cœur frémissant de son époux, elle leva sur lui un œil mourant et lui parla pour la dernière fois : « Mon ami, lui dit-elle, pardonne à ton Isha le premier et le dernier chagrin qu'elle t'a donné. Puisque ma douleur augmente tes souffrances, en expirant, l'amour me donnera encore assez de force pour te les cacher... Il me sera doux de mourir sur le sein de celui pour lequel j'aurais voulu vivre... Cependant, nous ne nous quitterons plus... Oui, mon cœur est sur ton cœur pour l'éternité... Il ne quittera plus cette place où jadis il cherchait le bonheur. L'heure fatale s'avance ! elle va me saisir... O mon ami ! lorsque l'instant sera arrivé, promets-moi de ne pas repousser de ton sein le corps inanimé d'Isha... Et vous, mon père, pardonnez un amour qui vous entraîne avec nous dans l'abîme ! Donnez-moi votre main, que je la presse encore une fois sur mon cœur... Mes yeux se troublent... Les ombres de la mort errent autour de nous... je la vois qui s'approche !... Oglou... mon père... serrez-moi dans vos bras !... »

Une énorme montagne de sable s'avance comme une vague funeste, portant l'horrible mort sur son front. Elle tourbillonne un instant dans les cieux obscurcis, et, s'affaissant tout à coup, elle ensevelit à jamais les trois victimes de la destinée !

Si, par hasard, le voyageur qu'une ambition souvent funeste oblige de quitter le sol hospitalier de la belle Europe pour pénétrer dans les stériles solitudes de l'Afrique ; si, par hasard, ses yeux tombaient sur trois squelettes blan-

chis par le temps et à moitié ensevelis dans les sables du désert, qu'il s'approche sans frémir, s'il a un cœur d'acier; mais en considérant les restes insensibles des trois créatures, qu'il fasse le serment de retourner sur ses pas et de mépriser, à l'avenir, le sot orgueil qui lui fait braver les fureurs d'un climat étranger, pour acquérir, par des découvertes souvent inutiles, un peu de cette vaine fumée que l'on appelle gloire, ou des richesses plus vaines encore! Qu'il revienne essuyer les pleurs que son absence fait couler des yeux d'une mère, d'une femme chérie; qu'il consacre sa vie à l'éducation de sa jeune famille, et chaque soir le bonheur viendra s'asseoir au modeste foyer de ses ancêtres.

LE PARIA.

HISTOIRE NATURELLE ET MŒURS DE L'HINDOUSTAN.

J'étais parti de France pour aller visiter nos possessions de l'Inde, parce que j'avais la bonhomie de croire que nous avions des colonies dans les grandes Indes. J'arrivai, après une longue et périlleuse navigation, à Chandernagor, que les Hindous de cette contrée nomment *Fransdonga.* Je dis les Hindous de *cette contrée,* parce que ceux d'une autre partie de l'Inde pourraient bien lui donner un autre nom, ce que cependant je ne crois pas. Les dialectes hindous sont nombreux ; par exemple : sur les côtes d'Orissa on parle l'*ourıga;* dans d'autres endroits c'est le *carnate,* le *telinga,* le *malabar,* le *marate;* puis dans le Bengale le *gaoura,* et sur les côtes c'est le *malayou.* Le *hindi* est compris par beaucoup de monde ; mais le *sanskrit,* qui est la langue mère de l'Inde, le *sanskrit,* dans lequel sont écrits les livres sacrés, n'est plus compris que par les brahmes lettrés. Presque toutes les villes commer-

çantes de ce magnifique pays fourmillent de Turcs, de Japonais, de Chinois, de Toungouses, d'Arabes, de Persans, de Malais, de Juifs et d'Anglais, qui tous, chacun à sa manière, estropient les langages de l'Inde. Il en résulte, et c'est là que je voulais en venir, qu'on ne trouvera peut-être pas une parfaite concordance entre les noms que j'ai donnés et ceux employés par certains voyageurs, pour désigner les mêmes choses. Afin d'éviter, autant que je l'ai pu, cet inconvénient, j'ai écrit les mots tels qu'ils se prononcent et avec l'orthographe française; et quand il m'a été impossible de faire autrement, faute de matériaux, j'ai pris mon orthographe dans la langue sanskrite, surtout dans ce qui touche à la religion.

Je disais donc que j'arrivais sain et sauf à Chandernagor. Cette ville française du Bengale est placée sur l'*Hougly*, un des bras du Gange[1], à environ quatre lieues (16 kilom.) au nord de Calcutta, absolument sous le tropique du Cancer (lat. N., 22°51'; longit. E., 86°9'). Jadis c'était une ville importante, populeuse, très-commerçante, et entourée de fortifications qui la faisaient respecter. Aujourd'hui, et depuis 1816, tout son commerce consiste dans l'exportation de trois ou quatre cents caisses d'opium;

1. Le Gange est un des plus beaux fleuves de l'univers. Il prend sa source dans les plus hautes montagnes de l'Himalaya, descend avec impétuosité dans la plaine la plus belle et la plus riche qu'il y ait au monde; et, après un cours de six cents lieues, il va se jeter dans le golfe de Bengale, non loin de Calcutta. Sa largeur est souvent de près de deux lieues, et sa profondeur de soixante pieds. Les grandes rivières qui s'y jettent, dont quelques-unes sont aussi fortes que le Rhin, et ses inondations, périodiques comme celles du Nil, contribuent pour beaucoup à l'immense fertilité des contrées qu'il arrose. Du reste, tout le monde sait que ses eaux passent pour sacrées chez les Hindous, et qu'elles ont la propriété ou plutôt le privilége de laver toutes les souillures de l'âme.

ses fortifications sont détruites ; sa population est réduite à sept ou huit mille âmes, et il m'a fallu une heure pour apprendre à connaître cette ville comme si j'y fusse resté toute ma vie. J'avais fait environ quatre mille lieues pour aller voir une colonie en miniature, dans laquelle je m'ennuyais après deux heures de séjour.

M'embarquer de suite pour revenir en France sans avoir vu la plus petite superstition hindoue! la chose n'était pas possible, car je me serais fort compromis dans l'esprit de mes voisins de Montrouge, qui presque tous ont rapporté de précieuses impressions de leurs voyages à Saint-Cloud, à Versailles et surtout à Charenton. Je ne suis ici qu'à quelques lieues de la petite ville de Jaggatnatha ou Jaggernaut, située entre Calcutta et Pondichéry, sur la côte d'Orissa. Irai-je visiter son territoire sacré, ses cinquante pagodes dont l'architecture semble avait été servilement copiée sur ces grands vases de faïence que l'on voit chez nos marchands de tabac? Irai-je voir dans la principale pagode desservie par quatre mille familles de brahmes, la burlesque et terrible statue de Jaggernaut[1], qui n'a ni bras ni jambes, à moins qu'on ne lui mette des mains en or, ce qui n'arrive qu'aux plus grands jours de fête? Ma foi non, car si, par hasard, je rencontrais la voiture du dieu, un dévot Brahme pourrait bien, par charité, me pousser sous les seize roues du char[2], afin d'envoyer directement mon âme dans le sein de Brahma. Mais je réfléchis que je ne

1. Dieu du monde.

2. Ce grand *routh* ou char à seize roues, et souvent la statue du dieu y est placée entre celle de Boloram son père, et celle de Shaboudra sa sœur. J'ai raconté, dans les *Dix-neuf infortunes de Jeannot le harponneur,* comment les dévots se font écraser sous les roues de ce char. Voir le *Musée des familles,* mars 1846, page 159.

suis qu'à cent soixante-dix lieues de Bénarès, Bénarès la sainte! Bénarès la capitale du brahmanisme! Bénarès qui, à elle seule, réunit toutes les superstitions de l'Inde, les choie et les héberge! Bénarès, enfin, qui a été bâtie sur les pointes du trident de Schiva! Oui, ma foi, j'irai.

Or, vous saurez que Bénarès est située dans la province d'Allah-abad, sur les fertiles rives du Gange. Ses rues sont étroites, tortueuses et assez puantes; mais on peut fort bien se dispenser d'y passer pour courir la ville; il ne s'agit que de se promener sur les toits, qui ne sont rien autre chose que des terrasses communiquant les unes aux autres, de maison en maison, soit par d'élégants portiques en treillage, soit par des ponts quand il s'agit de traverser au-dessus d'une rue.

Bénarès est aussi vénérée par les Hindous que l'est la Mecque chez les musulmans. Sans cesse elle est visitée par de nombreux pèlerins, qui viennent adorer, dans la pagode[1] nommée *Vissonichor* ou *Vischichor*, la pierre noire cylindrique que les Hindous appellent *Sib* ou *Maha-déva*, c'est-à-dire le grand dieu, le dieu par excellence. Dans l'intérieur on voit une très-belle statue de bois représentant un dieu sous les formes d'un taureau, et les brahmes ont, dans la cour du temple, un de ces animaux vivants qu'ils nourrissent avec soin et traitent avec beaucoup de respect. Ce bœuf est connu, de tous les peuples qui ont le bonheur d'en posséder un, sous le nom de *taureau brahmine*. Il est plus petit qu'un taureau ordinaire et s'en distingue par la grosseur de la bosse qu'il a sur le dos, par ses cornes courtes, ses oreilles pendantes et la longueur extraordinaire des peaux pendantes formant son fanon.

1. Le mot pagode signifie *temple*.

Consacré particulièrement à Schiva, le dieu de la destruction, il en porte la marque symbolique imprimée sur la hanche. Il doit cet honneur à *Nandi*, bœuf de sa race, qui sert de monture ordinaire à Shiva quand il se promène sur la terre. Plusieurs rajahs et de riches particuliers ont beaucoup contribué à la célébrité de Bénarès, en y fondant de nombreuses pagodes et faisant construire, sur les bords du Gange, des escaliers pour la commodité de ceux qui vont faire leurs ablutions dans les ondes sacrées de ce fleuve, en créant des jardins attenant à la ville, et plantant autour de son enceinte, ressemblant un peu aux boulevards de Paris, des rangées d'arbres élevés. Cette ville renferme à peu près 200,000 habitants, et fait un commerce considérable, surtout en or et en argent.

Le sort en est jeté; j'ai déjà visité Rome, Jérusalem et la Mecque; j'irai à Bénarès, et j'aurai vu toutes les villes saintes du monde.

Aussitôt, je me mis en quête pour chercher les moyens les plus commodes de voyager. J'aurais pu m'embarquer sur un de ces nombreux bateaux chargés de marchandises qui descendent de Bénarès à Calcutta, et qui ensuite remontent l'Hougly et le Gange, en passant à Patna, pour retourner dans la ville sainte. Mais je n'aimais guère ces *massouli* (bateaux), construits de légère écorce ; outre que j'ai en horreur les crocodiles[1] qui fourmillent dans ces fleuves, et que j'ai une horrible peur des tigres[2] qui pullulent sur les îlots boisés semés tout le long de leur cours. Je me décidai donc à voyager sur terre. J'avais à choisir entre deux modes de transport, savoir : 1° le *gari*, 2° le *palanquin*.

1. Le gavial du Gange. — 2. Le tigre royal, *felis tigris*, LIN.

Le *gari* est une sorte de caisse ayant la forme d'une petite pagode, garnie de rideaux tout autour, et portée sur l'essieu d'une voiture à deux roues. Elle est attelé de deux bœufs à loupe, d'une si grande légèreté qu'ils suivent un cheval au galop et font jusqu'à vingt lieues par jour. Ces bœufs sont peints de diverses couleurs, bleu, vert, rouge, etc., sur les jambes, la poitrine et la moitié du corps. Leurs cornes ont des contours bizarres qu'on leur fait prendre pendant la jeunesse de l'animal. Comme j'avais déjà fait l'expérience du gari, et que je savais jusqu'à quel point il vous cahote en vous brisant les os, j'y renonçai[1].

Le *palanquin* est une litière composée d'un petit lit de matelas et de coussins, surmonté d'un tendelet en étoffe, le tout plus ou moins riche, selon le prix que l'on veut y mettre. Il est traversé par un bambou arqué dans le milieu, dont les deux extrémités sont portées par cinq ou six hommes nommés *boués*. Ces *boués* ou *boès* marchent en chantant pour égaliser leurs pas, et vont si vite qu'ils font jusqu'à deux lieues par heure. Cette manière de voyager est fort douce et très-agréable; mais il faut faire porter son bagage par des *coulis*, ou messagers libres, qui ne se chargent jamais, surtout pour une longue route, d'un poids au-dessus de vingt à vingt-cinq kilogrammes ; d'où il résulte qu'on traîne après soi un attirail de douze à quinze hommes qu'il faut défrayer, nourrir et payer, ce

1. Dans les environs de Pondichéry, il y a encore une sorte de voiture, tout aussi incommode, et nommée *gadis*. Elle est à quatre roues pleines, surmontée d'un dais en velours, et entourée d'une balustrade dorée. Elle est également traînée par des beufs peints de diverses couleurs et ayant les cornes parées de plusieurs anneaux d'or, ou dorés. Les riches rajahs voyagent dans de magnifiques *koudahs* brodés et bariolés de toutes les couleurs et portés par des éléphants.

qui n'est pas peu de chose. Je visitai ma bourse et renonçai au palanquin.

Je pouvais encore faire ma route à cheval ; mais pour cela il faut au moins trois chevaux, un pour le guide, un pour les bagages et un pour soi. Or, comme je n'avais pas de chevaux, ni assez d'argent pour en acheter, je me bornai à prendre un *couli*, qui devait me servir à la fois de porteur et de guide ; je lui jetai mon léger porte-manteau, non sur les épaules, car il était de trop noble caste pour cela, mais sur la tête, et je partis gaillardement à pied, en véritable naturaliste.

Le soleil ardent de l'Inde se levait à peine derrière les crêtes rocheuses des Gates [1], que déjà je parcourais les magnifiques paysages qui s'étendent en pente douce jusque sur les rives de l'Hougly, fleuve qui n'est rien autre chose qu'un des bras nombreux par lesquels le Gange se jette dans le golfe de Bengale. Jadis ces campagnes admirables, probablement le berceau du genre humain [2], étaient habitées par un peuple innombrable, paisible, industrieux et cultivateur ; mais depuis la domination arabe et anglaise, l'esclavage a desséché les rizières, les champs cultivés se sont couverts de sombres forêts habitées par des animaux féroces, et les hommes sont devenus des serfs abjects, stupides et peu nombreux.

Déjà j'étais sur le point d'arriver à Patna, lorsque le commencement d'un beau jour et la brise fraîche du matin m'engagèrent à continuer mon voyage par une sorte de promenade : en conséquence, j'envoyai mon *couli* en avant,

1. Montagnes les plus hautes de l'Inde, dont la chaîne s'étend depuis le cap Comorin jusqu'à cinq cents lieues dans les terres, vers Cachemir. Elles séparent le Coromandel du Malabar. — 2. Voir la note à la fin du volume.

avec ordre de m'attendre dans un *tchaouvadi*[1], à deux [illegible] trois lieues de l'endroit où je me trouvais. Puis, pr[illegible] d'un sentier tracé par les buffles sauvages, je m'enf[illegible] pour herboriser dans une de ces forêts silencieuses cr[illegible] par la dévastation de la conquête musulmane et chrétienne, et je rêvai aux révolutions incessantes qui, tourmentant notre pauvre humanité, réagissent jusque sur les grandes œuvres de la nature.

En ma qualité d'Européen, surtout de naturaliste, j'observai avec le plus grand intérêt cette superbe végétation, qui serait unique sur toute la surface du globe sans celle du Brésil. Là je voyais le *rava-pou*[2], dont les fleurs, semblables à celles du jasmin, exhalent la plus douce odeur, croître sous l'ombrage du *teck* ou *arbre-à-mâts*[3], aux fleurs jaunes. Dans les buissons, la *cavatama*[4] se trahit par son large calice rouge et plus encore par la détestable odeur qu'elle exhale, ce qui n'empêche pas ses graines d'être excellentes quand elles sont cuites sous la cendre. Le *manghas*[5], aux feuilles semblables à celles du laurier-amandier, à fleurs plus grandes, blanches et tachées de rouge cramoisi, exhalant l'odeur la plus suave. Le *fromager*[6], à capsules de la grosseur d'une très-grosse pomme, contenant des graines en forme de fèves, qui, écrasées avant leur maturité, donnent une belle couleur jaune comme la gomme-gutte. Le *madablota*[7], aux capsules

1. Le *tchaouvadi*, que les Anglais nomment *chaultries*, ou *chaoultries*, est une sorte de caravansérai que de pieux Indiens font bâtir près d'un bosquet, à proximité d'un étang, pour recevoir les voyageurs. Ceux-ci y trouvent l'abri, l'eau du *Gange*, et quelquefois des légumes et du bois.

2. *Cadamba jasminiflora*, SONNERAT. — 3. *Uvaria longifolia*, id.

4. *Sterculia fœtida*, id. — 5. *Cerbera manghas*, LOIS.

6. *Bombax gossypium*, LIN. — 7. *Banisteria tetraptera*, SONNER.

ailées, dont les belles fleurs roses ont été jugées dignes, par les Hindous, de parer les statues de leurs dieux. L'*élettari*[1], dont les tiges herbacées, longues de huit à douze pieds, sont engaînées dans le pétiole de feuilles lancéolées qui ont plus d'un pied de longueur; tout le monde connaît, sous le nom de *cardamome*, ses semences aromatiques, d'un goût excellent, et qui laissent dans la bouche, quand on les écrase, une sensation de froid aussi agréable que singulière. Les Hindous en mêlent avec le bétel, qu'ils mâchent continuellement. Le *falfé*[2], cultivé dans les jardins de Pondichéry et de Calcutta, à cause de ses jolies fleurs carminées et de ses fruits rouges, semblables pour la forme extérieure à des cerises, d'un goût aigrelet fort agréable et très-rafraîchissant. Enfin, des lianes au feuillage varié et aux corolles brillantes s'élançaient de mille manières, et formaient sur ma tête des dômes de verdure que les singes eux-mêmes avaient de la peine à percer pour venir, de la plus haute cime des bambous et des palmiers, me considérer avec une curiosité enfantine.

Parmi ces caricatures d'hommes, je remarquai surtout l'*houlman*[3], parce que c'est un des onze cents millions de dieux des Hindous, et que, grâce à la protection des brahmes, il s'est prodigieusement multiplié dans toutes les forêts du Coromandel et du Bengale. C'est une charmante petite divinité guenon, ayant à peine cinquante centimètres de longueur. Son pelage est d'un blond grisâtre, mélangé de poils noirs sur le dos et sur les membres, et de poils presque orangés sur les côtés de la poitrine. Sa figure et ses mains sont noires, et voici pourquoi :

1. *Amomum repens*, Sonner. — 2. *Grewia asiatica*, id.
3. *Semnopithecus entellus*, Fr. Cuv.

Jadis Houlmán était un *richi* (saint)[1], célèbre par son esprit, sa force et son agilité. Un fruit délicieux, la *mangue,* aujourd'hui si répandue dans toutes les grandes Indes, n'existait alors que dans les jardins d'un farouche géant de Ceylan. Houlman se dévoua pour le bien de sa patrie; profitant de son adresse, de son agilité et de sa force, il parvint à voler le fruit du manguier, et il apporta quelques pieds de cet arbre précieux. Le géant, pour se venger, le condamna à être jeté dans un brasier ardent; c'est en éteignant le feu pour en sortir, que ses mains et son visage furent brûlés, et ils sont restés noirs depuis ce temps-là.

Je vis aussi l'*houloch*[2], à la peau d'un noir intense ainsi que le pelage. Il est marqué sur le front d'une bandelette d'un blanc grisâtre, et ses dents canines sont fort longues. Le *singe à capuchon*[3], le *rillow*[4] et le *kasi*[5]. Ces deux derniers sont très-méchants et très-grimaciers, comme tous les macaques, genre auquel ils appartiennent. Cela n'empêche pas les Hindous de les vénérer beaucoup. Ce serait un crime digne de mort que d'en tuer un, parce qu'ils croient que, selon leurs idées sur la métempsycose, l'âme des sages, c'est-à-dire des brahmes, passe, après la mort, dans les corps de ces animaux[6].

Outre les singes, les forêts de l'Inde sont encore peuplées d'animaux féroces beaucoup plus dangereux; tels sont : le *raja-houtan* ou roi des forêts, que nous nommons tigre-royal. C'est le plus fort et le plus courageux des

1. Un saint; un homme vénéré pour sa piété.
2. *Hylobates houloch,* Less. — 3. *Semnopithecus cuculatus,* id.
4. *Maccacus radiatus,* Desm. — 5. *Maccacus rhesus,* id.
6. Les autres espèces de singes qui habitent cette partie de l'Inde sont : *Hylobates chroromandus,* et *leucogenys;* — *semnopithecus albgularis;* — *maccacus sinicus, aureus, assamensis,* et *melanotus.*



Outre les singes, les forêts de l'Inde sont encore peuplées d'animaux féroces beaucoup plus dangereux.

animaux, et il ne se trouve absolument que dans cette partie méridionale de l'Asie qui commence en Perse et s'étend jusqu'aux limites orientales de la Chine[1]. Quand des Indiens rencontrent un de ces terribles animaux, ils ne cherchent nullement à se défendre, et restent immobiles jusqu'à ce qu'il ait enlevé l'un d'eux et l'ait emporté dans les bois; alors les autres se disent tranquillement : « Le tigre a de quoi manger, nous pouvons nous reposer ici et dormir en paix. » Puis il n'est plus question de la malheureuse victime. Cet animal se tient ordinairement caché dans les roseaux des *noullah*, ou lit desséché des torrents. Le *nemz* ou la panthère[2], moins grande et moins forte, mais plus dangereuse et plus féroce. L'Inde est sa seule patrie, quoi qu'en aient dit les naturalistes, qui la confondent encore avec une légère variété du léopard d'Afrique. Le *youse* ou guépard[3], qui a la tête du chat, les taches de la panthère et les pattes d'un chien; les Indiens et les Persans savent le dresser à la chasse des gazelles.

Parmi les animaux moins dangereux, on remarque l'éléphant[4], qui s'apprivoise très-aisément et devient alors le plus grand luxe des puissants rajahs. On en trouve quelques individus albinos qui, sous le nom d'éléphants blancs, jouissent de la vénération de tous les Indiens et sont adorés dans quelques tribus. L'éléphant a de l'intelligence, mais il s'en faut bien qu'elle soit aussi développée que certains voyageurs l'ont raconté; car elle ne surpasse pas celle d'un chien, si même elle est aussi grande. L'*abada*

1. Ce que les voyageurs racontent du tigre d'Amérique et du tigre d'Afrique doit se rapporter au jaguar et au léopard. Le tigre royal est le *felis tigris* des naturalistes.

2. *Felis pardus*, Lin. — 3. *Cynofelis jubata*, Is. Geoff.

4. *Elephas indicus*, G. Cuv.

ou rhinocéros[1], qui n'a qu'une corne sur le nez et qui serait le plus grand des mammifères terrestres si l'éléphant n'existait pas. Le *câte-yrme* (ou peut-être *gate-yrme*), sorte de bœuf très-sauvage [2] et très-hardi, et enfin une foule d'autres animaux, parmi lesquels des lynx, des gazelles qui leur servent de nourriture, des chiens sauvages, des chakals, des boas monstrueux.

Je m'aperçus bientôt que j'étais complétement égaré; la chaleur était étouffante, la fatigue m'accablait, et une soif dévorante me consumait. Ce fut alors que je commençai à maudire mon imprudence et à m'abandonner à une frayeur bien naturelle. L'émotion que me faisait éprouver la profonde solitude dans laquelle je me trouvais, enrichissait mon imagination du souvenir de toutes les histoires de voleurs que j'avais entendu raconter dans le pays, et me faisait craindre autant la rencontre d'un homme que d'une bête féroce. Les *taghs*[3], m'avait-on dit, sont des brigands déterminés, qui, d'un air honnête et doucereux, accostent le voyageur, et font route avec lui sous prétexte d'abréger les ennuis du chemin par la conversation. Tout à coup, au moment où vous vous y attendez le moins, ils vous jettent un nœud coulant au cou, vous renversent, vous étranglent et vous dépouillent à loisir. Puis il y a double plaisir pour eux quand ils traitent ainsi un *mangeur de vaches*[4]. Heureusement le hasard me conduisit dans un

1. *Rhinoceros indicus,* G. Cuv.
2. *Bos frontalis,* G. Cuv.
3. Dans quelques parties de l'Inde on nomme *thags* des brigands aussi courageux que féroces, et qui ne font jamais grâce de la vie à aucun voyageur. Ils se réunissent en troupes plus ou moins nombreuses, et dans ce cas ils ont l'audace d'attaquer des caravanes entières.
4. Terme de mépris dont les Indiens qualifient les Européens.

endroit où la forêt était moins épaisse, moins couverte, et je pus apercevoir, de la cime d'un arbre sur lequel je grimpai, une légère colonne de fumée qui s'élevait dans une clairière à peu de distance. Cette vue me tranquillisa et me rendit tout mon courage, parce qu'elle m'apprit que je n'étais pas loin d'une habitation, et peut-être d'un *tchaouvadi*.

Aussitôt je me remis en marche, et j'arrivai en quelques minutes sur les bords d'un étang. Il me serait impossible de faire comprendre toute la beauté du charmant paysage au milieu duquel je me trouvais. Sur la rive de l'étang était un grand jardin parfaitement cultivé, au bout duquel on voyait une *aldée*, ou petite habitation fort propre, et bâtie, quoique en petit, sur le modèle de toutes les maisons des Hindous. Elle était construite de terre et de brique recouverte de chaux très-blanche, et ne se composait que d'un rez-de-chaussée. Contre l'habitude, elle avait deux très-petites fenêtres, mais sa porte était basse et étroite. Sur le devant régnait un *varangue*, sorte de galerie couverte, formée par un avancement du toit, soutenue par de minces colonnes de bois, dont la base s'appuyait sur un banc de terre battue, proprement recouvert de chaux. Au milieu de l'habitation se trouvait une petite cour carrée comme la maison, et tout alentour régnait un *varangue* semblable à celui donnant sur le jardin.

L'intérieur de l'habitation était fort propre, et les murs, ainsi que la terre battue qui en formait le plancher, n'étaient pas enduits de bouse de vache, ce qui prouvait que le propriétaire n'était ni un brahme ni un dévot. Quant aux meubles, ils étaient forts simples, et ne consistaient qu'en une natte étendue sur la terre, et en quelques vases de terre cuite, entassés les uns sur les autres, et renfermant

tous les petits ustensiles de ménage. Dans un coin étaient deux coffres de bois servant à serrer les vêtements du propriétaire et tout ce qu'il avait de plus précieux. Telles sont les maisons des Hindous, soit à la ville, soit à la campagne. Quelquefois, quand ils sont riches, ils les font élever d'un étage, et ils en ornent l'intérieur avec deux ou trois figures ou tableaux de leurs dieux de prédilection. Du reste, on n'y trouve pas d'autres meubles que ceux que je viens de mentionner. Une simple natte leur sert de lit pour se coucher, de tapis pour s'accroupir les jambes croisées comme nos tailleurs, de table et de nappe pour faire leurs repas.

A l'instant où j'allais entrer dans le jardin, je vis un grand jeune homme de vingt-cinq à vingt-six ans, qui sortait de l'habitation. Il était d'une couleur cuivrée noirâtre, comme les Tamouls, mais bien fait, et sa taille était parfaitement prise. Sa physionomie triste, mais pleine d'expression; ses yeux brillants, mais inquiets; sa parole respectueuse, mais vive et poétique, étaient en parfaite contradiction avec son costume, consistant, comme chez tous les malheureux, en un simple pagne qui lui serrait les reins. On ne retrouvait ni sur sa figure, ni dans ses manières, ce caractère efféminé, timide jusqu'à la lâcheté, que l'on observe chez presque tous ses compatriotes[1].

Il m'aborda sans le moindre embarras, et, ce qui est

1. Dans le Malabar, il n'est permis qu'aux hommes des castes supérieures de porter des anneaux d'or ou d'argent, de tenir à la main une ombrelle ou un bâton, ou d'attacher à leur côté un stylet pour écrire. Les princes accordent aussi des décorations aussi recherchées dans l'Inde que les rubans de toutes couleurs le sont en Europe. Elles consistent en un ou deux petits bracelets d'or, qui entourent le poignet.

plus rare, sans montrer cette défiance qui semble innée chez tous les peuples de l'Inde.

— *Frangouis*[1], me dit-il, vous êtes sans doute égaré dans ces forêts sauvages, car sans cela vous ne seriez pas venu visiter un malheureux dont les hommes fuient la présence comme on se sauve de la peste. Si vous ne craignez pas de souiller votre âme, entrez dans ma pauvre cabane, et vous y trouverez l'hospitalité.

Et j'entrai fort tranquillement dans la maisonnette, car je savais qu'un étranger n'a jamais rien à craindre d'un Hindou, quelle que soit sa caste, lorsqu'il lui a offert l'hospitalité.

La première chose que fit l'Hindou fut d'étendre une natte très-propre sous le varangue; puis il étala dessus des feuilles de bananier artistement découpées et pliées en forme de plats et d'assiettes, et sur chaque feuille était une sorte de mets. Les Hindous ne connaissent pas d'autre vaisselle. Selon l'usage, nous mangeâmes couchés par terre, sur des nattes de palmier, en observant de ne pas toucher de notre salive ce que nous portions à notre bouche, car ce serait une souillure abominable. Quant à moi, je me suis mis à table sans façon avec un homme que je croyais appartenir à la caste vile, c'est-à-dire à celle des *soudras*, ce que n'aurait pas fait un Indien de quelque caste que ce fût, quand on aurait dû punir de mort sa répugnance. Mon hôte fit d'abord quelque façon pour manger avec moi; mais enfin il prit son parti, car il étendit une autre natte près de la mienne, quoique sans la toucher; il mit aussi ce qu'il voulait manger sur d'autres feuilles de

1. *Frangouis* est le nom que les Indous donnent non-seulement aux Français, mais encore à tous les Européens.

bananier, de manière que, selon lui, il mangeait près de moi et en même temps que moi, mais non pas avec moi. Après s'être lavé les mains et les pieds, et s'être jeté un peu d'eau dans la bouche, il nettoya parfaitement le terrain, et donna à cette place, qu'il unit le mieux possible, la forme d'un triangle, ce que je remarquai. Il s'inclina devant les mets qu'il avait placés devant lui dans le triangle; il éleva les plats de la main gauche et les bénit, il tourna la main autour de chacun d'eux comme pour en écarter ce qui pourrait les souiller; il offrit cinq morceaux à *Yama*, le dieu des enfers; il se jeta un peu d'eau dans la bouche, offrit cinq autres morceaux aux cinq sens, se mouilla les yeux; puis il se mit à manger, en employant, pour prendre les aliments et les porter à sa bouche, les cinq doigts de la main droite. Je fus également obligé de me servir de mes doigts pour manger, car l'usage du couteau, de la fourchette et de la cuiller est absolument inconnu dans l'Hindoustan.

L'Hindou m'offrit d'abord, dans la moitié d'une noix de coco, la valeur d'une grande tasse de *cange* (eau de riz), que je bus pour me rafraîchir. Puis, pendant le repas, nous bûmes du *trouchi*, composé avec de l'eau, du poivre, du tamarin et du jus d'oignon. Les riches Hindous le composent un peu différemment, et le font avec de l'eau, du sel, du sucre, du jus de citron ou de grenade, et du jus d'ail ou d'oignon. Cette singulière liqueur, à laquelle les Européens s'accoutument difficilement, est excellente pour aiguiser l'appétit. Les Indiens boivent encore diverses autres sortes de liqueurs qu'ils nomment *sorbet*, et qui ne sont rien autre chose que des jus de fruits mêlés à du sucre ou à de l'eau sucrée, tels que grenades, oranges, citrons, etc.

Toutes les liqueurs spiritueuses et alcooliques leur sont absolument défendues, sous peine de perdre leur caste et de ne jamais aller au *swarga* (paradis).

Ils ont aussi des boissons enivrantes; la moins dangereuse est le vin de palmier ou *zari, toddi,* et *arack des parias.* Le *bang,* beaucoup plus fort, et dont les effets deviennent funestes lorsqu'on en fait un long usage, se prépare avec les feuilles, les jeunes branches et les fleurs du chanvre[1], que l'on pile dans un mortier et qu'on laisse fermenter avec une certaine quantité d'eau. Cette liqueur enivre d'abord et procure un délire fort gai, une sorte de folie joyeuse et babillarde, à la suite de laquelle vient une prostration complète des forces et de l'intelligence, et un hébétement qui augmente de plus en plus à mesure que l'on continue le funeste usage. Ils boivent aussi des infusions d'opium ou de têtes de pavot, qui produisent ordinairement les mêmes effets, et qui d'autres fois les font tomber dans une fureur dangereuse. Du reste, il n'y a guère que les musulmans et les Hindous des basses castes qui se livrent à cette misérable habitude, et les Indiens les désignent sous le nom méprisable de *bangi.*

Nous mangeâmes d'abord du *cangi,* sorte de bouillie épaisse faite avec de la farine de riz, du beurre clarifié, et aromatisée avec de la muscade, de la cannelle et du girofle. Puis du *carry,* qui est le mets le plus en usage; c'est une espèce de ragoût de viande ou de poisson, qui se prépare de diverses manières, et dans lequel on fait entrer, selon les cas, le beurre, le lait, le sucre, les herbes, les légumes,

1. *Canabis sativa,* LIN. C'est la même espèce que notre chanvre cultivé; seulement, dans l'Inde, cette plante devient plus grande et plus âcre que dans nos pays.

les fruits de toute espèce, les racines, les aromates, le riz, le maïs, le sarrasin, le *tanna*, le pois *toll*, et quelquefois le *nili* ou *ginari*, qui est une sorte de millet. Les sectes qui ne mangent pas de viande ni rien de ce qui a eu vie, comme, par exemple, celle des Banians, ne connaissent pas d'autres substances alimentaires que ces végétaux.

La sauce de notre *carry* était jaunie avec du safran et des concombres, et assaisonnée avec du piment ou poivre long mêlé à une petite quantité d'autres aromates. Nous mangeâmes encore un excellent *samyâva*, fait avec du beurre, du lait, du sucre et de la farine de froment; et des *agapés*, semblables à nos crêpes parisiennes.

Les Hindous font généralement trois repas; le matin ils mangent, à leur déjeuner, du *cangi;* le *carry* est pour le dîner, et, en guise de pain, ils le mangent avec du riz cuit à l'eau. Le soir, ils soupent avec le *mulikitany*, sorte de potage de riz épicé.

Selon l'usage, nous prîmes notre repas dans le plus grand silence; puis, nous fûmes nous laver les mains, la bouche et le visage dans un ruisseau limpide qui traversait le jardin et allait se jeter dans l'étang. Ce fut alors seulement que la règle sévère des convenances me permit d'adresser quelques questions à mon hôte :

— Vous êtes paria, lui dis-je en hésitant, car j'ai vu des os de bœuf autour de votre habitation, et les parias seuls se permettent de manger du bœuf et de toutes les autres espèces d'animaux.

— C'est vrai, me répondit-il en soupirant et baissant modestement les yeux.

— Et cependant j'ai remarqué une chose qui m'étonne.

J'ai lu dans les *Pouranas*[1] les règles concernant la manière de manger et le temps où l'on peut le faire. Il y est dit que l'Hindou doit placer son assiette sur un terrain uni et nettoyé en carré, s'il appartient à la caste des *brahmes;* en triangle, s'il est de celle des *chettris;* en cercle, si c'est un *vaiscia;* et en croissant, si c'est un *soudra*. Or, vous avez nettoyé votre place en forme de triangle, ce qui prouverait que vous êtes *chettri*, et que vous n'appartenez pas à la caste des parias?

Le jeune homme, avant de me répondre, laissa échapper un sourire mélancolique, puis il me dit :

— Une erreur qui paraît généralement répandue parmi les Européens, est que nous avons, dans l'Inde, une caste de parias, tandis que nous n'admettons réellement que quatre castes. La première est celle des brahmes[2], qui sont nés de la tête et de la bouche de Brahma, et qui sont les ministres de la religion. La seconde, celle des *chettris* ou *rajahpout*[3], nés du bras et de l'épaule de Brahma; c'est la caste des rajahs ou gouvernants, et des chefs guerriers. La troisième est celle des *vaiscia*[4], sortis du ventre de ce dieu, et tous négociants ou cultivateurs. Enfin, la quatrième est celle des *soudras*[5], qui sont sortis de ses pieds. Cette caste se compose de tous les gens de métiers, des artisans et des marchands. Voici ce que disent les lois de *Manou :* « Les castes sacerdotale, militaire et commerçante, sont régénérées toutes trois; la quatrième, la classe servile des sou-

1. Les livres saints. — 2. Ou brahmanes.

3. Ou kchatriya. — 4. Ou vaisya.

5. Ou soûdra. Selon le *Manava-Dharma-Sastra* (ou les lois de Manou), les brahmanes sont nés de sa bouche, les kchatriya de son bras, les vaisya de sa cuisse, et les soûdras de son pied.

dras, n'a qu'une naissance : il n'y a pas de cinquième caste. » (Livre X, st 4.)

Nul Hindou ne peut passer d'une caste à une autre plus haute, et l'histoire n'offre qu'un seul fait de ce genre. Sur les côtes du Malabar existe la tribu des *Naïrs* guerriers, qui appartenaient à la caste des *soudras;* comme dans leur pays il n'y avait jadis ni brahmes ni chettris, ils s'emparèrent du pouvoir, et se déclarèrent chettris de leur pleine puissance et autorité. Les timides brahmes qui depuis ont été habiter le Malabar n'ont pas osé réclamer contre cette usurpation sans autre exemple, et, sans la sanctionner par leur approbation, ils l'ont tolérée jusqu'à ce jour.

Si un Hindou ne peut, quoi qu'il arrive, passer dans une caste plus élevée que la sienne, il lui est fort aisé d'en descendre, et pour cela il ne faut qu'une légère infraction à nos règlements religieux. Mais quand il descend, fût-il brahme ou chettri, c'est pour être chassé de toutes et devenir un *paria,* c'est-à-dire un homme sans caste.

Le paria est en horreur à toutes les castes, il est hors la loi, et avec lui chacun est maître de se rendre justice par ses mains ; son contact, l'air qu'il a respiré, et jusqu'à sa vue souillent et rendent impur. S'il a le malheur de toucher avec le coude, et en passant, un brahme ou un chettri, ceux-ci ont le droit de le tuer impunément. Le paria ne peut habiter ni dans les villes, ni dans les villages, ni dans les environs des temples ; il ne peut pas boire dans une fontaine publique, et afin que d'autres n'aillent pas par mégarde y puiser de l'eau, il est obligé de marquer avec des tas d'ossements d'animaux, la fontaine boueuse où on veut bien lui permettre d'aller se désaltérer. Il ne peut se livrer à aucuns travaux honorables ou utiles ; il ne lui

est pas même permis de se faire manœuvre, portefaix ou *couli*. Les travaux les plus impurs et les plus abjects sont les seuls qui lui soient réservés, comme d'enlever les immondices, de porter les morts au bûcher, et enfin de faire le métier de bourreau[1].

Pour le paria, il n'existe aucun contrat civil ; il ne peut ni vendre, ni acheter, ni acquérir un terrain pour se bâtir une cabane. Il ne peut participer à aucun acte religieux. S'il succombe à ses misères, son cadavre est traîné à la voirie et dévoré par les chiens ou les chakals. Enfin, le mariage même n'existe pas pour lui, et il est obligé, sous ce rapport, de vivre, comme les brutes, avec une femme paria. Pour lui, l'espérance n'existe ni sur la terre, ni dans le ciel, et ses enfants mêmes sont parias, ainsi que toute leur lignée, à tout jamais.

— Vous me paraissez une homme intelligent et bien au-dessus de votre condition : comment se fait-il que vous n'ayez pas de caste ?

— Avant d'être paria j'étais chettri, et je l'étais même de la première classe, c'est-à-dire que mes ancêtres descendent du soleil, et que je pouvais en conséquence devenir rajah (prince ou roi), si ma destinée l'eût voulu ; mais, hélas ! j'ai subi le châtiment le plus redouté des Hindous, celui de la dégradation. Cette sentence est irrévocable ; c'est un exil au sein de la patrie, et qui sépare le coupable de ses amis et de ses parents par une barrière éternelle et infranchissable.

1. On trouve, dans les rizières de la côte de Malabar, des hommes sans caste encore plus malheureux que les *parias ;* ce sont les *poulias,* que les Naïrs ont soumis au plus dur esclavage. Du reste, maintenant le sort des premiers s'est un peu adouci, et ils peuvent exercer les métiers de boucher, de tanneur et de cordonnier.

— Il faut donc avoir commis un crime énorme pour cela?

— On perd sa caste lorsqu'on néglige d'observer certaines pratiques et certains rites extérieurs; qu'on habite, qu'on vit familièrement, qu'on mange avec quelqu'un d'une caste inférieure, ou seulement qu'on en reçoit des aliments; que l'on contracte un mariage, ou qu'on a des liaisons intimes avec une personne sans caste; lorsqu'on se nourrit d'aliments prohibés; si l'on tue par mégarde ou volontairement un âne, une vache, un cheval, un chameau, un cerf, un éléphant, un bouc, un bélier, un poisson ou un buffle, un insecte, un ver ou un oiseau.

— Et vous, qu'avez-vous fait?

— Je n'ai voulu ni me laisser noyer dans le Gange, ni me faire dévorer par un crocodile!

— Ceci me paraît extrêmement naturel, et si je ne craignais de commettre une indiscrétion, je vous demanderais quelques détails à ce sujet.

— Rajah frangouis, ce serait bien mal reconnaître la bonté avec laquelle vous daignez traiter un pauvre paria, que de vous refuser. Je vous raconterai mon histoire ce soir, lorsque le soleil s'éteindra derrière les Gates de Patna. En attendant, permettez-moi de vous montrer le parti que j'ai su tirer de la solitude que j'habite.

Et nous nous promenâmes dans son vaste jardin qui, avec sa chasse, fournissait à sa subsistance.

— Mes pareils, me dit-il, vivent dans de misérables cabanes ouvertes à tout vent, les abritant à peine de la pluie, et construites comme la mienne dans les lieux les plus retirés. Quant à moi, lors de mon infortune, j'avais su conserver un peu d'or, et je l'employai à me faire bâtir,

par des parias comme moi, la maisonnette que vous voyez. Je fus moi-même mon architecte, mon maître maçon et mon charpentier, car aucun ouvrier soudra n'aurait voulu travailler pour moi, à quelque prix que ce fût.

Le soir après avoir fait notre souper de *mulikitany*, nous plaçâmes quelques nattes de jonc dans la galerie pour jouir de la fraîcheur de la nnit, et je priai le paria de tenir sa promesse en me racontant son histoire, ce qu'il fit en ces termes :

Je suis né dans l'Hindoustan, pays que les Frangouis confondent avec le *Dékhan*, quoique celui-ci soit situé tout à fait au midi de la presqu'île de l'Inde. Comme je vous l'ai dit, j'appartenais à la caste des chettris, et ma famille possédait beaucoup de richesses en or et en bijoux ; mais ses trésors avaient été soigneusement enterrés et cachés dans un lieu solitaire, selon l'usage, afin de les dérober à la rapacité des musulmans, nos premiers vainqueurs. Je me nomme Sacontala, et j'ai un frère qui s'appelle Indra-pramati. Nous reçûmes une éducation très-religieuse, dont, hélas ! nous n'avons guère profité, et voici pourquoi :

Mon frère était beaucoup plus âgé que moi, et il me portait la plus tendre affection ; il s'empressait de satisfaire toutes mes fantaisies d'enfant, et comme j'étais très-curieux de voir des Frangouis, dont les mœurs, le costume et la couleur m'étonnaient beaucoup, il avait la complaisance de me conduire à la ville de Calcutta toutes les fois qu'il m'en prenait la fantaisie; c'est ce qui nous perdit tous deux. Le hasard nous fit faire connaissance d'un prêtre français qui parut nous prendre en amitié, ce qui nous flattait beaucoup, parce que nous sentions parfaitement la

supériorité d'instruction et même d'intelligence que les Européens ont sur nous.

Indrapramati, mon frère, était savant comme le brahme le plus instruit; il avait appris le *Rig-Véda*, le *Yadjour-Véda*, le *Sâma-Véda*, l'*A'thar-Van'a*, le *Hihâsa* et le *Pourân'a*, ainsi que le *Véda* des *Védas*, et même le *Manava-Dharma-Sastra*, ou, si vous aimez mieux, les lois de *Manou*. En conséquence, il savait les devoirs que l'on doit rendre aux mânes, l'art de calculer, la connaissance des présages, les révolutions des périodes, l'intention du discours, les maximes de morale, la divine science ou construction de l'écriture; les sciences dépendantes de la sainte écriture, c'est-à-dire l'accentuation, la prosodie et les rites religieux; la conjuration des esprits, la tactique militaire, l'astronomie, l'art d'enchanter les serpents; la science des demi-dieux, c'est-à-dire la musique et les arts mécaniques; enfin les institutions religieuses et civiles. Il avait même de la littérature poétique, car il savait par cœur les apologues d'*Hotopadesa*.

Mon frère, qui en savait plus que nos brahmes, fut fort étonné de trouver un prêtre européen en sachant plus que lui, même sur nos Védas, notre religion et nos rites. Le Frangouis lui fit voir clairement que nos livres saints étaient pleins de contradictions, et la foi d'Indrapramati fut un peu ébranlée. Cet homme était un missionnaire venu exprès en Orient pour convertir les Hindous à la foi chrétienne; mais il reconnut bientôt l'impossibilité de sa mission. En effet, lors même qu'il serait parvenu à faire passer ses convictions religieuses dans l'esprit d'un Hindou, il n'aurait jamais pu le déterminer à une abjuration, parce que cette abjuration aurait fait rejeter le nouveau néophyte

de sa caste, pour le classer parmi les parias, ce qui est un malheur pire que la mort.

Mon frère se plaisait à m'instruire dans la loi de nos pères ; mais, pour se prêter à la faiblesse de jugement d'un enfant, il simplifiait beaucoup notre théologie.

Paramâtma ou *O'm* ou *Parabrahma*[1], me disait-il, est l'Être suprême, éternel, infini, tout-puissant[2], qui a créé tout ce qui existe ; nous ne savons rien de son histoire, et nous ne le représentons sous aucune forme. Les autres dieux ne sont que ses créatures, ses ministres, des émanations de son essence, qui paraissent sous diverses formes pour punir ou corriger les méchants, encourager, protéger et récompenser les bons. Quelques brahmes pensent même que ces prétendus dieux n'étaient que des hommes que Parabrahma avait doués de qualités supérieures et extraordinaires. Voici comment se fit la création.

Un jour, absorbé dans la contemplation de son être,

1. Voici un passage curieux du *Rig-Véda,* ou livre saint : « Les divinités ne sont que trois, dont les demeures sont la terre, la région intermédiaire, et le ciel ; savoir : le feu, l'air et le soleil. Elles ont chacune plusieurs noms mystérieux ; elles forment collectivement (*Pradjâpati*) le Seigneurs des créatures. La syllabe *O'm* désigne chaque divinité : elle appartient à celui qui habite dans le séjour suprême (*Paraméchthy*) : elle appartient à celui qui s'étend au loin (*Brahma*) ; à Dieu (*Déva*) ; à l'âme suprême ou qui domine toutes les autres âmes (*Adhyâtma*). D'autres divinités appartenant à ces diverses régions sont des portions des trois dieux, mais il n'y a qu'une seule divinité, la grande âme (*mahân atmâ*). Elle est nommée le soleil, car le soleil est l'âme de tous les êtres. Les autres divinités sont des portions ou fractions de sa personne. Le sage appelle le feu *mitra, indra* et *varouna*.

2. L'*Ekam* et l'*Ekatvan,* ou l'unité ; l'Être suprême unique. « Il se meut, Il ne se meut pas ; Il est éloigné, Il est près ; Il est dans tout, Il est hors de tout. » (*Isa oupanichad* du *Yadjour-Véda,* § 5, traduct. de G. Pauthier). Les Hindous donnent encore à l'Être suprême le nom de *Paramâtma,* qui signifie âme de l'univers.

Parabrahma résolut de partager ses perfections à des êtres capables de sentiments et de félicité. Il créa d'abord trois esprits célestes d'un ordre supérieur, formant le *trimourti* ou la trinité, savoir : *Brahma,* qui préside à la créati n, *Vishnou,* le conservateur, et *Shiva,* le destructeur. Ensuite il créa *Moissassour,* et une multitude d'esprits célestes et de génies, auxquels il ne prescrivit d'autres lois que celles d'adorer leur Créateur.

Après un certain laps de temps, *Moissassour* se révolta contre le Créateur, et entraîna dans sa révolte une partie des génies et des esprits célestes. L'Être suprême, pour les punir, les chassa de sa présence, et les condamna à des peines éternelles. Mais plus tard, *Brahma, Vischnou* et *Schiva,* en le priant pour eux, obtinrent que les rebelles fussent placés dans un état d'épreuve, où ils pourraient mériter leur pardon. Alors *Parabrahma* créa le monde visible, composé de quinze globes de purification, parmi lesquels notre globe terrestre occupe le milieu. Les sept globles inférieurs sont destinés aux cours de pénitences et de punitions ; les sept supérieurs à la purification des génies pénitents.

Dieu créa ensuite et plaça sur la terre quatre-vingt-neuf formes de corps mortels, dont les dernières et les plus nobles sont : 1° les formes de la vache ou *ghoij;* 2° celles de l'homme ou *murd;* 3° celles des singes, etc., etc. Les génies devaient animer successivement ces différentes formes, afin d'être assujettis aux maux physiques et moraux en proportion de leur désobéissance passée. Ceux qui, sous la dernière forme, persistent dans la rébellion ou se conduisent mal, sont replongés dans l'*Onderah* ou dernier globe, pour recommencer leur pénitence, et repasser de

nouveau par les quatre-vingt-neuf transmigrations. Les génies qui, au contraire, parcourent les quinze globes dans l'obéissance et dans la pratique des préceptes divins, retournent à leur premier état de bonheur. Tel est le système de métempsycose des Hindous.

Telle est aussi l'origine de cette immense foule de dieux et de déesses, de demi-dieux, génies, esprits, etc., tous subordonnés les uns aux autres de rang et de puissance, habitant les étoiles, l'air, l'eau, les mers, les fleuves, les forêts, les animaux et toutes les choses créées. Les bons génies ont obtenu de Dieu la permission de descendre du ciel dans les globes de pénitence, pour veiller sur leurs frères repentants, et les garantir des piéges de Moissassour et des autres esprits rebelles. Parmi ces dieux, il y en a huit principaux qui sont les gardiens du monde. Tels sont : *Soma* ou *Tchandra*, dieu de la lune et souverain des sacrifices ; c'est le roi des brahmes, et par conséquent toutes les offrandes présentées en sacrifice appartiennent aux brahmes ; il préside aussi aux plantes médicinales. *Agni*, dieu du feu ; il préside au sud-est. *Soûrya* ou *Arka*, dieu du soleil. *Anila*, aussi nommé *Vâgou* et *Pavana*, est le dieu du vent, et gouverne le nord-ouest. *Indra* ou *Sakra*, roi du ciel et qui préside à l'est. *Kouvéra*, dieu des richesses, et qui régente le nord. *Varouna*, dieu des eaux, est le directeur de l'ouest. Enfin *Yama*, dieu des enfers.

Ainsi donc, comme vous le voyez, nous avons les bons génies, nommés *Déva* ou *Déouta*, et les mauvais génies, qui sont les *Déitti*. Ces derniers sont dévoués à *Shiva*, et les *Déouta* le sont à *Vishnou*.

Il en est de cette population céleste comme des populations de notre malheureuse terre, où les bons sont bien

moins nombreux que les mauvais. Les *Déouta* sont au nombre de trente *crores*, c'est-à-dire de trois cents millions, et les méchants *Déitti*, au nombre de quatre-vingts *crores* ou huit cents millions, ce qui nous donne un total de onze cents millions de dieux et de déesses.

Les dieux principaux ont tous une cour céleste, dont les dieux inférieurs sont les courtisans. On y voit, comme chez nos princes, des pages, des ministres, des docteurs, des poëtes, des bouffons, des chanteurs, des danseuses, des messagers, etc., etc. Ces cours sont d'autant plus semblables à celles de nos *rajahs*, que les courtisans changent à volonté de formes et de couleurs. Les *Déouta* et les *Déitti* ressemblent tantôt à des géants ou à des pygmées, à des hommes ou à des animaux, et quelquefois à des monstres horribles, n'ayant aucune forme connue.

Je puis vous citer quelques-uns de ces génies. Les *Déouta*, ou *Dévas*, ou *Soûras*, ont pour chefs *Indra*, ou le Firmament. Ils vivent en très-bonne intelligence avec les *richi* (saints) et les *maharchis* (très-saints), et tous sont doués d'un immense pouvoir.

Les *Yakchas* sont les fidèles gardiens des trésors et des richesses de *Kouvéra*, le dieu des richesses; les *Kinnaras*, qui ont une tête de cheval, sont ses musiciens.

Les *Rakchassas* sont tous des génies malfaisants, il y en a de plusieurs sortes. Les uns, comme *Ravana*, sont des géants ennemis des dieux; d'autres; comme *Hidimbha*, sont des ogres qui se nourrissent de chair humaine.

Les *Pisâtchas* sont des sortes de vampires qui aiment à sucer le sang des hommes. Ce sont les serviteurs des précédents, et ils sont aussi méchants qu'eux.



De cette écume naquirent les belles Asparas, qui sur-le-champ se mirent à danser.

MYTHOLOGIE INDIENNE.

Les *Gandharbas* sont des musiciens célestes qui font partie de la cour d'Indra.

Les *Asparas*, belles filles, qui sont les courtisanes et les danseuses de la cour d'Indra, ont la même origine que la Vénus des anciens Grecs. Un jour, les *Dévas* et les *Asouras* oublièrent leur haine réciproque et se réunirent dans l'espérance de faire de l'*amrita* (sorte d'ambroisie), boisson céleste, destinée uniquement aux dieux supérieurs. En conséquence, ils mirent la mer tout entière dans une baratte à battre le beurre, et ils commencèrent à la battre, ce qui la fit écumer. De cette écume naquirent les belles *Asparas*, qui sur-le-champ se mirent à danser avec tant de grâce, d'agilité et de souplesse, que les génies, charmés de leur naissance, s'en tinrent là et oublièrent l'*amrita*. Sans cela, il est à croire qu'ils auraient desséché l'Océan.

Les *Asouras* se divisent en deux familles : les uns sont fils de *Kasiapa* et de sa femme *Diti*, ce sont les *Daitjas* ; les autres, nommés *Dânavas*, sont fils du même *Kasiapa*, mais d'une autre mère nommée *Danou*. Ils sont supérieurs aux *Rakchassas*, et comme eux, ils font sans cesse la guerre aux dieux. Ils les vaincraient même quelquefois, si ceux-ci n'appelaient à leur secours quelque puissant rajah régnant glorieusement sur les hommes.

Les *Nagas* habitent l'enfer avec leur chef *Vasouki*. Ce sont des demi-dieux ayant la face humaine, un long cou semblable à la terrible couleuvre *Naja*, un corps d'homme et une queue de serpent. Les *sarpas*, ou serpents, sont leurs serviteurs.

Les *Souparnas* sont des oiseaux divins, dont le chef, *Garouda*, sert de monture à Vishnou.

Ce qu'il y a de bien singulier, c'est que tous ces génies,

bons et mauvais, ont le même père, *Kasiapa,* et sont nés de différentes mères; or, Kasiapa était un *richi* (saint), fils de *Marîtchi,* l'un des dix *maharchis,* seigneurs des créatures, ou *pradjâpatis*[1]; les *pradjâpatis* étaient fils de *Manou,* et Manou lui-même était fils de *Brahma.* Voilà comment ce qui est bon et parfait peut enfanter le mauvais et l'imparfait, et ceci sert merveilleusement à expliquer comment l'homme criminel et vicieux peut émaner, aussi bien que le sage, du sein de *Parabrahma.*

Les *Pitris,* qui habitent la lune, sont les ancêtres divins de l'homme[2].

Maintenant j'arrive au moment où commencèrent mes malheurs, continua le paria. Les brahmes de mon village se scandalisèrent de nous voir, mon frère et moi, fréquenter un prêtre frangouis, et ils commencèrent sourdement leurs persécutions en indisposant notre famille contre nous. Nous avions une sœur dont le mari ne nous voyait pas de bon œil, parce qu'il était très-avare, et qu'il ne pensait qu'avec un regret mortel à la nécessité où il serait, à la mort de nos parents, de nous abandonner leur héritage[3]. En conséquence, il manœuvra avec tant d'adresse, que

1. Les autres *pradjâpatis* sont : *Atri, Angiras, Poulastya, Poulaha, Kratou, Pratchétas* ou *Dakcha, Vasichtha, Bhrigou* et *Narada.*

2. Voir, pour d'autres légendes hindoues, mon article des *Dix-neuf infortunes de Jeannot le harponneur,* dans ce volume.

3. Chez certaines tribus d'Hindous, les enfants n'appartiennent jamais au mari, mais au frère de la mère, et, en naissant ils deviennent ses héritiers légitimes. Quand on sait que les brahmes ont le droit de posséder les femmes des chettris, que ceux-ci ont le même droit sur les femmes des vaiscias; quand on sait surtout que les femmes peuvent se livrer sans honte à tous les hommes, pouvu qu'ils soient d'une caste au-dessus de la leur, on conçoit facilement les motifs d'une pareille législation.

bientôt notre père nous prit en aversion et ne voulut plus nous voir.

Cela nous fit un si grand chagrin, à mon frère et à moi, que nous en tombâmes malades, et nous restâmes couchés sur la même natte avec un fièvre brûlante ; alors notre beau-frère, accompagné d'un brahme et d'un médecin, ou *pandjancarera*, vint nous rendre visite. Tous trois nous firent très-bon visage ; et, sous prétexte de nous guérir, ils nous firent avaler une potion que nous sûmes depuis être un *bang* de feuilles de chanvre et d'opium. Cette fatale liqueur nous plongea dans un violent délire, puis ensuite dans une stupeur profonde ressemblant beaucoup à la mort.

Alors le *pandjandcarera*[1] fut trouver mon père, lui fit croire que nous étions sur le point de mourir, et lui conseilla de nous faire porter sur les bords de l'Hougly, afin que les saintes eaux du Gange lavassent les souillures que nous avions contractées avec le prêtre frangouis. Mon père fit quelque difficulté, mais quand le brahme l'eut assuré que sans cela nos âmes, au lieu de passer dans le corps d'une vache pour ensuite se réunir à Brahma, iraient habiter les corps des *Rakchassas*, comme les âmes des parias, il oublia sa tendresse et ferma l'oreille au cri de la nature. Sur cette considération, et se croyant certain que

1. Les *pandjancareras* sont soudras. Parmi les brahmes sont les astronomes ou plutôt astrologues, augures, maîtres des cérémonies dans les mariages et les enterrements ; ils appartiennent à la première tribu des brahmes, celle des *vaïdiguers ;* ils sont tenus à réciter tous les jours les Védas et à faire régulièrement le *sandivané.* Tous sont de la secte de *Schiva,* et se frottent le corps, les bras, les épaules et le front avec des cendres de bouse de vache ; on les reconnaît à l'*atchadépotou* qu'ils ont sur le front, consistant en deux ou trois lignes jaunes, et une tache ronde et rougeâtre au milieu.

nous étions attaqués d'une maladie mortelle, mon père se détermina. En conséquence, on nous porta tous deux sur le rivage du fleuve, et, pendant la marée basse, on nous déposa sur le sable. Les brahmes qui nous escortaient, et surtout notre beau-frère, insistèrent pour qu'on nous jetât de suite dans les flots; mais mon père s'y opposa, et tout le monde se retira[1].

A peine y avait-il une demi-heure que nous étions ainsi abandonnés, que la marée commença à monter ; une vague vint me toucher les pieds, et le sentiment de fraîcheur que j'éprouvai me fit sortir de mon état léthargique. J'ouvris les yeux, et il était temps, car un énorme crocodile, qui se laissait pousser par le flot, était déjà prêt à me saisir. La crainte fut chez moi plus forte que le sentiment religieux; je me levai d'un bond, je courus vers mon frère et le réveillai en le secouant fortement par le bras, et tous deux nous nous mîmes à courir vers un bois voisin, où nous nous enfonçâmes pour n'être pas aperçus par des Hindous.

— Hélas! hélas! s'écria mon frère en versant des

1. Rien de plus simple que la médecine des ***pandjancareras*** ou médecins indiens. Toutes les maladies, disent-ils, résultent de trois causes uniques, 1° du froid, 2° du chaud, 3° du vent ; on doit donc les traiter avec trois genres de médicaments uniques : 1° celles qui proviennent du froid se guérissent par le ***kali***, ou lait de l'arbre sans feuilles; 2° celle produites par le chaud se traitent par les excitants; 3° celles, enfin, qui résultent du vent, exigent le massage et les ventouses. Quant à la chirurgie, elle s'exerce plus singulièrement encore : ce sont ordinairement des potiers et des modeleurs qui raccommodent les membres cassés. Ce qui est plus malheureux, c'est que les brahmes, si on s'en rapporte aux relations d'Herber, de Skinner, de mistriss Graham, etc., ont le pouvoir de dévouer un malade à la mort, sous prétexte que Dieu l'a dévoué au trépas. Alors, on le jette dans l'eau et on le noie, sans autre forme de procès.

larmes, qu'avons-nous fait en fuyant la mort qui nous eût lavés de tous nos péchés? Nous voilà maintenant déchus de notre caste royale! nous voilà devenus l'opprobre et la honte de tous les hommes! nous ne sommes plus que de misérables parias au-dessous de la brute.

— Mon frère, mon cher Indrapramati, ne vous affligez pas, je vous en prie, car le mal n'est pas sans remède. Vous qui êtes savant comme un *richi*, vous devez connaître les moyens de purification qui peuvent nous faire réintégrer dans notre noble caste. Cherchez donc celui que nous devons employer parmi ceux qui purifient les êtres animés, savoir : la science sacrée, les austérités, le feu, les aliments purs, la terre, l'esprit, l'eau, l'enduit fait avec de la bouse de vache, l'air, les cérémonies religieuses, le soleil et le temps. Hélas! si nous étions de la caste des brahmes, cela nous serait bien aisé, car ils n'ont qu'à dire : « Que cette chose soit pure pour moi! » et elle devient pure. Voyons, mon frère, par pitié pour moi, cherchez un moyen de nous purifier afin de nous réhabiliter.

— Il n'y en a point!

— Pardonnez-moi, je le sais de vous-même, et je vais vous répéter les paroles que vous m'avez dites : Il y a deux manières de réhabiliter ceux qui ont perdu leur caste : la première est de leur faire prendre un breuvage, appelé *panciagawia*, composé d'urine de vache et de bouse délayée dans du lait doux, de beurre clarifié, et de lait un peu aigri, ce que font les brahmes au moins une fois par an.

— C'est vrai, Sacontala; mais cette purification n'est efficace que pour les petites infractions, comme par exemple d'avoir traversé l'Indus, d'avoir accepté d'un étranger une

nourriture que nous n'aurions pas apprêtée nous-même[1], d'avoir offensé un brahme. Or, nous ne sommes pas dans le même cas; en préférant la vie à la béatitude céleste qui nous attendait si nous nous fussions laissé noyer dans les ondes sacrées ou dévorer par un crocodile du Gange, nous avons commis un crime épouvantable, le même que si nous avions incendié un temple ou abattu des maisons religieuses habitées par des brahmes, ou frappé un brahme avec un brin d'herbe.

— Frère, je me souviens que le rajah de Travancore a fait démolir des couvents pendant la guerre. Les brahmes l'ont purifié et réintégré, au moyen de la renaissance par la vache d'or. Il commença par faire plusieurs sacrifices aux dieux, et ensuite il fit faire, en or pur, une vache gigantesque, assez grande pour qu'il pût entrer dans son corps par sa bouche et en sortir sous sa queue, ce qu'il fit; alors les brahmes, le considérant comme nouvellement enfanté par la vache sacrée, brisèrent cette précieuse statue, s'en partagèrent les morceaux, et donnèrent en échange au *rajah* l'absolution de ses péchés.

As-tu donc aussi oublié l'histoire de l'infortuné rajah *Raghou-Nath* ou *Ragoba*, qui voulut envoyer deux brahmes en ambassade en Angleterre? Ils n'allèrent pas plus loin que *Suez* et s'en revinrent. Mais à leur retour les autres brahmes les déclarèrent déchus de leur caste, parce qu'ils avaient traversé l'Indus, et qu'ensuite on supposa qu'ils n'avaient pas pu observer toutes les règles prescrites en passant chez les nations impures. Le rajah fut obligé de faire couler une nouvelle vache d'or dont les brahmes se partagèrent de même les débris.

1. Les brahmes et les chettris seuls ont cette obligation.

— Tu dis vrai, Sacontala; il n'est malheureusement que trop certain qu'avec de l'or et des richesses prodigués à nos prêtres, on fait tourner la volonté des dieux comme une girouette. Mais nous sommes plus pauvres que des *sramanakas* (mendiants).

— Hélas! notre père est riche, et peut-être que s'il connaissait notre funeste sort!... mais il nous croit ensevelis dans les ondes.

— Notre père n'est pas riche.

— Frère, il l'est, j'en suis certain, car je l'ai vu un jour visiter son trésor qui est enterré au pied de la roche de Madhava, sous l'ombrage du grand pinang dont j'allais dérober quelques noix. Pour n'être pas puni de ma faute, je me suis caché dans les broussailles et j'ai tout vu.

— C'est bien, répondit mon frère. Et il tomba dans une profonde méditation qui dura près d'une heure sans que j'osasse l'interrompre, quoique, aux mille expressions qui se peignaient tour à tour sur sa figure, je visse parfaitement qu'il se passait dans son âme quelque chose d'extraordinaire. Non, s'écria-t-il tout à coup, le brahmanisme est une religion stupidement injuste et par conséquent fausse; et nos brahmes ne sont que d'heureux hypocrites, dont les nombreuses superstitions n'ont été inventées que pour tromper et pressurer le peuple, plus stupide encore. C'en est fait, la nature humaine est corrompue! Pourquoi donc ne profiterais-je pas de l'intelligence que Dieu m'a donnée pour faire comme les autres? Oui, je ferai plus encore...

En entendant mon frère blasphémer ainsi je me bouchai les oreilles, et je m'étendis sur la mousse en pleurant.

— Sacontala, me dit mon frère, mon parti est pris;

nous n'irons pas rejoindre les parias qui, après avoir commis le même crime que nous, traînent honteusement leur misérable existence dans les deux pauvres villages qu'ils ont bâtis sur les rives de l'Hougly[1]. Cache-toi dans ce trou de rocher et attends-moi.

Indrapramati cueillit quelques fruits sauvages dans la forêt et nous les mangeâmes ensemble. Il ramassa de la mousse qu'il étendit dans la petite grotte où il me fit entrer; il en ferma l'ouverture avec des branches de feuillage, et, aussitôt que la nuit fut venue, il me dit de me coucher, puis il s'éloigna.

Le lendemain il revint portant sous son bras une lourde cassette qu'il cacha sous la mousse; nous vécûmes encore ce jour-là de fruits sauvages, et, lorsque la nuit fut venue, nous nous mîmes en route en remontant les bords de l'Hougly avec beaucoup de précautions pour ne nous laisser voir à aucune créature humaine. Nous voyageâmes ainsi pendant longtemps, et nous arrivâmes, après huit jours, dans une grande forêt à une demi-lieue de Patna, ville bâtie sur les bords du Gange, à cent lieues environ de Calcutta. Nous nous construisîmes une cabane dans le lieu le plus solitaire de la forêt, et mon frère, après avoir retiré de l'or de notre cassette, enterra notre trésor au pied d'un arbre. Je ne puis vous dire tous les soins qu'il prit de moi pendant ce long voyage. Chaque jour il me donnait mille preuves d'une affection qui ne s'est jamais démentie.

Quand nous fûmes bien installés dans notre chétive

1. La plupart de ces parias vivent isolés, mais quelques-uns se sont réunis et ont fondé, sur les bords de l'Hougly, deux ou trois villages où ils vivent misérablement et aussi isolés que s'ils habitaient une île au milieu de l'Océan. C'est là seulement que nos missionnaires pourraient espérer de faire quelques conversions.

cabane, mon frère partit pour la ville afin d'acheter des vêtements plus décents que nos pagnes, et les provisions dont nous avions besoin. Hélas! nous vivions comme de véritables hérétiques, et nous avions cessé nos pratiques religieuses, puisque, avec nos souillures, elles ne nous eussent servi à rien; nous n'en serions pas moins devenus la proie de *Yama* (le diable) qui doit nous tourmenter dans le *naraka* (l'enfer). Mon frère fut à la ville pendant la nuit.

Le lendemain matin, avant le jour, je l'entendis qui m'appelait dans la forêt; je sortis de la cabane et je fus au-devant de lui, mais je faillis ne pas le reconnaître. La première chose qui me frappa dans sa personne fut de voir sur son front l'*atchadépotou* de *Schiva*. C'est un signe consistant en une ligne rouge et jaune tracée horizontalement avec une poussière colorée. Le signe de *Vishnou* se fait de la même manière; mais la ligne, au lieu d'être horizontale, est verticale. Vous autres Frangouis vous croyez que ces signes indiquent une différence de secte, et vous êtes dans l'erreur. Ils indiquent seulement que l'on adresse plus particulièrement son culte à telle ou telle autre divinité, mais seulement par préférence. Le prêtre français que j'ai connu à Calcutta m'a dit qu'il en était à peu près de même chez vous : les uns honorent plus particulièrement le Sacré-Cœur, d'autres la Vierge, les saints, ou même un saint de préférence, comme saint Nicolas en Russie, saint George en Angleterre; et cependant on n'est pas de sectes différentes pour adresser plus particulièrement ses hommages, l'un à Marie, l'autre au Sacré-Cœur, etc. Les *bouddhistes* mêmes, qui, dans l'Inde et particulièrement à Java, adressent leurs prières à *Bouddha*, ne forment pas de secte, parce que ce Dieu n'est qu'une des incarnations de Vishnou.

Mon frère, outre le signe qu'il avait sur le front, s'était fait sur les bras et sur la poitrine des marques très-apparentes avec des cendres de bouse de vache mélangées avec de la raclure de bois de sandal et du safran. Il portait le costume sévère d'un *dwidja* ou brahme du second degré. Sa tête était entièrement rasée, excepté sur le sommet, où l'on avait laissé une touffe de cheveux. Il portait sur son épaule le signe sacré de l'initiation, consistant en trois fils de coton[1]; sa tunique de toile de *sana* (chanvre) était serrée autour de son corps avec une ceinture de *moundja*[2], composée de trois cordes égales et douces au toucher; sur ses épaules était jeté un manteau de peau de gazelle noire. A son côté pendait un *kamandalou*, ou aiguière de bois destinée aux ablutions; il portait à la main droite un bâton de *vilva*[3], et à la main gauche une touffe de *kousa* ou herbe sacrée[4]. Son bâton était assez long pour atteindre ses cheveux, droit, sans nœuds, recouvert de son écorce et ne portant aucune marque du feu.

La vue de mon frère, métamorphosé en brahme, me fit reculer de surprise et d'épouvante. Il s'en aperçut et me dit avec un sourire sardonique :

— Eh bien, Sacontala, tu le vois : ma puissance au-

1. « Il faut que le cordon sacré, porté sur la partie supérieure du corps, soit de coton et en trois fils, pour un brahmane; que celui d'un kchatriya soit de fil de chanvre; celui d'un vaisya de laine filée. » (Loi de Manou, liv IIe, st. 44.) Les soudras ne peuvent jamais être initiés.

2. Canne à sucre sauvage (*saccharum munja*). La ceinture d'un kchatriya consiste en une corde d'arc faite de movrvâ (*senseviera zeylanica*); celle d'un vaisya, de trois fils de chanvre.

3. *Ægle marmelos*; il pouvait être encore de *spondias magifera*.— Les kchatriyas le portent de vata, *ficus indica*, ou de khadira, *mimosa catechu*. — Celui d'un vaisya, de piloû, *careya arborea*, ou d'oudoumbara, *ficus glomerata*.

4. *Poa cynosuroides*.

jourd'hui est égale à celle d'un dieu et cent mille fois plus grande que celle des brahmes; d'un noble chettri ils ont pu faire un paria, mais moi, d'un misérable paria j'ai pu faire plus qu'un chettri, plus qu'un roi, car j'en ai fait un brahme[1] !

Vainement je fis à mon frère toutes les observations que m'inspirait ma piété; le malheur avait étouffé dans son cœur jusqu'à la dernière étincelle du sentiment religieux, et il chercha une excuse à son impiété dans une philosophie aussi étrange dans l'Inde qu'elle est commune en Europe. Parabrahma, me disait-il, a fait tous les hommes frères et d'une même caste : il ne leur a accordé qu'un seul moyen de se distinguer; ce moyen est la pratique plus ou moins sévère de la vertu, de la justice et de la charité. Si je suis vertueux, juste et charitable, si je fais le bien et jamais le mal, qu'importe au Créateur que je porte un habit de soudra ou de brahme? Et puis, dis-moi, ne vaut-il pas mieux pour moi que mon âme, après ma mort, passe dans le corps d'une bête brute que dans le corps d'un rakchassa plongé dans le gouffre de l'enfer?

— Certainement; mais...

— Eh bien, voici ce que dit Manou : « Celui qui, sans avoir droit aux insignes d'un ordre, gagne sa subsistance en les portant, se charge des fautes commises par ceux auxquels appartiennent ces insignes, et renaît dans le ventre

1. « Le brahme, en venant au monde, est placé au premier rang sur cette terre; souverain seigneur de tous les êtres, il doit veiller à la conservation des lois. »

« Tout ce que le monde renferme est la propriété du brahme; par sa primogéniture et par sa naissance, il a droit à tout ce qui existe. » (*Manava-Dharma-Sastra,* liv. Ier, st. 99 et 100.)

d'une bête brute. » Je n'ai donc qu'à gagner dans ma métamorphose en brahme.

— Mais tu vas tromper les hommes en te faisant passer pour ce que tu n'es pas?

— Si je les trompe pour ton bonheur, pour le mien, et pour faire le bien, Dieu me pardonnera, car je n'avais pas à choisir. Quant à toi, mon pauvre Sacontala, tu es encore trop jeune pour prendre le costume de dwidja, sans cela...

— Non, mon frère, jamais je ne renoncerai à la croyance de mes pères. Dussé-je mourir de misère, je resterai paria.

— Soit; mais du moins je m'arrangerai de manière que tu ne sois pas malheureux.

A partir de ce moment mon frère allait chaque matin à la ville chercher les aumônes des gens pieux, et il ne revenait que le soir, ce qui me donnait une grande inquiétude. Enfin il se détermina, sur mes prières, à m'y conduire avec lui, et pour cela il me fit prendre un habit de soudra très-modeste, mais assez propre. Pour ne pas le compromettre, je marchai derrière lui à une assez grande distance, et je n'avais pas l'air de le connaître.

Une fois, et ce jour restera pour jamais gravé dans ma mémoire, j'étais à Patna, et mon frère était entré dans une pagode pour demander quelque aumône. En l'attendant, je me promenais le long d'une palissade qui servait de clôture à un magnifique jardin, au milieu duquel était une aldée (maison) d'assez belle apparence. Comme je regardais par-dessus la clôture, j'aperçus une jeune fille, belle comme une asparas sortant des ondes. Elle était âgée de neuf ans, et sa figure, pleine de grâce et de beauté, était presque aussi blanche que celle d'une Européenne. Ses

longs cheveux noirs, parfumés avec de l'ambre gris et du *rougan-goulap* (huile de rose) mêlé à de l'huile de coco, ne pendaient pas en longues tresses, comme ceux d'une vascia, mais ils étaient relevés derrière sa tête, et leurs nombreux contours étaient maintenus au moyen de plusieurs longues épingles d'or. Un petit corset de satin rose, dont les manches ne dépassaient pas les coudes, dessinait sa taille et enveloppait sa gorge naissante sans la gêner; elle était drapée d'un magnifique pagne de cachemire qui faisait deux ou trois fois le tour de son corps, depuis la ceinture jusqu'aux pieds, et une extrémité se relevait, passait sur ses épaules et sur sa tête, et venait tomber sur sa gorge. Un large pantalon à la turque, de la plus fine mousseline, lui descendait jusqu'au-dessous des genoux, de manière qu'elle n'avait de nu que la partie du corps entre la gorge et le nombril. Plusieurs colliers d'or et d'argent pendaient sur sa poitrine; ses oreilles, percées en plusieurs endroits, étaient couvertes de riches bijoux, et elle en avait aussi quelques-uns aux narines. Les doigts de ses mains et de ses pieds étaient ornés d'un grand nombre de bagues. Ses bras et ses jambes portaient chacun dix à douze grands anneaux d'or, d'argent, d'ivoire et de corail, qui jouaient sur la jambe et faisaient, quand elle marchait, un bruit qui semblait lui plaire beaucoup[1]. En un mot, cette jeune fille charmante me rappelait ce passage de nos livres saints : « Que le brahme prenne une femme bien faite, dont le nom soit agréable, qui ait la démarche gracieuse

1. Les femmes qui ne sont pas assez riches pour avoir des bracelets précieux, en portent en cuivre et en émail de diverses couleurs. Les femmes pauvres n'ont ni le corsert, ni le pantalon; tout leur costume consiste en un pagne de coton ou de toile qui leur couvre à peine les reins et laisse à découvert toute la partie supérieure du corps.

d'un canard ou d'un jeune éléphant, etc.[1]. » Et je ne pus la voir sans l'aimer.

Il paraît qu'il m'échappa quelque exclamation de plaisir, car ses yeux se tournèrent sur moi, et elle rougit. Elle rentra dans la maison, comme doit faire toute fille sage quand un étranger la regarde ; mais je remarquai qu'elle tourna deux ou trois fois la tête en s'éloignant.

Je demandai à un soudra qui vint à passer s'il savait à qui appartenait ce jardin.

— Il dépend, me répondit-il, de l'habitation du sage Amarashina, un de nos brahmes les plus vénérés par leur piété et leur sainteté. Il n'a qu'un enfant, la jolie Ro'masa, et celui qui voudra l'obtenir pour femme, il faudra qu'il soit plus instruit dans nos Védas qu'Amarashina lui-même, ce qui n'est pas aisé. Aussi a-t-il déjà refusé de la donner à plusieurs personnes qui la lui ont demandée.

Ceci me remplit le cœur d'amertume ; car, n'eussé-je pas été déchu de ma caste, je ne pouvais espérer la main de Ro'masa. Je retournai dans la forêt, et je restai étendu dans ma cabane pendant plusieurs jours, sans courage ni résignation. Mon bon frère ne concevait pas la tristesse qui s'était tout à coup emparée de mon âme, ou du moins il l'attribuait à une autre cause. Croyant me distraire de mon chagrin, il me força pour ainsi dire à l'accompagner chaque jour à la ville, sans se douter que c'était me fournir constamment l'occasion d'augmenter ma douleur. Je ne manquai jamais de me rendre chaque fois derrière la palissade, et là, pendant qu'Indrapramati faisait sa quête dans la ville, je m'enivrais des heures entières de la fatale vue de Ro'masa. La première fois que la jeune fille me

1. *Lois de Manou*, liv. III, sl. x.

revit, loin de s'enfuir, elle me regarda en souriant; la seconde fois, elle fit semblant de ne pas me voir, mais elle s'approcha bien près de la palissade; la troisième fois, je la saluai, et elle me rendit mon salut; enfin, la quatrième fois, nous nous parlâmes, et elle avait la voix aussi douce, aussi harmonieuse que celle de l'oiseau céleste *Garouda*, quand il porte Vishnou dans le ciel des étoiles.

Nous causâmes longtemps, et je ne pus m'empêcher de lui dire combien je l'aimais. La naïve enfant me fit imprudemment un aveu semblable, et tous deux, sans aucune réflexion, nous nous abandonnâmes à l'espoir d'être unis. Quand j'étais près de Ro'masa, j'oubliais tous les chagrins qui dévoraient mon cœur; mais aussitôt que je l'avais quittée les remords m'assaillaient, et je trouvais honteuse et sacrilége la fourberie infâme que j'employais auprès de cette innocente créature, en lui cachant ma condition de paria. Tout cela me jeta dans un si grand trouble que le corps succomba sous les peines de l'âme, et je tombai gravement malade.

Indrapramati ne quittait plus la natte sur laquelle je souffrais, et il me prodiguait les soins de la plus tendre amitié. Il soupçonna bientôt la plaie de mon cœur, et à force de persuasion et de tendresse, il vint à bout de m'arracher mon secret.

— Sacontala, me dit-il alors, pour toi, uniquement pour toi, je me suis déterminé à voler mon père! pour toi, je me suis réduit à la condition de paria, car je pouvais me faire baptiser ou circoncire, et, à présent, je dominerais nos insolentes castes; pour toi, je me suis avili jusqu'à mendier sous un vêtement d'hypocrite!... Pour toi, je commettrai encore une horrible infraction à nos lois : j'arracherai

Ro'masa des bras de son imbécile de père et je la jetterai dans les tiens. Ainsi, frère chéri, calme ton chagrin, espère et reviens à la santé.

— O frère! tes paroles me guériraient sur-le-champ, s'il m'était permis d'y ajouter foi! mais comment serait-il possible qu'une brahmani devînt l'épouse d'un paria?

— Rien n'est plus simple. Ro'masa n'est pas encore nubile, quoiqu'elle en ait à peu près l'âge[1]. J'irai la demander à son père, et je sais ce que je dois faire pour l'obtenir. Mon mairage avec elle ne sera que fictif, et par conséquent stérile, ce qui, après six ans, me donnera le droit de répudiation. Alors tu prendras Ro'masa, et tu la conduiras dans ta maison[2].

Tout cela pouvait se faire; mais ce qui me paraissait le plus difficile, c'était qu'Amarashina consentît à donner sa fille à Indrapramati. Mon frère, dès le lendemain de cette conversation, se prépara à jouer le rôle d'un *vanaprasta*, sorte de brahme anachorète qui vit dans une forêt et habite dans une cabane ou un trou de rocher, mais qui, cependant, n'a rien de commun avec un ignorant *fakir*. D'ailleurs le saint se nomme *vanaprasta*, lorsqu'il appartient à une famille des plus nobles de la première classe; c'est un

1. Les femmes de l'Inde sont nubiles entre dix et douze ans, et vieilles à vingt-cinq; ordinairement on les marie à huit ans.

2. Une Parisienne, libre comme un papillon, trouverait le sort des femmes de l'Hindoustan assez triste. Ces dernières sont dans une perpétuelle dépendance. Selon les lois de Manou la femme dépend de son père pendant l'enfance; de son mari lorsqu'elle a subi les lois de l'hyménée; de ses fils lorsque son mari est mort. Si elle n'a pas de fils elle dépend des proches parents de son mari; et, quand celui-ci n'en a pas, des parents de son père; enfin, du souverain, à défaut de parents paternels. Outre cela, dans l'Inde entière la polygamie est permise, mais il n'y a que les gens très-riches qui usent de ce bénéfice de la loi.

joghis, s'il est simple brahme ou un chettri. Les *fakirs* et les *tadins* ne peuvent appartenir qu'aux deux dernières classes. Il laissa croître sa barbe, ses cheveux et ses ongles, changea ses habits contre d'autres plus grossiers, et affecta les manières austères et presque sauvages des anciens anachorètes. Alors il partit pour la ville, fut se placer à la grande ardeur du soleil, en face de la maison du pieux Amarashina, tenant dans sa main un tesson de pot cassé pour recevoir les aumônes, et récitant continuellement les passages les plus mystiques de nos livres sacrés. Il restait debout, immoblile sur la pointe de ses pieds pendant des heures entières, et quand il était trop fatigué il se couchait, sur le dos. Bientôt il acquis un réputation de sainteté qui se répandit dans toute la ville, et on l'admirait d'autant plus que depuis très-longtemps on n'avait pas vu de vanaprasta dans cette partie de l'Inde, quoiqu'elle fourmillât de fakirs, sortes de mendiants fanatiques ou hypocrites qui vont absolument nus, et qui se livrent parfois à des austérités effrayantes. Les uns demeurent constamment assis, dans une immobilité complète, pendant plusieurs années; les autres marchent à cloche-pied, sans jamais poser à terre les deux pieds à la fois. Il en est qui ne marchent jamais que sur leurs genoux; qui tiennent les poings fermés jusqu'à ce que leurs ongles, en grandissant, leur percent la paume des mains d'outre en outre. C'est surtout à Jaggernauth, lors de la fête de *Routh-Jattra,* que ces misérables se livrent aux plus sanglantes superstitions. Ils se jettent sur des matelas hérissés de pointes de fer ; ils marchent sur des brasiers ardents ; ils se font enfoncer un croc de fer dans le dos, au-dessus des hanches, et se font hisser par ce croc qui tient à une corde, à une haute

branche d'arbre : là, ils tournent comme une girouette, sans pousser une plainte, et ils jettent des fleurs sur le peuple qui les admire. On en voit qui se font écraser sous les roues du *routh* de Jaggatnatha, et tout cela pour la plus grande gloire de Brahma. Ah! croyez-moi, Frangouis, si le martyre seul était une preuve de la vérité d'un dogme, c'est dans l'Inde qu'il faudrait venir chercher la vérité religieuse!

Amarashina ne sortait jamais de sa maison sans apporter une aumône à mon frère; celui-ci refusait l'or et l'argent, ce qui est le comble d'une vertu excessivement rare chez les brahmes; il ne recevait que des aliments sur son tesson de poterie, en mangeait huit bouchées seulement, et donnait le reste à d'autres mendiants. Enfin, ses austérités et sa science des livres sacrés lui acquirent une si grande réputation, qu'on ne l'appelait plus que le *richi* (le Saint), et chacun venait le consulter avant de commencer une affaire importante...

Un jour, le dévot Amarashina s'arrêta devant mon frère, et lui dit :

— Saint homme, j'ai chez moi une jeune fille âgée de neuf ans, et je désirerais la marier convenablement; mais je ne sais sur qui mon choix doit tomber; voudriez-vous me donner un conseil?

Mon frère, qui contemplait le ciel, daigna baisser les yeux sur le brahme, et, après un moment de silence et de méditation, il dit :

— Lisez les Védas, les Pour'hanas et les autres livres saints.

— Je les lis constamment, et je n'ai pu encore me décider.

— Voici ce que dit le *Manava-Dharma-Sastra :* « Lorsqu'un père, après avoir donné à sa fille une robe et des parures, l'accorde à un *richi* versé dans la sainte Écriture et vertueux, qu'il a *invité lui-même* et qu'il reçoit avec honneur, ce mariage légal est dit celui de Brahma[1].

— Sans doute, saint homme, j'aimerais donner ma fille à un richi; mais elle m'a été demandée par un puissant rajah.

— Voici ce que dit le *Râmâyana*[2] *:* « Kousanâbha, roi de Kanoudje, avait cent belles filles dont le dieu *Vayou* devint amoureux. Le père les lui aurait accordées, parce que Vayou est puissant; mais les saintes filles le refusèrent. Le méchant dieu, pour se venger, les rendit bossues et entièrement contrefaites. Alors le roi Kousanâbha reconnut sa faute; il fut chercher dans le bois le saint *richi* Brahmadatta, lui donna ses cent filles, et, le jour du mariage, leurs bosses disparurent, et elles devinrent encore plus belles qu'elles n'avaient été auparavant. »

— Ma fille m'est bien chère, ô richi! et je ne pourrai pas faire, selon mon cœur, un don plus précieux.

— Voici ce que disent les lois du divin Manou[3] : « Un don fait à un homme qui n'est pas brahme n'a qu'un mérite ordinaire; il en a deux fois autant s'il est offert à un homme qui se dit brahme; adressé à un brahme avancé dans l'étude des Védas, il est cent mille fois plus méritoire. »

— O saint homme! si je vous offrais ma fille, qu'en arriverait-il ?

— Voici ce que dit le *Manava-Dharma-Sastra :* « Le

1. *Lois de Manou,* liv. III, sl. XXVII. — 2. *Râmâyana,* liv. I, chap. XXXIV. — 3. *Loi de Manou,* liv. VII, sl. 35.

fils né d'une femme mariée selon le mode légal, dit de Brahma, s'il se livre à la pratique des œuvres pies, délivre du péché dix de ses ancêtres, dix de ses descendants, et lui-même le vingt et unième. »

A ces dernières paroles, le pieux Amarashina fut tellement touché de la sainteté et de la science divine de mon frère, qu'il le pria instamment d'entrer dans sa maison et d'accepter l'hospitalité pendant un jour et une nuit, ce que fit mon frère après s'être fait beaucoup prier. Je ne sais ce qu'il dit au vieux brahme, mais quand il sortit de chez lui, Ro'masa était sa promise, et les deux brahmes, en signe d'alliance et pour effacer toute souillure du péché, avaient bu ensemble le *panciagawa*, breuvage composé d'urine et de bouse de vache délayées dans du lait doux, du beurre clarifié et du lait un peu aigre [1]. Généralement, les dévots n'emploient ce mode de purification qu'une fois par an, et mon frère, nouvellement improvisé brahme, pensait bien s'abstenir toujours de cet acte religieux ; mais il se trouva tellement pris par son hôte qu'il n'osa pas reculer, et, comme dirait un Frangouis, il fut obligé d'avaler le calice jusqu'à la lie, ce qu'il ne fit pas sans grimace.

Quelques jours après [2] se fit la cérémonie du mariage, et ce ne fut pas sans peine, car Indrapramati ne pouvait produire aucun parent. A force d'or et de prières, il vint à bout de gagner un vieux brahme nouvellement établi à Patna, et qui consentit à passer pour son *gourou*, c'est-à-

1. C'est le même breuvage que les brahmes firent prendre aux Hindous que Tippoo-Saeb avait fait circoncire malgré eux. Ces malheureux, après la mort du sultan, furent obligés d'en passer par là pour être réintégrés dans leur religion et leurs castes.

2. On ne peut se marier que dans les mois de février, mai, juin, octobre, et au commencement de novembre.

dire son père spirituel, son professeur, et celui qui lui avait donné l'initiation des Écritures et l'investiture du cordon sacré de trois fils de coton. Dans tous les cas possibles, le gourou peut remplacer le père naturel, et même toute la famille de son élève.

Mon frère, accompagné de son gourou et d'une femme mariée, se rendit chez Amarashina sans faire en chemin la moindre rencontre de mauvais augure, ce qui les aurait obligés à remettre leur visite à un autre jour. Comme il se mariait en *cannigadanam*[1], il ne portait point de don à son beau-père, tandis que s'il se fût marié en *pariam*, il lui eût porté vingt et un ou trente et un *ponnes* (105 ou 155 francs) pour payer la fille, et c'eût été son gourou qui se fût chargé de cette négociation. Le reste des cérémonies se fit à peu près comme dans un mariage ordinaire.

— Je suis arrivé d'Europe depuis peu de temps, dis-je au paria, et je n'ai pas encore vu cette cérémonie.

— Je vais donc vous dire quels sont nos usages en pareille circonstance.

Après la première visite dont je viens de vous parler, le père de la fille va en grande pompe faire au fiancé les présents de noce, consistant en bijoux et parures pour l'épouse, en meubles, ustensiles de ménage, bétail, etc., etc. De son côté, le futur donne à sa femme le *pariécouré*, pagne dont elle se couvre le jour de ses noces, et dont elle ne se sert plus. Ce vêtement est de soie, même chez les plus pauvres. Le jour du mariage convenu, on plante le *cal* dans la cour de la maison; ce cal est un des pieds du *pendal* ou berceau de feuillage sous lequel se fera la célébration. Cette première cérémonie faite, on attend quelques

1. Ce qui signifie don d'une vierge.

jours pendant lesquels les parents et les amis rendent au moins une visite au père de la fille, et l'on achève le *pendal*.

Les amis vont, sous un dais, porter en présent du bétel aux deux fiancés ; on place le *poléar* au milieu de la cour : les brahmes lui font des offrandes de cocos, de bananes et de bétel, et le prient de favoriser le mariage qu'on va célébrer. On retire le poléar dès que le *pendal* est terminé. Les fiancés, parés de leurs habits les plus riches, sont chaque soirée promenés dans la ville, chacun dans un palanquin particulier. Ils sont suivis d'une longue procession d'amis et de parents, les uns sur des chevaux, les autres sur des éléphants quand ils sont assez riches pour en avoir. Des musiciens et des danseuses, ou *devedassi*[1], marchent devant le cortége en chantant et dansant. Tous sont vêtus aussi bien que leur fortune le leur permet. Le costume des parents et des amis consiste, comme d'habitude, en une pièce de toile dont ils se ceignent les reins, et qui les couvre jusqu'aux genoux. Une autre pièce, de trois à quatre mètres de longueur, leur entoure le corps en différentes manières qui n'ont rien de déterminé, et se drape selon le goût des personnes. Un morceau de mousseline leur enveloppe la tête en se contournant en forme de léger turban. Quelquefois ils portent un large pantalon à la turque, qui leur descend jusqu'à la cheville du pied ; ils mettent aussi parfois une longue robe de toile blanche comme tout le reste du costume, qui se croise sur la poitrine du côté gauche, pour se distinguer des Mogols, qui le croisent du côté droit. Les riches portent cette robe en

1. Les Européens nomment ces danseuses *Bayadères*, du mot portugais *balladeiras*, qui signifie danseuses.

mousseline brodée à fleurs d'or. Une écharpe la retient et la serre sur les hanches. Ils portent aux oreilles d'énormes boucles d'or, ovales, ornées dans le milieu d'une perle ou d'un diamant. Quelques-uns ont aux pieds des sandales ou des babouches de maroquin de diverses couleurs, ou des souliers d'étoffe brodés d'or et d'argent, et terminés par une longue pointe recourbée ; mais plus communément ils marchent nu-pieds.

Les musiciens, comme les danseuses, appartiennent à une des plus basses classes de la société, et ne sont pas admis aux pratiques religieuses des trois premières castes. Les instruments dont se servent les musiciens dans ces cérémonies, sont le *tal*, le *grand tal*, et le *matalan*. — Le tal est composé de deux petits plats, l'un d'acier, l'autre de cuivre, que l'on frappe l'un contre l'autre, et qui rendent un son aigu et aigre. — Le grand tal n'est rien autre chose que nos cymbales. — Le matalan est une sorte de petit tambour que l'on frappe avec les mains des deux côtés. Les musiciens accompagnent ces instruments de leur voix aigre et nasillarde.

Quelquefois d'autres instruments plus harmonieux, quoique non moins bruyants, viennent mêler leurs accords aux précédents ; par exemple le *tourti*, sorte de musette analogue à la cornemuse de vos montagnards écossais ; le *sarenguoy*, ressemblant à votre violoncelle ; le *vina*, dont les cordes se pinçent comme celles d'une guitare ; le *nagassarana*, espèce de hautbois ; l'*hoezah*, que vous nommez tambour de basque ; et enfin le *galank*, énorme tambour devant lequel vos grosses caisses ne sont que des miniatures. Il est vrai que ces derniers instruments ne se font

guère entendre que dans les *natché*, ou fêtes particulières que des amis se donnent entre eux.

Les *devedassis* sont des filles cadettes de basse classe, de la caste des soudras, consacrées au service des dieux depuis leur plus tendre jeunesse. On leur donne des maîtres de danse et de musique dès leur enfance, et, aussitôt qu'elles sont nubiles, on les envoie dans une pagode (temple des dieux), où elles sont occupées à chanter et à danser devant les images des dieux et dans les processions. Lorsque les brahmes les ont conservées quelque temps, ils les renvoient. Alors elles se réunissent en troupes, s'associent des musiciens et des saltimbanques pour aller chanter et danser chez les gens qui les appellent. Leur danse est aussi indécente que le sont chez vous autres Frangouis, la polka, la valse, le cancan, etc., mais on le leur pardonne parce qu'elles font le métier de courtisanes.

Lorsqu'elles ont quitté la pagode pour tomber entièrement dans le domaine public, elles prennent le nom de *roum djenie*. Elles portent alors des pantalons de soie, ordinairement de couleur écarlate clair, couleur qui est fournie par la noix d'une certaine variété d'arec; ces pantalons sont froncés autour de la cheville. Immédiatement au-dessous, deux cercles d'or embrassent le bas de la jambe; de ces cercles pendent de petits grelots d'argent qui rendent, à chaque mouvement des danseuses, un son doux et assez agréable. Leur taille est prise et serrée dans un corsage blanc qui descend jusqu'à la hanche, en forme de tunique ouverte par devant. Dessous ce corsage est une jupe d'étoffe légère qui ne dépasse pas les genoux; un voile de gaz, à chaque coin duquel est attaché un riche gland d'or ou d'argent massif, est jeté sur leur tête et vient

se croiser sur leur sein, et elles tirent, en dansant, un grand parti de ce voile, qui est quelquefois remplacé par une écharpe de soie, dont elles se drapent de mille manières toutes plus gracieuses les unes que les autres. Leur danse, plus modeste que celles des dévédassis, et surtout que celles des danseuses de l'Opéra de Paris, consiste en une sorte de pantomime cadencée, assez lente, dans laquelle la pose du voile ou de l'écharpe joue le principal rôle. Les bijoux que portent ces bayadères sont souvent d'une valeur considérable. Leur cou est ordinairement paré de plusieurs colliers, dont les uns en perles et les autres en or curieusement ciselé. Un bijou de prix est suspendu par un anneau d'or à leur narine droite; enfin, elles portent sur le front, entre les sourcils, un joyau qui rappelle les *féronnières* de vos dames d'Europe. Quant aux simples dévédassis, elles ont le plus souvent moins de luxe, quoique leur costume soit à peu près le même : elles sont vêtues d'une courte jupe blanche entourée de grelots dorés, et elles s'enveloppent dans un pagne rayé assez élégant.

Les *jongleurs* hindous ont une adresse que nul escamoteur européen ne peut leur disputer. Ils exécutent mille tours d'adresse qui étonnent principalement les Européens.

Pendant tout le temps que durent ces processions pompeuses, chaque soir on tire des feux d'artifice, on fait de magnifiques illuminations; des jongleurs amusent le public, et les *dévédassis* dansent, chantent sous le *pendal*, devant la maison du fiancé. Chaque soir et chaque matin, elles frottent les jeunes fiancés avec du *naleng*, petite graine verte d'une plante consacrée au mariage.

Vers les derniers jours des fiançailles, on amène en grande pompe le futur époux à la porte de la fiancée pour lui tirer l'*œillade.* Cette cérémonie se fait pour détruire le maléfice que quelque envieux, jaloux de son bonheur, aurait pu jeter sur lui. Mes compatriotes croient qu'il y a certains regards dont la malignité peut causer des impressions funestes et produire des effets capables de désespérer un nouveau marié. On tire l'œillade en faisant tourner trois fois devant le visage des fiancés un bassin plein d'eau rougie et préparée par un brahme, et on jette cette eau dans la rue; ou bien l'on déchire une toile en deux devant leurs yeux, et on en jette les morceaux des deux côtés opposés; ou enfin on leur attache à la tête certain cercle mystérieux; mais cette troisième méthode s'emploie dès les premiers jours, et a pour but de préserver de la malignité de l'œillade plutôt que d'en dissiper les effets.

Le jour fixé pour le mariage arrive enfin. Les fiancés s'asseyent à l'un des deux bouts du *pendal,* l'un à côté de l'autre. Ce berceau de treillage est éclairé par une grande quantité de lampions. Les brahmes, placés sur une estrade de bois, sont entourés de cruches de terre pleines d'eau, dont deux plus grandes que les autres sont du côté des futurs. Les prêtres font des prières pour faire descendre dans les deux grandes cruches *Shiva* et *Paravati,* ou *Vichnou* et *Lacshmi,* selon qu'ils se croient consacrés à l'un ou l'autre de ces dieux. Ensuite ils allument l'*oman* ou feu des sacrifices, qu'on entretient avec diverses sortes de bois sacrés, savoir : celui de figuier à grappe, de la butée feuillue, du mimosa catechu, de l'adénanthère épineux et du manguier. Ce bois doit être coupé en petits morceaux longs d'un travers de main et pas plus gros que

le poing[1]; ils prononcent sur le feu plusieurs prières et invocations, en y jetant de temps à autre, aussi bien que les époux, de l'encens, du bois de sandal, de l'huile, du beurre clarifié, du riz, etc. Le mari fait alors serment entre les mains des brahmes d'avoir soin de la maison. *L'oman* dure plusieurs heures, pendant lesquelles on exécute diverses autres cérémonies dont je ne vous parlerai pas parce qu'elles sont beaucoup moins importantes. Ensuite le père de la mariée fait le *panigraha* (union des mains), ce qui est une partie essentielle de la cérémonie. Il prend les mains de sa fille et les met dans celles du marié, et il la lui livre en présence des assistants, en prononçant les paroles suivantes, qu'un brahme lui dicte, et en prenant à témoin *Égni*, le Dieu du feu : « *Moi, un tel, fils d'un tel, petit-fils d'un tel,* je vous donne *ma fille une telle, à vous tel, fils d'un tel, petit-fils d'un tel; pratiquez tous deux ensemble les devoirs prescrits*[2]. »

Vous concevez que mon frère eût été fort embarrassé pour donner une généalogie brahmanique, si son *bougou* ne l'eût tiré d'affaire en lui en improvisant une aux dépens de sa propre famille. Il le fit avec d'autant moins de scrupule, qu'en fait de mariage, les lois de Manou permettent positivement de mentir pour faire réussir une demande.

1. Colebrooke, *Rech. asiat.*, t. VII, p. 285.

2. Les livres saints reconnaissent huit sortes de mariages : 1° le mode de Brahma; 2° celui des dieux (*davas*); 3° celui des saints (*richis*); 4° celui des créatures (*pradjâpatis*); 5° celui des mauvais génies (*asouras*); 6° celui des musiciens célestes (*gandharbas*); 7° celui des géants (*rakchassas*); 8° enfin le plus vil de tous, celui des vampires (*pisatchas*). Les six premiers sont permis aux brahmes, les quatre derniers à un kchatria; les mêmes à un vaisya et à un soudra, à l'exception du mode des géants.

Après avoir prononcé les paroles sacramentelles, le brahme rompt un coco en deux parties, puis il bénit le *tali*, le fait toucher aux assistants et le donne au marié, qui le suspend avec un ruban au cou de sa jeune épouse. Le *tali* ou *lingam* est une petite figure en or que les femmes mariées portent comme symbole de l'union des époux. Après diverses cérémonies peu importantes, le brahme prend un peu de safran et le mêle avec du riz cru en disant quelques prières, et il en jette deux pleines mains sur les épaules du mari et de la femme. Tous les assistants se lèvent et en font autant en leur donnant leur bénédiction. Alors tout est fini.

Le reste de la journée se passe en divertissements, et le soir les deux époux, dans un même palanquin, sont promenés processionnellement par la ville pendant qu'on détruit le *pendal*, parce que si le feu y prenait ce serait de très-mauvais augure. La jeune femme, lorsqu'elle n'est pas nubile, rentre chez son père, et ce n'est souvent que plusieurs années après que l'on répète à peu près la même cérémonie, qui se nomme le *petit mariage*. Dans tous les cas, ce n'est que lorsqu'une femme est devenue mère qu'elle peut habiter sans contrainte avec son mari. Jusque-là elle doit attendre l'ordre de sa belle-mère.

Dans l'Hindoustan, les lois du mariage ne sont pas bien rigoureuses pour la plupart des castes basses. Un mari est-il mécontent de sa femme, il s'en sépare et en cherche une autre; la femme agit de même à l'égard de son mari. Ce n'est pas que le divorce ne puisse s'obtenir sans motifs; mais on n'y regarde pas de bien près, surtout quand les deux partis s'accordent à le demander. Les femmes s'occupent de leur ménage, et, dans les basses classes,

elles partagent les travaux de leur mari, quelque durs qu'ils soient : elles liment, scient le bois, piochent la terre, portent de lourds fardeaux, etc., etc.; généralement elles sont bonnes mères, épouses soumises et fidèles. L'ambition et le luxe, si ruineux pour les femmes d'Europe, leur sont tout à fait inconnus, ainsi que ce que les Parisiennes appellent naïvement *les plaisirs*, c'est-à-dire les spectacles, les bals, les cercles, les festins, les joies envieuses de la toilette et de la vanité, et... tout ce qui s'ensuit. Il est vrai qu'on élève celles destinées à devenir honnêtes femmes (qu'on me passe ce mot) dans la plus profonde ignorance, afin, disent les lois de Manou, de les éloigner le moins possible de la simplicité de mœurs qui est nécessaire au bonheur domestique; il leur est même défendu d'apprendre à lire et à écrire. Il est permis aux courtisanes seules d'acquérir de l'instruction et des talents; elles étudient la littérature, la poésie, la musique et la danse, et, disons-le à la honte de l'Inde, leur classe n'est pas vouée au mépris, comme chez les Européens.

Or, la belle-mère de Ro'masa était la femme du bougou de mon frère, puisque le bougou était le père spirituel d'Indrapramati, et que le père spirituel remplace en tout le père naturel quand celui-ci n'existe plus. La femme du bougou était encore plus avare que son mari, ce qui n'est pas peu dire; d'où il résulta qu'après le *petit mariaye*, mon frère n'eut aucune peine à la gagner. Il lui fit croire que sa sainteté ne lui permettait pas de vivre familièrement avec une femme, et la pria en conséquence de surveiller constamment Ro'masa, afin de rendre un tête-à-tête impossible, et la vieille brahmine se fit, peut-être un peu par jalousie, un vrai plaisir de satisfaire la fantaisie de mon frère.

D'un autre côté, Indrapramati me facilita tous les moyens de voir ma bien-aimée, et même de lui parler en particulier. Dans quatre jours les six ans de mariage seront expirés, et alors il répudiera sa femme, qui deviendra la mienne.

— Mais pensez-vous, dis-je au paria, que le père de Ro'masa ne mette pas d'opposition à ce mariage?

— Il ne le pourra pas, car nous nous marierons en *gandharba* ou *gandarva.*

En quittant son mari, Ro'masa viendra me joindre, et, devant plusieurs témoins des amis de mon frère, elle me dira : *Je suis devenue ta femme.* Moi, je lui répondrai : *Il est vrai.* Dès lors nous serons mariés en *gandharba,* c'est-à-dire par consentement mutuel, et ce mariage est aussi valide que ceux faits avec d'autres cérémonies. Il est vrai que ma femme, en sa qualité de *didhichoû* (femme remariée), et mes enfants, en celle de *galaka* (fils de veuve remariée), seront dédaignés dans le monde; mais, en vivant avec moi dans cette retraite, j'espère qu'ils n'en seront pas moins heureux.

Le paria finit ainsi sa triste histoire; mais comme elle avait éveillé ma curiosité sur plusieurs points, je lui fis nombre de questions auxquelles il répondit avec la plus grande complaisance. Je lui demandai, entre autres, si l'on faisait quelques cérémonies lors de la naissance d'un enfant.

— Dans ce cas, me dit-il, un brahme et le mari font des aspersions d'eau lustrale pour purifier la maison, et tous ceux qui l'habitent se frottent la tête et tout le corps avec de l'huile de coco en se lavant avec soin deux heures après. Du reste, tous les gens pieux font assez souvent ce

genre d'ablution sans cause déterminante. La jeune mère se purifie également au moyen du bain et de certains breuvages dont l'urine de vache forme la base. En outre elle se frotte tout le corps avec des cendres de bouse du même animal. Les femmes ont toujours de ces cendres, parce que la principale occupation de leur vie entière est d'en amasser afin de s'en faire couvrir le corps après leur mort, lorsqu'on les brûle ou qu'on les enterre. Le dixième jour, les amis et les parents s'assemblent pour donner un nom à l'enfant, ce qui n'est pas une petite affaire, car ce nom peut avoir une grande influence sur sa vie. Avant de le lui imposer, un brahme consulte le livre des destinées, tire l'horoscope de l'enfant, et examine si les planètes lui sont favorables. Si c'est une fille, elle ne trouverait jamais à se marier si son nom n'était pas convenable, car le *Manava-Dharma-Sastra*, livre III, sl. 9, dit expressément : « Qu'il (le jeune homme) n'épouse pas une fille qui porte le nom d'une constellation, d'un arbre, d'une rivière, d'un peuple barbare, d'une montagne, d'un oiseau, d'un serpent, d'un esclave, ou dont le nom rappelle un objet effrayant. » Le brahme lui impose ordinairement le nom d'un dieu, puis il reçoit des présents, et la fête se termine par un repas splendide et par des réjouissances.

L'enfant n'est pas emmaillotté comme dans votre pays. On suspend, au moyen de quatre cordes agrafées au plafond, un cadre en bois auquel est cloué un fond en étoffe, de manière à former une sorte de hamac. L'enfant y est placé, et il a ainsi la faculté de se mouvoir sans courir le risque de tomber. Des femmes le bercent aisément en donnant aux cordes un léger mouvement d'oscillation. A six mois on lui fait manger pour la première fois du riz pré-

paré avec du sucre, et cette cérémonie religieuse se fait en présence des parents qui tous y sont invités. Du reste, les enfants sont généralement nus jusqu'à l'âge de puberté, d'où il résulte que la pudeur est une vertu assez rare dans l'Hindoustan.

Ici finit l'histoire de Sacontala. Le lendemain il me conduisit dans son magnifique jardin, et me dit :

— Comme vous êtes étranger et que vous connaissez peu, sans doute, la riche végétation de mon pays, je vais essayer de vous faire connaître les végétaux les plus utiles qui croissent dans ma belle mais ingrate patrie.

Voici, près du ruisseau, le cocotier, trop connu pour que je vous en parle longuement. Cet arbre précieux ne croît bien que sur les bords de la mer, car ses racines aiment le sel. Comme je l'arrose très-souvent avec de l'eau fortement salée, il réussit assez bien dans mon jardin. Ici est l'*amandier*, originaire de la Perse, et que l'on cultive avec assez de succès dans les parties tempérées de l'Europe. Le *badamier*[1], à tige magnifique et pyramidale, dont le fruit excellent a la forme et la grosseur d'une amende. Le *mangoustan*[2], aux fruits d'une saveur et d'un parfum exquis; le *litchi*[3], dont les fruits pulpeux ont la couleur et le parfum de la fraise; le *jack* ou *rima*[4], que les Européens connaissent sous le nom d'*arbre à pain*, et qui nous est venu des îles de l'Océanie. Ses fruits, de la grosseur de la tête d'un enfant, se mangent cuits ou crus, et ont un peu la saveur de la mie du pain sortant du four. Le *grenadier*[5], le *figuier*[6], l'*oranger*, le *citronnier* et le *pampelmouse*[7];

1. *Terminalia catappa*, Lin. — 2. *Garcinia mangostana*. — 3. *Euphoria litchi* et *euphoria rampastan*. — 4. *Arctocarpus incisa*. — 5. *Punica granatum*. — 6. *Ficus carica*. — 7. *Citrus aurantiaca*.

l'*ananas*, à fruits sucrés, acides, aromatiques, ayant un peu la saveur du coing; le *jambos*[1], dont le fruit, de la grosseur d'une petite orange, a la chair sèche et sans odeur, mais répand dans la bouche une agréable saveur de rose. Le *pinang* ou *arec*[2]; on mâche son amande en mélange avec de la chaux et des feuilles de bétel, ce qui rend les dents de nos femmes fort belles, c'est-à-dire noires comme l'aile du corbeau; le *kapol*[3], avec le fruit duquel nous préparons la poudre de caris pour aromatiser nos ragoûts; le *benjaoy*[4], dont la résine est un parfum si estimé; le *tamarinier*[5], à longues gousses contenant une pulpe sucrée et d'un acide doux, entrant dans la composition de nos meilleurs sorbets; le *sagoutier*[6], sorte de palmier dont le tronc recèle une délicieuse fécule; le *dcharak*[7], que vous connaissez sous le nom de ricin, et des graines duquel nous tirons une huile purgative; ici c'est un arbre élevé, chez vous c'est une plante annuelle. Le *eahvé* ou café[8], qui aime à ouvrir ses fleurs odorantes sous l'ombrage protecteur du *dalap* épineux[9]; le *manguier*[10], dont le fruit, nommé *mango* ou *mangue*, est de la grosseur d'un abricot et d'une saveur délicieuse, quoique sentant un peu la térébenthine; vous savez comment l'houlman a été le dérober dans les jardins d'un géant de Ceylan. Le *glougo*[11], avec l'écorce duquel les habitants des îles de la mer du Sud font des étoffes, les Chinois du papier, et nous autres Indiens de grossières

1. *Eugenia Jambosa vulgaris*, LIN. *Jambosa vulgaris*, DE CAND. — 2. *Areca catechu*. — 3. *Amomum cardamomum*. — 4. *Styrax benzoin*. — 5. *Tamarindus indica*. — 6. *Sagus Rumphi* et *sagus raphia*. — 7. *Ricinus communis*, ou palma-christi. — 8. *Coffea arabica*. — 9. *Erythrina corallodendrum*.—10. *Mangifera domestica*.—11. *Broussonetia papyrifera*, ou mûrier à papier.

toiles d'emballage; le *palmier-dattier*[1], qui ne réussit pas aussi bien dans l'Inde qu'en Afrique.

Nous cultivons aussi quelques arbres fruitiers que vous possédez en Europe, tels qu'une sorte de *prunier* et de *cerisier; l'abricotier*, originaire d'Arménie, et le *pécher*, qui nous vient de la Perse. Mais si je crois ce que m'en ont dit quelques voyageurs frangouis, il paraît que chez vous leurs fruits acquièrent un parfum délicieux qui leur manque tout à fait ici. Du reste, les personnes qui avancent que la pêche est un poison mortel dans son pays, sont complétement dans l'erreur.

Parmi les arbres utiles en économie domestique, je vous ferai remarquer le *mûrier*[2] dont la feuille sert de nourriture à nos vers à soie; le *cotonnier*[3], dont les capsules, lorsqu'elles sont mûres, s'entr'ouvrent pour laisser échapper le précieux duvet dont nous fabriquons ces étoffes, ces mousselines si fines et si estimées par toute la terre. Le *bambou*[4], gigantesque graminée dont le chaume fistuleux, de la grosseur du corps d'un homme, atteint jusqu'à douze et quinze mètres de hauteur. Il est extrêmement utile dans les arts, et c'est avec son écorce dure, souple et ligneuse, que l'on fabrique les belles nattes de Bénarès. Aussi presque tous nos champs cultivés sont-ils clos avec ce magnifique roseau, quand la nature du sol le permet. Le *rarak*[5], dont les racines et les fruits écrasés remplacent le savon pour nettoyer le linge. Enfin, l'*indigotier*[6], qui nous fournit une superbe couleur bleue.

Parmi nos arbres et arbrisseaux aromatiques, voici le

1. *Phenix dactylifera.* — 2. *Morus alba.* — 3. *Gossypium herbaceum* et autres espèces ligneuses. — 4. *Bambusa arundinacea.* — 5. *Sapindus saponaria.* — 6. *Indigofera macrostachya.*

bétel[1] dont nous mâchons les feuilles avec la noix d'arec ou pinang, et dont vous connaissez les graines sous le nom de *poivre;* l'on emploie plus souvent, pour aromatiser les ragoûts, le *poivre noir* ou du commerce[2]. Le *muscadier*[3], si commun dans les possessions hollandaises des Moluques. Cet arbre, qui ne dépasse pas trois ou quatre mètres de hauteur, porte un fruit charnu de la grosseur d'une pomme. A l'époque de sa maturité il s'ouvre en deux valves et laisse voir une *muscade* grise ou noirâtre, entourée de son *macis* rouge et frangé. Le *giroflier*[4], grand et bel arbre dont le fruit est une baie violâtre ressemblant à une olive. Un peu avant la floraison, nous cueillons le bouton avec son ovaire, nous le faisons sécher, et vous le connaissez en Europe sous le nom de *clou de girofle.* Le *cannellier*[5], qui s'élève à dix mètres et qui exhale une très-agréable odeur aromatique de toutes ses parties, quoique l'on n'emploie que sa jeune écorce qui est connue sous le nom de *cannelle;* il nous est venu de Ceylan. Le *camphrier*[6], qui se trouve aussi en Perse et au Japon; arbre élevé, à fleurs blanches et à fruits d'un pourpre foncé. Par une sorte de distillation on retire de toutes ses parties le camphre du commerce. La *badiane anis étoilé*[7] et la *badiane sacrée*[8], toutes deux fournissant des graines aromatiques d'une agréable saveur; la première nous est venue de la Chine, et la seconde du Japon.

Parmi les plantes herbacées aromatiques, je ne vous montrerai que le *zerumbet*[9] et le *gingembre*[10]. Le premier a les fleurs d'un beau rouge; mais ses racines grosses et

1. *Piper betel.* — 2. *Piper nigrum.* — 3. *Miristica moschata.* — 4. *Caryophyllus aromaticus.* — 5. *Cinnamomum aromaticum* ou *laurus cinnamomum.* — 6. *Laurus camphora.* — 7. *Illicium anisatum.* — 8. *Illicium religiosum.* — 9. *Amomum zerumbet.* — 10. *Amomum zingiber.*

noueuses sont moins aromatiques que celles du second. Le gingembre a les fleurs jaunâtres, tachées de pourpre. Sa racine est grosse, charnue, poivrée et très-aromatique. Le *piment* [1], dont nous cultivons plusieurs espèces. Il est plus âcre qu'aromatique, et les Frangouis le connaissent sous le nom de *poivre rouge* ou *poivre long*.

Si nous passons dans mon potager, vous y verrez une quantité de plantes comestibles dont beaucoup sont cultivées en Europe, telles que : melon, pastèque ou melon d'eau, courge, concombre, oignon, ail, fève, pois, laitues, maïs, millet, sorgho, *patate* [2], racine grosse, charnue, sucrée, farineuse, ayant une saveur agréable, crue ou cuite, et exhalant une légère odeur de rose. C'est la racine d'une sorte de liseron rampant; l'*yam* ou *igname* [3], à tige grimpante, à feuilles en cœur, et fleurs jaunâtres. Ses racines grosses et charnues, que l'on mange cuites, font, avec le riz, la base de la nourriture de tous les habitants des tropiques. La *brède* [4], qui n'est rien autre chose que la morelle noire des botanistes français; on mange ses feuilles simplement cuites à l'eau avec un peu de sel.

Mais de toutes les plantes vivaces cultivées sous les tropiques, nulle n'est comparable, pour le nombre, la grosseur et les qualités alimentaires de ses fruits, au *pisang* [5], que vous nommez bananier, et dont nous possédons trois espèces et plus de cent variétés. Le fruit, ayant à peu près la forme d'un concombe mince et arqué, vient en grappe pendante, portant souvent jusqu'à cinquante ou soixante bananes. Selon la variété, on en voit depuis la grosseur du pouce jusqu'à la grosseur du bras. Ces *bananes*, quoique

1. *Capsicum*. — 2. *Convolvus gatatas*. — 3. *Dioscorea sativa*. — 4. *Solanum nigrum*. — 5. *Musa paradisiaca*.

un peu mucilagineuses, sont excellentes cuites ou crues. La plante a des feuilles longues ordinairement de deux mètres, et larges de cinquante centimètres. La tige s'élève à trois ou quatre mètres en dix-huit mois, puis elle donne ses fleurs et ses fruits et elle périt. La racine repousse des drageons que l'on transplante, et qui fructifient et périssent de même, dix-huit mois après. Vos voyageurs ont donc eu tort quand ils vous ont représenté comme un arbre une plante herbacée, qui n'est pas même vivace par ses tiges. Je ne vous parlerai pas de la *canne à sucre* [1], car elle vous est suffisamment connue.

Le paria en resta là; mais en faveur des personnes qui s'occupent de géographie physique, nous compléterons, en note la flore caractéristique de l'Inde [2].

Le paria et moi étions sur le point d'aller nous coucher, quand nous vîmes arriver en toute hâte un *couli* ou messager de Patna. Après s'être informé s'il parlait réellement au soudra Sacontala, il remit à mon hôte une lettre fort proprement pliée et cachetée, quoiqu'elle ne consistât, selon l'usage, qu'en un *alle*, ou morceau de feuilles de palmier sur lequel on avait écrit avec la pointe d'un stylet d'acier. Avant de la décacheter, Sacontala sentit sa pau-

1. *Saccharum officinarum.*

2. *Dillenia; — aquilaria; — tectona; — michelia; — garcinia; — astrapœa; — amherstia; — paullinia; — semecarpus; — canna; — caladium; — pandanus; — cycas; — calamus; — dracœna; — dianella; — xiphidium; — agrosticum; — glorosia; — polyanthes; — crinum; — amaryllis; — tigridia; — mantisia; — hedichium; — kœmpferia; — cymbidium; — terminalia; — aramanthus; — celosia; — gomphrena; — plumbago; — uellia; — thunbergia; — justicia; — crosandra; — mogorium; — jasminum; — clerodendrum; — volkameria; — vitex; — lantana; — salvia; — ocymum; — cestrum; — ipomœa; — nerium; — ardisia;* etc., etc.

pière gauche trembloter, et ce sinistre présage le fit frémir de crainte[1]; il lut le message et devint pâle comme un mort.

— O soleil! dit-il, père de mes ancêtres, permettras-tu que la cruelle mort moissonne le meilleur des frères, et que son corps devienne la proie des tigres et des crocodiles? Volons à son secours... Frangouis, adieu! Et le paria s'élança sur la route de Patna en courant d'une telle vitesse que bientôt je le perdis de vue.

J'étais assez désappointé, car j'avais encore beaucoup de questions à lui faire; mais je pensai que je le retrouverais à la ville prochaine, et je me mis tranquillement en route avec le messager ou *pion*[2] qui me servit de guide.

Chemin faisant, en suivant le rivage du Gange, je m'amusais à considérer la délicatesse des formes et la démarche gracieuse des jeunes femmes hindoues qui viennent faire leurs ablutions dans les eaux sacrées du fleuve, ou puiser avec respect de ces eaux qu'elles emportent pour quelque usage domestique ou religieux. Les vases dont elles se servent pour cela sont en terre ou en cuivre et d'une forme sphérique particulière; elles les placent sur leur tête, les uns au-dessus des autres, par rang de grandeur, de manière à en former une pyramide en forme de cône tronqué. Ces femmes, si laides quand elles deviennent vieilles, sont alors pleines de grâces et d'attraits. Drapées avec

1. Le tremblement de l'œil droit est au contraire un présage heureux. Pour les femmes c'est tout le contraire.

2. Les *pions* sont des sortes de domestiques qui remplissent ordinairement la charge de coureurs, de messagers, etc. Un riche Européen en a toujours au moins cinq ou six qui marchent devant son palanquin ou son gari. Ils portent à la main une longue canne à pomme d'argent qui est l'insigne de leurs fonctions.



Femmes hindoues faisant leurs ablutions dans le Gange.

autant de simplicité que de goût, douées d'une tournure pleine de gravité et de noblesse, elles ne pouvaient manquer d'attirer mon attention.

Bientôt après, mon couli et moi nous rencontrâmes un corps d'armée que les Anglais envoyaient dans l'Afghanistan. Il était parti de Calcutta en suivant les rives de l'Hougli jusqu'au Gange. Il devait passer à Patna, à Bénarès, à Lacknau, à Agra, et traverser les montagnes sur les confins du Pendjab et du Sindhy, laisser beaucoup à droite Delhy et Lahore, puis se rendre dans l'Afghanistan, où les Anglais trouvèrent ce qu'ils ne cherchaient pas, ainsi qu'on le sait. La division que nous rencontrâmes était composée de trois ou quatre mille combattants au plus, tous *Cipayes*, c'est-à-dire Hindous. Moi, qui me souvenais d'avoir vu en France la garde impériale de Napoléon, je restai saisi d'étonnement à l'aspect de cette grotesque armée, et je ne sais trop ce qui serait arrivé de cette attaque de stupéfaction, si sa crise ne s'était terminée par un accès de rire fou. Pendant que mon paria trotte sur la route de Patna, je vais vous raconter ce que je vis, et ce ne sera pas, je pense, la partie la moins curieuse de ma relation.

Du sommet d'une colline nous aperçûmes le corps d'armée s'avancer comme un troupeau de moutons qu'un mauvais berger aurait fort mal discipliné, et cependant vous allez voir qu'il y régnait le meilleur ordre. Un régiment de cavalerie formait l'avant-garde, et se composait de cinq cents hommes, moitié Hindous sang pur, et moitié descendants des Maures ou Arabes. Ils avaient un habit rouge sans collet, avec revers jaunes et parements blancs. Sur leurs boutons argentés on voyait le numéro de leur régiment et ces deux initiales N. C. (*native cavalery*). Leur

gilet était remplacé par une chemise de coton serrée autour du corps; ils avaient des pantalons blancs, retenus au-dessus des hanches par une ceinture bleue; leur coiffure consiste en un casque de fer, recouvert d'un bonnet de carton, celui-ci entouré d'un turban bleu, avec un bandeau blanc en travers. Ils portent des bottes et des éperons. Leurs armes consistent en une carabine, une paire de pistolets et un long sabre recourbé, soutenu par un baudrier en peau blanche. Quant aux chevaux, de très-maigre apparence, ils sont équipés à la manière européenne. Les officiers portent un casque semblable à celui des dragons anglais, mais fort empanaché de plumes de coq. Les officiers supérieurs, à commencer par le chef d'escadron, sont tous Anglais; mais les *soubadars* (capitaines), *jamidars* (lieutenants), *havildars* (sergents), et *neilks* (caporaux), sont choisis parmi les naturels du pays. Les soubadars et les jamidars portent des épaulettes et un sabre, ainsi que l'habit et l'écharpe des officiers; mais ils n'ont qu'une ombre d'autorité, c'est toujours un officier et même un sous-officier anglais qui commande, et leur inactivité produit un effet assez pittoresque, surtout quand ils ont l'épée à la main pendant une manœuvre. Les havildars et les neilks portent une épée pour insigne de leur grade.

Chaque cavalier reçoit du gouvernement trois pagodes par mois[1]; il traîne à sa suite : 1° sa femme et ses enfants; 2° un *cavallaire*, qui reçoit cinq roupies, chargé d'avoir soin du cheval, de le panser, et de lui faire cuire chaque jour du *coulou* (espèce de gesse) qui fait la principale nourriture de ces animaux; 3° un *herbaire*, qui reçoit quatre roupies par jour, dont toute l'occupation est de chercher,

1. Vingt-deux à vingt-trois francs.

pour le cheval, l'herbe qu'il doit cueillir brin à brin. Le cavallaire et l'herbaire sont mariés, et ont avec eux leurs femmes et leurs enfants, d'où il résulte qu'il y a toujours neuf ou dix individus pour un seul cheval. Chaque officier a ses *pions* ou domestiques, ses palefreniers, et quatre à six *coulis* pour porter ses bagages. Quant aux officiers supérieurs, ils ne font route qu'en palanquin; chacun d'eux en a un, dix coulis pour le porter, trois ou quatre chevaux de selle, et un grand nombre de *pions* et de cuisiniers.

Il résulte que ce régiment de cavalerie, qui du reste marchait en assez bon ordre, était immédiatement suivi d'un vrai troupeau de quatre à cinq mille personnes de tout âge et de tout sexe, marchant dans la plus grande confusion avec les chariots de bagages tirés par des bœufs, les *pécalis*, autres bœufs portant des outres pleines d'eau, et les *lascars* chargés de conduire les bêtes de somme.

Après la cavalerie venait une batterie d'artillerie. Chaque pièce de douze était traînée par vingt-quatre à trente bœufs conduits par huit lascars, non compris les artilleurs. Ceux-ci ont un uniforme bleu, avec collet, revers, parements, boutonnières rouges et boutons jaunes. Le train est servi par les lascars qui portent le même uniforme. Leurs officiers, ainsi que ceux du génie, tous Anglais, ont l'habit rouge, avec collet, parements et revers de velours noir, épaulettes d'or et boutons dorés, sur lesquels sont figurés trois canons en sautoir. Les sapeurs et les mineurs sont attachés, avec leurs lascars, à l'artillerie.

Marchaient ensuite deux régiments d'infanterie *cipaye*. Chaque régiment se compose de deux ou trois bataillons, chaque bataillon de huit compagnies, dont une de grenadiers et une de tirailleurs, et chaque compagnie de cent

hommes. L'uniforme des fantassins diffère peu de celui des cavaliers ; ils ont l'habit rouge, avec revers et parements rouges, brandebourgs blancs et ceinture bleue ; le pantalon de toile bleue, large, très-court, descendant à peine au genou ; leurs boutons portent les initiales N. I. (*native infantery*). Leur turban, également bleu, n'est pas arrondi comme celui des cavaliers, mais il forme deux pointes, et les compagnies de grenadiers et de tirailleurs sont distinguées par des épaulettes. Les armes de l'infanterie sont le fusil, et la baïonnette que l'on porte suspendue à un baudrier, en place de sabre ; la giberne et la buffleterie sont noires. Tous les Cipayes, cavaliers ou fantassins, ont les cheveux relevés par derrière et cachés sous le turban. Leur solde est de deux pagodes et demie par mois.

Tous sont mariés et suivis, comme les cavaliers, de leurs femmes et de leurs enfants, qui, le plus souvent, n'ont pas d'autres ressources pour vivre que la solde des Cipayes. Les garçons sont revêtus d'une robe blanche, d'un turban et d'un pantalon blancs, avec une ceinture bleue. Pendant leur enfance on les exerce à aller au pas, à sauter, à courir, à exécuter les manœuvres avec précision, et ce sont les plus intelligents d'entre eux qui les leur commandent. Quand ils sont assez forts pour porter les armes, on les incorpore dans une compagnie ; mais, ainsi que les autres Cipayes, ils ne contractent pas d'engagement, et ils sont toujours libres de quitter le service, pourvu qu'ils avertissent leurs chefs un mois d'avance. Aussi arrive-t-il très-souvent que tel soldat qui se bat aujourd'hui pour un rajah, se battra un mois après contre lui sans le moindre scrupule.

Dans chaque compagnie il y a un officier anglais qui

commande à tous les officiers hindous. Outre cela, il y a dans chaque bataillon un adjudant, un quartier-maître, un sergent-major et un sergent-fourrier européens. On choisit les officiers hindous, autant que possible, parmi les hautes castes, et principalement dans celle des *chettris*, à laquelle appartenait le pauvre Sacontala avant de devenir paria. On donne aussi la préférence à certaines tribus qui passent pour être plus guerrières que les autres, comme celles, par exemple, des *Rajahpoutres*, *Mahrattes*, *Rohillas*, dans le nord; et celles des *Poligares* et des *Maravis*, dans le Carnate. Tous les Rajahpoutres naissent soldats, et jamais ils ne doivent fuir devant l'ennemi : aussi ont-ils toujours la sage précaution de ne jamais attaquer que lorsqu'ils sont sûrs de vaincre, c'est-à-dire quand ils sont dix ou quinze contre un.

On a soin d'organiser les compagnies par castes, afin que les soldats puissent manger ensemble. Les trompettes, les tambours et les fifres sont *parias* ou chrétiens.

Le corps des guides est composé de deux officiers, quatre sous-officiers, d'une trentaine de soldats européens, et d'une cinquantaine d'Hindous. Ils portent l'habit vert à revers et parements rouges, et garniture d'argent.

Les *lascars*, qui généralement ne passent pas pour de très-bons sujets, constituent aussi un corps particulier que l'on réduit, en temps de paix, au plus petit nombre possible. Ce sont eux qui font l'office de charretiers, dressent et abattent les tentes, conduisent les bagages, etc. C'est assez ordinairement parmi eux que l'on prend les *kirskavas* ou espions. Ils remplissent cette mission dangereuse avec beaucoup d'adresse; ils savent prendre les marques extérieures d'une caste ou d'une tribu qui n'est pas la leur; ils

se déguisent en marchands, et s'introduisent, sous divers prétextes, dans le camp ennemi, dans les places fortes, où rien n'échappe à leurs yeux pénétrants.

Pendant que j'observais la marche de cette armée de trois mille combattants entraînant à leur suite plus de vingt-cinq mille individus, j'aperçus, à une assez grande distance, quelques cavaliers qui n'avaient aucun uniforme, et qui ressemblaient plutôt à des brigands qu'à des soldats. Mon guide, qui répondait à toutes mes questions avec beaucoup de complaisance, m'apprit qu'il y avait dans l'Hindoustan une foule de bandits à pied et à cheval, qui se réunissent à l'armée ou marchent en avant, à la débandade ou par pelotons, ne connaissant ni chefs, ni règles, ni manœuvres, et dont toute la tactique consiste à piller, à ravager, à massacrer.

Je demandai encore à mon *couli* s'il pouvait me donner quelques renseignements sur l'uniforme des corps de *Cipayes* employés au service des Français :

— Au service des Français? me dit-il avec étonnement : est-ce que les Français ont des Cipayes?

— Puisque les Anglais en ont cent cinquante mille, je ne vois pas pourquoi les Français...

— Ah! oui, oui, je me souviens de cela, parce que je suis du pays; mais je n'en ai jamais vu. On m'a dit qu'ils portent l'habit vert, qu'ils vont les jambes nues, ou que les sandales du pays, quand ils en ont, leur tiennent lieu de souliers.

Cette réponse de mon guide me mit de mauvaise humeur, et, sans autre conversation, je me hâtai de marcher vers Patna, où nous arrivâmes bientôt. Le corps d'armée n'entra pas dans la ville, et fut camper à deux

lieues au delà, près des rives du Gange ; de manière que les habitants furent exempts des désordres qui accompagnent toujours le passage d'une armée d'Hindous.

J'eus le bonheur, en arrivant, de rencontrer un riche négociant français pour lequel j'avais une lettre de recommandation. Il me reçut avec la plus parfaite cordialité, et me conduisit dans sa maison, où je trouvai tout le luxe d'un *nabab*[1] accommodé au bon goût parisien. Elle était bâtie dans un des quartiers les plus aérés de la ville, et ornée d'un double péristyle à colonnades dans le goût arabe ; sur le devant, une vaste esplanade de frais gazons entre-coupée de bosquets et de charmants massifs de fleurs, descendait en pente douce jusque sur le bord du fleuve sacré, où elle se terminait en une longue terrasse ombragée par une allée d'orangers.

A l'intérieur, les murs étaient revêtus d'un stuc plus beau et plus brillant que le marbre, composé avec de la chaux, du blanc d'œuf et du sucre. On y voyait une collection assez curieuse de peintures et de sculptures exécutées par des artistes de l'Inde. Il paraît que les *moutchies* ou peintres hindous n'entendent rien au clair-obscur, à l'effet des ombres, pas grand chose à la pureté du dessin, et encore moins à la perspective. Mais leurs compositions, assez souvent bizarres, sont très-remarquables par la beauté du coloris. On ne trouve en effet nulle part de plus belles couleurs que dans ce pays. La peinture, si l'on s'en rapportait aux anciens livres de l'Inde, aurait jadis été

1. Les *nababs* sont de petits princes hindous mahométans, qui, sous la dénomination de *rajahs*, gouvernent des villes ou des provinces. Ils sont tous très-riches et brillent par leur luxe effréné. De là est venu le nom de *nabab*, que les Anglais donnent à ceux de leurs compatriotes qui reviennent de l'Inde avec une fortune considérable.

élevée à un assez haut point de perfection ; mais le premier soin des musulmans, après la conquête, fut de détruire tous les tableaux qu'ils purent découvrir, parce qu'ils ont les images en horreur. Il en est résulté qu'aujourd'hui on ne trouve pas une seule vieille peinture qui puisse servir de comparaison entre l'art ancien et le nouveau.

La sculpture antique, chez les Hindous, avait certainement fait plus de progrès que chez les Égyptiens, si l'on en juge par les statues et les bas-reliefs des plus anciens monuments. Les premières statues des Égyptiens et même des Grecs avaient les bras collés le long du corps et les jambes réunies : il n'en est pas de même chez les Hindous. Ils savaient donner à leurs personnages de l'action et des attitudes dramatiques, et l'on en voit sur quelques monuments dont les formes, quoique grossièrement dessinées, ne manquent pas d'une certaine élégance. Si l'art, chez eux, s'est arrêté sur les premières limites du progrès, il faut l'attribuer à la religion. En effet, comment faire un chef-d'œuvre quand il faut représenter des monstres, Schiva, par exemple, le terrible dieu de la destruction, avec sa figure grimaçante, ses dents prêtes à mordre, ses bras nombreux armés de glaives menaçants, etc., etc.?

Quant à l'architecture, elle est aujourd'hui un mélange singulier de l'architecture antique de l'Inde et de l'architecture turque et arabe. Il en est résulté des monuments qui, malgré leur bizarrerie, ne le cèdent en légèreté, en élégance et en grâce, à aucun de ceux de l'antique Italie. J'en citerai pour exemple le *Badjapour*, ou mausolée du sultan Ibrahim II ; le *Makbara*, ou tombeau du sultan Mohammed-Chah, et celui d'Hyder-Aly et de Tippoo-Saheb, dans le Maïssour. Ce dernier monument, aussi remarquable par

sa magnificence que par son immensité, est bâti au milieu d'un vaste jardin nommé *Lâl-Bâgh*, c'est-à-dire jardin des rubis, à quelque distance de Séringapatham. Il consiste en trois édifices dont l'un, uniquement consacré aux sépultures, se rapproche plus du style hindou que du style mauresque. Son toit paraît être composé de pierres placées en plates-bandes; ses colonnes, isolées du corps de bâtiment, sont renflées par le bas et effilées par le haut, et les chapiteaux qui les surmontent sont allongés. L'architecture maure se trahit par les ornements minutieux et multipliés le long du fronton, la balustrade dont il est couronné, les deux minarets accollés aux deux extrémités, et par le petit dôme bâti immédiatement au-dessus du tombeau de Hyder. On peut citer comme modèles des plus singuliers de l'architecture hindoue, dans toute sa physionomie antique, les monuments souterrains de l'île *Éléphanta* ou *Garapori*; ceux d'*Elora*, de *Kaïlaca*, la tour nommée *Kutlub-Minar*, près de Delhy; la pagode de *Tritchengour*, etc.

Je m'aperçois que cette digression m'entraîne un peu loin, et je m'empresse de revenir à la description de l'aldée de mon négociant français. Le plancher des appartements était recouvert de riches tapis aux mille nuances; des meubles d'ivoire et de laque, apportés du Japon ou de la Chine, des porcelaines magnifiques, cent autres curiosités précieuses les ornaient, et le soin en était confié à de nombreux domestiques couverts de riches livrées. D'énormes *sunkas*, ou éventails suspendus au plancher, étaient constamment agités par des domestiques, et renouvelaient l'air en le rafraîchissant; la brise du dehors pénétrait par des stores de *kouskou*[1], et, en passant à travers des nattes de

[1] Racines de l'*andropogon maricatus*.

Bénarès tenues constamment mouillées, se chargeait d'une vaporeuse humidité qui rafraîchissait l'air et rendait la respiration plus facile.

Je fus traîté magnifiquement par mon hôte, et nous en étions au dessert d'un repas splendide et servi presque à la française, lorsqu'une grande rumeur se fit entendre dans la ville. Nous nous levâmes de table, et sortîmes pour en apprendre la cause.

Depuis plus de vingt-quatre heures tous les habitants d'une rue, ou même, je crois, d'un quartier de la ville, s'étaient privés de nourriture, parce qu'il y avait un mort dans une maison, et que, par conséquent, les aliments étaient souillés à une grande distance à la ronde, jusqu'à ce que le cadavre eût été porté sur le bûcher. Ordinairement les Hindous font les funérailles de leurs morts aussitôt que le malade a rendu le dernier soupir, et même quelquefois avant, si les eaux du Gange doivent lui servir de tombeau. Le plus communément, si c'est un riche, on le brûle avec une grande pompe et des cérémonies dispendieuses; si c'est un pauvre, on se borne à l'envelopper dans une natte et on l'enterre dans un cimetière commun placé hors de la ville ou du village. Dans tous les cas, on ne s'inquiète guère s'il est bien réellement mort, et pourvu qu'il ne donne plus aucun signe de sensibilité, on l'enterre à tout hasard et avec autant de légèreté qu'à Paris[1].

C'était donc une chose assez extraordinaire que de voir

1. Sans être courageux, les Hindous ne redoutent pas la mort. On leur entend souvent citer cette phrase d'un de leurs auteurs : « Il vaut « mieux être assis que debout, être couché qu'assis, dormir que veiller, « et la mort est préférable à tout. »

un cadavre conservé vingt-quatre heures dans une maison, et cela piquait singulièrement ma curiosité. Mon hôte la satisfit pleinement :

— Le mort, me dit-il, appartient à la caste des brahmes et passait pour un saint, d'où il résulte que l'on veut célébrer ses funérailles avec pompe, et qu'il a fallu quelques heures de plus que de coutume pour préparer son bûcher dans le cimetière hors la ville, et peut-être aussi pour déterminer sa femme à se brûler avec lui.

— Vous plaisantez, mon cher hôte ; nous savons en France que depuis longtemps cette abominable coutume a cessé.

— Vous vous trompez ; il est vrai qu'elle est beaucoup moins commune qu'autrefois, mais on en voit encore des exemples de temps à autre.

— Le gouvernement anglais, m'a-t-on dit...

— Il est vrai qu'il s'est opposé tant qu'il a pu à ces assassinats religieux ; mais il en coûte, et l'économie ne permet pas toujours l'humanité. Voici ce qui est arrivé. Un directeur de la Compagnie s'opposa formellement, il y a quelque temps, à l'accomplissement d'un pareil sacrifice. Le lendemain il reçut de la jeune femme qu'il avait sauvée des flammes un billet ainsi conçu ou à peu près :

« Seigneur, vous m'avez conservé la vie, mais ce n'est pas assez, et j'espère que vous ne serez pas généreux à demi. Par le conseil des brahmes de ma famille, je m'étais dévouée à la mort. Je m'étais abstenue de manger selon l'usage du *soutti* (sacrifice) ; je mâchai du bétel en prononçant sans discontinuer le nom du dieu de ma secte. Déjà le moment fatal était arrivé, et je m'étais parée de mes habits et de mes joyaux les plus précieux, lorsque vos

ordres sont arrivés. Je vis, mais d'une vie déshonorée. J'ai perdu non-seulement ma caste, mes parents, mes amis, mais encore tous les moyens de pourvoir à ma subsistance. Il faut donc, vous qui m'avez mis dans cette déplorable position, que vous me preniez dans votre maison ou que vous pourvoyiez à mes besoins, etc., etc.[1]. »

Et le directeur en fut pour une pension de deux cents pagodes qu'il fut obligé de payer à la veuve. Pareille chose est arrivée à un officier anglais qui avait sauvé la vie à un malade que l'on avait jeté dans le Gange. De tels faits, qui se sont répétés assez souvent, ont, je vous l'avoue, singulièrement refroidi le zèle philanthropique des Européens.

Tout en discourant, nous nous rendîmes au cimetière, pour être témoins des funérailles du brahme. Ce que je ne pus voir, mon hôte me l'apprit avec la plus aimable obligeance.

— Aussitôt que le malade a rendu le dernier soupir, me dit-il, les femmes de la maison et des pleureuses à gage font retentir les airs de leurs gémissements. Un brahme, après s'être purifié par un bain, noue autour du doigt annulaire du défunt un brin de l'herbe sacrée nommée *darbé*. Puis il purifie la maison en l'aspergeant d'eau lustrale. Le plus proche parent du mort prononce une prière, et l'on apporte un brasier ardent où l'on jette de la fiente de vache séchée et pulvérisée. On entoure le cadavre de *darbé* sacré, et l'on fait au brahme l'offrande de *dix dons*. Après cette offrande, on récite à l'oreille du cadavre les mots mystérieux de l'initiation. Le chef de famille et tous les autres parents se font raser. Le brahme conjure les astres afin de

1. Historique.

détourner les influences funestes, évoque l'âme du défunt, et observe sous quelle constellation elle est arrivée. On prie de nouveau les dieux supérieurs de lui être propices, de lui pardonner ses fautes, et d'empêcher les astres de lui nuire.

Mon hôte et moi nous arrivâmes au cimetière, où nous trouvâmes le bûcher préparé; il était fait avec du bois très-sec, sur lequel on avait répandu de l'huile, du beurre, d'autres matières très-inflammables et divers parfums. Bientôt nous entendîmes les sons lugubres des *tam-tam* et de trompettes longues de six pieds. C'était le convoi qui s'approchait, précédé de quelques musiciens, de plusieurs brahmes, des parents et des amis du mort. Le corps de celui-ci, vêtu de ses habits les plus riches, était assis dans une sorte de boîte ou de palanquin porté par quatre *parias*.

Je jetai par hasard les yeux sur ces porteurs, et, jugez de mon étonnement, quand je reconnus dans l'un d'eux mon hôte de la forêt, le malheureux *Sacontala!...* Mais combien quelques heures l'avaient changé! Il ne portait plus le costume simple mais propre d'un soudra, et tout son costume consistait en un pagne usé qui lui ceignait les reins. Ses cheveux étaient hérissés; ses sourcils froncés se baissaient sur des yeux dont l'expression singulière inspirait à la fois la terreur et la pitié: sur son visage mobile et contracté se peignaient, tantôt le plus profond désespoir, tantôt une fureur concentrée. En un mot, le pauvre garçon n'était plus reconnaissable. A l'approche du bûcher, les brahmes pincèrent le nez au mort et lui touchèrent l'estomac pour s'assurer qu'il ne donnait plus aucun signe de vie; on lui jeta de l'eau au visage, et, pour

le réveiller en cas qu'il ne fût qu'endormi, on fit retentir à ses oreilles le bruit des *tam-tam*, des tambours et des trompettes.

Alors on déposa le corps sur le bûcher après lui avoir ôté ses habits et ses bijoux. On jeta sur le bois du riz, du beurre, des fruits, du bétel, de la bouse de vache desséchée, et, au lieu de mettre le feu comme je m'y attendais, les prêtres se prirent à hurler des cantiques à Brahma, et à faire un tapage épouvantable.

Pendant cette espèce d'entr'acte, mon hôte me raconta ce qui suit :

— C'est le chef de la famille qui met le feu au bûcher, en tournant le dos, et il porte sur son épaule un vase plein d'eau. Quand le feu a pris, il laisse tomber le vase, et court se purifier dans la rivière ou dans l'étang qui est près du cimetière; les autres parents achèvent d'attiser le fèu, et le cadavre est brûlé au milieu des cris, des bruyants instruments et des chants funèbres. Lorsque tout est consumé et que le bûcher est éteint, on répand dessus du lait, et l'on recueille les cendres que l'on va jeter à la rivière ou dans l'étang qui reçoit ordinairement les restes de la famille.

Nous en étions là quand tout à coup nous entendîmes la foule crier un *soutti!* un *soutti!*

Nous vîmes paraître, au milieu d'un groupe nombreux de brahmes et d'une foule de peuple, une jeune et belle femme, âgée tout au plus de seize ans. Elle était parée comme pour un jour de noce, de ses robes les plus belles et de ses bijoux les plus précieux. Ses parents et ses amis l'accompagnaient; mais les brahmes faisaient retentir d'une manière si bruyante leurs tambours, leurs trompettes et

leurs chants religieux, qu'il était impossible, de la place où nous étions, d'entendre ce qu'elle disait. Cependant, nous voyions parfaitement que les prêtres qui l'entouraient déployaient toute leur éloquence pour soutenir son courage chancelant. Mon hôte me dit que, dans ce cas, ils emploient non-seulement tous les prestiges de la superstition, mais encore des moyens plus infâmes s'il est possible, tels que les boissons d'opium, de chanvre, etc., etc. La veuve ne doit paraître au bûcher qu'avec un air tranquille et serein; mais quoiqu'on eût pris la précaution d'écarter la foule, de manière à faire un immense cercle dont le bûcher occupait le centre, il ne nous fut pas difficile de voir que la victime pouvait à peine se soutenir, et que sans le secours empressé que lui offraient les brahmes en la portant pour ainsi dire, elle n'eût pu s'approcher du lieu du sacrifice. Les derniers embrassements que l'infortunée s'efforçait de donner à ses parents, les derniers adieux qu'elle faisait aux assistants, étaient pleins de désespoir et non de résignation. Pendant qu'on lui demandait sa bénédiction, et que les brahmes la conjuraient de prier Brahma afin d'en obtenir le courage nécessaire pour terminer le sacrifice, ses yeux, ternes et mourants, tombèrent par hasard sur ceux d'un paria qui, une torche à la main, attendait un funeste signal. Alors la malheureuse tressaillit jusqu'à la moelle des os; un mouvement nerveux agita son corps pendant une minute. Ce qu'il y eut d'affreux, c'est le sourire de mort qui se peignit sur ses traits convulsifs lorsque, entraînée par les prêtres hurlants, elle étendit sa main frémissante vers le paria pour lui faire un signe de dernier adieu. Vous peindre l'effet terrible que ce spectacle produisait chez moi est chose impossible, et cependant ses

bourreaux n'en furent pas attendris. Ils l'entouraient de tous côtés, afin qu'on ne pût pas voir ses gestes désespérés, et ils la traînèrent vers le bûcher, en couvrant ses cris de douleur de leurs clameurs et de leurs chants.

Déjà la malheureuse était à quelques pas du bûcher; déjà les prêtres préparaient les longs crocs dont ils devaient se servir pour la maintenir dans les flammes au cas où elle ferait des efforts pour en sortir; le crime allait être consommé, et la plus affreuse des superstitions triompher!

Tout à coup le paria, qui jusque-là était resté dans une immobilité parfaite, s'élança entre la victime et le bûcher, sur lequel il jeta sa torche enflammée; il s'approcha des prêtres et leur demanda du silence en étendant vers eux sa main gauche, tandis qu'on voyait briller à sa main droite un krik malais dont la lame en zigzag était tranchante comme un rasoir :

— Brahmes! s'écria-t-il, qu'allez-vous faire? Vous allez accorder les honneurs du *soutti* à des personnages impurs que Dieu a rejetés de son sein, et dont l'âme souillée appartient au rakchassas. Cet homme étendu mort, et que vous avez couvert d'huiles et d'essences précieuses, cet homme que vous avez cru un saint brahme, cet homme est un *paria* comme moi! Il se nommait Indrapramati le paria, frère de Sacontala le paria. Cette femme, cette Ro'masa que vous alliez déifier, elle est paria, car elle était l'épouse d'Indrapramati et sœur de Sacontala.

Cette déclaration, aussi inattendue que foudroyante, produisit un effet terrible. Les prêtres se reculèrent en frémissant, et abandonnèrent aussitôt la jeune victime, qui s'élança dans les bras de son libérateur. Les plus dévots



Les prêtres se reculèrent en frémissant.

s'enfuirent en courant, et furent se laver instantanément dans les eaux du Gange afin d'effacer l'horrible souillure qu'ils avaient contractée en touchant la femme d'un paria. Le brahme qui conduisait la cérémonie et remplissait l'office de grand prêtre fut le premier à donner l'exemple de la fuite, et je soupçonne que la peur que lui fit le krik malais y était au moins pour autant que l'horreur de la souillure. Mais, hélas! nul ne peut fuir sa destinée, parce que la destinée n'est rien autre chose que la volonté de Parabrahma. Le saint brahme était à peine entré jusqu'à la ceinture dans les ondes sacrées, qu'on l'entendit pousser un cri affreux, et l'on vit un énorme crocodile qui l'avait saisi par le milieu du corps et qui le serrait entre ses longues et formidables mâchoires. Vainement le brahme se débattit, poussa des cris de détresse et appela d'une voix suppliante à son secours : les autres brahmes, assis sur le bord du fleuve, se mirent à chanter des cantiques en l'honneur de Vischnou et des crocodiles, et ils furent fort satisfaits de l'aventure, parce qu'ils pensèrent que le *soutti* d'un saint prêtre serait bien plus agréable à Brahma que celui d'une jeune femme telle que Ro'masa.

La foule du peuple, attirée sur le bord du fleuve par ce nouveau spectacle, avait abandonné le cimetière, où il ne restait plus que Ro'masa, Sacontala, ses trois camarades parias, mon hôte et moi. Je m'approchai du jeune Hindou et je le félicitai sur son courage, pendant qu'il prodiguait ses tendres soins à Ro'masa, et que ses trois compagnons attisaient le feu du bûcher.

— Frangouis, me dit-il, pour faire ce que j'ai fait, il m'a fallu moins de courage que vous le pensez. D'abord, je connais toute la lâcheté de nos prêtres et toute la puéri-

lité de leur superstition; j'étais sûr de l'effet que produirait ma déclaration.

— Mais le peuple voulait vous massacrer.

— J'avais pris mes précautions à ce sujet. Depuis hier je ne suis plus *paria,* mais sujet anglais et chrétien. Un détachement du régiment des guides, commandé par un officier supérieur, m'attend derrière ce bouquet de palmiers et de tamariniers que vous voyez à cinq cents pas d'ici. Il avait ordre, en cas que cela fût absolument nécessaire, d'intervenir, soit pour empêcher l'accomplissement du *soutti,* soit pour me protéger contre les violences de la multitude.

— Et maintenant qu'allez-vous faire?

— Revenez dans mon aldée, vous y trouverez un saint ministre chrétien qui bientôt bénira mon union avec Ro'masa, car, vous le savez, jamais elle n'a été l'épouse de mon frère.

— Parbleu! s'écria mon riche hôte de Patna, passons d'abord chez moi pour donner des soins à cette pauvre enfant, et quand elle sera parfaitement remise de sa frayeur, nous irons à l'aldée du brave Sacontala. Je servirai de témoin et de père à Ro'masa, j'espère même de parrain, et je me charge des vins et du gibier de la noce.

LA PANTHÈRE NOIRE.

SCÈNES DE MOEURS JAVANAISES.

La famille des chats, parmi les carnassiers digitigrades, est une des plus naturelles et des plus aisées à caractériser, par ses ongles robustes, pointus, tranchants, rétractiles, s'allongeant au dehors ou se retirant dans une gaîne particulière, selon que l'animal veut ou ne veut pas en faire usage. Mais quant à l'histoire des individus, elle a été embrouillée par les voyageurs et les naturalistes au point qu'il est aujourd'hui littéralement impossible de déterminer avec certitude le plus grand nombre des espèces. Celle dont nous avons à nous occuper ici est particulièrement dans ce cas. L'arimaou ou mélas constitue-t-il une espèce distincte, comme le pense Lesson? est-ce une simple variété de la panthère, comme le croient beaucoup de naturalistes? ou bien est-ce une variété de léopard, comme le disent G. Cuvier et Timminck? Mais en adoptant cette dernière opinion. nous tomberions dans un autre embarras,

car Cuvier a dit : « *S'il existe* un léopard distinct spécifiquement de la panthère, je pense que ce doit être un animal dont nous avons reçu des peaux des îles de la Sonde. » (*Ossements fossiles*). D'autre part, Timminck regarde comme des léopards tous les animaux d'Afrique que nous appelons panthères ; d'où il résulte que Cuvier et Timminck nomment léopards deux espèces différentes. A laquelle des deux appartiendra l'arimaou ?

Le mieux est de nous en rapporter à Lesson, qui a vu l'animal dans le pays qu'il habite, qui l'a fort bien décrit, et, ne fût-ce que pour éviter une discussion aussi ennuyeuse qu'inutile, tenons-le pour espèce, pour celle que Péron a fait connaître sous le nom de *felis melas*, pour la même dont le Jardin des Plantes vient de recevoir un jeune individu âgé de dix mois et ayant à peine atteint la taille d'un caniche.

Soit qu'un être vivant ait des racines qui l'attachent à la terre, soit que des nageoires, des ailes ou des pieds lui permettent de lutter en nageant contre le courant des fleuves, de se balancer dans les airs au-dessus des nuages ou de ramper lourdement sur la terre, l'être vivant, dis-je, tient par des liens puissants, quoique souvent occultes, au sol qui l'a vu naître. Ces liens, qu'il ne peut jamais rompre impunément, établissent entre la terre natale et lui mille rapports plus ou moins ostensibles ou mystérieux, constituant sa forme, ses couleurs, son caractère, ses mœurs, ses habitudes, en un mot toutes ses conditions d'existence. Il faut donc, pour bien connaître un animal, bien connaître aussi le pays qu'il habite ; puis, par une réaction singulière, la connaissance des êtres vivants jette de vives lumières sur l'histoire physique des contrées où on les ren-

contre. Aussi les naturalistes, qui commencent à se douter de ces harmonies de la nature, comme aurait dit Bernardin de Saint-Pierre, mettent-ils aujourd'hui une grande importance à ce qu'ils appellent la géographie zoologique et botanique.

Or, pour bien faire de la géographie zoologique, je vous dirai que l'arimaou, ou mélas, ou panthère noire, ou léopard noir, selon qu'il vous plaira, habite, dans l'Océanie, l'île de Java, et ne se trouve nulle autre part; que cette île, séparée de celle de Sumatra par le détroit de la Sonde, s'étend de l'ouest à l'est, en s'inclinant un peu vers le sud, dans une longueur de deux cent quarante lieues, entre les 103e et 112e degrés de longitude, et qu'elle est coupée obliquement par le 7e degré de latitude sud. Sa largeur varie de quatorze à cinquante lieues. Voilà pour la satisfaction des zoologistes-géographes; mais ce n'est pas assez pour la vôtre et pour la mienne : une géographie de noms et de latitudes est sèche, ennuyeuse et tout à fait stérile pour la science des gens du monde. Essayons donc de faire mieux, ou du moins autrement.

En 1835, un jeune naturaliste français que j'appellerai Alfred, le fusil double sur l'épaule, le sac sur le dos et le couteau de chasse au côté, gravissait avec lenteur la montagne de Balambuang, volcanique comme le sont près de la moitié des trente-huit montagnes de Java. Celle-ci est dans le district dont elle porte le nom, à l'est de l'île. A côté du jeune homme marchaient deux braves soldats du Sousounan, haut et gracieux empereur de Java, dont la puissance est presque égale à celle d'un premier commis de la Compagnie hollandaise des Indes. L'un, nommé Banka, était de petite taille, mais bien fait; la couleur de

sa peau était d'un noir assez intense. Il portait sur la tête une sorte de chapeau à visière, orné sur les côtés de deux oreilles de tigre; un pantalon assez collant, en coton rayé, paraissait sous une longue robe d'indienne à collet, qui était serrée autour du corps par une ceinture de cuir doré dans laquelle étaient passés, à gauche un krik ou kriss, sorte de poignard à lame très-courbée, à droite un large et court cimeterre. Un fusil simple, à long canon, pendait sur ses épaules, et il portait à la main une lance de sept à huit pieds de longueur. A la couleur de sa peau et à son costume, on reconnaissait un montagnard de cette race nègre, probablement primitive, qui s'éteint peu à peu et finira par disparaître.

L'autre soldat avait la peau d'un jaune tanné et la tête couverte d'un léger bonnet rond à créneaux, ce qui annonçait un Bhoumi, ou Javanais blanc; du reste son costume était semblable à celui de son compagnon. Il s'appelait Koapang.

Tous deux étaient les meilleurs musulmans de l'île, ce qui ne les empêchait pas d'adorer de temps en temps le Soleil comme les plus anciens naturels de Java, de croire fermement à la religion de *Bouddha*, comme leurs ancêtres morts il y a douze cents ans; d'être convaincus de la divinité de *Brahma*, comme leurs ancêtres morts depuis trois cents ans; de regarder Mahomet comme le prophète de Dieu, en lui donnant néanmoins pour escorte quelque vingtaine de bons ou de mauvais génies, parmi lesquels : les *banaspatis*, habitant les grands arbres des forêts et errant pendant la nuit pour faire le mal; les *kabo-kamalis*, qui, sous la forme de buffles, protégent les voleurs et les malfaiteurs; les *barkasahans*, qui ne valent pas mieux et

habitent les airs; les *wiwi*, qui, sous la forme de grandes femmes blanches, enlèvent les enfants pour les manger; les *prayangans* des forêts et des rivières, qui, sous la forme de belles filles, séduisent les hommes et les rendent fous.

Le jeune naturaliste avait habité Batavia pendant près de trois ans, puis il était venu à Sourabaya après avoir visité les principales villes de l'empire, savoir : Chéribon, Tjidammer et Samarang; c'est-à-dire qu'il ne lui restait plus à voir que Balambuang, pour avoir exploré toute l'île, et il s'y rendait avec l'escorte de ses guides. Au moment où nous les mettons en scène, les deux insulaires discutaient sur la noblesse de leur origine respective ;

— Moi, disait Koapang à Banka, je descends en droite ligne de Vichnou, un des plus puissants des trente mille dieux de mes pères, après Siva, Bouddha, Brahma, Dourga, Sourya, Mahomet, qui est le prophète chéri du dieu grand et tout-puissant Mahadeva, et après une centaine d'autres; voilà pourquoi je suis jaune et plus noble que toi, dont le premier aïeul était un singe wouwou[1].

Et Banka convenait naïvement de cette origine.

— Hélas! hélas! s'écriait-il, pourquoi faut-il que mes aïeux wouwous ne m'aient laissé pour tout héritage que la couleur noire de leur peau? Si j'étais jaune comme l'écorce du cannellier, la belle Praho-Dienga n'eût pas rejeté l'hommage de mon amour, et aujourd'hui je serais l'homme le plus heureux du monde. Mais Praho-Dienga ne peut aimer qu'un descendant de Vichnou ou du ventre de Brahma, car c'est la plus belle des créatures et c'est d'elle qu'un de nos grands poëtes a dit (ici Banka se mit à chanter) :

1. *Hylobates Leuciscus*, sorte de gibbon.

« Le doux visage de la vierge que j'aime brille comme « la lune; l'éclat du soleil pâlit en sa présence, parce « qu'elle en a dérobé les rayons. Elle est si belle que sa « beauté ne peut être décrite.

« Rien ne manque à sa taille légère et gracieuse comme « le tronc souple du cocotier; ses cheveux, lorsqu'elle les « laisse flotter sur ses épaules, tombent jusqu'à ses pieds « en boucles noires et ondoyantes.

« Ses sourcils sont comme deux feuilles de l'arbre *imbo;* « ses yeux sont étincelants, son nez aquilin; ses dents « noires, luisantes et parfaitement rangées; ses lèvres ont « la couleur de l'écorce fraîche et vermillonnée du *man-« goustan;* ses joues ont la forme du fruit arrondi du *dou-« rian.*

« Ses deux seins, parfaitement ronds, s'inclinent l'un « vers l'autre; ses bras sont comme un arc tendu; ses « doigts sont longs et flexibles comme les épines du *dalap* « des forêts; ses ongles ressemblent à des perles.

« Sa peau est d'un jaune éblouissant, semblable à l'or « natif avant qu'il ait coulé dans le creuset du fondeur; « son pied s'aplatit sur la terre comme le bouclier inférieur « de la tortue; sa démarche est majestueuse comme celle « d'un éléphant.

« Qu'elle est ravissante, la vierge de Java, quand elle « est parée d'un *chindi-patolo* vert, entouré d'une ceinture « d'or! A ses doigts sont des bagues, production de la mer, « et ses boucles d'oreilles sont d'émeraudes entourées de « rubis et de diamants.

« Ses longs cheveux sont attachés par une flèche d'or « ornée de rubis, enchâssée d'or et d'émeraudes; son col-« lier est formé de pierres précieuses. Elle se parfume

« avec tant d'art, qu'il est impossible de reconnaître « l'odeur d'aucun parfum[1]. »

Ils en étaient là de leur conversation quand un cri sinistre, semblable à celui d'un dogue enroué, se fit entendre dans la forêt dont ils suivaient la lisière. Nos voyageurs s'arrêtèrent subitement et préparèrent leurs armes.

— Est-ce un tigre, demanda Alfred ?

— Non, dit Banka, mais cela n'en vaut guère mieux pour nous, car j'ai reconnu la voix de l'arimaou.

— Et moi je le vois, ajouta Koapang en lui montrant du doigt un teck, ou kijatil[2], arbre gigantesque, le plus grand des végétaux connus, qui s'élevait isolément près de la lisière du bois. Son tronc droit et très-gros, le meilleur pour les constructions navales, se bifurquait en énormes branches, et dans cette bifurcation on apercevait quelque chose de noir avec des yeux étincelants, d'un rouge ensanglanté. Voir cet objet et le coucher en joue fut pour Alfred un seul mouvement; mais Banka lui saisit le bras :

— Qu'allez-vous faire ? lui dit-il. Si vous le manquiez, l'un de nous serait perdu. L'arimaou a crié, c'est une preuve qu'il ne pense pas à nous attaquer; car il est perfide et ne saisit jamais sa proie que par surprise, après s'en être approché en rampant silencieusement, ou après l'avoir attendu blotti en embuscade. Retirons-nous sans bruit, et observons-le de loin si cela pique votre curiosité.

Ils se retirèrent en effet; puis, quand ils furent à une distance convenable, ils se glissèrent tous trois dans un buisson de cotonniers et d'orangers, et se cachèrent dans l'épais feuillage.

1. Chanson d'un ancien poëte javanais, traduite en anglais par MM. Raffles et Crawfurd. — 2. *Tectona grandis.*

— L'arimaou, disait Banka en baissant la voix, est un animal farouche, indomptable, qui n'habite que les plus sombres forêts. Il monte avec beaucoup d'agilité sur les arbres, au moyen de ses ongles puissants et crochus, et il poursuit de branche en branche, jusqu'à leur sommet, les singes mes cousins, les wouwous, et les autres animaux grimpeurs dont il se nourrit. Ses yeux sont vifs, inquiets, dans un mouvement continuel; son regard est cruel, effrayant, et ses mœurs sont d'une atroce férocité. Cependant il n'attaque pas l'homme quand il n'en est pas insulté; mais à la moindre provocation, il entre en fureur, se précipite sur lui avec la rapidité de la foudre et le déchire avant qu'il ait eu le temps de penser à la possibilité d'une lutte. Pendant le jour il reste caché dans des halliers et des buissons touffus, et ne se jette sur ses malheureuses victimes que lorsqu'un funeste hasard les amène auprès de son repaire. C'est alors qu'il s'élance et brise le crâne du stupide émou[1], oiseau énorme comme l'autruche, sans ailes ni plumes, couvert de longs poils noirs et plats, et ayant sur la tête un casque de corne qui lui devient inutile. Il égorge de même le méjangan-banjoé[2], semblable à votre cerf d'Europe; le kijang[3], plus petit que le précédent, et cent autres espèces d'animaux; car, après le tigre rayé[4], le rhinocéros[5], qui, outre la longue et terrible corne qu'il a sur le nez, a encore la peau cuirassée, l'arimaou règne en maître dans les forêts. Il ose même se jeter sur le farouche arni[6], et si du premier bond il parvient à éviter l'atteinte

1. *Casuarius emu*, ou casoar à casque. — 2. Ou cerf d'eau, *cervus hippelaphus*. — 3. *Cervus muntjak*. — 4. *Felis tigris*. — 5. *Rhinoceros javanicus*. — 6. *Bos arni*, ou buffle de Java.

de ses cornes longues de trois à quatre pieds, il finit par le terrasser.

Mais c'est surtout pendant la nuit que l'arimaou est un objet de frayeur pour les êtres vivants. Il sort de sa retraite et vient rôder silencieusement autour des habitations isolées, pour surprendre les animaux domestiques, les chiens surtout, pour lesquels il a un goût prononcé. Aussi ignoble que féroce, faute de proie vivante, il se nourrit de cadavres corrompus. Dans sa cruauté, sans exemple chez les autres animaux, il n'épargne pas même sa propre famille. L'arimaou poursuit et dévore le kuwuk[1], le chat des bois[2], l'arimaou-dahaw[3], qui sont ses petits-cousins, et il dévorerait son grand parent le tigre[4] et son enfant adultérin le léopard[5], s'il était le plus fort.

— Silence, dit Alfred en se mettant un doigt sur la bouche, voici une nouvelle scène qui se prépare.

En effet, un cambing-houtan, ou chèvre des bois[6], au corps épais, aux cornes rondes, aiguës, noires comme son pelage, sortait de la forêt et, par un hasard fatal, dirigeait sa marche indolente auprès de l'arbre sur lequel l'arimaou était en embuscade. Celui-ci se faisait petit, s'aplatissait contre l'écorce de la branche qui le cachait, tournait doucement autour du tronc pour se masquer, et ses yeux brillants ne quittaient pas sa victime. La malheureuse gazelle s'approcha sans défiance, en broutant nonchalamment tan-

1. Ou chat ondé, *felis undata* et *minuta*. — 2. *Felis diardi*. — 3. *Felis macrocelis*. — 4. *Felis tigris*. — 5. Les Javanais croient que le mélas est une panthère, et dans l'Inde on croit, comme faisaient les Grecs, que le léopard est l'enfant adultérin du lion et de la panthère; c'est pour cela que dans le moyen âge on lui a donné le nom de *leo-pardalis*, ou en français lion-panthère. — 6. *Antilopa sumatrensis*.

tôt les rameaux fleuris du cachang[1], dont la fève est bonne à manger; les larges feuilles du bendoud[2], arbrisseau d'où découle la gomme élastique; tantôt les épis gracieux d'une des cent variétés de riz[3] cultivées dans l'île; ceux du javoua[4], dont Java a tiré son nom, ou les panicules légères et gracieuses de la canne à sucre sauvage[5]. L'infortunée gazelle était encore à trente pas de l'arbre, quand tout à coup, par un bond prodigieux, l'arimaou s'élança sur son dos en poussant un râlement sourd, guttural, ayant de l'analogie avec le sifflement de ces horribles serpents ular-sawa[6], qui ont plus de trente pieds de longueur. L'antilope fut renversée par le choc; avec une de ses pattes, qu'il lui passa sous la mâchoire inférieure, il lui releva la tête; et d'un coup de dent il lui brisa le crâne; puis après s'être accroupi sur son corps palpitant, il se mit à lui manger la cervelle.

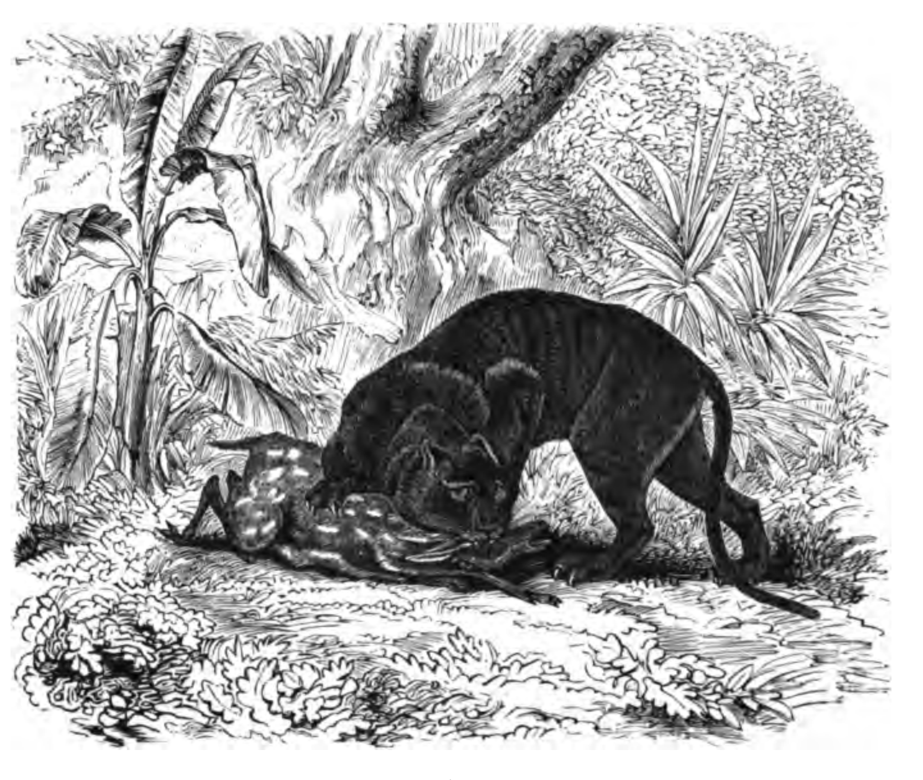
Pendant ce temps-là Alfred put juger parfaitement de la force, de la souplesse et de l'agilité du terrible animal : sa taille égalait celle d'un léopard; son pelage était entièrement d'un noir brillant, même sous le ventre, et dans une certaine incidence de lumière, on distinguait sur ses flancs, non pas des taches, mais des zones d'un noir plus intense et plus lustré.

— Banka, dit le naturaliste, prends ton fusil, glisse-toi en silence derrière ces bosquets de gomouti[7], et fais feu sur le monstre.

A cette proposition, Banka resta saisi de stupéfaction.

— De par Bouddha et Mahomet, dit-il, je ne crois pas

1. *Mimosa scandens*. — 2. *Ficus elasticus*. — 3. *Oriza sativa*. — 4. Millet, *panicum italicum*. — 5. *Saccharum officinarum*. — 6. *Coluber javanicus*. — 7. *Arenga comutus*, sorte de palmier.



LA PANTHÈRE NOIRE.

Et d'un coup de dent elle lui brisa le crâne.

que mon ingrate fiancée Praho-Dienga soit une prayangan, quoique ce soit la plus belle fille que je connaisse, car elle ne m'a pas encore rendu assez fou pour que j'aille stupidement me faire dévorer sur les simples ordres d'un Franguis[1] et par pure rodomontade.

— En ce cas, j'irai donc, répondit le naturaliste en riant. Puis se masquant le mieux possible derrière les buissons, il se glissa témérairement jusqu'à cinquante pas de la panthère noire, et celle-ci était trop occupée à dévorer sa proie pour s'en apercevoir. Tout à coup, et simultanément avec la détonation du fusil, l'animal furieux bondit perpendiculairement à dix pieds de hauteur, puis il retomba lourdement sur la terre, car la balle lui avait traversé le cœur; lorsque Alfred le poussa du pied, il était mort. Les deux Javanais accoururent et félicitèrent le Franguis sur son intrépidité, et, sans plus tarder, ils se mirent à dépouiller l'arimaou au moyen de leurs kriss.

— Béni soit le prophète et mon divin ancêtre Vichnou, s'écria joyeusement Koapang; nous voilà maintenant une belle fourrure dont nous ferons hommage aux grâces de la première ronguin (danseuse) que nous rencontrerons, et je me charge de la lui offrir. Quant à la gazelle, Banka va la charger sur ses robustes épaules, et nous en ferons un excellent dîner si les dadoung-awou[2] nous le permettent. Tout près d'ici, ajouta-t-il en se rengorgeant vaniteusement, demeure mon ancien et noble ami Para-Yata, avec lequel j'ai fait les dernières campagnes de Matarem. Il fut

1. Les Javanais donnent ce nom de Franguis, non-seulement aux Français, mais à tous les Européens.

2. Bons génies des chasseurs.

longtemps mon babakel[1], puis mon tindish[2], puis enfin mon widana[3] lorsque je servais sous les ordres immédiats de mon magnifique maître le senapati[4]. Allons lui demander cette hospitalité qui n'a jamais été refusée par un Javanais, surtout quand on arrive chez lui les mains pleines, et je suis bien certain que sur la recommandation de son ancien ami Koapang, il vous fera boire le vin qu'il tire des plus beaux goumoutis qu'il y ait dans le pays, et manger du gaula itan (sucre) qu'il sait si bien faire préparer avec la séve du même palmier.

Cela dit, les trois voyageurs se remirent en marche, Alfred les questionnant sans cesse sur les productions naturelles du pays, sur les mœurs des habitants et sur l'origine présumée de ces magnifiques ruines antiques parsemées avec profusion dans le territoire de Java, et comparables à tout ce qu'il avait vu de plus surprenant en ce genre dans l'Inde et en Égypte. Banka trouvait le moyen de mêler à la conversation le nom de l'ingrate et belle Praho-Dienga ; Koapang faisait avec orgueil l'étalage exagéré des richesses de son excellent ami Para-Yata :

« Il possède, disait-il, cet immense pays que vous voyez s'étendre depuis le haut sommet du Balambuang jusque sur les rives fertiles de la rivière Jaune, où les crocodiles, doux comme des agneaux pour leurs amis, reconnaissent les gens du pays au point de ne dévorer que les étrangers. On trouve dans ses forêts, ses vergers ou ses

1. Ou serabat, lieutenant, commandant quarante hommes. — 2. Ou lourah, capitaine, commandant quatre-vingts hommes; ils ont par conséquent deux babakels sous leurs ordres. — 3. Colonel ou général, commandant trois cent vingt hommes et ayant sous ses ordres quatre tindihs. — 4. Ou seigneur de la guerre, titre que l'on donne au souverain quand il commande en personne.

champs : le rarak[1], dont les racines et les fruits écrasés remplacent le savon pour nettoyer le linge; le mangoustan[2], dont les fruits sont d'une saveur et d'un parfum exquis; le jach, ou rima[3], que vous autres Franguis appelez arbre à pain à cause de la saveur de ses fruits, gros comme la tête d'un enfant; le dattier[4], que les Arabes d'Afrique nomment le père nourricier du désert: le pisang[5], dont nous cultivons trois espèces fournissant toutes des bananes excellentes; le grenadier[6]; le figuier[7]; l'oranger et le pampelmouse[8]; l'ananas[9]; le jambo[10], dont le fruit, de la grosseur d'une très-petite orange, a la chair sèche et sans odeur, mais répand dans la bouche une agréable saveur de rose; le cocotier[11], célèbre par ses noix énormes, l'amande et le lait délicieux qu'elles renferment; le pinang[12], dont nous mâchons l'amande en mélange avec de la chaux et des feuilles de bétel[13]; le poivrier aromatique[14]; l'arbre à eau[15], qui laisse échapper une source d'eau fraîche et limpide quand le voyageur altéré perce le pétiole de sa feuille avec la pointe de son kriss; la vanille[16], apportée du Brésil; le kapol[17], avec le fruit duquel nous préparons la poudre de cari pour aromatiser nos ragoûts; le benjaoy[18], dont la résine est un parfum si estimé; le tamarinier[19] à longues gousses contenant une pulpe sucrée que les singes et les wouwous, ancêtres de Banka, aiment

1. *Sapindus saponaria.* — 2. *Garcinia mangostana.* — 3. *Arctocarpus incisa.* — 4. *Phœnix dactylifera.* — 5. Ou bananier. *Musa sinensis, musa paradisiaca,* et *musa sapientum.* — 6. *Punica granatum.* — 7. *Ficus carica.* — 8. *Citrus aurantium pampelmos.* — 9. *Bromelia ananassa.*— 10. *Eugenia jambos.* — 11. *Cocos nucifera.* — 12. *Areca catechu.* — 13. *Piper betel.* — 14. *Piper nigrum.* — 15. *Ravenala madagascariensis.* — 16. *Epidendrum vanilla.* — 17. *Amomum cardamomum.* — 18. *Styrar benzoin.* — 19. *Tamarindus indica.*

beaucoup; le cacaotier[1], présent le plus précieux que nous ait fait le nouveau monde; le sagoutier[2], palmier dont le tronc recèle une délicieuse fécule; le dcharak[3], des graines duquel nous tirons une huile purgative : c'est chez nous un arbre élevé, et dans votre pays ce n'est qu'une plante annuelle; le café[4], qui aime à ouvrir ses fleurs odorantes sous l'ombrage protecteur du dalap[5] aux rameaux épineux; le manguier[6], dont le fruit, nommé mango ou mangue, est de la grosseur d'un abricot et d'une saveur délicieuse, quoique sentant un peu la térébenthine; le glougo[7], avec l'écorce duquel les habitants des îles de la mer du Sud font des étoffes, les Chinois du papier, et nous autres Javanais des cordes et de grossières toiles d'emballage; le bambou[8], gigantesque graminée dont le chaume ligneux, articulé, dépassant quelquefois en grosseur la cuisse d'un homme, s'élevant à cinquante pieds, est employé à une infinité d'usages; des fougères de 40 pieds de hauteur.

« Dans les immenses jardins de Para-Yata, vous verrez cultiver beaucoup de végétaux que vous possédez en Europe, la vigne, les melons, les courges, le maïs, le millet sorgho, le riz, les fèves, le piment; puis le cotonnier, la patate; le pastel; la brède, qui n'est rien autre chose que ce que vous appelez dans votre pays la morelle noire[9]; l'yam ou igname des Américains, et l'indigotier[10].

« Mais, seigneur Franguis, je ne finirais pas si je voulais vous citer tous les végétaux utiles ou curieux qui ombra-

1. *Theobroma cacao.* — 2. *Sagus Rumphii,* et *sagus raphia.* — 3. *Ricinus communis,* ou palma-christi. — 4. *Coffea arabica.* — 5. *Erythrina corallodendrum.* — 6. *Mangifera domestica.* — 7. *Broussonetia papyrifera,* ou mûrier à papier. — 8. *Bambusa arundinacea.* — 9. *Solanum nigrum.* — 10. *Indigofera macrostachya.*

gent les vastes domaines de mon intime ami, et je vous avouerai même que le directeur du jardin botanique de Batavia serait beaucoup plus apte que moi à vous faire connaître une foule d'autres végétaux précieux, tels que les ramboutan, kantang, wang-kodou (*morinda umbellata*); kappok, kavari, anak, mollo, bolanza, dourian; le sagamounda, sorte de palmier; le maguey, qui produit une espèce d'artichaud; le kabah, fournissant une huile balsamique; le tourennapi, qui sert à faire de jolis meubles, et mille autres. Cependant je ne peux passer sous silence le terrible antchar [1], dont vous avez sans doute entendu parler sous les noms de pohoun-oupas, bohon-upas, ipo, ipa ou upas. Son tronc, qui n'a pas moins de six pieds de diamètre, s'élève à plus de cent pieds de hauteur. On dit que si un oiseau vole au-dessus de sa cime, fût-ce aussi haut que les nuages, il tombe asphyxié; que si une gazelle passe en courant sous son ombre, elle meurt comme frappée de la foudre; que si un homme est assez téméraire pour en approcher de cent pas, il est aussitôt empoisonné; enfin on ajoute que ses funestes exhalaisons frappent de mort tous les êtres vivants à un quart de lieue à la ronde. Ces histoires sont des exagérations d'anciens voyageurs; mais ce qu'il y a de certain, c'est que le suc laiteux qui découle de son tronc, quand on lui fait une entaille, est très-vénéneux, et que nous nous en servons pour empoisonner les petites flèches de bambou que nous lançons aux bêtes fauves avec nos sarbacanes. Nous employons aussi au même usage le suc du tchettik [2], petit arbrisseau presque rampant qui produit la noix vomique. »

La conversation en était là lorsqu'ils approchèrent de la

1. *Antiaris toxicaria.* — 2. *Strychnos tieute.*

superbe habitation de Para-Yata, et Alfred put juger, par la beauté et la grandeur des bâtiments, que son guide ne l'avait pas trompé sur la richesse du propriétaire. En effet, ses écuries étaient pleines de chevaux petits, mais vifs et vigoureux, de chameaux, d'ânes, de buffles employés à la selle et aux harnais. Dans ses pâturages paissaient de nombreux troupeaux de bœufs et de vaches, de moutons et de chèvres. Les cochons de la Chine s'engraissaient dans sa basse-cour, au milieu de plusieurs espèces de volailles importées d'Europe, tels que des poules, des faisans, des oies et des canards. Enfin Para-Yata possédait de vastes bois dans lesquels il allait chasser le tigre, la panthère, l'ours malais, puis des cailles, des pies, l'aigle blanc; l'argus, dont le magnifique plumage ne le cède qu'à celui du paon; une foule d'espèces de perroquets, parmi lesquels le kakatoe blanc, ayant sur la tête une belle hupe jaune, le lori rouge et cinquante autres, tous parés des plus brillantes couleurs.

A mesure qu'ils approchaient de l'habitation, il semblait à Alfred que Koapang perdait un peu de son assurance; mais quand le soldat se trouva en face de Para-Yata, son désappointement fut complet, car son intime ami ne le reconnut pas et lui demanda d'un ton assez brusque qui il était. Alors Koapang s'agenouilla humblement devant lui et lui répondit :

— Haut et puissant widana, j'ai eu l'honneur de servir sous vos ordres lorsque vous faisiez la glorieuse campagne de Matarem.

— Ton nom ?

— Koapang.

— En effet, je crois me souvenir d'un assez mauvais sujet qui s'appelait ainsi. Que me veux-tu?

— Je viens humblement vous demander l'hospitalité pour vos deux esclaves Banka et moi, et pour ce jeune kawi[1] franguis, dont la respectable occupation est d'enfiler des mouches, de courir après les hannetons, de confire des crapauds à l'eau-de-vie et de remplir ses poches de cailloux dans la crainte que le vent ne l'emporte.

Parata-Yata fit signe à Koapang de se relever, et il se tourna vers Alfred, qui lui présentait une lettre circulaire de recommandation du directeur de la compagnie hollandaise de Batavia. Le noble widana, après y avoir jeté les yeux, prit une physionomie riante et dit au naturaliste :

— Par Allah et son prophète, vous vous présentez chez moi en assez mauvaise compagnie, jeune homme ; mais vous n'en serez pas moins le très-bienvenu.

Alors il les fit entrer dans sa maison et remplit ses devoirs d'hospitalité de la meilleure grâce du monde, à cela près que Koapang et Banka dînèrent à l'office, et qu'Alfred seul eut l'honneur de manger à la table du maître. Le dîner fut excellent, car on servit : un ragoût de nids d'hirondelles salanganes, accommodé à la chinoise ; un hachis de queue d'éléphant, un gigot de tigre braisé avec une sauce aux œufs de lézards, un salmis de petits chiens, une étuvée de nageoires de requins, une gelée de peaux de rhinocéros, une compote de sauterelles, une délicieuse gibelotte de rats de Bornéo, des chauves-souris de Brassilan à la crapaudine, des pieds de chameaux à la sauce Robert, un coulis de mouches de la Chine, un singe à l'étouffée, une meurette de lézards iguanes de Louçon ; des anguilles de buisson (serpents) à la tartare, un bifteck de panthère, et dix autres plats aussi estimés ne paraissant que

1. Savant.

sur la table des grands, mais dont je ne vous parlerai pas ici, par la raison que je me souviens de temps à autre que c'est de géographie zoologique seulement que je devrais vous entretenir.

Au dessert, une porte s'ouvrit, et deux ronguins (danseuses) entrèrent en chantant, suivies de trois ou quatre joueurs d'instruments.

— Je ne suis ni de rang assez élevé ni assez riche, dit le widana, pour avoir à mon service des bédoïos ou srampis [1]; mais quand j'ai des hôtes que j'estime autant que vous, je fais venir pour les amuser des danseuses de Balambuang.

En finissant ces mots, d'un signe il ordonna aux ronguins de commencer leurs exercices. C'étaient deux jeunes filles aussi jolies qu'on peut l'être avec la peau d'un jaune de safran, des dents couleur de jais, une chevelure d'un noir de corbeau, des yeux pétillants de vivacité, des formes admirables et les proportions les plus gracieuses. Des fleurs odorantes étaient enlacées dans leurs cheveux tressés et noués au sommet de la tête; leurs bras, leurs épaules et une grande partie de leur poitrine étaient absolument nus; un corsage étroit, ou chindi-patola, en satin bleu brodé en argent, leur serrait la taille et ne remontait qu'au-dessous des seins: sous la ceinture, il se divisait en trois parties, dont une descendait par derrière en forme de demi-jupe, et deux flottaient sur les côtés en manière d'écharpes qu'elles agitaient en dansant; par-dessous était une jupe blanche de mousseline, sur laquelle étaient peintes, de couleurs éclatantes, toutes sortes de fleurs et de figures bizarres. Elles portaient aux poignets des bracelets de perles, et aux

1. Sorte de bayadères à gages.

oreilles des pendeloques en or. Leur danse est assez singulière, celle du tandak surtout ; elle consiste à remuer avec une agilité extraordinaire et toujours croissante la tête, les yeux, la bouche, les bras, les mains, les doigts, les jambes, et en général toutes les parties du corps.

Les domestiques de Para-Yata n'avaient pu résister à la tentation de voir danser les ronguins, et ils étaient venus encombrer l'antichambre. Koapang, auquel de nombreuses libations de toddi et d'arrak avaient rendu toute sa présomption, entra dans la salle, demanda à son widana la permission de danser le tandak, et l'obtint. Alors la musique, composée d'un angkloung [1], d'un trawangsa [2] et d'un gong-kampoul [3], fit un tintamarre épouvantable et redoublant de force et de vitesse, Koapang, qui se piquait d'être un beau danseur, cherchait à imiter exactement tous les gestes de sa danseuse, et celle-ci, dans l'espérance de le vaincre par la fatigue, se trémoussait avec une rapidité prodigieuse. Cette espèce de lutte dura près d'une demi-heure ; quand la ronguin le crut vaincu, elle s'approcha de de lui pour lui demander son salaire, consistant ordinairement en quelques pichis [4], et lui laisser prendre un baiser par-dessus le marché, comme c'est l'usage. Mais le soldat, se redressant tout à coup avec une dignité affectée, prit la main de la jeune fille et lui dit avec dureté :

1. Sorte de flûte de Pan faite avec des tuyaux de bambou coupés de diverses longueurs et ajustés les uns contre les autres.

2. Instrument à cordes ayant quelque analogie avec la guitare.

3. Tambour de métal tout à fait semblable au gong des Chinois, mais plus petit. On frappe dessus avec des baguettes dont l'extrémité est garnie de gomme élastique.

4. Petite monnaie d'étain dont il faut 560 pour valoir une piastre d'Espagne.

— Je n'embrasse pas les ronguins, et toi surtout, car je suis un descendant de Vichnou et je m'appelle Koapang !

A peine la pauvre danseuse eut-elle entendu ce nom prononcé d'une voix sourde et mystérieuse, qu'elle poussa un gémissement et tomba évanouie entre les bras de quelques domestiques. Cet événement fit une grande rumeur dans la maison, et Banka, resté avec le cuisinier chinois parce qu'il ne savait pas danser le tandak, accourut au bruit. A peine eut-il jeté les yeux sur la jolie malade, qu'il se mit à crier, à gémir, à s'arracher les cheveux et à invoquer tous les saints foëistes, bouddhistes, brahmanistes et mahométans :

— O ma chère, ma bien-aimée Praho-Dienga, gémissait-il dans son désespoir, faut-il que je te retrouve après deux ans d'absence pour te voir mourir entre mes bras ? Ah ! je t'en supplie, reviens à la vie, et je te donnerai un salindani[1] superbe que tu jetteras sur tes épaules, un kipass[2] d'oiseau de paradis, monté en or, pour t'éventer ; un kiatcha[3] pour que tu admires ton joli visage, et mille autres belles choses encore que j'irai voler aux tchina[4] et aux serani[5]. Reviens à toi ! reviens à toi, douce fille de Balambuang, car ta mort me serait fatale, et il ne me resterait plus qu'à me mettre une chaîne de fer autour des reins et à me faire bonze, santon, caloender, marabout, derviche, ou bien encore pirate comme le plus enragé Orang-Malayou[6] !

On ne put parvenir à faire taire Banka qu'en le jetant à la porte, et la danseuse ouvrit enfin les yeux. Quand elle fut remise, Koapang lui mit sur la bouche l'index de sa

1. Écharpe. — 2. Éventail. — 3. Miroir. — 4. Chinois. — 5. Chrétiens. — 6. Malais.

main gauche, puis de la main droite lui fit énergiquement signe de sortir. La jeune fille baissa tristement les yeux et sortit.

— Parbleu, dit Alfred à Para-Yata, quand ils furent seuls, voilà une scène qui finit assez singulièrement. Il faut que le nom de Koapang ait sur les danseuses une influence mystérieuse bien étonnante.

— Le drôle aura autrefois joué quelque mauvais tour à la pauvre fille, dit le widana, et il se sera fait reconnaître à elle pour ne pas lui donner les quelques pichis auxquels elle avait droit. Du reste, ce genre de femme est trop peu estimé dans ce pays-ci pour que nous nous en occupions davantage. Demain je me rends à Balambuang pour assister à un *rampok,* et si cela peut vous amuser, je vous y conduirai.

— J'accepte votre proposition avec le plus grand plaisir; mais je désirerais savoir ce que c'est qu'un rampok.

— Après le plaisir de lancer des cerfs-volants dans les airs, les Javanais n'en ont pas de plus grands que d'assister à des combats d'animaux, tels que ceux de grillons, de cailles et de cochons; ces derniers ne sont l'amusement que du peuple. Les riches font des gageures quelquefois ruineuses dans les combats de coqs; mais il n'y a que les grands qui puissent donner au peuple le spectacle d'un rampok, combat de buffles, de tigres, d'arimaous, que l'on met aux prises entre eux et quelquefois avec des hommes condamnés, ou même avec de braves soldats[1]. On nomme aussi rampok une chasse aux tigres et aux

1. Cette barbare coutume a été abolie, et le dernier combat de criminels contre des tigres a eu lieu en 1812, à Djokjokatra.

arimaous, qui consiste à les traquer dans les bois, à les entourer d'un triple rang de chasseurs et à les tuer à coups de lance lorsqu'ils veulent franchir cette enceinte.

Le lendemain c'était le *doïto*[1]. A peine le soleil se levait-il radieux sur Balambuang, que déjà une foule de peuple était rassemblée autour d'un immense aloun-aloun[2] où devait se passer le rampok. Une grande cage était placée au milieu, et elle renfermait un arimaou d'une énorme taille. Cet animal, furieux de voir autour de lui des êtres vivants qu'il ne pouvait déchirer, poussait des rugissements épouvantables, faisait des bonds démesurés, et, avec ses dents et ses griffes, secouait d'une manière terrible les barreaux de sa cage. Des soldats du sultan, sur quatre rangs, formèrent un grand carré dont la cage occupait un des angles. Banka et Koapang montraient leur tournure guerrière au premier rang de ces braves, et ne cherchaient pas à dissimuler sous un maintien modeste le plaisir qu'ils éprouvaient, car c'est un grand honneur d'être choisi par le soulthan pour aller, au son des fanfares, se faire déchirer dans un rampok. Seulement, pour être vrai, je dois dire que Koapang, peut-être plus fanfaron que doué d'un vrai courage, avait jugé à propos de se remonter le moral au moyen du toddi et de l'arrak, et ce n'est pas ce qu'il fit de mieux, comme vous allez le voir.

Sur l'ordre du soulthan, deux ou trois piqueurs entourèrent la cage avec des feuilles sèches tressées, y mirent le feu, se retirèrent à pas lents au son d'une bruyante musique, et l'on vit bondir du milieu de la flamme et de la

1. Dimanche. *Lonia,* lundi; *angara,* mardi; *bouddha,* mercredi; *wraspoti,* jeudi; *soukra,* vendredi; *sanischara,* samedi.
2. Grand cirque clos avec des pieux de bambous.

fumée l'arimaou, dont la fureur était parvenue à son dernier paroxysme; il s'arrêta, le poil hérissé sur le dos, se battant les flancs de sa queue et tournant la tête de tous les côtés pour jeter, sur les hommes qui formaient l'enceinte, un œil rouge et effrayant. Dans ce moment chacun prépara ses armes pour le recevoir, car on crut qu'il allait s'élancer. Il n'en fit rien, et se borna à se glisser en rampant au milieu du carré et à s'y accroupir sur ses jarrets comme un chat qui se dispose traîtreusement à sauter sur sa proie. Vainement on employa tous les moyens d'usage pour l'exciter; l'animal refusa constamment de s'élancer sur les piques dont on lui montrait les pointes acérées. Koapang, poussé par ce sentiment de vanité qui faisait le fond de son caractère, et probablement aussi par l'arrak, n'attendit pas que le soulthan eût donné l'ordre à huit ou dix hommes d'aller attaquer le monstre, comme c'est l'usage en pareille circonstance : il sortit des rangs et s'avança seul, la lance au poing, sur l'animal, qui se baissait et se faisait petit à mesure qu'il le voyait s'approcher de lui. Tout à coup l'arimaou bondit et poussa un cri sinistre, et l'on vit rouler l'un sur l'autre la bête furieuse et le soldat, dont la lance était brisée. Mille cris de détresse s'élevèrent dans les airs; mais nulle main téméraire n'était assez hardie pour s'interposer dans cette horrible lutte. Une voix de femme se fit entendre dans les rangs du peuple.

— Banka, sauve-le, car il est mon frère et mon maître.

Banka jette au loin sa lance, se précipite sur le monstre, le frappe de son kriss et le force à recommencer une nouvelle lutte qui dura plus d'un quart d'heure. M. Crawfurd,

qui a écrit l'histoire de Java, dit qu'il lui porta plusieurs coups sur la tête, dans les yeux, sous les oreilles, et qu'il finit par lui enfoncer son poignard dans le cœur. Le terrible arimaou, en expirant, tomba sur le corps pantelant de Koapang, et son vainqueur détourna les yeux de cet horrible spectacle pour les porter sur la foule des spectateurs, vers l'endroit d'où était partie cette voix de femme qui vibrait encore dans son cœur.

Le magnifique soulthan de Balambuang, accompagné de son widana Para-Yata, entra dans l'aloun-aloun et fit signe au jeune naturaliste Alfred d'y entrer aussi avec la jeune fille qu'il tenait par la main. Koapang, qui avait eu plus de peur que de mal, se releva pour venir se prosterner devant son gracieux souverain et lui demanda humblement la parole :

— Haut et puissant seigneur, lui dit-il, la jeune fille que voilà est ma sœur; comme moi, elle descend du plus pur sang de Vichnou. Après la mort de nos parents, c'était à moi d'en prendre soin; mais la glorieuse guerre que votre invincible Hautesse a soutenue contre Matarem ne m'a pas permis de la surveiller de près : voilà pourquoi, après dix ans d'absence, je l'ai retrouvée ronguin et par conséquent exerçant une profession méprisée. D'un autre côté, voici mon ami Banka auquel on pourrait presque dire que je dois la vie, quoique mon courage indomptable rende ce fait encore douteux : descendant en droite ligne d'un wouwou, il doit être peu scrupuleux sur l'état de ma sœur; il l'aime, et si votre Hautesse daigne le permettre, je donnerai à Banka ma sœur en mariage, quoiqu'elle ne l'aime pas, et...

— Tu te trompes, dit la danseuse; je l'aimais depuis

longtemps, et c'est à cause de cela que je me suis couvert les épaules et que j'ai renoncé pour la vie à la danse, ainsi que fait toute honnête Javanaise. Seigneur, ajouta-t-elle...

Mais je me souviens que je ne dois vous faire que de l'histoire naturelle et de la géographie zoologique et botanique. Or, comme je n'ai plus rien à vous dire sur l'arimaou, ma tâche est finie.

PEUPLES CIVILISÉS.

LA TRÈS-VÉRIDIQUE HISTOIRE

DES DIX-NEUF INFORTUNES DE JANNOT LE HARPONNEUR.

RÊVERIE FANTASTIQUE.

I.

Un jour, c'était vers la fin du mois de septembre dernier, ma pauvre vieille mère paraissait un peu plus gaie que de coutume, ce qui fut cause que, après déjeuner, nous restâmes à table un quart d'heure de plus qu'à l'ordinaire. Je profitai de l'occasion pour la consulter sur un projet qui me tourmentait depuis longtemps.

— Mère, lui dis-je, c'est une bien belle chose que les voyages.

— Hé! hé! répondit-elle en hochant la tête, oui..., quand on en est revenu.

— On acquiert de la gloire, de la célébrité! on fait progresser la science! Regarde M. L....n, il a découvert

deux espèces d'écureuil en faisant une seule fois le tour du monde; M. d'O....y a trouvé un dauphin d'eau douce dans un fleuve de l'Amérique; M. R....n a découvert le pinchaque, qui est presque une nouvelle espèce de tapir. M. G...y s'est assuré que l'*equus bisulcus* de Molina n'est point un cheval, mais un cerf; un autre, M. Mar...s, a décrit une souris des neiges; un autre, M. B.....s, a rapporté des Cordillères une nouvelle espèce de hanneton; V. Mac..d a importé trois mouches de la Belgique! Tous ces gens-là ont ainsi rendu d'immenses services à leur pays, et ont acquis une gloire immortelle, une célébrité européenne.

— Ah! ah! je ne les connais pas, ces messieurs, mais cela m'est bien indifférent.

— Dis-donc, bonne mère : si ce n'était le chagrin de te laisser, triste et aveugle, livrée aux soins d'étrangers, j'aurais bien envie de voyager aussi, d'aller au Brésil, par exemple.

La pauvre mère bondit sur sa chaise en entendant ces derniers mots; elle tourna de mon côté ses yeux à jamais fermés à la lumière, étendit vers moi sa main tremblante, chercha mon bras en tâtonnant, le saisit avec force comme pour me retenir, et elle me dit :

— Mon Dieu! mon Dieu! ai-je bien entendu? Quoi! tu voudrais quitter ton pays, tes amis, ta famille, pour courir après une vaine fumée qui n'a rien de réel ni d'utile!

— Songe donc, mère, que les moufettes sont si mal connues! Quelle gloire pour celui qui débrouillerait leur synonymie sur les lieux mêmes où elles vivent!

— Eh! qu'importe les moufettes? Je gage que sur trente-quatre millions de Français il ne se trouverait pas

dix personnes qui voulussent se donner la peine de se baisser pour en ramasser une dans le ruisseau de la rue. Tiens, petit (notez que le petit de ma mère a cinq pieds cinq pouces et cinquante-six ans), je trouve que tu deviens doublement bête, comme un classificateur et un nomenclateur, depuis que tu t'es fourré cette malheureuse science dans la tête. Tu étais si gentil autrefois, avec tes jolis cheveux blonds bouclés, tes petites mains blanches et potelées dont tu me caressais la figure, tes petits mots charmants que tu commençais à peine à pouvoir articuler. Alors, tu ne pouvais pas encore marcher, et je te portais dans mes bras, et tu pleurais quand on voulait t'enlever de dessus mon sein! Aujourd'hui...

En achevant ces mots d'une voix émue, la pauvre vieille femme passa sa main sur ses yeux aveugles pour me dérober une larme.

— Je comprends, mère, et je sens dans mon cœur que j'ai eu tort de parler ainsi. Autrefois tu me portais avec bonheur dans tes bras parce que je ne pouvais marcher, aujourd'hui c'est à moi à diriger tes pas, puisque la lumière des cieux t'est fermée. Je le ferai avec joie, avec bonheur et toujours. Allons, donne-moi le bras et partons; nous allons voyager ensemble.

— Vois-tu, mon enfant, ne me parle plus d'autres voyages que ceux que tu peux faire avec moi. Regarde ton camarade Jannot, le beau garçon, comme nous l'appelions autrefois, quoiqu'il eût le nez un peu court et les lèvres un peu grosses : il avait les mêmes pensées que toi, il est parti par amour pour la science, et depuis quatre ans on n'en a pas eu de nouvelles. Mais où vas-tu me conduire?

— Nous allons voyager au jardin.

— A la bonne heure; voilà qui est raisonnable, et je pense pouvoir te le prouver. Dis-moi : connais-tu tous les êtres que tu peux trouver dans ton jardin? sais-tu leurs formes, leur nature, leur organisation, leurs propriétés, leurs mœurs, les lois générales et spéciales qui les régissent, leurs rapports entre eux, leur utilité dans la nature et pour l'homme, leurs habitudes, leur intelligence, leur instinct?

— Non, mère.

— Eh bien! mon ami, si, au péril de ta vie, tu partais pour une terre étrangère afin d'étudier des êtres que Dieu a placés à deux mille lieues de toi, tandis que tu ne connais pas ceux qui t'entourent et que tu as toujours eus sous la main, tu me ferais absolument l'effet de l'astrologue qui tombe dans un puits en observant les astres.

J'admirai combien l'amour maternel est ingénieux, car c'était pour la première fois de ma vie que j'entendais la vieille mère parler science. Sans croire à ses sophismes inspirés par l'affection, je pris la ferme résolution de ne voyager, quant à présent, que dans mon jardin, qui a vingt pas de largeur et trente de longueur. Et ne vous imaginez pas que ce voyage n'ait pas ses dangers, ses écueils et ses tempêtes. Plus d'un écrivain, vous le savez aussi bien que moi, a fait naufrage sans même sortir de son cabinet, et s'est noyé à tout jamais dans son encrier. Nonobstant cela, je mets à la voile, je pars et je prie bien humblement mes lecteurs de ne pas faire chavirer ma frêle nacelle scientifique.

La première chose que j'observai fut une toile d'araignée, que je reconnus, à la vue de son propriétaire, pour être

celle de l'**ÉPEIRE DIADÈME** (*epeira diadema*, Walck.). Cette toile était suspendue verticalement entre deux arbres et formait un réseau régulier, composé de spirales concentriques, croisées par des rayons droits partant d'un centre commun. Les fils soyeux étaient très-fins, et ils avaient à peine une force suffisante pour arrêter une grosse mouche ordinaire; tandis que les toiles de quelques épeires exotiques sont assez fortes pour arrêter des colibris et autres petits oiseaux. Comme l'araignée était placée en embuscade au milieu de sa toile, c'est par elle que je commençai mes observations.

L'épeire diadème, si commune dans nos jardins en automne, peut être considérée comme le type de son genre. Elle appartient, selon Latreille, à l'ordre des araignées pulmonaires, famille des fileuses et section des orbitèles. Les crochets de ses mandibules sont gros, repliés le long de leur côté interne; les filières extérieures, placées vers l'extrémité de l'abdomen, sont presque coniques, peu saillantes, disposées en rosette; la première et la seconde paire de pattes sont les plus longues, la troisième est la plus courte. Elle a, sur son thorax ou corselet, huit yeux, dont quatre intermédiaires formant un carré, et les autres rapprochés par paire, une de chaque côté, ainsi $8^{oo}_{oo}8$.

Ses mâchoires sont droites, dilatées dès leur base en forme de palettes. Le thorax est fortement tronqué en avant. L'abdomen a de chaque côté, près de sa base, une élévation charnue en forme de tubercule peu ou point apparent en avant; il est très-gros, ovale allongé, avec une rangée longitudinale de points jaunes ou blancs, traversée par trois autres lignes semblables, en croix, et une raie festonnée de chaque côté. Quant à la couleur, il varie beaucoup : il peut

être rougeâtre, mélangé de rouge et de brun, entièrement noir avec les taches et les points jaunes ou blancs.

La plupart des araignées, peut-être toutes, ont les crochets des mandibules percés d'un trou par lequel, lorsqu'elles mordent, elles font couler une liqueur venimeuse qui peut sur-le-champ faire mourir une mouche, mais qui, au moins en Europe, n'a pas assez d'énergie pour causer à l'enfant le plus délicat des accidents aussi graves que ceux que produit la piqûre d'un cousin. C'est donc bien à tort que certaines personnes se donnent le ridicule d'être *horriblement* effrayées à la vue d'une araignée. Un de nos astronomes célèbres, M. Delalande, n'avait pas ce ridicule-là, car il mangeait autant d'araignées qu'il en pouvait attraper, et il leur trouvait, disait-il, un goût de noisette délicieux. Je connais encore maintenant un homme, du reste très-aimable, qui est fort enchanté quand un ami, invité par lui à dîner, lui fait la galanterie de porter, pour le dessert, une boîte pleine d'araignées et de cloportes.

Mais revenons à mon voyage. La toile dont je vous ai parlé était suspendue entre deux arbres éloignés de plus de cinq mètres l'un de l'autre, et séparés par un petit ruisseau qui coulait entre eux deux, et que l'épeire n'avait certes pas pu traverser. Comment avait-elle donc fait pour attacher aux branches de ces deux arbres les câbles qui soutenaient sa toile? Rien de plus simple.

Par un instinct vraiment admirable, elle était montée sur l'arbre et s'était placée au bout d'une branche; là, elle se tient ferme sur ses pattes de devant, et, avec ses pattes postérieures elle tire de ses mamelons un fil très-long qu'elle laisse flotter dans l'air. Ce fil, très-léger, est poussé par le moindre vent vers un corps solide, c'est-à-dire vers

une branche du second arbre, contre laquelle il se colle de suite, à l'aide du gluten dont il est enduit, et voilà un pont de communication établi. Pour s'assurer que le fil est solidement fixé, l'épeire le tire à elle de temps en temps, et lorsqu'elle en est certaine par la résistance qu'elle éprouve, elle le bande et le colle à l'endroit où elle se trouve. Alors il faut placer sous ce premier cordage, dans une position presque parallèle, un second câble; car c'est entre les deux que la toile doit être tendue verticalement. Pour y parvenir, l'épeire se suspend à un fil qu'elle allonge à mesure qu'elle descend. Aussitôt qu'elle a rencontré une feuille ou un autre corps solide, à un demi-mètre, plus ou moins, au-dessous du câble, elle colle un fil, puis elle l'allonge à mesure qu'elle remonte à son câble. Au moyen de ce dernier, elle traverse sur l'autre arbre, toujours en allongeant le second fil, mais en ayant le soin qu'il ne se colle pas au premier. Arrivée au second arbre, elle coupe le câble, mais en le retenant avec ses pattes; puis elle fixe un second fil, auquel elle se suspend, et elle l'allonge en se laissant descendre jusqu'à ce qu'elle rencontre un corps solide, auquel elle fixe à la fois et son fil et le second câble; elle tend celui-ci comme le premier, et voilà les bases solides de sa toile parfaitement établies.

Vous remarquerez qu'en agissant ainsi la toile sera toujours dans une position verticale, car, en descendant des deux extrémités du premier câble pour fixer les deux extrémités du second, elle s'est toujours laissée tomber le long d'un fil, et son corps suspendu lui a servi de l'instrument que les maçons appellent un fil à plomb.

Les deux câbles, quoique plus gros et plus forts que les autres fils, peuvent néanmoins ne pas offrir une solidité

suffisante s'ils ont une grande longueur. Pour leur en donner davantage, elle leur ajoute des bras de force, c'est-à-dire quelques nouveaux fils qui s'attachent aux câbles à de certains points par une de leurs extrémités, tandis que l'autre va se fixer à quelques feuilles de l'arbre. Ces bras de force servent encore à tendre les câbles et à empêcher la toile de tomber si les câbles étaient rompus par un accident.

Toutes ces préparations terminées, l'épeire va se placer au milieu du câble de dessus, elle y attache un fil, elle s'y suspend et l'allonge jusqu'à ce qu'elle rencontre le câble de dessous, auquel elle le colle. A côté de ce fil, à un ou deux travers de doigt de distance, plus ou moins, elle fixe un second fil qui croise le premier et s'y attache vers le milieu de sa longueur, et ce milieu devient le centre de la toile, d'où un grand nombre de fils rayonneront comme on le voit dans la figure que nous donnons.

Lorsque tous les rayons, partant du centre commun, sont placés et attachés soit aux câbles, soit à des bras de force plus ou moins obliques, il s'agit de former le réseau qui doit arrêter les moucherons au passage. Pour cela, elle tend de nouveaux fils concentriques, en cercles ou en spirale, très-rapprochés les uns des autres, et rien n'est plus curieux que de la voir fixer ces fils aux rayons. A mesure qu'elle tourne autour de sa toile, le fil sort de sa filière; l'épeire s'arrête à chaque rayon, mesure de l'œil la distance pour rendre les cordes d'arc à peu près parallèles, puis, avec une patte de derrière, elle saisit le fil près du mamelon, le tend et le pousse contre le rayon au point juste auquel il faut qu'il se colle. La toile achevée, l'araignée construit souvent entre deux feuilles, qu'elle rapproche face à face, près

d'une des extrémités du câble supérieur, une petite loge de soie où elle se cache quand elle se croit menacée d'un danger; elle s'y met à l'abri de la pluie et y passe la nuit.

Pour chasser, l'épeire se place au centre de sa toile, et là, elle attend avec une patience admirable qu'un moucheron vienne par étourderie se jeter dans ses filets. Elle s'aperçoit de sa capture à l'ébranlement que l'insecte donne à la toile en se débattant; aussitôt elle s'élance vers lui, le saisit avec ses crochets, et l'emporte avec la même rapidité pour le dévorer au centre de sa toile, si c'est un petit moucheron qui ne puisse lui faire aucune résistance. Si c'est une mouche un peu forte, elle l'attaque avec précaution, la mord pour l'empoisonner, puis elle la saisit avec ses quatre pattes de derrière, la place près des mamelons de sa filière, la fait tourner cinq à six tours et la couvre ainsi d'une cinquantaine de fils qui entourent la pauvre mouche et lui forment un maillot qui lui serre le corps et les membres au point qu'elle ne peut plus faire le moindre mouvement. Dans cet état, l'araignée l'emporte et la mange avec la plus grande facilité. En ce cas, j'ai vu les six mamelons de la filière produire à la fois plus de cinquante fils extrêmement fins et parfaitement distincts les uns des autres.

Si l'insecte pris dans les filets est gros, une guêpe, par exemple, et que la toile soit menacée d'être déchirée, l'épeire sacrifie sa voracité à sa prudence : au lieu d'essayer d'emmaillotter l'animal, elle se hâte de couper elle-même les fils qui le retiennent et de le délivrer de ses chaînes.

Comme ces araignées tendent leur toile dans des endroits passants, il arrive très-souvent qu'un homme, un chien, un oiseau ou un accident quelconque la déchirent entièrement, et cela arrive au moins une fois par jour. Si la toile

n'est qu'un peu endommagée, l'araignée se borne à la raccommoder; si le dommage est très-grand, elle la reconstruit tout entière. Il m'est arrivé bien souvent de détruire complétement, deux ou trois fois par jour, ce réseau qui lui coûte tant de travail et de peine, et toujours, quelques heures après, je le trouvais rétabli. Comment, me disais-je, peut-elle tirer de ses filières une aussi grande quantité de soie? Il me semblait qu'après avoir, dans un très-court espace de temps, employé plus de matière soyeuse que son abdomen tout entier ne pourrait en contenir, ses réservoirs sécréteurs devaient être épuisés, comme le croient les naturalistes. Il n'en est rien cependant, et voici pourquoi. Lorsque ce malheur arrive à l'araignée, elle se cache pour éviter le danger; mais bientôt après, lorsqu'elle n'est plus menacée, elle revient sur le lieu du désastre, ramasse avec le plus grand soin jusqu'au plus petit débris, au plus petit fil de sa toile détruite, et le mange. Cette soie passe de son estomac, sans que je puisse dire comment, dans le réservoir qui communique avec les mamelons de ses filières, et elle se trouve de suite propre à être employée à la fabrication d'une nouvelle toile. Je pense, mais sans en être certain, que ce réservoir est l'organe que Tréviranus a pris pour le foie, d'autant plus que dans les essais qu'il a tentés sur la liqueur que fournit cet organe, il l'a trouvée alcaline, et a reconnu la présence d'une certaine quantité d'albumine.

Cette observation m'a conduit à en faire une autre : l'épeire s'accouple vers la fin de l'été, et pond, en automne, un très-grand nombre d'œufs d'un beau jaune, enveloppés dans un cocon d'un tissu serré. Ce cocon est lui-même entouré d'une épaisseur considérable de bourre de soie lâche et jaunâtre. Au printemps suivant, les petits éclosent,

et alors ils sont jaunes avec une tache brune sur l'abdomen; ils restent ensemble jusqu'à ce qu'ils aient assez de force pour vivre de proie chacun isolément. Je me suis demandé de quoi ils vivaient pendant ce premier temps, et une observation minutieuse et certaine m'a appris qu'ils ne se nourrissaient pas d'autre chose que de la soie et de la bourre du cocon qui les renfermait.

Chacun est maître chez soi, et j'ai souvent reconnu chez l'épeire la vérité de cet axiome. Quand vient la fin de la saison, et que, dans mon jardin, je me lasse d'observer ces araignées aussi féroces qu'industrieuses, j'ai pour habitude de les faire se dévorer les unes les autres, jusqu'à ce qu'il n'en reste plus qu'une. Je ne choisis pas la plus grosse, mais celle qui me paraît la plus alerte et la plus courageuse pour être mon bourreau d'office. Avec un bâtonnet je prends une de ses voisines, quelquefois deux ou trois fois plus grosses, et je la porte sur sa toile. Il faut voir, quand celle que je transporte devine mon intention, quelle frayeur la saisit dès qu'elle approche de la toile fatale! Elle se laisse tomber par terre et fait la morte; elle glisse tout à coup le long d'un fil; elle va et vient sur mon bâtonnet avec l'égarement de la peur, enfin elle emploie tous les moyens imaginables pour éviter une lutte qu'elle craint à l'égal de la mort. Dès qu'elle est déposée sur la toile de son ennemi, elle fuit à toutes jambes; mais mon bourreau s'élance à sa poursuite, l'atteint, la perce de ses crochets empoisonnés, l'emmaillotte et la mange, le tout en aussi peu de temps que j'en mets à vous le raconter. Je n'ai jamais vu que l'araignée étrangère, quelque grosse qu'elle fût, ait été vainqueur de la propriétaire de la toile, et il est même bien rare qu'elle lui oppose une véritable résistance. Ce-

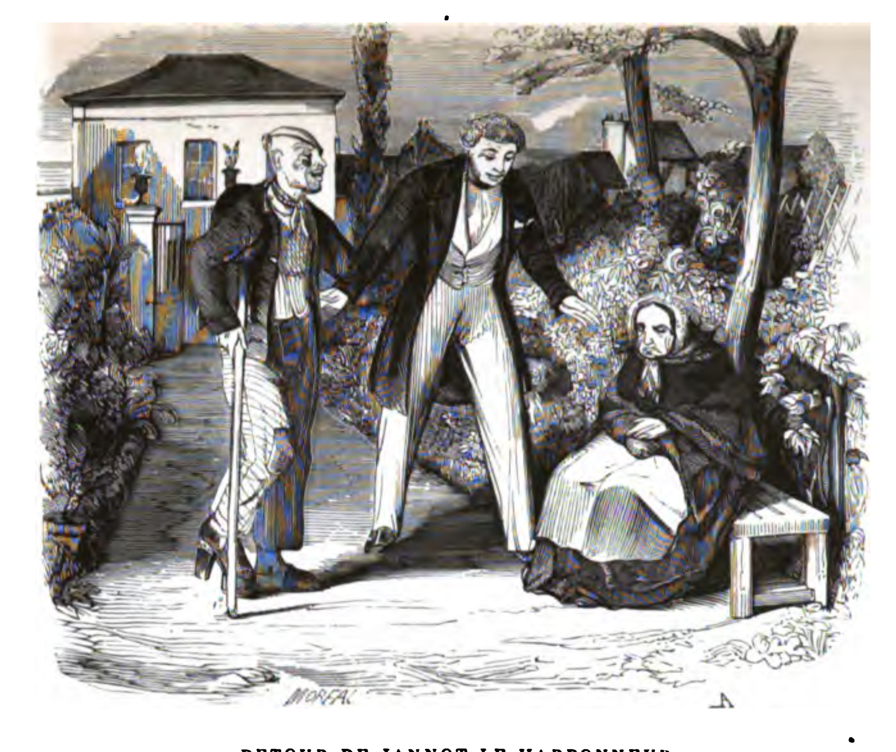
pendant quelquefois elles se mordent mutuellement, et le vainqueur meurt peu de temps après avoir dévoré le vaincu.

Il y a quelques années qu'on a fait des essais industriels sur la soie qui enveloppe le cocon de l'épeire diadème, et l'on s'est assuré que, préparée et cardée convenablement, sans avoir le brillant de la soie du ver à soie, elle en avait la force. Aussitôt les gobe-mouches du temps de publier des mémoires, des plans d'ateliers, de métiers, de dévidoirs, etc., pour préparer cette nouvelle richesse de la France. J'ai lu plus de vingt brochures sur ce sujet. Malheureusement ces industriels n'étaient pas aussi gobe-mouches que je l'ai dit, car jamais ils n'ont pu trouver le moyen d'attraper assez de mouches pour élever et nourrir quelque trentaine de milliers d'araignées, qui auraient pu fournir une once de mauvaise soie. Si c'était aujourd'hui !... ils n'auraient pas attrapé plus de mouches, mais ils auraient attrapé des actionnaires, et, qui sait ? cela aurait peut-être fait du tort aux agioteurs des chemins de fer, et le mal ne serait pas grand.

Je vous disais donc... J'en étais là lorsque ma sonnette fit un carillon du diable. Un homme, tatoué au visage, chauve, borgne, manchot, boiteux et bossu, pousse la porte, entre, me voit au jardin, se précipite à ma rencontre, et, sans avoir le temps de me reconnaître, je me trouve dans les bras..., c'est-à-dire dans le bras, car il n'en avait plus qu'un, de cet homme en guenilles et à moitié mutilé. Après les premières embrassades, je jugeai à propos de demander à cet excellent ami quel était son nom.

— Quoi ! tu ne reconnais pas ton ami de collége Jannot ?

— Toi, Jannot ! Jannot le beau jeune homme ?



RETOUR DE JANNOT LE HARPONNEUR.

Dans l'effusion de ma joie, je m'écriai : « Eh bien! mère, c'est Jannot! »

— Hélas! oui, autrefois; mais aujourd'hui Jannot le harponneur.

Je me retourne vers le banc où j'avais assis ma bonne vieille mère, et, dans l'effusion de ma joie, je m'écrie :

— Eh bien, mère, c'est Jannot, c'est lui en chair et en os; le reconnais-tu à sa voix?

— Oui, oui, je l'entends, et je suis bien contente de son retour. Cela ferait grand plaisir à sa mère, si le chagrin de son départ n'avait pas fait mourir la pauvre femme il y a trois ans! Mais je n'en persiste pas moins dans mes idées.

Après dîner, je m'avisai, pour la première fois, d'examiner mon pauvre ami, que j'avais vu si fashionable, si beau, si complet (passez-moi le mot), quatre ans auparavant. Il s'aperçut du regard scrutateur que je jetai sur ce qui restait de son ancienne personne.

— Que veux-tu? me dit-il; j'ai perdu tout ce qui me manque dans mes voyages, et, en compensation, j'ai rapporté la misère sans acquérir la science après laquelle je courais : je vais te conter cela. Je ne te dirai pas aujourd'hui mes longues pérégrinations autour du globe, mais seulement les accidents qui m'ont réduit à l'état où était le célèbre maréchal Rantzau, qui n'avait qu'un de ce dont les autres ont deux. Par où veux-tu que je commence? par l'oreille, par l'œil, par le bras, par la jambe ou par la bosse?

— Hélas! mon cher, commence par où tu voudras.

— En ce cas, je vais procéder par ordre de dates.

Tu sais que, il y a près de cinq ans, je m'embarquai, au Havre, sur *le Discret,* joli petit bâtiment de commerce frété d'une cargaison de librairie achetée au poids du pa-

pier dans les rebuts des magasins de Paris, et destinée pour la Guyane française. Mon intention était d'aller dans l'Amérique tropicale pour étudier des mammifères d'autant plus intéressants, que leur synonymie est très-embrouillée en Europe. Tu comprends que je veux parler des moufettes.

— Des moufettes! s'écria ma vieille mère avec une émotion visible, des moufettes! De grâce, mon cher Jannot, ne nous parlez pas de vos stupides moufettes; il n'y a rien que je haïsse au monde comme les odieuses moufettes! J'ai les moufettes en horreur!

— Soit; n'en parlons plus. Nous sortîmes très-heureusement de la Manche, et, pour distraire les ennuis d'une longue navigation, je me mis à bouquiner dans la cargaison du navire. Chaque soir je m'endormais doucement au moyen des excellents ouvrages de nos sommités scientifiques et littéraires, et je passai la ligne sans baptême et sans malencontre. Seulement je remarquai que le capitaine, au lieu de pointer le compas vers l'ouest, le pointait constamment vers le sud depuis que nous avions passé les Açores; mais comme je n'entendais rien à la navigation, cela ne m'inquiétait pas, et ce fut là ma première infortune.

Un jour, par un calme plat, comme j'étais sur le pont, j'aperçus de très-loin quelque chose de noirâtre qui flottait sur les ondes et qui semblait s'approcher de nous. Je fis remarquer cet objet au capitaine, qui braqua sa lunette du côté que je lui montrais avec mon doigt.

— C'est une baleine ou un énorme cachalot, me dit-il.

— Une baleine ou un cachalot! m'écriai-je avec joie. Quoi! dès les premiers jours de navigation j'aurais le plaisir de voir un cachalot, un énorme cachalot!

— Martin, dit le capitaine en se retournant vers un

vieux matelot, n'avons-nous pas quelque harpon à fond de cale?

— Oui, capitaine; mais il n'y a pas à bord un seul homme qui sache s'en servir.

— En ce cas, profitons de la brise qui s'élève, laissons là le monstre et filons quelques nœuds.

Cette résolution me désespérait, car j'aurais donné tout au monde pour voir de près un cachalot. Le désir rend ingénieux et menteur dans bien des circonstances, et j'en fus la preuve.

— Capitaine, dis-je avec toute l'assurance d'un naturaliste effronté qui n'aurait jamais quitté le Jardin des Plantes, je connais beaucoup le cachalot, j'en ai fait une étude approfondie, et, de plus, c'est moi qui ai rédigé l'article *Pêche de la baleine* dans le Dictionnaire de d'Orbigny. Tenez, voilà ce que c'est : le cachalot, *physeter macrocephalus* de G. Cuvier, est un mammifère cétacé qui diffère essentiellement de la baleine par ses mâchoires, munies de dents et non de fanons. Sa tête est très-volumineuse et fait au moins la moitié de la longueur de l'animal; elle est excessivement renflée, surtout en avant; la mâchoire supérieure manque de dents, ou si elle en a, elles sont très-petites et cachées dans la gencive; mais la mâchoire inférieure, étroite, allongée et s'enchâssant dans un sillon de la supérieure, est armée de chaque côté d'une rangée de dents coniques et d'une grandeur énorme. C'est dans de grandes cavités placées sur sa tête que se trouve cette sorte d'huile qui se fige et devient dure comme de la cire blanche en se refroidissant. Nous autres savants, dis-je en me rengorgeant comme un académicien de la veille, nous donnons à cette matière le nom de *cétine*, mais, dans

le commerce, elle est connue sous le nom de *sperma-céti*, de *blanc de baleine*, d'*adipocire*, etc. C'est aussi le cachalot qui, dit-on, élabore dans ses intestins cette substance odorante que vous appelez *ambre gris*. Quoi qu'il en soit, ce monstrueux animal n'a qu'un évent, qui se dirige vers le côté gauche, sur le devant de son museau qui est comme tronqué presque carrément. L'œil gauche est aussi un peu plus petit que le droit, ce qui fait que les habiles harponneurs attaquent toujours l'animal de ce côté.

— Parbleu, me répondit le capitaine, il me paraît que vous entendez très-bien cette partie-là ; voulez-vous le harponner ?

— Volontiers, répondis-je, mais d'une voix un peu émue, parce que le monstre s'était approché de nous, et que je pouvais déjà juger de sa grandeur, qui dépassait soixante pieds.

Le capitaine ordonna aussitôt qu'on descendît les deux canots à la mer, et Martin me mit à la main un vieux harpon rouillé, monté sur un manche qui me parut celui d'un balai. A la boucle du harpon on attacha une ligne de la grosseur du petit doigt et longue de quelques centaines de brasses. Je t'avoue, mon cher, que je n'étais pas trop rassuré et que je sentais battre mon cœur plus fort que de coutume ; mais la vanité parisienne l'emporta sur la prudence, et, moi sixième, je descendis dans le petit canot. Pendant qu'un des matelots tenait le gouvernail, et que les quatre autres ramaient avec le moins de bruit possible, je me tenais fièrement debout sur l'avant, avec mon harpon à la main.

Nous approchâmes tout près de l'horrible monstre sans qu'il eût l'air de nous apercevoir. Grand Dieu ! j'en fris-

sonne encore quand j'y pense. Figure-toi, si tu le peux, une gueule rouge de vingt pieds d'ouverture et de quinze de profondeur, dans laquelle une chaloupe montée de douze hommes serait entrée tout entière. Quand je fus à quatre pas de cette épouvantable gueule, je ne me sentis plus, et il ne me resta plus que le courage désespéré de la peur. Je brandis mon harpon en l'air, et je le lançai entre l'œil fauve et la nageoire de l'animal de toute la force qui me restait. Alors il ouvrit son effroyable gueule, bondit et éleva la moitié du corps à trente pieds au-dessus de la surface des ondes, comme une tour prête à nous tomber sur la tête; je fermai les yeux, puis je sentis une affreuse secousse; il me sembla que j'étais broyé, coupé en deux entre ses énormes mâchoires, et je m'évanouis. Ma frayeur fut si grande que ma bile se mêla avec mon sang, et depuis ce moment-là ma peau est toujours restée jaune comme celle d'un sauvage des bords du Missouri. Ce fut là ma seconde infortune.

Lorsque je revins à moi, je me trouvai étendu tout de mon long dans le grand canot, entre les mains de nos matelots qui s'efforçaient de me rappeler à la vie. Dès que j'eus ouvert les yeux et qu'ils furent rassurés sur mon existence, ils se mirent à rire insolemment et à se moquer de moi avec toute la grossièreté des gens de mer. On me monta à bord, où le vieux requin de capitaine me reçut avec un sourire plus piquant encore, en me complimentant ironiquement sur mon adresse et sur mon courage. Il me raconta que le cachalot, après avoir submergé notre frêle embarcation, était bravement parti avec mon harpon, sans exercer d'autre vengeance. Un de mes cinq matelots m'avait soutenu au-dessus de la surface de l'eau pendant que

les autres avaient gagné à la nage le grand canot qui venait à mon secours. Le capitaine, dans sa gaieté, me nomma Jannot *le Harponneur,* et depuis ce temps-là je suis connu dans toute la marine française sous ce malheureux nom. C'est la troisième de mes infortunes.

Nous continuâmes notre voyage avec un temps très-favorable, mais toujours en nous dirigeant vers le sud, ce qui m'étonnait beaucoup. Quand nous eûmes atteint le 18e degré de latitude australe, nous profitâmes d'un calme pour faire une manœuvre à laquelle je ne m'attendais guère. Sur le commandement de notre capitaine, que je vis pour la première fois sortir de sa chambre avec deux pistolets à sa ceinture et une hache d'abordage à la main, les matelots se mirent tranquillement à jeter notre cargaison de livres à la mer, et j'eus la douleur de voir les œuvres les plus nouvelles de presque tous les romanciers de Paris dispersées et déchirées par les requins avant d'être entièrement submergées, et périr ainsi misérablement un an plus tôt qu'elles l'auraient fait chez l'épicier, si elles n'étaient pas sorties de Paris. Puis six pièces de canon, cachées à fond de cale sous les ballots de livres, furent montées dans l'entrepont, dont on décloua les sabords, et deux cents chaînes de six pieds de longueur, munies chacune de cadenas, de menottes et de carcans, furent apportées sur le pont, où on les dérouilla tant bien que mal. Après cela, on mit le cap au sud-est au lieu de le mettre à l'ouest. Hélas! je m'aperçus alors, mais trop tard, que, croyant m'être embarqué sur un honorable navire marchand, j'étais monté sur un infâme vaisseau négrier. Ce fut là ma quatrième infortune, et elle était d'autant plus grande que je n'osai pas m'en

plaindre devant l'honnête compagnie avec laquelle je me trouvais compromis.

Nous arrivâmes, sans faire de mauvaise rencontre, dans un petit port sans nom à quelque distance au sud de Loango; je formai, aussitôt que je pus apercevoir la terre inhospitalière d'Afrique, le projet de m'évader à la première occasion, et de gagner à pied, avec un guide que j'espérais trouver, le comptoir européen le plus près. Pendant que nos gens faisaient la traite, moi, sous le prétexte de chasser et de recueillir des objets d'histoire naturelle, tous les jours je descendais à terre, armé, comme un véritable forban, d'un coutelas, de deux pistolets et de mon fusil double. Je ne tardai pas longtemps à m'apercevoir que je trouverais difficilement un guide, parce que je n'entendais pas un mot à la langue sauvage du pays. Cependant, un jour que je me promenais tristement sur le rivage, je vis un pauvre nègre esclave que nos négriers avaient enchaîné à un rocher pour venir le reprendre après une excursion qu'ils avaient été faire dans l'intérieur du pays. Je m'approchai de la triste victime pour la considérer, quand, à ma grande surprise, ce malheureux se mit à me parler dans un jargon mêlé de français, d'anglais, d'un peu de portugais, d'espagnol et d'italien, etc., dont je comprenais quelques mots. Il me dit, tant bien que mal, moitié gestes et moitié paroles, qu'il avait servi longtemps d'interprète à des négriers anglais et français, à Loango.

Aussitôt une idée lumineuse me passa par la tête, et je compris tout le parti que je pouvais tirer de cet homme. Je lui demandai à combien de distance nous étions du premier comptoir européen, et il me dit qu'il y en avait un à trois journées de marche. Je le fis jurer sur un fétiche qu'il

m'y conduirait fidèlement si je le délivrais de ses fers, ce qu'il accepta. Avec quelque peine je rompis, au moyen de mon coutelas, l'anneau qui le retenait par un pied, et nous partîmes aussitôt.

Nous nous dirigeâmes au sud-est, en nous éloignant de la côte pour n'être pas rencontrés par mes bons amis les négriers qui, dans ce cas, nous auraient fusillés tous les deux sans autre forme de procès. Nous marchâmes pendant trois jours à travers le désert, couchant dans des cavernes ou des cases abandonnées, et vivant du gibier que j'abattais à coups de fusil. Il me semblait, vers la fin du troisième jour que, loin d'entrer dans un pays habité, la contrée devenait encore plus déserte qu'avant. Ce jour-là je vis plusieurs autruches, et mon guide, qui me montrait beaucoup de reconnaissance et de fidélité, en prit une fort jeune dans un buisson. C'était la première fois, depuis que nous étions ensemble, que je lui permettais de s'éloigner de moi jusqu'à demi-portée de mon fusil, quoique je fusse bien certain qu'il n'abuserait pas de la liberté que je lui avais rendue. Tu sais d'ailleurs combien je suis négrophile, et avec quelle éloquence je parlais, dans nos clubs philanthropisants en faveur de l'abolition de l'esclavage. Il est vrai qu'alors je n'avais pas encore bouquiné dans la cargaison de rebut de notre navire, que, par conséquent, je n'avais pas encore lu les admirables élucubrations du docteur V...y, et que j'ignorais que les nègres ne sont pas de notre espèce. Quoi qu'il en soit, nous mangeâmes l'oiseau, et nous le trouvâmes excellent. Je commençais à me consoler de ma pêche au cachalot; mais cette consolation ne devait pas durer.

L'autruche (*struthio camelus*, Lin.) est le géant des

oiseaux, et atteint jusqu'à sept et huit pieds de hauteur. Elle est commune dans tous les déserts sablonneux de l'Afrique, vit en grandes troupes, pond des œufs presque de la grosseur de la tête d'un enfant, et pesant jusqu'à trois livres. On a dit, mais à tort, que dans les pays très-chauds elle en abandonne l'incubation à la chaleur du soleil, mais qu'elle les couve au delà et en deçà des tropiques. Il est certain qu'elle les couve partout, même avec le plus grand soin, et que le mâle partage avec la femelle les soins de l'incubation. Ses ailes, courtes, garnies de plumes lâches et flexibles, ne lui permettent pas de voler, mais elles l'aident à courir; le bec est court, large, plat, émoussé à la pointe; son œil grand, à paupières munies de cils; ses jambes et ses tarses très-élevés, et ses pieds munis de deux doigts seulement. Tout le monde connaît l'élégance de ses belles plumes à tiges très-minces, dont les barbes, quoique garnies de barbules, ne s'accrochent point ensemble. L'autruche vit d'herbage et de graine, et, quoi qu'en dise G. Cuvier, son goût n'est pas plus obtus que celui des autres oiseaux. Si elle avale, comme il le dit, des cailloux, des morceaux de fer et de cuivre, c'est pour aider, dans son estomac, à la trituration des aliments, et tous les oiseaux en font autant; seulement, comme ils sont infiniment moins grands, au lieu d'avaler des petits cailloux, comme l'autruche, ils avalent des grains de sable plus ou moins gros et proportionnés à la capacité de leur estomac.

Vers le soir, mon nègre me fit signe de garder le silence et de me baisser, pour ne pas effrayer, me dit-il, une jeune autruche qu'il apercevait dans les hautes herbes et qu'il espérait de saisir comme la première. Je fis ce qu'il

me dit et me bornai à le suivre des yeux. Je le vis se glisser dans l'herbe avec la plus grande précaution; tantôt il rampait comme un serpent, tantôt il marchait à quatre pattes comme une panthère; ensuite il s'arrêtait un moment pour observer l'oiseau, puis il recommençait sa manœuvre. Il arriva ainsi à quatre pas de la haute touffe d'herbes. Alors il s'élança d'un bond, et je vis une énorme autruche se lever tout d'un coup, ayant à cheval sur son dos mon fidèle nègre qui la talonnait de toutes forces pour lui faire hâter sa fuite. Elle courait avec une si grande vitesse que le meilleur coursier arabe n'aurait pas pu l'atteindre, et je fus si stupéfait de ce spectacle, que je ne pensai pas même à lâcher un coup de fusil à mon drôle pour lui faire mes adieux. J'avais bien lu dans deux ou trois relations de voyageurs que les nègres montent des autruches apprivoisées et s'en servent pour voyager, mais jusqu'à ce moment je ne l'avais pas cru. Je me trouvai seul, abandonné et perdu dans d'immenses déserts remplis de bêtes féroces, et ce fut là ma cinquième infortune.

Je restai fort longtemps plongé dans le désespoir; mais enfin je réfléchis que la désolation ne me conduirait à rien de bon, et je pris un peu de courage. J'avais encore quelques heures de jour, je les mis à profit pour sortir de la vaste plaine sablonneuse où je me trouvais, et dans laquelle je ne devais espérer aucun abri, soit pour me préserver des atteintes des animaux féroces, soit pour passer la nuit. Je me mis donc aussitôt en marche en me dirigeant vers une forêt que j'apercevais dans le lointain, et j'y arrivai à la nuit tombante. Je suivis un petit sentier frayé, qui me conduisit auprès d'un arbre très-gros, sur lequel je vis une cabane de feuillage très-artistement faite.

On pouvait y monter au moyen des chicots de branches cassées qui formaient comme une échelle, mais ne sachant pas quelle sorte de gens l'habitaient, je t'avoue que j'hésitai un instant. Enfin je réfléchis que j'étais parfaitement armé, que la cabane ne pouvait contenir que deux ou trois personnes, et je connaissais la lâcheté des nègres de cette partie de l'Afrique. En conséquence, je pris mon coutelas entre mes dents, j'armai mon fusil et mes pistolets, et je montai bravement.

Il n'y avait personne dans la cabane, où je n'aperçus que quelques fruits épars sur le plancher, et un lit de mousse, de foin et de feuilles sèches. Je mangeai les fruits et je me couchai, car j'avais grand besoin de repos. Pour éviter toute surprise, je laissai mes pistolets à ma ceinture, et je plaçai mon fusil entre mes jambes. Malgré tous mes chagrins je m'endormis profondément, et il faisait grand jour quand je me réveillai le lendemain matin.

Mais, ô mon ami, juge de ma terreur lorsque je vis, en ouvrant les yeux, un être aussi singulier qu'horrible, accroupi à côté de mon lit, et me considérant attentivement. Dans le premier moment je me demandai si ce n'était pas plutôt un diable sorti de l'enfer qu'une créature humaine, qui me regardait ainsi. Figure-toi un être de cinq pieds de hauteur à peu près, noir comme du charbon, ayant toutes les formes humaines, et le corps, excepté le ventre, les fesses, les mains, la figure et la poitrine, entièrement couvert de poils longs et rudes. Sa tête était hérissée de cheveux en désordre qui lui tombaient sur le front et les épaules; ses oreilles, faites comme les nôtres, étaient rougeâtres, fort grandes, à conque écartée de la tête; ses yeux, un peu rapprochés, étaient vifs et brillants, son front

court était rejeté en arrière comme celui d'un idiot. Son nez écrasé, son museau avancé et sa figure ridée donnaient à son visage assez de ressemblance avec celui d'une vieille Hottentote. Ses bras, assez longs pour atteindre le bas de sa cuisse, se terminaient par de grosses mains faites comme celles d'un homme, mais à pouce un peu plus court. Enfin ses pieds étaient plus longs, plus larges et plus plats, munis d'un pouce opposable aux autres doigts. J'ai appris plus tard que cet être étrange se nommait, dans le pays, *kojas morou,* ce qui signifie littéralement, dans la langue de Loango, *homme des bois.* Dans le Congo, où il se trouve également, on le nomme *enjoko,* ou *le muet,* et Buffon, selon son habitude, a défiguré ce nom, ainsi que Cuvier, qui le nomme *chimpanzé,* tandis qu'en Guinée son nom est *kimpézey*, mot qui signifie *homme des forêts.*

— Je le connais, dis-je en interrompant Jannot le harponneur; c'est le *troglodytes niger,* Geoff., *simia troglodytes*, Lin., le *joko* et le *pongo* de Buffon.

— C'est cela même, reprit Jannot. Si le docteur V...y fait du nègre une autre espèce que la nôtre, en compensation M. Les..n enrichit la famille humaine de l'orang-outang et du kimpézey, total : quatre espèces. Tu ne peux te figurer combien je fus effrayé quand je vis cette horrible bête, dont j'avais pris le domicile sans le savoir, jeter sur moi des yeux très-expressifs, se lever, s'approcher et se pencher sur mon lit dans l'intention de me témoigner sa bonne amitié par une cordiale embrassade. C'était, je crois, une femelle. Je repoussai le monstre avec horreur, en le frappant de toute ma force, et, dans ma frayeur et ma surprise, j'oubliai de me servir de mes pistolets. Le kimpézey, se voyant maltraité, entra dans une colère affreuse,

et alors commença une lutte corps à corps vraiment épouvantable. Je m'aperçus de suite que cet animal, quoique plus petit que moi, était au moins six fois plus fort; il me renversa sur le plancher et, avec ses dents, me saisit une oreille qu'il me coupa net, comme tu peux le voir, et qu'il me cracha à la figure. Je me croyais perdu, quand le plus heureux des hasards me sauva. Le singe, en me saisissant, mit la main sur la détente d'un de mes pistolets, qui partit sans nous blesser ni l'un ni l'autre. L'animal, effrayé par le feu, la fumée et la détonation, se précipita hors de la cabane et se sauva en poussant des cris aigus. Quoique souffrant, je ramassai mes armes, je descendis lestement de l'arbre et je me mis à courir vers la plaine, tout enchanté d'en être quitte pour une oreille. Cet accident est ma sixième infortune.

Déjà j'approchais des bords de la forêt et je me croyais sauvé; mais, hélas! je comptais sans mes hôtes des bois, comme tu vas le voir. Je m'arrêtai un moment pour respirer dans une clairière, lorsqu'une pierre, lancée par un bras vigoureux, siffla dans les airs à six pouces de l'oreille qui me restait. Je me retournai vivement, et je vis une douzaine de kimpézeys qui me poursuivaient, armés de pierres et d'énormes bâtons. Ces animaux sont éminemment grimpeurs et d'une agilité surprenante quand ils sont sur des arbres, mais, et ce fut fort heureux pour moi, il n'en est pas de même sur terre; ils marchent avec assez de difficulté, en s'aidant d'un bâton. Malgré cela, ceux qui me poursuivaient faisaient des bonds si prodigieux, qu'ils ne pouvaient tarder de m'atteindre, si je n'eusse un peu refroidi leur ardeur en abattant d'un coup de fusil celui qui était à la tête de la troupe. Tous s'arrêtèrent pour

porter secours au blessé, et, pendant ce temps-là, je gagnai de l'avance.

Il faut que je te cite un passage que j'ai lu sur ces singuliers animaux : « Presque toutes les fois que les voyageurs en ont rencontré, dit l'auteur, le mâle et la femelle marchaient ensemble, d'où on peut penser, avec quelques naturalistes anglais, que cet animal est monogame et ne change pas de femelle. Quand il est à terre, il se tient debout et marche avec un bâton qui lui sert à la fois d'appui et d'arme offensive et défensive; il se sert aussi de pierres qu'il lance avec adresse pour repousser l'attaque des nègres, ou pour les attaquer lui-même s'ils osent pénétrer dans les lieux solitaires qu'il habite. Ces animaux vivent en petites troupes dans le fond des forêts; ils savent fort bien se construire des cabanes de feuillage pour s'abriter des ardeurs du soleil et de la pluie. Ils forment ainsi de petites bourgades, où ils se prêtent un mutuel secours pour éloigner de leurs cantons les hommes, les éléphants et les animaux féroces. Dans ces attaques, si l'un des leurs est blessé d'un coup de flèche ou de fusil, ses camarades retirent de la plaie, avec beaucoup d'adresse, le fer de la flèche ou la balle; puis ils pansent la blessure avec des herbes mâchées, et la bandent avec des lanières d'écorce. Mais ce qu'il y a de plus singulier dans ces animaux, ce qui, à mon avis, dénote chez eux une intelligence très-perfectionnée, c'est qu'ils donnent une sépulture à leurs morts. Ils étendent le cadavre dans une crevasse de la terre, et le recouvrent d'un épais amas de pierrailles, de feuilles, de branches et d'épines, pour empêcher les hyènes et les léopards d'aller les déterrer pendant la nuit. Le voyageur Batel raconte qu'un négrillon de sa suite ayant

été enlevé par des kimpézeys, vécut douze à treize mois en leur société, et revint gros et gras, en se louant beaucoup du traitement de ses ravisseurs. »

— Dis-moi vrai, mon cher Jannot; as-tu lu ce passage dans un livre de la cargaison de ton vaisseau?

— Je crois que oui.

— Ah! diavolo, c'est contrariant!

— Pourquoi cela?

— C'est que ce passage est de moi. C'est égal, c'est égal, continue ton récit.

— Ma foi, mon ami, si ton livre était là, il ne pouvait être en meilleure compagnie : de l'histoire naturelle immensément, depuis certaines annales du Muséum en 60 volumes in-4°, jusqu'au modeste abrégé universitaire de géologie in-18; de l'érudition de collége considérablement; de la philosophie Cousin en masse; de la littérature Hugo beaucoup; et de la politique transcendante, écrite dans de misérables galetas, encore plus. Mais, puisque tu le veux, je reviens à mes infortunes.

J'avais perdu de vue depuis un quart d'heure les animaux qui étaient à ma poursuite et je m'en croyais débarrassé, lorsque, tout à coup, je les vis me barrer le chemin et se disposer à m'attaquer corps à corps. J'en abattis un avec le coup de fusil qui me restait à tirer, car je ne m'étais pas donné le temps de recharger. Je tirai encore sur la troupe mes deux pistolets qui ne produisirent aucun effet, et je me vis réduit à mon coutelas pour me défendre, car ces affreuses bêtes avançaient avec leurs bâtons noueux. Malgré toute ma résistance c'en était fait de moi si, dans l'instant même où j'allais être assailli, quinze à vingt coups de fusil n'étaient partis d'un fourré de gommiers et n'a-

vaient jeté par terre quatre ou cinq de mes assaillants; les autres se lancèrent sur les arbres voisins et disparurent en un clin d'œil en sautant de branche en branche.

J'étais délivré de ma septième infortune, mais hélas! c'était pour tomber de Charybde en Scylla, comme dirait un classique. Mes libérateurs n'étaient autres que l'équipage du négrier *le Discret*, qui, le capitaine à sa tête, s'était mis sur mes traces aussitôt qu'on s'était aperçu de ma fuite avec l'esclave nègre. L'intention de ces honnêtes gens était de s'assurer de ma discrétion relativement à leur petit négoce de contrebande, et ils ne pensaient pas qu'il y eût de moyen plus infaillible pour cela que celui de m'envoyer, de douze pas, sept à huit balles dans la tête.

Cette résolution prise par eux, l'exécution ne pouvait tarder d'arriver. L'on m'avait dépouillé de mes habits, placé un bandeau sur les yeux et fait mettre à genoux sur le sable, sans que j'eusse dit une seule parole pour ma défense; car, outre que j'en comprenais parfaitement l'inutilité, le malheur, auquel je n'étais pas encore accoutumé, m'avait dégoûté de la vie et je serais mort sans regret. Le capitaine avait déjà fait charger les armes et placé ses hommes en un peloton, lorsque, au lieu de commander le feu, il partit d'un grand éclat de rire et s'approcha de moi.

— Parbleu, lieutenant, dit-il en se tournant du côté d'un sacripant à barbe rousse, regardez-moi le nez épaté, le museau avancé et les grosses lèvres de ce boule-dogue, ne trouvez-vous pas qu'il a un peu la figure d'un Congo?

— En effet, capitaine, il y a de l'analogie.

— Eh bien, sa face hétéroclyte lui sauve la vie. Qu'il

se relève, qu'on lui ôte son bandeau, qu'on lui mette les menottes, et partons.

Je t'ai dit, mon cher, que la mort ne m'effrayait pas, et cependant l'émotion que j'éprouvai pendant que j'étais à genoux, à attendre le commandement « feu ! » cette émotion, dis-je, fut si violente, que mes cheveux blanchirent en vingt-quatre heures et tombèrent en huit jours. Depuis ce temps-là je suis chauve, et je pense que je puis regarder cet événement comme ma huitième infortune.

Je ne comprenais pas comment mes grosses lèvres et mon nez un peu camard avaient pu me sauver la vie ; mais je ne tardai pas à savoir le mot de l'énigme. Dès que nous fûmes arrivés au navire, la première chose que fit le capitaine fut de me faire enlever mes habits qui furent remplacés par un pagne de sauvage ; on me riva un anneau à la jambe et on y attacha une chaîne de six pieds de longueur, dont une extrémité fut cadenassée à un anneau fixé au vaisseau. En un mot, on me traita comme un esclave nègre, et l'on me logea avec eux dans l'entre-pont. Le lendemain, un vétérinaire gascon, qui remplissait à bord l'office de chirurgien, vint me soumettre à une torture affreuse. Il commença par me percer le cartilage formant la cloison médiane du nez, puis il plaça dans le trou un petit bâtonnet dont les bouts dépassaient d'un demi-pouce de chaque côté de mon nez. Ensuite, au moyen de deux aiguilles fines et attachées ensemble, il me tatoua deux étoiles sur chaque joue, un soleil sur le front et une lune sur le menton ; puis il passa sur les piqûres de la poudre de vermillon, d'où il résulte que ces figures bizarres ne s'effaceront jamais. Il me laissa ainsi pendant quelques jours, jusqu'à ce que mon visage fût désenflé et mes piqûres

parfaitement guéries, ainsi que mon oreille et mon nez, toujours orné de son bâtonnet. Alors on apporta un énorme baquet rempli d'une teinture d'un brun noirâtre, et l'on me plongea dedans à plusieurs reprises. Avec une éponge on eut soin de me passer cette infâme liqueur sur le visage et sur ma pauvre tête chauve, et cette opération fut répétée pendant cinq jours de suite; au bout de ce temps-là, j'étais noir comme le plus noir des enfants de l'Afrique, et la teinture contenait un mordant si solide que je n'ai repris ma couleur naturelle que plus de six mois après. Avec un morceau de peau de mouton noir, couverte de sa laine frisée, on me tailla une perruque que le maudit vétérinaire me colla si adroitement sur le crâne, qu'il n'y avait pas la plus petite différence entre un nègre de Guinée et moi.

Jusque-là je ne devinais pas où cette farce de carnaval devait aboutir; mais un jour le capitaine descendit auprès de moi.

— Jannot le harponneur, me dit-il en ouvrant le cadenas de ma chaîne, tu vas me suivre sur le pont; mais souviens-toi bien que s'il t'arrive de dire le moindre mot, de faire le moindre geste qui puisse faire deviner que tu es un Congo du quartier Saint-Jacques à Paris, je te casse la tête d'un coup de pistolet, et je fais jeter ta carcasse à l'eau pour engraisser les chiens de mer.

Je connaissais trop bien le capitaine pour douter un instant qu'il n'exécutât ponctuellement ce qu'il me promettait, et je me décidai à obéir à ses ordres faute de pouvoir faire autrement; je me résignai donc à être nègre jusqu'à nouvelle occasion. Je le suivis sans rien dire, et je trouvai sur le pont deux ou trois boers hollandais du cap de Bonne-

Espérance, qui étaient venus en contravention et clandestinement, du nord de la colonie, pour acheter des esclaves de contrebande. Ils me trouvèrent assez mal tourné pour un nègre; j'avais, disaient-ils, les talons trop courts, les mollets trop bas, le nez trop long, les mâchoires trop courtes et le front trop bombé, mais, nonobstant ces défauts, ils m'achetèrent pour la somme de trois cents francs. Ils me firent descendre dans leur petite embarcation avec d'autres esclaves, et nous mîmes à la voile pour gagner l'embouchure d'Oliphants-river, parce que leurs habitations étaient situées au pied des montagnes d'Elands-Kloof. Tu m'avoueras que je peux bien compter mon esclavage pour une infortune : c'était la neuvième.

Comme le vent nous fut constamment favorable et que notre petite bagarre nageait comme un cygne, nous ne mîmes que quinze jours pour faire notre traversée. J'avais une si grande frayeur d'être reconduit à mon capitaine négrier, si on venait à me reconnaître, que, pendant tout ce temps-là je n'ouvris pas la bouche. Mais, aussitôt que nous fûmes à terre, je me jetai aux pieds de mon boer, et, dans cette humble attitude, je me mis à lui raconter mes malheurs. Hélas! il ne comprenait pas plus le français que moi le hollandais, et il crut que je lui parlais une langue du Congo. Conçois-tu, mon cher ami, qu'on puisse prendre la langue harmonieuse de Lamartine pour du congo? Si je lui avais donné du Victor Hugo, encore passe! Pour me faire relever et couper court à mon éloquence, il m'appliqua sur les épaules cinq ou six coups vigoureux d'une grosse courroie de peau de rhinocéros, et les autres esclaves et moi nous nous mîmes tristement en route pour

le suivre dans son habitation, à onze ou douze lieues de là. Ce fut ma dixième infortune.

Je ne te dirai pas, mon ami, toutes les misères que j'ai éprouvées à Bakoven, nom que portait la ferme de mon boer. Il te suffira de savoir qu'il m'avait commis à la garde d'un troupeau de cinquante bœufs à demi sauvages et de cent moutons hébétés, que j'étais obligé de conduire tous les jours au pâturage à une assez grande distance. Pour défendre ces animaux indociles contre la voracité des hyènes, des lions et des léopards, mon maître m'avait donné un arc et des flèches dont je ne savais nullement me servir, et une sorte de lance longue de cinq pieds, de la grosseur du pouce, et que les Hottentots nomment sagaie. Toutes les fois que le léopard me prenait un agneau, et cela n'arrivait que trop souvent, mon maître, aussitôt que j'entrais à la ferme, ne manquait jamais de m'appliquer cinquante coups de courroie sur le dos, afin de stimuler ma surveillance, et de renforcer ma vocation pour l'état de berger.

Quelquefois, quand les pâturages autour de la ferme étaient carrow, c'est-à-dire brûlés par la sécheresse, j'étais obligé de conduire mon troupeau jusqu'à une ou deux lieues de la ferme, sur le bord de quelque rivière. Alors je couchais à la belle étoile et ne rentrais à l'habitation que tous les deux ou trois jours. Mon boer avait parmi ses esclaves une jeune Hottentote de dix-neuf ou vingt ans, nommée *Natzi*, assez gentille comparativement à ses compagnes. Elle était chargée de m'apporter aux champs ma triste pitance, consistant en lait aigre et en quelques lambeaux de chair d'éléphant, de rhinocéros ou de zèbre, desséchée au soleil; alors nous ne manquions jamais de faire,

par gestes, une conversation au moyen de laquelle nous avions fini par nous comprendre assez bien. Natzi était coquette : un bâtonnet comme le mien, mais en ivoire bien poli, lui traversait le nez; de beaux anneaux de cuivre pendaient à ses oreilles et ornaient ses bras et ses jambes; elle portait avec grâce, un peu sur le côté de la tête, une belle rosette de plumes mêlées à des piquants de porc-épic; son kros, ou manteau, était d'une propreté intacte ainsi que son pagne orné avec profusion de grains de verroterie, et tout son corps était soigneusement enduit chaque jour avec de la graisse de mouton et poudré avec du boukou. Natzi comprit que ces derniers soins de toilette ne me plaisaient pas, et dès ce jour elle cessa de s'oindre la peau; je lui en sus gré, parce que j'en conclus qu'elle m'aimait, ce qui flattait plus ma vanité que mon cœur.

La jeune Hottentote, qui jusque-là avait constamment refusé de se marier, avait un caractère ferme et déterminé. Elle crut que je l'aimais, parce qu'elle prit ma politesse parisienne pour des signes d'amour. Elle fut délibérément en parler au boer, et le prier de nous marier le plus tôt possible. Celui-ci, qui ne demandait pas mieux, parce que les enfants de Natzi devaient augmenter ses esclaves, envoya chercher une façon de sorcier hottentot qui demeurait dans le voisinage, et me fit comparaître devant lui avec Natzi. Quand on m'eut fait comprendre ce dont il s'agissait, je voulus y mettre opposition; mais le boer, à grands coups de courroie, me fit promptement passer mes velléités de désobéissance et de célibat. Une demi-heure après je fus marié selon le rit hottentot, et l'on m'envoya coucher dans la cabane de ma tendre épouse. Pendant un mois je jouis de toutes les douceurs de la lune de miel, et

je fus adoré par ma femme. Mais un accident, que j'aurais dû prévoir, vint jeter une grande perturbation dans mon ménage.

La rosée des nuits, la transpiration, le grand air et le temps qui mord sur tout, mordirent aussi sur ma couleur qui, de noire qu'elle était, tourna d'abord au bistre foncé, du bistre au brun, et du brun foncé au brunâtre. Les coups de courroie aidant, mon dos était devenu fuligineux et ensuite d'un roux jaunâtre, d'où mon épouse conclut que j'avais une maladie de peau très-désagréable, et qu'elle aurait beaucoup mieux fait de rester fille que de se marier avec moi. Cette pensée la tenait constamment de mauvaise humeur, et son caractère, naturellement acariâtre, s'aigrit au point qu'elle passait toutes ses matinées à pleurer, et tout le reste du jour à crier ou à faire le diable à quatre. Un matin, par surcroît de malheur, ma perruque de peau de mouton se décolla sous sa main brutale, vola à dix pas de moi, et laissa mon pauvre crâne chauve exposé aux injures, non du temps, mais de ma femme, qui entra dans une fureur de lionne à ce spectacle inattendu. Ce fut là ma onzième infortune, qui me détermina à prendre une grande résolution.

Le lendemain, de bon matin, sous prétexte de conduire mon troupeau aux champs et de le défendre contre un lion qui, depuis quelques jours, dévastait la contrée, je m'emparai d'un fusil, je plantai là les bœufs, la ferme, le boer et ma chère femme; j'enfilai sans rien dire la route du Cap, et je marchai pendant quinze jours, au milieu de fatigues et de dangers de tous genres, me nourrissant de gibier, de racines, de sauterelles et de fourmis blanches, comme un pauvre boschjesman marron. Enfin j'arrivai à la ville aussi

blanc que je le suis aujourd'hui, parce que les rivières que je fus obligé de traverser à la nage et les torrents de pluie qui m'inondèrent en route, achevèrent d'enlever le peu de teinture qui me restait.

Je ne te dirai pas comment je fus assez heureux pour trouver au port un navire français dont le capitaine, homme plein d'humanité, m'accueillit, me refit ma garde-robe et m'emmena aux Grandes-Indes avec lui, en qualité de matelot. C'était peu pour le savant naturaliste, c'était beaucoup pour le pauvre esclave d'un boer africain. J'ai parcouru avec cet excellent homme le Bengale, le Malabar et le Coromandel. Dans cette dernière partie de l'Inde, je trouvai un rajah puissant auquel je plus; il me prit à son service, et je crus ma fortune faite quand je me vis le costume indien et un turban pour cacher ma tête chauve. Un jour, quatre de mes camarades de service me proposèrent une promenade sur un beau lac bordé par une antique forêt vierge. Nous montâmes dans un canot, et nous traversâmes le lac. Comme il faisait une chaleur étouffante, l'exercice de la rame nous eut bientôt fatigués; nous gagnâmes une petite baie enfoncée dans la forêt, nous amarrâmes le canot à un arbre magnifique qui ombrageait les ondes transparentes, et mes quatre camarades descendirent à terre pour aller dormir sur le gazon frais du rivage. Quant à moi, j'avais une si grande frayeur des panthères, des tigres et autres animaux féroces qui passaient pour être très-communs dans cette partie de l'Inde, que je résolus de faire ma sieste sans sortir de l'embarcation, dans laquelle je m'étendis de mon long. J'avais remarqué, un peu avant de me coucher, quelque chose d'assez gros qui flottait à quelques pas du canot, et même semblait s'en

approcher doucement; mais je remarquai aussi que cet objet était couvert d'écailles et avait deux gros yeux jaunes, ce qui me tranquillisa. J'étais sûr que ce n'était pas un tigre, et je savais que la panthère craint l'eau. Je ne doutai pas que ce ne fût la tête d'un gros poisson qui venait humer l'air à la surface des ondes, et, n'ayant ni harpon ni hameçon pour le prendre, je ne m'en occupai plus et je m'endormis tranquillement.

Je ne sais combien il y avait de temps que je sommeillais, quand je sentis quelque chose qui me serrait la taille et qui me saisit la jambe gauche. Je me réveillai en sursaut et j'ouvris les yeux... Croyez, mon ami, qu'un homme ne meurt pas de terreur, puisque j'ai survécu à cet affreux moment. J'avais le corps étreint dans les horribles replis d'un serpent de la grosseur d'une moyenne poutre et de trente-cinq à quarante pieds de longueur; mon pied gauche était déjà enfoncé presque jusqu'au genou dans son épouvantable gueule, et je sentais mes côtes et mes autres os qui commençaient à craquer, tant il me serrait la poitrine. Je vis sa tête : c'était la même que j'avais aperçue flotter, un moment avant, auprès du canot. Heureusement que la terreur qui me glaçait le cœur ne m'ôta pas la faculté de crier, et aussitôt la forêt retentit des cris aigus de mon désespoir. Mes braves compagnons ne m'abandonnèrent pas dans ma détresse, et, au péril de leur vie, ils accoururent à mon secours. Deux attaquèrent le monstre hideux à coups de hache, un autre lui enfonça à plusieurs reprises son crick dans les flancs, tandis que le quatrième cherchait à l'assommer en le frappant avec une rame du canot.

Le serpent, qui voulait bénignement m'avaler tout vivant en commençant par un pied, comme une couleuvre

fait à une grenouille, entra en fureur quand il se sentit blessé. Il me broya la jambe entre ses dents, puis il redressa sa tête en sifflant d'une manière horrible, en menaçant ses assaillants de sa gueule ensanglantée. Mais dans le moment où, m'ayant quitté, il allait s'élancer sur l'un d'eux, il reçut sur la tête un coup de rame qui l'étourdit, et il eut le corps partagé en tronçons avant d'avoir eu le temps de se remettre. Il mourut en ouvrant une gueule baveuse et fétide, armée de dents longues, crochues et aussi fortes que celles d'une panthère.

C'était le serpent que les Malais nomment *oular sawa*, et les naturalistes python molure (*python molurus*, Gray, *coluber molurus*, Lin., *boa castanea*, Scheneid., etc.). Ce gigantesque ophidien a la tête déprimée, surtout dans la partie antérieure du museau qui est large et arrondi; l'orifice des narines regarde le ciel; il a le dessus et les côtés de la tête d'un blanc fauve glacé de rose; le front et le museau jaune ou vert, une tache brune en fer de lance sur la nuque, et plusieurs taches noires dont une commence à la narine, s'étend vers l'œil, sur la tempe, et va finir au coin de la bouche. Le dessus de son corps est jaunâtre, avec une longue série de taches brunes glacées de jaune, ou noires à reflets bleuâtres; les côtés du corps sont d'un blanc grisâtre et le ventre est blanc.

Ce terrible animal attaque principalement les cochons, les cerfs muntjacs et d'autres mammifères de cette taille. Il se tient de préférence dans les endroits marécageux ou inondés, sur le bord des étangs et des lacs. Là il se met en embuscade en enroulant sa queue autour d'un arbre, submergeant son corps dans l'étang, et ne laissant mollement flotter que sa tête hors de l'eau. Quand un malheu-

reux animal vient pour se désaltérer, il le saisit à l'improviste, l'enlace de son corps, le presse contre un tronc d'arbre, lui broie les os et les pétrit de manière à assouplir et allonger beaucoup son cadavre, le couvre d'une bave gluante et l'avale. Si l'animal est trop gros pour être avalé en entier, il n'en engloutit que la moitié; l'autre moitié reste dans sa gueule béante jusqu'à ce que la première en soit digérée. Comme toutes les couleuvres, il a les mâchoires dilatables et disposées de telle manière qu'il peut avaler un objet considérablement plus gros que lui. Du reste, il ne se nourrit que de proie vivante, et il a cela de commun avec tous les serpents.

J'en reviens à l'histoire qui constitue ma douzième infortune. Mes camarades me transportèrent dans un de ces hôpitaux que la charité indienne entretient dans toutes les villes, et, grâce aux soins généreux que me prodigua un chirurgien européen, ma jambe guérit assez promptement, mais je restai boiteux pour toute ma vie. Quand le rajah me vit marcher en clochant, il me dit qu'il méprisait autant un homme estropié qu'un éléphant sans queue, et il me fit jeter à la porte de son palais sans me payer mes gages. Ce fut là ma treizième infortune.

II.

CHASSE A L'HIPPOPOTAME.

Pendant que j'étais souffrant à l'hospice, un tchatourvédi me prit en affection et résolut de m'initier dans les saints mystères de la religion de Manou.

— Je t'avoue, mon cher Jannot, que je ne sais ce que c'est qu'un tchatourvédi.

Le *tchatourvédi* est un brahmane qui a étudié les quatre *Védas* ou livres saints; tandis que le *trivadi* n'en a étudié que trois, et le *dvivédi*, deux; en un mot, c'est un savant théologien. Comme son instruction était toujours précédée de quelques petites pièces de monnaie qu'il mettait dans ma main, je l'écoutais avec la plus grande patience.

Il m'expliqua d'abord ce que c'était que les quatre Védas ou livres comprenant toute la religion indienne. Dans l'origine, ils ne faisaient qu'un seul corps de doctrine, révélé par Brahma lui-même, et qui se transmettait par la tradition orale. Mais un sage nommé Vya'sa écrivit cette doctrine et la divisa en quatre parties ou *Védas*, nommées *Ritch*, *Yadjouch*, *Sâman* et *A'tharvan'a*. Cependant, quelques savants docteurs doutent que l'*A'tharvan'a* soit véritablement un *Véda*, et voici la raison qu'ils en donnent. Le *Ritch-Véda*, disent-ils, tire son origine du feu; le *Yadjouch-Véda*, de l'air; le *Sâman-Véda*, du soleil. Or, quelle serait donc l'origine de l'*A'tharvan'a?* Il ne peut pas en avoir! — Voilà, j'espère, ce qui s'appelle puissamment raisonner!

— En effet, mon cher Jannot, nos docteurs de Sorbonne ne diraient pas mieux.

— Et puis, mon ami, ce qui a jeté un peu de confusion dans les *Védas*, c'est probablement que les perdrix indiennes n'ont guère plus de cervelle que les aigles de Paris.

— A propos de quoi les perdrix se trouvent-elles ici?

— C'est tout simple. Le *Yadjouch-Véda*, par exemple, fut, dans son origine, enseigné par le sage Vais'ampa'yana.

Or, un certain jour, dans un petit mouvement de vivacité, le sage assassina bravement son neveu, le propre fils de sa sœur. Il fut ensuite trouver un de ses disciples et le pria de prendre la moitié du péché sur son compte, ce que celui-ci refusa tout net. Vais'ampa'yana, furieux de ce manque d'égards, lui ordonna aussitôt de lui rendre la science qu'il lui avait inculquée. Le disciple obéit et se mit à vomir la science sous formes corporelles; et à mesure qu'il en vomissait des fragments, des perdrix qui se trouvaient là, et qui étaient aussi les disciples de Vais'ampa'yana, les avalaient; elles les rendirent, mais par un passage indécent à nommer, et qui les souilla; d'où ces textes ont pris le nom de *Védas noirs*.

Le disciple, qui se nommoit Ya'djnawalkia, ne perdit pas la tête après son vomissement; il eut recours au soleil; cet astre, sous la forme d'un cheval, lui envoya une nouvelle révélation, qui est, pour cette raison, nommée le *blanc Yadjouch-Véda*.

— Et que disent ces Védas?

— Mon savant brahmane m'a endormi si souvent avec le *Ritch-Véda*, que je peux, si cela t'amuse, te citer presque littéralement l'histoire de la création du monde et des dieux, ou celle très-pittoresque du dernier déluge; car les Indiens croient que la terre a éprouvé plusieurs cataclysmes.

« Originairement, cet univers n'était qu'AME (Brahma); rien autre chose n'existait, d'actif ou d'inactif. LUI eut cette pensée : *Je veux créer des mondes*. C'est ainsi qu'il créa les mondes divers, l'eau, la lumière, les êtres mortels et les eaux. L'eau est la région au-dessus du ciel, et que le ciel soutient; l'atmosphère contient la lumière; la terre est

mortelle, et les régions au-dessous sont les eaux. Lui eut cette pensée : *Voilà donc des mondes; je veux créer des gardiens des mondes.* Ainsi il tira des eaux et forma un être revêtu d'un corps.

« Il le regarda, et de cet être ainsi contemplé la bouche s'ouvrit comme un œuf; de la bouche sortit la parole; de la parole procéda le feu. Les narines s'étendirent; par les narines, le souffle de la respiration passa; par le souffle de la respiration, l'air fut propagé. Les yeux s'ouvrirent; des yeux sortit un rayon lumineux; de ce rayon lumineux fut produit le soleil. Les oreilles se dilatèrent; des oreilles vint l'ouïe; de l'ouïe, les régions de l'espace. La peau s'étendit; de la peau sortit le poil; du poil furent produits les herbes et les arbres. La poitrine s'ouvrit; de la poitrine procéda l'esprit et de l'esprit, la lune. Le nombril s'épanouit; du nombril vint la déglutition; de celle-ci, la mort. Un autre organe apparut; à cet organe les eaux doivent leur origine.

« Ces déités étant ainsi formées, tombèrent dans ce vaste océan, et elles vinrent à LUI avec soif et faim ; et elles s'adressèrent ainsi à LUI : *Accorde-nous un corps plus petit, dans lequel habitant, nous puissions manger des aliments.* Lui leur offrit la forme d'une vache; elles dirent : *Cela n'est pas suffisant pour nous.* Il leur montra la forme humaine, et elles s'écrièrent : *Très-bien ! ah ! admirable !*

« Lui leur fit occuper leurs places respectives. Le feu, devenant la parole, entra dans la bouche; l'air, devenant souffle, pénétra dans les narines; le soleil, devenant vue, pénétra dans les yeux; l'espace devint ouïe et occupa les oreilles; les herbes et les arbres devinrent les cheveux et la barbe, et s'implantèrent dans la peau ; la lune, deve-

nant l'esprit, entra dans la poitrine; la mort, devenant la déglutition, pénétra par le nombril, et l'eau occupa la vessie. » Telle fut l'origine d'un grand nombre de dieux.

— Mais, mon bon Jannot, tout ce que tu me débites là est d'une bêtise atroce.

— Va dire cela à un membre de la société asiatique, et tu seras gentiment reçu! Puisque l'*Aitarcya-A'ran'ya*, ou deuxième livre du *Ritch-Véda*, ne te plaît pas, je vais te donner quelque chose de mieux. Tu n'as pas lu le Mahâbhârata?

— Dieu m'en garde!

— Eh bien, voilà : Waïvaswata, ou le fils du soleil, est le septième Manou (dieu) de la théogonie indienne. Ce monarque-dieu se livrait aux plus rigoureuses austérités, sans que mon brahmane ait bien su me dire pourquoi un dieu avait besoin de faire pénitence. Un jour qu'il se livrait à ses pratiques de dévotion sur les bords riants et fleuris de la Virini, un petit poisson, un goujon sans doute, lui adressa la parole pour le prier de le retirer de la rivière, parce qu'il y était sans cesse exposé à la voracité des poissons plus gros que lui. Waïvaswata le prit et le plaça dans un vase plein d'eau, destiné à des poissons rouges. Il finit par grossir tellement que le vase ne pouvait plus le contenir, et le Manou fut obligé de le transporter successivement dans un lac, puis dans le Gange, et enfin dans la mer, le poisson continuant toujours à grossir. Chaque fois que le Manou le changeait de place, le poisson, tout énorme qu'il était, devenait facile à porter, et fort agréable à toucher et à flairer. Lorsqu'il fut dans la mer, il dit au saint personnage : « Dans peu, tout ce qui existe sur la terre sera détruit; voici le temps de la submersion des

mondes; le moment terrible de la dissolution est arrivé pour tous les êtres mobiles et immobiles. Tu construiras un fort navire, pourvu de cordages, dans lequel tu t'embarqueras avec les sept richis, après avoir pris avec toi toutes les graines. Tu m'attendras sur ce navire, et je viendrai à toi, ayant sur la tête une corne qui me fera reconnaître. »

Waïvaswata obéit; il construisit un navire, s'y embarqua et pensa au poisson, qui se montra bientôt. Le saint attacha une forte corde à la corne du poisson, qui fit voguer le vaisseau sur la mer avec la plus grande rapidité, malgré l'impétuosité des vagues et la violence de la tempête. L'ouragan était si furieux que, pendant un grand nombre d'années, Waïvaswata ne pouvait distinguer ni le ciel ni la mer. Enfin il fit aborder le vaisseau sur le sommet le plus haut d'Himavat (des Himalayas), où il ordonna aux richis (saints) d'amarrer le navire. « Je suis Brahma, seigneur des créatures, dit-il alors; aucun être ne m'est supérieur, et je m'en vante. Sous la forme d'un poisson, je vous ai sauvés du danger. Manou, que voici, va maintenant opérer la création. » Ayant ainsi parlé, il disparut, et Waïvaswata, après avoir pratiqué de nouvelles austérités, se mit à créer tous les êtres. Cependant Brahma se réserva la création de l'homme, si les Védas ne tombent pas dans une triple contradiction.

Du reste, mon cher, je ne finirais plus si je voulais te raconter toutes les superstitions et les légendes stupides du peuple le plus immuable qu'il y ait sur la terre, sans même en excepter les Chinois. Les Indiens croient à la métempsycose. Les âmes des saints, c'est-à-dire des prêtres, montent droit au ciel et vont se fondre dans celle de Brahma,

pour jouir d'une béatitude éternelle; celles des brahmanes, quand elles ne montent pas au ciel, vont animer le corps des bœufs, des vaches et autres animaux vénérés; celles des kchatrias, ou des rajahs et nababs sont emprisonnées dans le corps de certaines espèces de singes fort considérés; celles des vaisyas, bourgeois, négociants ou industriels passent dans le corps d'animaux immondes, pour se purifier par une nouvelle vie de misères; celles des soudras ou parias... Ma foi, mon cher, ces pauvres parias sont oubliés en Orient comme en Occident; il n'est pas du tout question de leur âme dans les Védas, et on ne voit guère figurer leurs noms que sur les rôles des corvées et contributions.

Et cependant, si je m'en rapportais aux portières et aux bonnes femmes de Bénarès, les parias auraient aussi une âme; mais elle irait habiter les corps fantastiques des râkchasas, génies malfaisants très-nombreux et dont on connaît plusieurs sortes; les uns, comme Ravana, sont des géants monstrueux, peu à craindre pour les hommes, parce qu'ils sont constamment occupés à faire la guerre aux dieux, qu'ils croquent de temps à autre, sans cependant en diminuer le nombre d'une manière sensible; les autres, comme Hidimbha, hantent les forêts et les cimetières; ainsi que les vampires, ils sont avides du sang des jeunes filles, qu'ils sucent pendant la nuit, ou ils mangent les petits enfants, à la manière de nos ogres croquemitaines.

Si tu veux te donner la peine de lire le Manavadharmasastra (ou les lois de Manou), voilà ce que tu apprendras sur ces êtres fantastiques : Les sept pradjâpatis, ou seigneurs des créatures, après être sortis des mains de Brahma,

créèrent sept autres Manous, les dévas ou dieux, et des maharchis doués d'un immense pouvoir. Ils créèrent en outre : 1° les *yakchas*, gardiens des trésors, comme nos gnomes ; 2° les *rakchasas*, dont je viens de te parler ; 3° les *pisalchas* ou vampires ; 4° les *gandharbas* ou musiciens célestes, qui font partie de la cour d'Indra, roi du firmament ; 5° les *absarâs*, bayadères ou courtisanes du ciel d'Indra : leur naissance est assez curieuse pour que je te la raconte. Comme Vénus, elles sortirent de la mer dans l'instant où les dévas et les asouras la barattaient pour en faire du lait de beurre ; 6° les *asouras*, sans cesse en guerre contre les dieux ; 7° les *nagas*, qui ont la queue et le corps d'un serpent, avec une tête humaine ; 8° les *sarpas* ; 9° les *souparnas*, oiseaux divins, dont le chef, nommé Garouda, sert de monture à Vichnou, etc., etc. ; sans oublier cependant les *pitris*, qui habitent dans la lune..

— Tu me permettras, Jannot, de trouver toutes ces histoires fort ridicules.

— Cependant, mon cher, elles sont la base fondamentale de la religion la plus absurde, la plus ancienne et, ce qui est plus singulier, la plus durable qu'il y ait eu sur la terre. Les Védas, ou livres de prières, remontent au moins à trois mille deux cents ans, c'est-à-dire au temps de Moïse ; et peut-être même plus haut, si, ainsi que le dit certain auteur, l'*écriture* a devancé la *parole*, ce qui serait vraiment fort gentil !

— Et surtout fort extraordinaire.

— Hé non ! hé non ! Je me rappelle qu'en lisant, bouquinant et furetant dans les ouvrages de la cargaison de mon navire négrier, il m'a très-souvent été démontré qu'on peut écrire sans pensées ; or, la pensée, mon cher, c'est

la parole. Si tu vas écouter certain professeur d'analyse de l'École normale, il t'apprendra que « *l'homme ne pense que parce qu'il parle;* » moi, pauvre Jannot, je croyais tout juste le contraire, c'est-à-dire que *l'homme ne parle que parce qu'il pense.* Mais je suis revenu de mon erreur, ce qui a beaucoup augmenté mon estime pour les perroquets du Jardin des Plantes, et beaucoup aussi ma compassion pour les sourds-muets de nos campagnes, auxquels je supposais un peu plus de pensées qu'à des huîtres, avant de savoir ces belles choses.

— Mon cher voyageur, ne pourrais-tu nous tenir quittes de ta philosophie métaphysique?

— Je le veux bien; cependant, mon cher ami, je te jure que, quoique voyageur et venant de loin, je te dis la pure vérité. Quoi qu'il en soit, la couleur jaunâtre de ma peau me donnait de l'inquiétude, car je n'avais aucun protecteur, et je craignais que quelque avare nabab anglais ne fît semblant de me prendre pour un Indien, afin de me mettre au nombre de ses esclaves.

— De ses domestiques, tu veux dire?

— De ses esclaves, te dis-je.

— Bah! laisse donc! Les Anglais, si fermes soutiens de l'abolition de l'esclavage des nègres, si tendrement négrophiles, si déterminés à soutenir les droits imprescriptibles que les noirs africains ont à la liberté! ce n'est pas possible, mon cher.

— Qui te parle de noirs africains, de nègres et de négrophiles? Est-ce que je suis un nègre, moi?

— A plus forte raison.

— Du tout, du tout. Les Anglais sont négropniles, j'en conviens; mais une philanthropie noire n'a rien de

commun avec une philanthropie jaune, comme c'est prouvé par le fait, puisqu'il n'est pas un de ces braves nababs anglais qui n'ait au moins une centaine d'esclaves Indiens jaunes ou blancs, et non pas noirs. Mais si les Anglais n'ont pas poussé à la réforme de l'esclavage dans l'Inde, ils n'en ont pas moins bien mérité de l'humanité en proscrivant, autant qu'il était en leur pouvoir, ces horribles sacrifices humains, qui s'obtenaient en fanatisant de malheureuses jeunes femmes, au point de les déterminer à se brûler volontairement avec le cadavre de leur mari. Quand je dis volontairement, il ne faut pas me prendre tout à fait à la lettre, car j'ai été témoin d'une de ces abominables cérémonies dans le Coromandel, et je puis t'affirmer que la pauvre jeune femme fut brûlée vive bien malgré elle, malgré ses cris de détresse et malgré les efforts désespérés qu'elle fit pour échapper à ses bourreaux. Quoiqu'on eût pris la précaution de l'enivrer avec une forte dose d'opium et d'autres liqueurs, la frayeur dissipa son étourdissement, et elle sortit trois fois du milieu des flammes en poussant d'horribles hurlements; trois fois les prêtres la rejetèrent dans le fatal brasier avec une férocité dont tu ne peux te faire une idée : c'était un spectacle aussi affreux qu'indescriptible.

— Et le peuple indien, que faisait-il ?

— Il chantait des cantiques à Indra, le dieu suprême, et il maudissait la malheureuse à cause de ce qu'il appelait sa rébellion contre le Ciel.

— Ma foi, mon cher Jannot, je commence à comprendre pourquoi les Anglais n'ont pas ce que tu appelles la philanthropie jaune; un tel peuple est digne de l'esclavage, et une telle civilisation, tout antique qu'elle est, ne

vaut pas la sauvagerie des noirs enfants de la Guinée et du Congo. Laissons là ces horreurs et revenons-en à l'histoire de tes infortunes.

J'errai longtemps dans l'Inde, tantôt vivant d'aumônes, tantôt du travail de mes mains, et toujours misérablement. Un jour que j'étais à Bénarès-la-Sainte, j'assistai à un *sasti*. Les Indiens nomment ainsi le sacrifice qu'un homme fait de sa vie pour plaire à une des trois ou quatre millions de divinités qu'on adore dans ce pays-là, et pour gagner le ciel tout droit, sans que l'âme ait besoin de passer dans le corps d'un ou de plusieurs animaux pour s'épurer. Mais, malheureusement pour moi, je ne savais pas alors ce que c'était qu'un sasti. Tout le peuple était assemblé sur une place publique et semblait attendre avec une vive impatience un grand événement. Comme un véritable badaud de Paris, je me mêlai à la foule, et j'attendis avec la même impatience que les autres, sans savoir quoi. Tout à coup on ouvrit les portes d'un temple de Brahma, et il en sortit un immense chariot, devant lequel celui qui transporta les cendres de Napoléon aux Invalides ne serait qu'un joujou d'enfant. Dans ce chariot, qui s'élevait en forme de chapelle ou de pagode, étaient les statues des six Manous (dieux), descendants de Swâyambhouva, savoir : Swarotchicha, Ottomi, Tamasa, Raivata, le glorieux Tchakchoucha, et le fils de Vivaswat (*Lois de Manou*, liv. I, vers 61 et 62). L'on devait promener processionnellement ces images dans la ville. Aussitôt la foule se précipita vers le temple, chacun saisit une partie de la corde attachée au char, et trois mille personnes au moins se mirent à tirer la lourde machine, qui se mit en mouvement pour parcourir la ville. Je ne jugeai pas à propos de m'atteler à la voi-

ture, mais je me mêlai à quelques dévots qui marchaient à côté d'elle, et, dans le but d'obtenir quelques aumônes des prêtres ou brahmanes qui suivaient le cortége, j'imitai leur religieux recueillement. Mon costume et la couleur bilieuse de mon teint me faisaient prendre pour un Indien de la troisième caste, c'est-à-dire pour un Vaisya, car voici ce que dit le Véda des lois de Manou : « Pour la propagation de l'espèce humaine, de sa bouche, de son bras, de sa cuisse et de son pied, Brahma produisit le noble brahmane, le kchatriya, le vaisya et le soûdra. » Cette physionomie indienne fut une chose fort heureuse pour moi, comme tu vas le voir, car sans cela on m'aurait assommé.

Je remarquai qu'un des dévots qui marchaient à côté de moi, c'est-à-dire à quatre pas en avant du char, se retournait souvent pour examiner les roues larges et massives sur lesquelles passait la lourde machine. Cet homme pâlit et se mit à crier : « *sasti ! sasti !* » puis tout à coup il va tomber en trébuchant positivement devant la première roue et le corps en travers du char. Je crus qu'il avait eu un éblouissement et que sa chute était le résultat d'un accident; je me précipitai aussitôt vers lui, je le saisis par une jambe, et j'allais le tirer de dessous la roue qui avançait lentement, quand un brahmane, furieux de ma bonne action, s'élance sur moi et, dans sa sainte fureur, me frappe sur la tête avec son bâton de vilva ou de palâsa[1]; il me prit à bras-le-corps et me jeta sous le char, à côté du sasti, tandis que les chants des prêtres, les tam-

1. De *ægle marmelos* ou de *butea frondosa*. Les brahmanes, selon les lois de Manou, ne peuvent pas porter le bâton fait d'un autre bois. Celui d'un guerrier ou kchatriya doit être de vata (*ficus indica*), ou de khadira (*mimosa catechu*); celui d'un marchand ou vaisya doit être de

tams, les tambours, les trompettes, les clairons, les flûtes et les hautbois faisaient un tintamarre épouvantable pour étouffer les cris douloureux de la victime. Fort heureusement pour moi, je ne perdis pas la présence d'esprit, et au moment où la roue du char écrasait le malheureux dévot, qui poussait des hurlements épouvantables, je fis un soubresaut qui me jeta tout à fait sous le char, dans le sens de sa longueur, et les quatre roues passèrent sans me broyer le ventre et la colonne vertébrale. Cependant je ne fus pas assez leste pour empêcher qu'elles ne me frottassent un peu trop fort les épaules, d'où il est résulté que j'eus une omoplate fracassée, et que je suis resté bossu pour toute ma vie. Ce fut ma quatorzième infortune.

Mon sasti ne toucha pas beaucoup les pieux Indiens, parce que, n'ayant pas eu le bonheur d'être tué sur la place, ils en conclurent que j'avais commis quelque péché offensant pour la sainte trinité indienne, Brahma, Vichnou et Siva; en conséquence, ils me laissèrent mourant sur le pavé. Quelques soudras, qui suivaient le char de loin, parce que les hommes de leur caste sont trop impurs pour oser approcher des choses saintes, eurent pitié de moi; ils me ramassèrent et me portèrent à l'hôpital. Quand je leur demandai pourquoi les dévots m'avaient abandonné.

— C'est que c'est la *coutume immémoriale,* et on n'y peut rien changer jusqu'à la consommation des siècles, car la coutume immémoriale, en toute chose, est déclarée sainte par le srouti (la révélation), par le smriti (la tradition) et par les Védas de Manou.

pilou (*careya arborea*), ou d'oudoumbara (*ficus glomerata*). Quant aux pauvres soûdras et aux pauvres parias, la loi de Manou ne daigne pas en parler.

Ceci t'explique parfaitement, mon cher ami, pourquoi la demi-civilisation de l'Inde est restée stationnaire, et pourquoi elle le restera toujours.

Dégoûté à tout jamais des absurdités d'un peuple lâche et cruel par fanatisme, je résolus d'employer toutes les forces qui me restaient pour tâcher de revenir en Europe. Dès que je fus guéri, je me mis en route, et, à travers toutes sortes de misères, j'arrivai en Perse. Là, je trouvai une caravane qui se rendait en Égypte par la Syrie et l'isthme de Suez; je me fis conducteur de chameaux, et, clopin-clopant, j'arrivai au Caire, mais sans un sou dans ma poche, et sans aucun moyen de payer ma traversée pour revenir en France.

Je fis par hasard connaissance d'un jeune lord anglais fort riche, venu exprès de Londres en Égypte pour chasser le lièvre dans les plaines d'Alexandrie. Je lui racontai mes quatorze infortunes, et celle du cachalot lui plut tellement, que depuis il ne m'a jamais appelé que John le Harponneur. Comme il cherchait un domestique, il voulut bien me prendre à son service, malgré ma bosse et ma jambe courte. Tu comprends, mon ami, que lorsqu'on a été l'esclave d'un paysan africain, on peut bien glisser sur les désagréments de la domesticité européenne. Cependant je regarde ce contrat de servitude que la nécessité me contraignit de faire, comme une de mes infortunes, et c'est la quinzième.

Mon jeune lord prit un jour fantaisie d'aller faire une excursion dans la haute Égypte, non pas pour visiter les ruines de Thèbes ou de Luxor, non pas pour aller voir les célèbres cataractes, non pas pour découvrir les sources du Nil, mais pour aller chasser des crocodiles et des hippopo-

tames. Je t'avoue, mon cher, que ce ne fut pas sans chagrin que je me disposai à quitter la magnifique maison turque que mon maître avait louée au grand Caire, parce que, outre que nous y étions logés très-confortablement, j'avais quelque funeste pressentiment d'une nouvelle infortune.

Tu sais, mon cher ami, que les crocodiles sont des reptiles sauriens ou grands lézards aquatiques, qui forment une petite famille très-naturelle divisée par G. Cuvier en trois genres, savoir : les caïmans, les gavials et les crocodiles proprement dits. Ces derniers se distinguent aisément des premiers par les quatrièmes dents de la mâchoire inférieure qui passent dans une échancrure de la mâchoire supérieure, et ne sont pas logées dans un creux de cette mâchoire comme dans les caïmans; ils diffèrent des gavials par leur museau plus gros et plus court, non allongé en forme de bec.

Le *chamsès* des anciens Égyptiens, le *temsach* des Égyptiens modernes, le *crocodile* d'Hérodote, ce père des historiens antiques, le *lacerta crocodilus* de Linné, le crocodile du Nil, en un mot, est un animal horrible, qui atteint jusqu'à trente pieds de longueur. Son énorme corps, verdâtre et taché de noir, est entièrement couvert d'une épaisse et dure cuirasse d'écailles et de plaques carénées qui le mettent à l'abri de la flèche et même de la balle du fusil. Pour le blesser il faut le frapper à quelque joint ou dans les parties mal armées. Sa gueule énorme est garnie de soixante-huit dents coniques, pointues, plus grosses et plus longues que celles du plus grand lion. Sa queue est comprimée sur les côtés et lui sert de gouvernail pour nager. Ses larges pieds ayant de l'analogie avec ceux d'un

crapaud, ont leurs doigts palmés. Sa force lui donne de l'assurance pour l'attaque, et sa voracité est insatiable. Comme les anciens Égyptiens en avaient peur, ils en firent un Dieu et lui élevèrent des temples suivant l'usage de tous les peuples fétichistes, et, quoi qu'on en dise, les anciens Égyptiens n'étaient rien autre chose. Les crocodiles, en général, se tiennent ordinairement dans les eaux douces, et en sortent quelquefois pour venir se chauffer et dormir au soleil, sur le sable du rivage, ou s'embusquer dans les roseaux pour saisir au passage les animaux dont ils se nourrissent, les entraîner dans le fleuve, les y noyer, et les dévorer ensuite. Dans l'antiquité ils étaient si nombreux dans tout le cours du Nil, que les femmes n'osaient pas aller puiser de l'eau sur ses bords, ni les hommes s'y laver les pieds. Depuis qu'on se sert d'armes à feu, ces terribles animaux se sont retirés vers la haute Égypte, et ils ne sont guère communs aujourd'hui qu'au-dessus des grandes cataractes. Quant à l'hippopotame (*hippopotamus amphibius*, Lin.), il appartient à l'ordre des mammifères pachydermes, et, après l'éléphant et le rhinocéros, c'est le plus grand des quadrupèdes. Il paraît avoir été bien connu dès la plus haute antiquité, et sans affirmer, comme l'a fait Buffon sur la foi de Bochart, qu'il est le *béhémoth* dont il est parlé dans le livre de Job, il est certain que le plus ancien des historiens, Hérodote, l'a décrit d'une manière très-reconnaissable. Cet animal énorme atteint quelquefois jusqu'à onze pieds de longueur sur dix de circonférence. Ses formes sont massives, ses jambes courtes, grosses, et son ventre touche presque à terre; ses pieds ont tous quatre doigts munis chacun d'un petit sabot; sa tête est énorme, terminée par un large mufle renflé; sa gueule est démesuré-

ment grande, armée de canines énormes, longues quelquefois de plus d'un pied; ses yeux sont petits, ainsi que ses oreilles; sa peau est nue et d'une grande épaisseur, d'un roux tanné, ou noirâtre.

Cet animal est très-lourd, marche mal sur la terre, mais il nage et plonge avec une extrême facilité. Lorsqu'il vient sur le rivage pour paître, car il ne se nourrit que de végétaux, s'il entend le plus petit bruit et se croit menacé du moindre danger, il gagne aussitôt le fleuve, s'y plonge, et ne reparaît à la surface qu'à une très-grande distance. Il est très-farouche, et néanmoins il n'attaque pas l'homme s'il n'en est pas insulté; cependant, en cas d'agression, il se défend avec autant de courage que de brutalité, et malheur à l'homme qu'il saisirait, car il le couperait infailliblement en deux d'un seul coup de dent. Mais, le plus souvent, sa stupidité ne lui permet pas de distinguer son agresseur de la chaloupe ou du canot qui le porte, et lorsqu'il a renversé l'embarcation ou brisé le bordage, il ne porte pas plus loin sa vengeance. Cet animal était autrefois assez commun dans le Nil, surtout aux environs de Damiette; mais il a fait comme le crocodile, depuis l'invention des armes à feu, il a fui vers la haute Égypte. Milord se mit dans la tête l'idée de faire son voyage à cheval, quoiqu'il y eût beaucoup moins de danger pour nous de remonter le fleuve en bateau. Il obtint du vice-roi un firman; d'Ibrahim-Pacha une petite escorte de cavalerie; et tous ses domestiques, au nombre desquels j'étais, montèrent sur des chameaux dont quelques-uns portaient des vivres et des bagages. Pour éviter d'être inquiétés par les Arabes, ce qui n'aurait pas manqué d'arriver s'ils nous eussent reconnus pour des chrétiens ou, comme ils disent,

des *roumi*[1], nous prîmes tous le turban et le costume de mamelouks. Je ne te dirai pas ce qui nous arriva pendant notre long voyage, et je viens de suite au funeste événement qui fut ma seizième infortune.

Un jour, nous élevâmes nos tentes sous des palmiers qui ombrageaient les bords verdoyants du Nil, et milord nous déclara que son intention était de camper quelques jours en ce lieu, parce que les Arabes lui avaient dit qu'on y voyait tous les jours des hippopotames et des crocodiles. Nous étions donc, selon les idées du maître, sur le théâtre de nos exploits de chasse. La vérité est que pendant les trois jours que nous sacrifiâmes au repos, nous, nos chevaux et nos chiens, nous entendions à chaque instant dans les roseaux qui bordent le fleuve, tantôt la voix douce et flûtée des crocodiles, tantôt les hennissements des hippopotames que nos Arabes appelaient *foras-l'bar*, ce qui signifie, je crois, ainsi que le nom grec *hippo-potame, cheval des eaux*. Milord, qui était infatigable, passa son temps à espionner ces dangereux animaux, à étudier le terrain, et à combiner son plan d'attaque. Je croyais bénévolement que nous allions assaillir ces monstres à coups de fusil et de loin, et j'attendais avec impatience le moment de commencer une chasse qui me promettait beaucoup de plaisir; mais lorsque milord m'eut fait part de ses projets, j'avoue que je changeai complétement d'idée. Notre jeune homme, dans ses pensées chevaleresques, ou plutôt originales et folles, avait décidé que nous les attaquerions avec des armes courtoises, c'est-à-dire avec le yatagan ou poignard, et la lance. D'une chose amusante, il faisait tout simplement un combat dangereux.

1. Romains.

Au lever de l'aurore du quatrième jour, il vit sortir du Nil et se cacher dans une immense touffe de roseaux un énorme hippopotame. Milord disposa aussitôt son monde pour l'attaquer, et voici quelles étaient ses dispositions. Pour empêcher cet animal de rentrer dans le fleuve, il arma ses domestiques de fortes lances et de yatagans, et nous envoya faire un long détour pour gagner le rivage et nous placer entre le Nil et les roseaux, de manière à former un cordon et à couper la retraite au monstre en cas de besoin. Quant à lui, armé absolument comme nous, il monta sur un excellent cheval arabe et se fit accompagner par deux Arabes bien montés qui eurent le courage de le suivre. J'avoue qu'en prenant mon poste j'étais fort peu rassuré; mais comme nous étions une quinzaine, je ne voulus pas paraître poltron devant mes camarades qui, je le crois, n'étaient pas plus tranquilles que moi.

Milord partit alors au galop avec ses deux cavaliers et ses chiens de chasse pour attaquer le monstre de trois côtés à la fois, et nous nous mîmes tous en même temps à pousser de grands cris dans l'intention de le faire rebrousser chemin s'il cherchait à gagner le fleuve. Je ne peux vous peindre, mon ami, l'épouvantable mêlée qui eut lieu une minute après. L'hippopotame vint droit à moi. Un de mes camarades et moi nous lui présentâmes nos lances pour lui barrer le passage, mais il les brisa entre ses dents comme s'il eût rompu deux brins de paille, et le choc fut si violent que nous en fûmes renversés. Il fut assailli au même instant par nos chiens et nos cavaliers. Les chevaux, dans le premier moment hennirent de frayeur en apercevant le monstre, et ils reculèrent en soufflant et ouvrant leurs naseaux; mais, rassurés et excités



Ses mâchoires se refermèrent, et ma main droite ainsi que mon poignard restèrent dans sa gueule.

par leurs maîtres, ils revinrent aussitôt à la charge, se précipitèrent sur lui et l'attaquèrent eux-mêmes avec fureur en le frappant des pieds de devant, et le mordant comme faisaient les chiens. Un cheval arabe a véritablement un instinct admirable, dont nos chevaux d'Europe ne peuvent nous donner aucune idée.

Mon camarade et moi, renversés l'un près de l'autre, fûmes saisis de la crainte d'être foulés aux pieds par le monstre ou par les chevaux; nous aperçûmes à deux pas un gros tronc d'arbre renversé, et nous nous glissâmes auprès pour en être protégés. Mais, hélas! à peine le touchions-nous que le prétendu tronc d'arbre se mit à ramper et nous ouvrit une gueule aussi grande et aussi terrible que celle de l'hippopotame. Dans notre épouvante, nous avions pris le corps d'un crocodile pour un tronc d'arbre.

J'avais ouï raconter que certains nègres osaient attaquer cet animal en lui enfonçant verticalement entre les deux mâchoires, au moment où il ouvre la gueule, un bâton armé d'un fer pointu aux deux bouts; le monstre, en voulant la fermer, s'enferre lui-même et reste ainsi bâillonné et impuissant à nuire. Ce conte me revint à l'esprit à l'instant même où le crocodile, se tournant de mon côté, ouvrait la gueule pour me saisir. Prompt comme l'éclair, je pris mon long poignard par le milieu de la lame, et le lui enfonçai verticalement entre les mâchoires. Mais mon yatagan n'était pointu que d'un côté; le manche glissa sur la langue épaisse de l'animal; ses mâchoires se refermèrent; ma main droite ainsi que mon poignard restèrent dans sa gueule, et il les emporta dans le fleuve où il se plongea après nous avoir passé sur le corps et déchiré avec ses griffes. C'est depuis ce jour-là que je suis manchot, et je le

serai probablement toute ma vie, à moins qu'il ne me repousse un nouveau bras, comme aux écrevisses et aux salamandres. Ce fut ma seizième infortune.

Pendant ce temps-là, l'hippopotame se défendait vaillamment et pour ainsi dire sur mon corps; mais, harcelé par les chiens, assailli par les chevaux, frappé par les cavaliers, ne pouvant, à cause de sa pesanteur, ni esquiver les coups ni saisir un de ses ennemis, criblé de coups de lance et même de coups de poignard, il ne put gagner le fleuve; il succomba sous mille blessures, et en tombant il écrasa mon camarade. Rien ne peut te donner une idée de cette scène d'horreur digne du pinceau de Rubens, et qui se passa en moins de temps que je n'en ai mis à te la raconter. J'étais estropié, un homme était tué, mais ces bagatelles n'empêchèrent pas les Arabes de chanter victoire. Je dois dire à la louange du milord que, loin de partager le plaisir du triomphe, il fut longtemps inconsolable d'avoir, par son imprudence, causé ce funeste accident, et depuis il ne fut plus tenté de faire des chasses chevaleresques. Son chirurgien pansa ma plaie avec beaucoup d'adresse; on me plaça sur le chameau le plus doux, et nous revînmes au Caire où je fus guéri au bout de trois mois.

Milord me fit alors venir auprès de lui et me dit :

— Jannot, un crocodile et un hippopotame sont encore plus dangereux à harponner qu'un cachalot, comme tu en as fait la triste expérience. Je suis la cause de ton malheur, mon pauvre John le Harponneur, et je dois le réparer autant qu'il est en mon pouvoir. Si mon service te plaît, tu peux rester auprès de ma personne toute ta vie; si tu aimes mieux retourner dans ta belle patrie, il ne tient qu'à toi; mais dans un cas comme dans l'autre, et à dater de ce jour,

je te fais une pension viagère de deux cents livres sterling (cinq mille francs), et en voici le premier trimestre, ajouta-t-il en me mettant une bourse pleine de guinées dans la main. Mon intention est de retourner bientôt en Angleterre, et aussitôt arrivé je ferai régulariser le contrat de cette pension. Je fus si touché de cette bonté de milord, que les larmes me vinrent aux yeux, et je lui jurai du fond de mon cœur de ne jamais le quitter.

Il n'y avait pas huit jours que je jouissais de ma petite fortune, et déjà nous faisions nos préparatifs de départ, lorsque mon maître fut invité à déjeuner chez un négociant anglais établi au Caire. On servit du café assez médiocre, que notre hôte nous donna pour du moka. Milord, tout en le déclarant fort bon, par politesse, soutint que ce ne pouvait être du café d'Arabie, et il s'éleva entre eux une assez vive discussion.

— Parbleu! dit le négociant, nous en aurons le cœur net; milord, vous partez pour l'Europe, eh bien, au lieu de prendre la Méditerranée et de passer par le détroit de Gibraltar, vous prendrez la mer Rouge et vous passerez le détroit de Babel-Mandel. Je vous accompagnerai avec une livre de mon café jusqu'à Moka, et nous le comparerons sur les lieux. Une proposition aussi originale ne pouvait que plaire à mon maître, aussi l'accepta-t-il avec empressement. Un mois après nous prenions du café de Moka à Moka même, et trois autres mois après nous flottions, sur un navire anglais, au beau milieu de l'Océan Pacifique. Ce n'était guère la route la plus courte pour aller en Angleterre; mais voici ce qui était arrivé. Le capitaine de ce navire, que nous avions rencontré en station dans un port d'Arabie, était un ami de mon maître, et l'invita à déjeu-

ner à son bord le matin même du jour où il devait partir pour faire le tour du monde, par ordre pressé de l'amirauté. Après le déjeuner, les deux amis commencèrent une partie d'échecs, et le vent s'éleva avant que la partie fût finie. On mit à la voile, et milord aima mieux rester sur le navire et faire le tour du monde que de renoncer à sa partie, qu'il perdit, et aux nombreuses revanches que le capitaine lui offrit très-gracieusement tant que nous fûmes sur son bord, et voilà pourquoi nous nous trouvions sur l'Océan Pacifique au lieu d'être dans la Manche.

J'étais un jour à côté de milord, qui fumait tranquillement sa cigarette sur le pont, lorsque nous vîmes s'approcher des flancs du navire, mais avec beaucoup de circonspection, une pirogue très-élégante venant de Vanikoro, dont nous n'étions pas loin, et montée par une douzaine de citoyens français marquisins. C'étaient, ma foi, de très-beaux hommes, à haute stature, bien proportionnés et à formes herculéennes. Leur peau était d'un jaune bistré clair, à peu près comme la mienne; leur tête large et leurs traits fortement accentués. Ils avaient les yeux gros, à fleur de tête, pas excessivement doux, et recouverts par d'épais sourcils; leurs oreilles étaient remarquablement petites, leur nez gros et épaté, leur bouche grande, fermée par de grosses lèvres. Leur costume me paraissait assez à l'avenant de leur figure : sur leurs cheveux, rudes et hérissés, était posée une sorte de casque tressé en feuilles de palmier, et enrichi de plumes et de coquillages; un court jupon ou *maro* leur tombait jusqu'au genou, et l'étoffe en était faite avec l'écorce de l'arbre que tu connais sous le nom de broussonnetier ou mûrier à papier; un long manteau de la même étoffe, accroché sur le haut de la poitrine et cou-

vrant leurs larges épaules, retombait derrière eux avec assez de grâce; presque toutes les parties nues de leur corps étaient tatouées en bleu et en rouge, et offraient les dessins les plus bizarres et les plus compliqués; enfin leurs longues lances, leurs boucliers d'osier et surtout les colliers de dents humaines qui leur pendaient au cou annonçaient chez eux des habitudes guerrières et féroces.

Un matelot anglais qui parlait le marquisin, langage qui n'est rien autre chose qu'un léger dialecte du taïtien, les héla dans leur langue, et, sans plus hésiter, contre des couteaux, les fruits à pain, les cocos, les bananes, les cochons et les volailles qu'ils avaient apportés. Ils nous apprirent que le gouverneur Bruat était actuellement dans leur île, et ils nous offrirent galamment de nous conduire dans leur pirogue si nous voulions lui aller rendre visite.

— Eh bien! John le Harponneur, me dit milord, que penses-tu de cela?

A l'idée de revoir des Français, mon cœur battit avec violence dans ma poitrine, et j'acceptai avec empressement cette malheureuse invitation. Mon maître proposa au matelot qui servait d'interprète de nous accompagner, un autre Anglais se joignit à nous, et tous quatre nous descendîmes dans la pirogue, qui aussitôt fit force de rames pour s'éloigner du navire. Pendant cette courte navigation, je remarquai que notre embarcation se dirigeait vers la partie la plus déserte de l'île de Vanikoro, cela me donna quelque inquiétude et j'en fis part à milord. Mais il se moqua de mes craintes, et me fit observer que nous étions trop bien armés pour redouter dix à douze misérables sauvages.

Nous abordâmes sur une côte stérile, déserte, montagneuse, où la civilisation française n'avait encore empreint

aucune trace. Les sauvages qui nous servaient de guides dans les étroits défilés où ils nous enfonçaient, marchaient un peu en avant, en causant entre eux d'un air fort animé, et nous remarquâmes que de temps à autre de nouveaux venus grossissaient leur troupe, au point qu'avant d'avoir fait une demi-lieue ils étaient au moins une soixantaine. Alors ils ralentirent leur marche, et bientôt nous nous trouvâmes au milieu d'eux. Sans y mettre d'affectation, ils parvinrent, tout en marchant, à nous isoler les uns des autres et à nous serrer de près dans les groupes qui environnaient chacun de nous. Tout à coup, à un signal donné par un chef, ils se précipitèrent, nous enlevèrent nos armes, nous attachèrent les pieds et les mains, et nous couchèrent sur le gazon, les uns à côté des autres. Milord seul essaya de faire de la résistance, et elle lui valut dans la poitrine un coup de lance qui l'étendit roide mort. Si la douleur que me causait la malheureuse fin d'un aussi bon maître, et, avouons-le, la frayeur que j'éprouvai, m'eussent laissé la liberté d'esprit nécessaire, j'aurais certainement admiré la prestesse avec laquelle ils nous dépouillèrent en un tour de main. Ce fut là ma dix-septième infortune, et elle était grande, car elle m'enlevait à la fois le meilleur des amis et mes cinq mille francs de rente.

Mais que devins-je, grand Dieu ! quand je vis ces abominables insulaires allumer un immense foyer, découper milord avec toute l'adresse qu'un boucher de Paris met à dépecer un mouton, et étendre ses membres encore palpitants sur les charbons du brasier pour en faire un épouvantable repas ! Après avoir hurlé, chanté et dansé pendant la cuisson de mon pauvre maître, l'un d'eux, avec son couteau, arracha l'œil droit, qui lui paraissait cuit à

point, le mit très-proprement sur une feuille de bananier, et fut en faire hommage à un chef, qui le mangea avec beaucoup de satisfaction; car on sait à Vanikoro que les meilleurs morceaux humains, ceux dont la saveur plaît le plus à un palais marquisin, sont l'œil et la joue; mais l'œil est le morceau le plus honorable et se nomme le *manger du chef*. Le cuisinier d'office enleva ensuite l'œil gauche, et le présenta de la même manière à un autre chef; mais ici il y eut une discussion très-vive.

Il se trouvait encore, en troisième, un autre chef qui éleva des prétentions sur l'œil gauche. Il en résulta une querelle, et déjà ils saisissaient leurs lances pour la vider, quand je vis le cuisinier leur parler avec force gestes et force grimaces. Je ne pouvais comprendre ce qu'il disait, mais je jugeai qu'il avait beaucoup d'éloquence, car les deux chefs s'apaisèrent sur-le-champ et reprirent leurs places autour du foyer. Quand il eut fini son discours, le cuisinier, le couteau à la main, s'approcha de nous autres pauvres prisonniers, et nous considéra l'un après l'autre très-attentivement, sans doute pour voir auquel des trois il donnerait une fatale préférence; je crois même qu'il nous tâta les côtes pour reconnaître lequel était le plus gras. Cette revue nous fit passer un frisson jusqu'à la moelle des os. Enfin il s'approcha de moi, me mit un genou sur la poitrine, me posa la main sur le front pour me maintenir la tête appuyée sur la terre, puis, avec la pointe de son couteau, il m'arracha l'œil gauche de son orbite, et le porta tranquillement cuire sur des charbons ardents. Cecifut ma dix-huitième infortune, et tu sais maintenant comment je suis devenu borgne.

Pendant cette cruelle opération, je poussais des hurle-

ments affreux, et elle n'était pas encore achevée, que j'avais entièrement perdu connaissance, de manière que je ne sais pas comment cette scène d'anthropophagie s'est terminée. Lorsque je revins à moi, je me trouvai dans une petite maisonnette fort propre et dans un lit assez bon, entouré de soldats français et soigné par un chirurgien de la marine royale. On me raconta qu'au moment où nous descendions du vaisseau anglais dans la pirogue, M. le gouverneur Bruat, qui nous observait avec une excellente lunette, eut quelque soupçon de la perfidie des sauvages, surtout quand il les vit diriger l'embarcation vers le point de la côte le plus désert. Il envoya aussitôt une compagnie de soldats pour nous protéger, mais ils arrivèrent trop tard pour sauver milord. Quand je fus parfaitement rétabli, on me renvoya en France sur un bâtiment de l'État, et ce fut à Rochefort, où j'ai des parents, que j'appris la mort de ma pauvre mère. Cette nouvelle fut la dix-neuvième et la plus cruelle de mes infortunes.

— Et j'espère, mon ami, qu'elle sera la dernière, dis-je à Jannot le Harponneur.

— Oui, oui, dit ma vieille mère en hochant la tête d'un air d'incrédulité, il faut espérer que ce sera la dernière. C'était une bonne, une excellente femme que votre mère, et elle ne manquait pas de bon sens, quoiqu'elle aimât un peu trop les proverbes populaires; en voici un, par exemple, qu'elle répétait souvent : « Pierre qui remue n'amasse pas de mousse. »



Il rêvait qu'il chassait dans une forêt de l'Afrique
et qu'un singe voulait l'étrangler.

LES VICISSITUDES D'UN CHASSEUR PARISIEN.

SCÈNES FANTASTIQUES.

I.

Outre qu'il était caporal de la garde nationale, c'était un homme très-honorable que M. César Grassouillet, ex-marchand de bonnets de la rue Saint-Denis. Quand je dis très-honorable, ne confondez pas : je n'entends pas dire qu'il recevait splendidement chez lui ses amis et ses connaissances; oh! non, car le digne homme, très-ami de l'ordre et de l'économie, n'avait jamais de sa vie ni donné ni offert un dîner. Ne croyez pas non plus qu'il fût un honorable : son ambition n'a jamais visé aussi haut, quoique, vu le genre de son commerce, il eût pu opiner du bonnet tout aussi bien et peut-être mieux qu'un autre, M. Grassouillet était donc un homme très-honorable, parce que, par son industrie et sa persévérance, il avait acquis ce que, dans la rue Saint-Denis, on appelle une position.

Or, dans ce quartier-là, une position, c'est dix à douze mille francs de rente en effectif; cet effectif, grossi en passant par la bouche de la portière, de la fruitière, et des bonnes des environs, vous fait tout juste la réputation d'un demi-millionnaire; et avec cette réputation on peut arriver, par le suffrage de ses concitoyens, à être caporal de la garde nationale, ou quelque chose d'approchant, comme capitaine, chef de bataillon, adjoint du maire, etc. Mais le bon M. César Grassouillet était immuablement resté caporal, fixe à son poste comme une borne, quoiqu'il eût la manie de se faire passer pour un homme du mouvement.

Une chose qui m'a toujours fort étonné, c'est que, malgré sa médiocrité bien reconnue, mon ami César n'ait jamais pu parvenir à une position supérieure en quoi que ce soit. Il y avait pourtant, dans cet homme-là, plus d'étoffe qu'il n'en faut pour arriver aux emplois. Il possédait au suprême degré et dans toutes circonstances un aplomb imperturbable résultant de la bonne opinion qu'il professait pour sa personne; il avait toute la ténacité d'esprit d'un sot; sa complète nullité ne pouvait éveiller aucune sorte de jalousie ni de rivalité; sa profonde ignorance ne lui laissait apercevoir aucune difficulté dans les affaires; son estime pour les gens se graduait sur le nombre de leurs billets de banque, de leurs rubans et de leurs emplois honorifiques ou à honoraires. Il croyait fermement que plus un homme est haut placé, plus il a de mérite réel, et il se prosternait en conséquence devant cette importance qu'il prenait au sérieux. D'où vient donc que cet homme n'a jamais pu sortir de sa classe très-bourgeoise? Serait-ce parce qu'il croyait tout cela, au lieu de faire semblant de le croire? Dame! on ne sait pas!

Grassouillet, dans toutes les choses de la vie, n'avait donc fait que glisser entre deux eaux, comme une anguille, sans s'être jamais élevé à aucune supériorité, mais aussi sans jamais s'enfoncer assez pour se noyer. Relativement à la fortune, l'esprit, le talent, l'industrie, les honneurs, et tout ce que vous voudrez, il n'avait pu dépasser, ainsi que dans la garde nationale, le grade de caporal. Avec cela, c'était un homme vertueux et probe, qui disait toujours « Mme Grassouillet, ou ma chère, ma tendre épouse », en parlant de sa femme, et qui n'avait jamais gagné plus de cinquante pour cent sur les marchandises qu'il vendait en conscience.

Jusqu'à l'âge de quarante ans mon ami avait été le parfait modèle du mari, du citoyen et du négociant; c'est-à-dire qu'il s'était toujours laissé mener par sa femme qui, à volonté, le faisait tourner comme un tonton; qu'il n'avait pas manqué une seule fois de monter sa garde et n'avait pas eu occasion de faire connaissance avec l'*hôtel des Haricots;* et que jamais un de ses billets n'avait été protesté. Mais hélas! la nature humaine est fragile, et il ne faut qu'un instant pour perdre le fruit si rare et si précieux de trente ans de vertu! L'heure fatale était sonnée pour le vertueux Grassouillet, et les passions, qui jusque-là n'avaient nullement troublé son sommeil du juste, allaient souffler dans son cœur des désirs désordonnés.

Si je ne vous ai pas dit que le marchand de bonnets était aussi bon père que bon mari, c'est par la raison fort simple que M. et Mme Grassouillet n'avaient pas d'enfant. Pour eux, ce n'était pas un petit chagrin, surtout depuis que les commères du quartier affectaient avec une malice infernale de plaindre la dame en lui répétant à propos de

rien et à propos de tout : « C'te chère dame Grassouillet ! c'est malheureux tout de même, car à présent il n'y faut plus penser ! » Puis, pour éviter une réponse de la marchande, réponse dont elles lisaient l'aigre formule dans ses yeux, les malignes créatures se hâtaient de demander une paire de bas ou autre chose, et la colère de la dame s'évaporait pendant qu'elle ouvrait un paquet d'*ahüs* (ce qui, dans l'argot des magasins, signifie un paquet de marchandises de rebut). Ces choses résultaient de ce que M. Grassouillet venait d'atteindre la quarantaine, et que sa tendre épouse avait dix ans de plus que son mari.

Toutefois, par un beau matin, et en dépit des méchants propos des commères, Mme Grassouillet tressaillit de bonheur, et aussitôt elle fit part d'une heureuse nouvelle à son mari qui en pleura de joie. Pour se prouver à elle-même, comme aux autres, que sa position n'avait rien de douteux, Mme Grassouillet se prit à avoir des envies irrésistibles, et auxquelles son mari résista d'autant moins que jamais le pauvre homme n'avait eu même la pensée d'une résistance. Elle eut d'abord envie d'une parure en or et en pierres précieuses, puis d'un cachemire de l'Inde, puis d'une robe de velours, puis d'un chapeau à plumes de paradis, puis de mille autres choses peu importantes; enfin, quand le mois de septembre arriva, elle eut envie d'un panier de chasselas de Fontainebleau, et c'est cette dernière envie qui perdit le pauvre Grassouillet.

A sept heures du matin, le marchand de bonnets, muni de son feutre gris, de sa canne, de son parapluie et de son manteau de garde national, gagna le quai des Célestins et monta courageusement sur le bateau à vapeur. A onze heures il traversait à pied la forêt de Fontainebleau, pour

gagner cette ville, parce que, en bon Parisien qui n'est jamais sorti de la capitale, il croyait que le chasselas de Fontainebleau devait se récolter dans les rues ou au moins dans les jardins de Fontainebleau. Tout en marchant, il admirait à sa manière la belle nature ; il s'extasiait sur la longueur de la France, l'étendue de la campagne et la distance de l'horizon ; il s'étonnait de voir que toutes les feuilles étaient vertes, et qu'il y avait plus d'arbres dans la forêt que dans les Champs-Élysées et les Tuileries ; mais il regrettait que ces arbres ne portassent ni poires, ni melons, ni choux-fleurs, et qu'on ne les eût pas plantés en échiquier ou en quinconce. Il pensait aussi que la promenade serait plus facile si, au lieu des ronces, des aubépines, des fougères et des mousses humides qui encombrent le sol, celui-ci était sablé et ratissé avec soin.

Nonobstant ces petites critiques, il cheminait assez gaiement, lorsque tout à coup le son des cors et les aboiements des chiens vinrent frapper ses oreilles. C'était la chasse d'un prince qui s'approchait à grand fracas, poursuivant un vieux cerf dix-cors qui, haletant et n'en pouvant plus, venait se jeter dans un étang pour échapper aux chiens et aux chasseurs. Le jeune prince, sa suite et ses piqueurs, tous montés sur des chevaux barbes, au jarret souple et nerveux, serraient de près le pauvre animal qui, pour gagner la mare, devait nécessairement passer à côté de Grassouillet. Le bon marchand de bonnets, qui ne s'était jamais trouvé à pareille fête et qui ne savait encore de la chasse que ce qu'il en avait appris par les journaux de Charles X, en fut un peu étourdi ; mais il ne perdit nullement la tête, et même il lui vint à la pensée de faire sa cour au prince en lui facilitant la prise du cerf.

En conséquence, il se jeta au-devant de la bête, pensant la saisir par les bois et l'arrêter net, comme un jour il avait bravement arrêté par la bride, sur la place du Carrousel, un cheval échappé. Le cerf baissa la tête, de manière à toucher presque la terre avec le nez, puis il la releva par un mouvement brusque, et l'on vit l'infortuné Grassouillet voler dans les airs comme un canard sauvage, et s'abattre à quinze pas de là, au beau milieu de la mare, où il fit un magnifique plongeon dans la vase. Les chiens, troublés par un spectacle qui leur parut nouveau et amusant, s'élancèrent dans l'eau pour se mettre à ses trousses, et déjà ils houspillaient les fonds de son pantalon, lorsque les piqueurs, à grands coups de fouets, les forcèrent à se remettre sur les traces du cerf qui avait joué des jambes.

Grassouillet ne riait pas; mais en compensation, le prince riait pour deux, et une hilarité générale s'empara de tous les chasseurs, lorsqu'on vit le pauvre diable sortir de la mare couvert d'eau et de fange, sans la plus légère blessure. Le prince le fit approcher, lui adressa la parole avec bonté, le félicita ironiquement sur son adresse à sauter et à plonger, et finit par lui offrir le cheval d'un de ses piqueurs s'il voulait suivre la chasse. Cette bienveillance railleuse fit si bien tourner la tête au marchand, qu'il oublia l'état dans lequel était sa toilette pour se souvenir qu'autrefois il avait été pendant trois mois dans la garde nationale à cheval. En conséquence, remettant sa canne, son parapluie et son manteau à la garde d'un valet de chenil, il enfourcha bravement le coursier qu'on lui présenta, se mit à galoper à la suite du prince, et fut le premier à plaisanter sur sa mésaventure.

Depuis ce moment, Grassouillet devint un passionné



LES VICISSITUDES D'UN CHASSEUR PARISIEN.

Et l'on vit l'infortuné Grassouillet voler dans les airs.

chasseur; ce goût l'entraîna tout naturellement à celui de l'histoire naturelle, et ensuite à celui des voyages, ce qui commença déjà à lui faire négliger un peu son commerce. A la grande surprise de Mme Grassouillet, il ne parlait plus de l'éducation, de l'état à donner au fils qu'il attendait d'elle, mais de la chasse à courre, à tir, de cerfs, de daims, de chamois, de renards, de lièvres, de faisans et de perdrix. Le soir, au lieu de faire la partie de piquet ou de dóminos avec sa femme, il avait continuellement le nez dans un traité de chasse, dans la relation d'un voyageur, ou dans un cours d'histoire naturelle tout aussi menteur mais plus niais, et il choisissait toujours les plus gros livres pour faire ses lectures, parce qu'il croyait des ouvrages ce qu'il croyait des hommes, que les plus grands sont toujours les meilleurs. C'est pour cela qu'il avait acheté, à raison de cinquante centimes le volume, les *Annales* in-quarto du *Muséum d'histoire naturelle*. Peu à peu son imagination s'échauffait, et dans ses rêveries solitaires il se voyait au comble du bonheur, poursuivant la gazelle dans le Sahara, l'éléphant au cap de Bonne-Espérance, le lion dans la Numidie, la girafe en Abyssinie, le tigre dans le Bengale; ou bien, revenant de ces pays lointains, il chassait le loup dans les Pyrénées, le chamois dans les Alpes, le renard en Angleterre et la loutre en Écosse...

— Tiens, en Écosse! dit-il en se frappant le front, en voilà une idée! Et il tomba dans une profonde méditation.

Le même soir le bon marchand, au lieu de faire sa lecture accoutumée, passa dans la chambre de sa femme, s'assit à côté d'elle au coin du feu, et lui dit :

— Madame Grassouillet, savez-vous ce que c'est

qu'une LOUTRE, la loutre d'Europe, l'*enhydris* des anciens Grecs et Romains, le ***mustela lutra*** de Linnée, le ***lutra vulgaris*** des naturalistes d'aujourd'hui?

— Non, mon mari.

— Mais vous connaissez bien les gants, les bas et les chaussettes de fil d'Écosse?

— Certainement, puisque ce sont les meilleurs articles de notre magasin.

— Vous en êtes bien sûre?

— Parfaitement sûre.

— En ce cas, j'achèterai un fusil à deux coups, des bottes imperméables et un caniche.

— Je ne vous comprends pas.

— Vraiment? Voici ce que c'est. La loutre a ordinairement deux pieds et demi (0,650) de longueur; sa tête est comprimée, son corps très-long, sa queue aplatie horizontalement; ses oreilles sont fort courtes, ses pieds palmés, ses yeux grands, ainsi que ses moustaches. Elle est brun foncé en dessus, d'un gris brunâtre en dessous, avec la gorge et l'extrémité du museau d'un gris clair. On en trouve des variétés accidentelles tachetées de blanc, mais ces individus sont fort rares. Cet animal appartient à la classe des mammifères, à l'ordre des carnassiers digitigrades, et à la famille des martres, ou, selon M. Lesson, à celle des *lutreæ*. Pour combien croyez-vous, ma bonne amie, que nous en vendons par an?

— Des loutres?

— Non, non, du fil d'Écosse.

— A peu près pour douze mille francs, gants et chaussettes compris.

— Par conséquent, c'est un misérable bénéfice annuel

de six mille francs! Madame Grassouillet, nous triplerons cette année ce bénéfice : quand on devient père de famille, voyez-vous, il faut penser à faire une dot à ses enfants.

— C'est très-bien penser, mon ami.

— Dites-moi : vous souvenez-vous d'où nous tirons notre fil d'Écosse?

— De Tisy, de Tarare et de Saint-Étienne.

— Eh bien, moi, j'irai en chercher en Écosse même. Comme il est fin et rusé...

— Le fil?

— Non, l'animal dont je te parle, la loutre, je porterai un fusil à long canon. Ensuite, si nous ne trouvons pas à le vendre pour Écosse, nous le vendrons pour Irlande.

— La loutre ou le fusil?

— Eh! non, le fil.

— Si vous pouviez vous expliquer un peu plus clairement sur nos affaires commerciales, vous me feriez plaisir, monsieur Grassouillet.

— Rien n'est plus facile, et je vais te faire une citation qui te mettra de suite au courant. La loutre nage et plonge avec la plus grande facilité, et développe dans les eaux une agilité surprenante qu'elle est bien loin d'avoir sur la terre, où la brièveté de ses pattes la force presque à ramper. Jamais elle ne quitte le bord des eaux, où elle pêche pendant la nuit ; le jour elle se cache sous une vieille souche ou dans un trou, et comme elle a l'oreille aussi fine que l'odorat, il est très-difficile de la surprendre même quand elle est loin de son trou : à la moindre apparence de danger, elle s'élance dans les ondes, plonge à une profondeur suffisante pour dérober sa trace, nage entre deux eaux et

regagne ainsi sa retraite. Elle se plaît de préférence dans les pays solitaires et un peu montagneux, le long des petites rivières qui nourrissent des écrevisses, des truites et d'autres poissons, mais toujours à proximité des étangs, où elle va de temps à autre faire des excursions désastreuses; car on a calculé qu'un seul de ces animaux peut détruire de cent à cent cinquante carpes par an. La loutre attaque aussi les rats d'eau, les mulots, les petits oiseaux, etc. Elle cherche dans les roseaux les nids de canards, de sarcelles, de bécassines, et en mange les œufs; elle se jette sur les grenouilles, les couleuvres et autres reptiles; mais pour cela elle ne se contente pas moins d'herbe tendre, d'écorce et de jeunes bourgeons, quand elle vient à manquer de proie vivante. Vous concevez donc, madame Grassouillet, que pour aller chasser la loutre en Écosse, il me faut un fusil à longue portée, des bottes imperméables et un caniche.

En écoutant ces billevesées, la dame était devenue rouge de colère, et, à mesure que le coquelicot teignait ses joues, celles du mari devenaient pâles comme de la cire blanche. C'est un effet physiologique de contraste qui se rencontre le plus ordinairement dans les bons ménages, c'est-à-dire dans ceux où l'un des deux tendres époux a peur de l'autre. Dans ce cas, le plus poltron prend bien vite l'habitude d'une respectueuse soumission, éminemment propre à entretenir la paix conjugale. Or, comme M. Grassouillet avait contracté depuis longues années cette excellente habitude, et qu'il lut dans les yeux de sa tendre moitié l'orage qui allait bientôt éclater, il prit sur-le-champ le parti que prennent toujours les faibles, celui de la ruse, de cette ruse qui, dit-on, est l'esprit des sots. Je vous

prie de ne pas la confondre avec la finesse, qui, au contraire, chez les femmes, est une preuve d'esprit, et encore moins avec la fourberie, qui constitue la finesse des escrocs.

— Ma tendre amie, reprit-il aussitôt, vous concevez bien que ce n'est pas pour chasser que je vais en Écosse, et que la loutre n'est qu'une hyperbole commerciale pour endormir la concurrence. Sous ce prétexte, je vais accaparer tous les fils d'Édimbourg; dans deux mois j'arrive sans avoir éveillé les soupçons de nos confrères, et j'écrase toute la rue Saint-Denis sous une masse de véritable fil d'Écosse, dont la mise en vente ne trouvera aucune rivalité. Vous concevez!

— Je conçois, dit la dame fort radoucie (car au bout du compte, Mme Grassouillet, quoiqu'un peu vive, était fort bonne femme), je conçois que vous auriez tout aussi bien fait de partir incognito, sans en rien dire à personne, et surtout sans parler de fusil, de caniche et de bottes fortes.

Maintenant, transportez-vous tout d'un coup dans les pittoresques montagnes d'Écosse, au milieu des bruyères et des roches sauvages qui entourent un beau lac aux eaux bleues; inspirez-vous de tout ce qu'un magnifique site a de poésie romantique. « Déjà le soleil... » Il me vient une idée, lisez cette description dans un des romans de Walter Scott, fût-ce dans une traduction de Defauconpret; par exemple le commencement du deuxième chapitre de la légende de Montrose, puis venons-en à mon ancien ami Grassouillet, dont le couteau de chasse, la veste parisienne, la casquette à visière et les bottes à l'écuyère contrastaient singulièrement avec la claymore, la toque, les sandales et le plaid écossais; mais Grassouillet ne s'en

apercevait pas le moins du monde, parce qu'il n'avait jamais entendu parler de Walter Scott.

Assis sur le tapis vert d'un îlot, une douzaine de chasseurs écossais et un marchand de bonnets déjeunaient gaiement, en attendant que le soleil eût essuyé la rosée attachée aux calices blancs et roses des bruyères. Un caniche noir parisien, trois griffons d'Écosse pur sang, dormaient aux pieds de leur maître, et un domestique fort alerte faisait de fréquentes visites à une petite barque amarrée au rivage, pour en rapporter tantôt un pâté ou une volaille froide, tantôt une bouteille d'ale ou de porter excellents, ou une bouteille de vieux bordeaux, encore meilleur à mon avis.

— Oui, messieurs, disait M. Grassouillet, je reçois avec le plus grand plaisir, je pourrais même dire avec la plus vive reconnaissance, votre fil de lin, vos pâtés d'Édimbourg et les précieux renseignements que vous voulez bien me donner sur le *lutra vulgaris* que nous allons chasser.

— La loutre, dit alors un des chasseurs, ne se creuse pas de terrier comme on l'a prétendu; mais si elle en trouve un tout fait, elle s'en empare volontiers et y loge ses petits sur un lit de bûchettes et de foin. Le plus ordinairement, elle se loge dans une vieille souche d'aune, de saule ou de peuplier, quelquefois dans un trou de rocher, une pile de fagots ou le premier trou venu. C'est là qu'elle porte sa pêche ou sa chasse pour la manger avec tranquillité et à l'abri de tout danger. Mais elle ne tient pas tant à son domicile qu'elle ne le quitte pour toujours et aille en chercher un autre à une grande distance, pour peu qu'on l'y ait inquiétée.

Elle met bas, en avril, trois ou quatre petits, qu'elle

allaite pendant deux mois, et qu'elle abandonne ensuite. Si, à proximité d'un village ou d'une ferme, elle rencontre un vivier, elle n'ose pas y établir son domicile, et, dans ce cas, elle agit comme le putois, c'est-à-dire qu'elle commence d'abord par tuer tout le poisson qu'elle y trouve, puis, ensuite, elle en emporte autant qu'elle peut. Lorsqu'elle s'est établie sur les bords d'une grande rivière ou d'un lac comme celui-ci, ce qui arrive souvent, elle devient redoutable pour les pêcheurs, non-seulement parce qu'elle ruine leur industrie en détruisant le poisson, mais encore parce qu'elle manque rarement de couper leurs lignes et de trouer leurs nasses et leurs filets quand ils sont obligés de les laisser tendus pendant la nuit. Elle peut rester longtemps sous l'eau sans venir respirer à la surface, mais néanmoins ce temps a une mesure, et cette faculté ne l'empêche pas de se noyer quelquefois quand elle est entrée dans une nasse d'osier et que la respiration lui manque avant d'avoir pu en couper les barreaux avec les dents.

— Je suis étonné, dit un autre chasseur, que vous soyez venu en Écosse pour chasser la loutre, car elle se trouve dans toute l'Europe, et elle n'est pas très-rare en France.

— Cela était vrai autrefois, répondit M. Grassouillet; mais les lois sur la chasse ont été si mal observées dans ma patrie, que cet animal y est devenu fort rare et ne se rencontre plus que par hasard. C'est dommage, car sa fourrure, surtout celle d'hiver, sans avoir un très-grand prix, a cependant quelque valeur, surtout depuis qu'on l'emploie beaucoup dans la chapellerie. Sa chair, que l'on mange les jours de maigre, est assez bonne, mais elle a une

forte odeur de poisson qui ne plaît pas à tout le monde.

En France, nous ne chassons la loutre que très-rarement avec des chiens. Cet animal a la singulière habitude d'aller chaque nuit au même endroit, sur la grève, faire ses ordures auprès d'une pierre blanche que le hasard lui fait rencontrer sur le sable; on les reconnaît aux débris d'arêtes de poisson et de tests d'écrevisses qu'elles contiennent. Les chasseurs, qui connaissent fort bien cette habitude, vont s'embusquer à vingt pas de cette pierre, l'attendent au clair de la lune, et manquent rarement de l'y voir venir et de la tirer. S'ils ne la tuent pas roide, elle est perdue pour eux, car elle se jette dans la rivière et se sauve entre deux eaux. Quand elle se sent mortellement blessée, elle plonge, s'accroche au fond à quelques racines, se laisse noyer et ne revient pas sur l'eau. Si par hasard on l'a surprise loin du trou qu'elle habite ordinairement, elle se cache sous des racines ou des herbes épaisses, reste le corps entièrement plongé dans l'eau, et n'élève à la surface, pour respirer, que le bout de son nez, qu'elle a soin de cacher sous une large feuille de nymphéa ou autre plante. Elle demeure immobile, dans cette attitude, jusqu'à ce qu'elle soit assurée de l'éloignement du chasseur. Du reste, elle a beaucoup de finesse, et ne donne que très-rarement dans les piéges qu'on lui tend.

— Votre grand naturaliste, Buffon, a dit que la loutre ne s'apprivoise jamais.

— Et en cela M. Buffon s'est trompé. J'en ai vu une, ajouta M. Grassouillet, qui a vécu pendant deux ou trois ans dans le château d'un de mes parents. Elle suivait et caressait la domestique qui lui donnait habituellement sa nourriture, elle sortait et se promenait seule, rentrait de

même, allait tous les jours se laver dans le bassin d'une fontaine qui jaillissait au fond d'une grande cour, dormait au coin du feu de la cuisine pendant tout l'hiver, et s'en était si bien emparée qu'elle en chassait les chiens et les chats. Quelquefois elle s'échappait la nuit pour aller pêcher dans un petit étang très-voisin du château; elle rentrait par les chatières, trous qu'on est dans l'usage, en Beaujolais, de faire aux portes pour livrer passage aux chats; le lendemain matin, des débris de poisson trouvés dans la cuisine dénonçaient son vol, et prouvaient qu'elle venait dévorer sa proie à la place où on lui donnait ordinairement sa nourriture. Elle s'était fort bien accoutumée à manger les restes de la table, du pain trempé dans du lait et même la soupe des chiens. Après avoir donné cet échantillon de son savoir dans les sciences naturelles, M. Grassouillet se rengorgea fièrement et jeta sur ses auditeurs un regard professoral et vaniteux, pour jouir de l'effet qu'il avait produit.

— J'ai vu et chassé, dit avec nonchalance un Écossais, des loutres dont la fourrure est éminemment plus belle que celle de l'espèce que nous allons poursuivre aujourd'hui.

— Vous voulez, je pense, parler de la *saricovienne?*

— Sans doute; mais encore faut-il s'entendre, car on nomme ainsi deux espèces fort différentes. La vraie saricovienne, celle de Buffon, est le *lutra brasiliensis*, de Gray; le *mustela brasiliensis*, de Gmelin, et enfin la *loutre d'Amérique*, de G. Cuvier. J'en ai tué au Brésil et à la Guyane. Sa fourrure, quoique belle, n'offre rien de bien intéressant pour le commerce; mais il n'en est pas de même pour la saricovienne du Kamtchatka, nommée par

les naturalistes, *lutra marina*, Stell.; *lutra lutris*, T. Geoff.; *mustela lutris*, Lin.; *enhydris Stelleri*, Fleming; *latax marina*, Lesson, etc. C'est cette dernière que j'ai chassée, non-seulement au Kamtchatka, mais encore dans tout le nord de l'Asie et de l'Amérique, surtout à la côte sud-ouest et sur les bords des petites îles qui bordent les côtes.

Le pauvre M. Grassouillet, qui se croyait un grand voyageur pour être venu de Paris à Édimbourg par le chemin de fer, le paquebot et la diligence; qui avait cru faire preuve d'érudition en citant ce qu'il savait sur la loutre commune, resta écrasé sous la fusée scientifique du voyageur écossais. Il le regardait avec des yeux effarés, et la bouche ouverte, pleine de pâté, sans avoir la force d'avaler pour lui faire une question, quand l'autre continua.

— Cette espèce n'habite pas les eaux douces, mais seulement les rivages de l'Océan et ceux des grands lacs salés qui communiquent avec la mer. Sa fourrure, objet d'un très-grand commerce, est une des plus précieuses que l'on connaisse, et les Chinois, chez lesquels j'ai souvent été en vendre, l'estiment tant qu'ils la payent presque au poids de l'or, surtout dans certaines années. Cette magnifique pelleterie est d'un brun marron lustré, changeant de nuance selon la manière dont la lumière la frappe; elle est garnie de très-peu de poils soyeux, et principalement composée de poils épais, laineux, particulièrement à la partie supérieure du corps, où ils sont veloutés. Comme je vous l'ai dit, par son éclat, sa douceur, son moelleux, cette fourrure l'emporte sur toutes les autres. Chaque année, des vaisseaux américains, russes, anglais et écossais, se rendent sur les côtes où cette loutre abonde; ils achètent

aux naturels du pays toutes les peaux qu'ils peuvent en tirer, et les portent ensuite vendre avec d'énormes bénéfices, en Chine et au Japon. Je ne sais rien sur les mœurs de cet animal, si ce n'est qu'il vit par couple, et que la femelle ne fait qu'un petit à la fois. Du reste, je n'en sais guère plus long sur les dix-sept autres espèces de loutres connues, savoir : *Lutra poensis, nair, indica, chinensis, platensis, paroensis, chilensis, enhydris, insularis, peruviensis, Californiœ, lataxima, canadensis; pteronurus* ou *lutra Sandbackii; anonyx Delalandi* ou *lutra inunguis; leptonix Barang* ou *lutra leptonix.*

Le pauvre Grassouillet fut foudroyé par cette kyrielle de mots latins qu'il croyait signifier quelque chose, et ce ne fut que par le plus grand effort de gosier qu'il parvint à opérer, sans s'étrangler, la déglutition de la croûte de pâté qui lui était restée dans la gorge.

— Hélas! hélas! disait-il en lui-même, j'ai pourtant acheté les *Annales du Muséum d'histoire naturelle,* à raison de cinquante centimes le volume, ce qui fait près de cinq sous le demi-kilo, et pourtant je ne savais pas un mot de toutes ces belles choses : *Nair! paroensis! Barang! Delalandii! Sandbackii!* Dieu de Dieu! en voilà de la fameuse science!

Le déjeuner fini et le soleil ayant absorbé l'humidité qui rendait les roches glissantes, on se prépara pour la chasse. La moitié des chasseurs descendit sur les rives du lac avec les quatre chiens; l'autre moitié resta dans le canot pour recevoir à coups de fusil les loutres qui, croyant échapper au danger, viendraient se jeter dans l'eau, de manière que la nacelle devait voguer doucement, toujours

en face des hommes qui étaient à terre, et avancer parallèlement avec eux.

Les loutres aiment à s'écarter d'une centaine de pas des rives qu'elles habitent, pour donner la poursuite aux mulots, aux souris et aux jeunes oiseaux. Dans les lieux solitaires où elles ne sont pas inquiétées, au lieu de rentrer dans leurs trous, elles restent dans les herbes et dans les buissons pour dormir au soleil, et elles y passent la journée. Les chasseurs, qui savent cela, suivent les bords de l'eau dans le plus grand silence, tandis que leurs chiens battent les bruyères, les prés et les broussailles des environs. La loutre, surprise, se sauve vers sa retraite, et elle est obligée, pour gagner le lac, de passer devant les chasseurs, qui la fusillent à leur aise. Si elle parvient à échapper à leurs coups, elle se jette dans les ondes, et les gens qui sont dans la nacelle la tuent à coups de fusil, ou même à coups de rames après l'avoir fatiguée, si elle ne trouve pas sur la rive un trou pour se cacher.

Les bords du lac étaient pleins de rochers, d'où il résulte que, pour les parcourir, la légère chaussure écossaise était éminemment plus commode que les bottes à l'écuyère; c'est ce qui fait que M. Grassouillet, suant dans son harnais, se trouvait toujours seul, à trois cents pas au moins derrière les autres, et avait eu déjà trois fois le chagrin de les voir faire feu sur les loutres sans que lui-même eût pu brûler une amorce. Son caniche, qui avait pris goût à la chasse et que les coups de fusil animaient, avait bravement abandonné son maître pour suivre les chasseurs plus heureux, et cela prouve que cet animal avait une intelligence presque humaine. Le marchand de fil avait beau siffler, crier, s'enrouer à appeler Castor! Castor! ici,



Le malheureux ne put retenir son élan.

Castor! l'ingrat caniche faisait la sourde oreille et continuait à chasser les amphibies que les Écossais n'avaient que blessés.

M. Grassouillet, exaspéré et n'en pouvant plus de fatigue, maudissant Castor et ses bottes à l'écuyère, avait pris le parti désespéré de s'asseoir sur une pierre pour rester, de loin, simple spectateur de la chasse, lorsqu'il aperçut dans le lac, tout à fait au pied d'un rocher, une très-grosse loutre qui nageait de son côté. Voir, ajuster et tirer ne fut pour lui qu'un même mouvement, et aussitôt il s'élança vers l'endroit où il avait vu plonger l'animal sur son coup de fusil. Bien certainement il l'avait mortellement blessé, car l'eau était teinte de sang, et on entrevoyait quelque chose de noirâtre se débattant sous les vagues bouillonnantes à une certaine profondeur. Le pas de course qu'avait pris mon bon ami Grassouillet ne convenait pas plus à ses bottes à l'écuyère qu'aux roches glissantes sur lesquelles il courait comme un fou; arrivé sur le bord, qui était élevé verticalement à sept ou huit pieds au-dessus de la surface du lac, le malheureux ne put retenir son élan, et obéissant aux deux grandes lois physiques qui font tourner la terre autour du soleil, c'est-à-dire la force d'impulsion et de projection, puis à la gravitation, il fut piquer une tête précisément à la place où la loutre s'était enfoncée. Les ondes entr'ouvrirent leur sein, se refermèrent sur lui, et c'en était fait du pauvre Grassouillet, si les gens du canot n'eussent vu sa mésaventure et ne fussent venus à force de rames à son secours.

Le marchand de fil avait, ainsi que je l'ai dit, une ténacité d'esprit que l'on appelle du caractère, de la fermeté, de la persévérance, des pensées immuables, etc., etc., chez

les grands, et que chez nous autres, gens vulgaires, on nomme tout simplement de l'opiniâtreté ou de l'entêtement, ce qui, remarquez-le bien, n'empêche nullement de se laisser mener par sa femme. En conséquence, et quoiqu'il ne sût pas nager, il n'abandonna pas l'idée de s'emparer de sa loutre, et tout en faisant le plongeon, il tâtonnait au fond de l'eau pour la trouver. Il était temps que le canot arrivât, car lorsqu'on parvint à saisir avec un croc la genouillère d'une des bottes de l'infortuné, ce qui obligea de le retirer du lac les jambes les premières, il avait déjà avalé plus d'eau limpide que n'en boit le plus maigre chanoine dans un dîner d'invitation. Cependant, il n'avait pas encore perdu connaissance, et il serrait convulsivement dans ses bras crispés la proie qu'il avait si vaillamment poursuivie jusque dans le sein des ondes, et qu'on ne put lui arracher des mains. « Je tiens ma loutre! je tiens ma loutre! » s'écria-t-il avec enthousiasme, et il ouvrit les yeux. Mais, hélas! jugez du désappointement du pauvre chasseur quand il reconnut dans ses bras son malheureux caniche, criblé d'un coup de fusil et noyé.

Quinze jours après, M. Grassouillet, encore tourmenté par les restes d'un gros rhume, était assis au coin de son feu, dans la rue Saint-Denis, à côté de sa femme, à laquelle il ne dit pas un mot de loutre, de caniche, ni de bottes à l'écuyère, en lui racontant les détails de son voyage.

Après neuf mois, madame fut fort étonnée de ne mettre au monde ni la fille ni le garçon pour l'un desquels on avait préparé une magnifique layette. Au dixième mois, elle devint fort inquiète; enfin, le onzième mois écoulé, une maladie grave, et plus encore le chagrin d'avoir été

trompée dans les espérances les plus douces que puisse avoir une honnête femme, la conduisirent au tombeau. Son mari, désolé de sa perte, lui fit élever, au cimetière du Père-Lachaise, un superbe mausolée en marbre noir et blanc, et fit graver en lettres d'or, sur le fronton, cette épitaphe de sa composition :

CI-GÎT LA VERTUEUSE DAME ZÉORIME-ALOÏSE-EMMA-NELLY-
THÉOTISTE-IDA TROUILLARD, ÉPOUSE GRASSOUILLET,
NÉE EN 1794, DÉCÉDÉE EN 1846.
PRIEZ POUR ELLE.
SON MARI INCONSOLABLE
CONTINUE, RUE SAINT-DENIS, N° 854, A TENIR UN
ASSORTIMENT COMPLET DE FIL D'ÉCOSSE,
GANTS, CHAUSSURES ET AUTRES
FOURNITURES, LE TOUT
AU PLUS JUSTE
PRIX.

Le diable parvient toujours à semer quelques mauvaises pensées dans l'âme d'un saint homme, et Grassouillet nous en fournit un exemple. A travers les élans réels de sa douleur, il lui venait quelquefois à l'esprit que sa tendre épouse le contrariait sur ses goûts pour la chasse, pour l'histoire naturelle et pour les voyages; qu'il n'était pas tout à fait le maître chez lui, et qu'elle l'avait constamment empêché de prendre un port d'armes. Alors les démons consolateurs se glissaient furtivement dans son cœur sous les formes d'un fusil de Lepage, d'un permis de chasse, et d'une promenade au jardin des plantes en attendant mieux. Dans les commencements de son deuil, il

allait tous les dimanches voir la girafe et l'éléphant, et c'est là que j'ai eu l'honneur de faire sa connaissance, comme vous allez le voir.

Un jour donc, et c'était un dimanche, je montais au grand labyrinthe du jardin, lorsque je rencontrai l'honnête marchand de bonnets, lisant un énorme volume, tout en marchant à côté de moi dans la même avenue. Je jetai un regard furtif sur le titre de son livre, et je vis que c'était le *Jardin des Plantes*, de l'éditeur Dubochet. Ma petite vanité fut chatouillée, et d'un air extrêmement poli, j'allais adresser la parole à mon inconnu, lorsque lui-même m'offrit gracieusement ce que j'allais lui offrir, d'être mon cicerone. J'en fus un peu surpris, mais j'acceptai sans hésiter.

— Nous montons, me dit-il, et nous trouvons d'abord un arbre d'une énorme grosseur. C'est le fameux cèdre du Liban, que Bernard de Jussieu, en 1734, rapporta d'Angleterre dans son chapeau. Ce cèdre, très-élevé, le serait beaucoup plus si un imprudent chasseur n'eût cassé son bourgeon terminal d'un coup de fusil. Les érudits vous diront que le bois de cet arbre est incorruptible, éternel, et que c'est pour cela que Salomon en a bâti son temple. Le vrai est que les érudits se trompent; ce bois est mou, de la consistance de l'aubier, et il ne vaut pas le plus mauvais sapin. Montons : entre le cèdre et le kiosque, à l'exposition du Levant, est une petite enceinte renfermant un bien humble monument couvert d'herbe et de mousse; c'est là que repose Daubenton, cet homme aussi modeste que savant, sans lequel Buffon n'eût été probablement qu'un grand écrivain. Par un chemin tournant en spirale, on monte au kiosque ou belvédère, soutenu par de jolies

colonnettes de bronze et entouré d'une balustrade de fer. De là, comme vous voyez, on découvre une partie de Paris et de ses environs. Le labyrinthe est planté d'arbres résineux, et offre de très-grands échantillons des espèces les plus utiles.

Mais dirigeons nos pas vers la ménagerie. Nous arrivons à la volière, joli joujou d'enfant dont l'idée doit certainement être sortie de la cervelle d'un bourgeois du Marais.

— Voici d'abord, continua M. Grassouillet, un oiseau dont l'histoire est vraiment merveilleuse, c'est le *vultur gryphus* de Linnée, de Temminck, etc.; le *sarcoramphus condor* de Duméril; enfin le célèbre condor, sur lequel les anciens auteurs et les nouveaux nous ont fait de si belles histoires.

— Êtes-vous bien sûr que ce soit le condor des anciens?

— C'est lui-même : « c'est l'espèce si fameuse par l'exagération avec laquelle on parlait de sa taille, » dit G. Cuvier, dans son *Règne animal*, et c'est probablement pour cela que ce gigantesque naturaliste, dans sa classification très-naturelle, basée sur les analogies d'organisation, place ce vautour à côté de la baleine, sans transition intermédiaire. Quel puissant génie, monsieur! avoir pu saisir du premier coup les nombreuses ressemblances, les immenses analogies, qui réunissent côte à côte, dans la série naturelle des êtres, la baleine et le vautour! C'est admirable, et jamais je n'aurais trouvé cela, moi! Mais ce n'est pas tout : on a reconnu évidemment que non-seulement ce vautour était le condor des anciens (*gryphus* ou *gryps* de Pline), mais encore que ce n'était rien autre

chose que le roch des Arabes, des Madécasses et des *Mille et une Nuits* de l'abbé Galand. Le voilà donc ce monstrueux oiseau qui enlève un bœuf comme un aigle enlève un lapin; qui enlève un éléphant comme un banquier enlève une danseuse de l'Opéra; qui, etc., etc.; le voilà retrouvé, à force de recherches et de génie, comme on a retrouvé le plat à barbe de César à Herculanum, et les dentelles de Valenciennes et de point d'Alençon de Julie à Pompéi.

— Tout doucement, monsieur. Il me semble que les contes arabes placent le roch à Madagascar; le *condor* et le *gryphus* sont positivement placés dans l'Inde, par Pline et les autres auteurs anciens : *Grypheos habet India*, etc.; *superat elephantos et dracones, et omnia animalia, præter tigridem, quam propter levitatem nequit arripere*. Or, monsieur, il me semble étrange que des savants respectés aient pu reconnaître en Amérique, dans les plus hautes montagnes des Cordillères et des Andes du Pérou, un animal décrit par les anciens douze ou treize cents ans avant la découverte de l'Amérique.

— Bah! bah! dit Grassouillet, *se non è vero è bene trovato*, et je me moque du reste.

— A la bonne heure. Continuons notre promenade.

— Monsieur, me dit Grassouillet, voici un oranger magnifique. Vous savez que nos botanistes érudits ont parfaitement reconnu dans son fruit délicieux les fameuses pommes d'or du jardin des Hespérides?

— Non, monsieur; mais je sais que le premier oranger qui a paru, je ne dis pas seulement dans le jardin des Hespérides, mais en Europe, a été apporté vers le temps de la découverte d'un passage aux Indes en doublant le

cap de Bonne-Espérance; que Vasco de Gama a fait cette découverte précisément dans le temps que le Camoëns écrivait ses *Lusiades,* c'est-à-dire trois ou quatre mille ans après l'époque où existait le jardin des Hespérides, en Espagne. S'il n'a été coupé depuis 1813, le premier oranger qui ait végété en Europe doit encore se trouver dans un jardin royal à Lisbonne.

— Ah diable! Cependant un savant botaniste peut se tromper de ça. J'aperçois ici un mûrier blanc. Vous n'ignorez pas, monsieur, que la graine de cet arbre, ainsi que des œufs de vers à soie, nous ont été apportés de la Chine, dans un bâton creux, vers le quatorzième siècle, comme par une sorte de miracle, par un pèlerin.

— Je sais, monsieur, que le mûrier blanc existe en Europe depuis la plus haute antiquité, et je le prouve par la jolie fable de Pyrame et Thisbé, qu'on nous faisait apprendre sur les bancs du collége.

— Allons voir les faisans, me dit brusquement M. Grassouillet. Au moins, monsieur, vous ne doutez pas que le *phasianus pictus* de Linnée, ou faisan doré, ne soit le phénix des anciens, comme l'avance G. Cuvier?

— Hélas! monsieur, je doute de beaucoup de choses, mais il en est une dont je ne doute pas : c'est que le faisan doré nous vient de la Chine, et que Pline, aussi bien que tous les auteurs de l'antiquité, ignoraient complétement jusqu'au nom du céleste empire. Du reste, voici ce que le naturaliste romain dit de cet oiseau, d'après le sénateur Manilius, qui avait fait un livre sur ce sujet[1] : « Le phénix est le plus admirable de tous les oiseaux, et *habite l'Arabie.* Cependant, Cornélius Valérianus raconte

1. Pline, *Histoire naturelle,* liv. XI, chap. XXXVII.

que, l'année du consulat de Quintus Plautius et de Sextus Papinius, un phénix fut vu volant *en Egypte*. Cet animal est unique dans le monde, c'est-à-dire qu'il n'en existe jamais deux. Il est de la *grosseur d'un aigle*. Tout son corps est pourpre, excepté le croupion qui est doré, et la queue qui est bleue entremêlée de quelques plumes incarnat. Il porte sur la tête *un panache* de magnifiques plumes, et de ce *panache il en sort un autre* plus petit[1].

— Vous m'avouerez, dit M. Grassouillet, que pour reconnaître le faisan doré à cette description, il fallait autant de sagacité que pour trouver les ressemblances intimes entre la baleine et le vautour?

— C'est vrai; mais je continue. Jamais homme n'a vu manger le phénix qui, en Arabie, est consacré au Soleil. Il vit 1160 ans, et lorsqu'il se sent vieux, il fait son nid avec des brins de cannelle et d'encens, le remplit de toutes sortes d'aromates, se place dessus et y meurt. De la moelle de ses os naît un ver, qui bientôt se change en un jeune phénix. Celui-ci, lorsqu'il est devenu grand, fait les obsèques de son prédécesseur : il emporte sa dépouille ainsi que le nid, et va les déposer sur l'autel du Soleil, à Héliopolis. Voici ce qu'il y a de plus curieux : la grande révolution astronomique, dit le savant sénateur romain Manilius, dure autant que la vie de cet oiseau; elle finit la même année, le même jour, à la même heure, c'est-à-dire à midi; alors les astres se trouvent dans la même position, à la même place où ils se trouvaient lors du commencement du monde. Que pensez-vous de cette histoire?

— Moi? rien du tout.

1. Pline, *Histoire naturelle*, liv. X, chap. II.

— Ni moi non plus. J'accepte le phénix dans le faisan doré, et j'attends avec impatience qu'un grand naturaliste nous retrouve les centaures, les sphinx et la chimère des anciens, comme ils nous ont déjà retrouvé le condor, le phénix, les harpies, les sirènes, les tritons, les dragons et autres animaux fabuleux.

Par un de ces dévergondages de logique si communs dans la conversation, il se fit que, sans nous en apercevoir, nous changeâmes de rôle, M. Grassouillet et moi; il resta mon conducteur et je devins son cicerone.

— Voici, lui dis-je, un dieu de l'antiquité; c'est le percnoptère d'Égypte ou l'ourigourap[1]. Les Égyptiens qui, dans l'Occident, passent pour le peuple le plus anciennement civilisé de la terre, parce que l'Occident ne tient aucun compte des Kings de la Chine ni des Védas de l'Inde; les Égyptiens, dis-je, rendaient un culte religieux à ces oiseaux, par la raison qu'ils se réunissent en troupes nombreuses pour dévorer les cadavres qui, sans eux, infecteraient une grande partie de l'Égypte, après l'inondation périodique du Nil. Encore aujourd'hui, les habitants de ces contrées les respectent assez pour ne pas les détruire, et je ne vous conseille pas d'aller faire la chasse à ces oiseaux dans l'ancien pays d'Isis et d'Osiris, si vous tenez à garder vos oreilles. Les dévots musulmans, *in articulo mortis*, lèguent assez ordinairement une somme d'argent pour en entretenir un certain nombre, et ils les nomment *poules de Pharaon*. Du reste, le percnoptère dont vous

1. Le vautour de Norwége ou vautour blanc de Buffon; catharthe alimoche de Temminck; vautour d'Égypte de Sonnini. *Vultur fuscus* et *v.. percnopterus*, Gmel.; *vultur leucocephalus*, Lath.; *neophron percnopterus*, Sav., etc.

voyez ici le mâle, qui est blanc, et la femelle qui a le plumage d'un brun roussâtre, se trouve aussi en France, dans les environs de Lyon, en Suisse, dans le Tyrol et en Hongrie. Il habite des trous inaccessibles dans les rochers les plus escarpés, se nourrit de cadavres, et très-rarement de petits animaux vivants. Comme tous les vautours, ces oiseaux, lâches et stupides, n'attaquent jamais une proie qui pourrait leur offrir la moindre résistance; ils se contentent de charognes qu'ils découvrent de très-loin, grâce, disent les naturalistes, à la finesse de leur odorat. Ceci me paraît d'autant plus extraordinaire, qu'une humeur fétide coule continuellement de leurs narines et ne doit pas leur laisser une facile perception des odeurs. En récompense, ils ont les yeux perçants, et je crois que c'est la finesse seule de leur vue qui leur fait trouver leur proie. La faiblesse de leurs ongles non rétractiles les empêche de pouvoir porter dans leurs serres la nourriture de leurs petits, d'où il résulte qu'ils sont obligés de l'avaler et de dégorger ensuite dans leur nid.

— Ma foi, monsieur, je n'irai jamais en Afrique pour chasser d'aussi ignobles oiseaux.

— Que cela ne vous dérange pas dans vos projets de voyages; car si l'Afrique a ses vautours, elle a aussi ses antilopes et ses gazelles.

— C'est vrai : j'ai toujours regretté que nous n'en ayons pas en France, car je donnerais tout au monde pour chasser la gazelle dans un pays où l'on n'a rien à craindre du léopard, du lion, du crocodile, et autres animaux qui doivent un peu troubler la tranquillité du braconnier africain.

— Mais, monsieur, nous avons des antilopes en France.

— Bah ! pas possible !

— Mon Dieu si, l'ysard des Pyrénées, ou chamois des Alpes, n'est rien autre chose qu'une antilope.

Je ne vous entretiendrai pas plus longtemps de la manière dont j'ai fait connaissance intime avec mon ami Grassouillet. Il vous suffira de savoir que je suis le premier qui aie reçu de lui une invitation à déjeuner, et cela, parce que je lui ai appris qu'il y a des gazelles en France. Pendant quatre mois consécutifs, nous nous sommes vus régulièrement tous les dimanches au jardin des plantes, soit à la lanterne du grand labyrinthe, soit à la fosse aux ours, soit à la ménagerie des tigres et des lions, soit à la rotonde, où affluent les curieux et les bonnes d'enfant, soit devant les grillages de la volière aux mille couleurs, et nous avons été souvent dîner ensemble chez le restaurateur en payant chacun notre écot. Il y a plus, il était si bonhomme, que lorsque je prenais un extra au dessert, il ne s'en formalisait pas pourvu que je payasse, et, mettant à part toute orgueilleuse susceptibilité, il en acceptait même quelque chose ; il était tout à fait bon enfant !

Le mois d'août étant arrivé, je fus obligé de partir pour les environs de Briançon, dans les Hautes-Alpes, où j'avais quelques affaires, et mon excellent ami fut désolé de cette cruelle séparation.

— Reviendrez-vous à Paris ? me dit-il la larme à l'œil.

— Je ne sais trop, mon cher monsieur ! peut-être que non.

— Quoi ! nous ne nous reverrions plus ?

— C'est possible.

— Eh bien ! non, ce n'est pas possible, nous nous reverrons, c'est moi qui vous le dis !

II.

L'automne allait commencer, et dans les hautes montagnes des Alpes, que j'habitais alors, les nuits commençaient à devenir fraîches. Un certain matin, je dormais profondément, quand un tapage épouvantable vint me réveiller en sursaut. C'était un bruit de voix humaines, d'aboiements de chiens, de cors de chasse, de claquements de fouet à rompre le tympan le mieux organisé. Effrayé de ce tintamarre tout à fait étrange et se passant dans ma cour, je me précipitai à bas du lit et courus ouvrir ma croisée ; puis je vis..., vous devinez bien que c'était mon ami Grassouillet, descendant de la charrette qui, à Briançon, l'avait pris descendant de la diligence Laffitte et Caillard pour le remorquer dans les montagnes. Je ne le reconnus pas d'abord, car il était en costume de chasse, et je ne l'avais jamais vu que dans la redingote cannelle d'un marchand de bonnets. Il portait un cor de chasse en sautoir sur une veste de coutil, des guêtres de peau par-dessus un pantalon de nankin, et une cravate verte à la Colin par-dessous une casquette en peau de veau. Une poire à poudre lui battait la hanche droite, un sac à plomb la hanche gauche, et une énorme gibecière lui pendait au bas des reins. Il avait encore eu le talent d'arranger par-dessus tout cela un fouet, un sifflet et une aiguillette. Derrière lui marchait un montagnard, grand et fluet comme une asperge, mais agile,

musculeux et d'une mine assez équivoque; il l'avait racolé, je ne sais comment, en passant à Briançon. Thomas, tel était le nom du paysan, était chargé d'un énorme sac de velours d'Utrecht, d'une carabine, d'un fusil double, de cinq ou six paquets, il conduisait à la laisse un lévrier, un bouledogue et un roquet.

Tout cela hurlait à la fois pendant que Grassouillet, las de sonner des fanfares, me criait :

— Voici César et sa fortune; j'ai passé le Rubicon, ce qui veut dire que j'ai vendu mon magasin, et je viens dans vos montagnes pour embrasser un ami et chasser le rupicapre.

A peine Grassouillet eut-il déposé son bagage dans mon humble demeure, qu'il me dit :

— Vous vous êtes trompé, mon bon ami, ce n'en est pas une.

— Quoi?

— Le chamois, comme vous l'appelez, n'est pas une gazelle, c'est un rupicapre; demandez plutôt aux savants qui ont donné au genre ce joli petit nom bien harmonieux. Il appartient à la classe des mammifères, ordre des ruminants, famille des antilopiens, ou *antilopeæ*, Lesson. Linnée avait appelé cet animal *antilope rupicapra;* Pallas, Desmaret, etc., lui avaient laissé ce nom; mais nous autres savants d'aujourd'hui, nous avons fait comme Sganarelle, nous avons changé tout cela, et nous perfectionnons étonnamment la science en mettant à gauche ce que les autres avaient mis à droite. C'est ainsi qu'au lieu de dire isard rupicapre, comme on disait autrefois, nous disons, par une inversion très-ingénieuse, rupicapre isard; vous sentez que c'est là un immense progrès.

— Il me paraît que vous avez cultivé la science depuis que nous ne nous sommes vus.

— Parbleu ! je le crois bien. Dès l'instant où j'ai quitté le commerce, j'ai suivi régulièrement les cours du jardin des plantes... Exemple : autrefois je vous aurais dit bêtement : « le chamois est de la famille des antilopes ; » aujourd'hui je vous dis : « le rupicapre est de la famille des antilopiens, ou des antilopées, ou des antilopéides, ou des *cerophoris*, ou..., etc., etc. »

Les antilopes sont des ruminants à *cornes creuses*, pour me servir du terme nouveau, ce qui veut dire qu'elles ne sont pas creuses du tout, mais qu'elles se composent d'un noyau osseux intérieur, et d'un étui élastique qui le recouvre. Les rupicapres, en particulier, ont les cornes simples, lisses, courbées postérieurement dans les deux sexes ; ils ont des pores inguinaux, mais ils manquent de larmiers et de brosses, ainsi que de mufle ; leur queue est très-courte.

Le rupicapre isard est le seul animal de la famille des antilopiens que nous ayons en France, encore y est-il fort rare : on ne le trouve guère que sur les plus hauts sommets de nos Alpes et des Pyrénées. Sa taille est celle d'une petite chèvre. Il est couvert de deux sortes de poils, l'un laineux et brunâtre très-abondant, l'autre soyeux, sec et cassant. Il est d'un brun foncé en hiver, d'un brun fauve en été ; sa tête est d'un jaune pâle, avec une bande brune sur le museau et autour de l'œil. Une ligne blanche lui borde les fesses ; ses cornes sont noires, petites, très-courtes, lisses et un peu arrondies, verticales et droites, puis courbées brusquement en arrière à la pointe. Hein ! que dites-vous de ma science ?

J'espère, mon bon ami, que nous irons dès demain chasser le rupicapre.

— Je ne pourrai pas vous y accompagner, mais votre domestique Thomas, que je connais de vieille date, est un de nos plus intrépides chasseurs de chamois, et il se fera un grand plaisir de vous servir de guide.

— Cela m'étonne, car je ne lui ai parlé, tout le long de la route, que du rupicapre, et il m'a dit ne pas connaître cet animal.

— Voilà l'inconvénient d'être trop savant. Parlez-lui de chamois, et vous verrez.

En effet, M. Grassouillet n'eut pas plutôt lâché le mot, que Thomas se retrouva sur son terrain favori.

— Cet animal, dit-il, vit en troupe et ne se plaît qu'au milieu des rochers escarpés des plus hautes montagnes de l'Europe et du nord de l'Asie. Il est d'une agilité incomparable, franchit les précipices, grimpe les pentes les plus rapides, suit les sentiers les plus étroits sur le bord des abîmes, saute de roc en roc, s'arrête net sur la pointe aiguë d'un rocher où à peine a-t-il de la place pour poser les quatre pieds, et tout cela avec un aplomb, une facilité de mouvement, qui prouvent autant la justesse de son coup d'œil que sa force musculaire. N'ayant aucune arme à opposer à ses ennemis, il a recours à la vitesse de sa fuite. Sa vigilance ne s'endort jamais, et il a perfectionné ses organes de l'odorat, de l'ouïe et de la vue, au point qu'il est fort difficile de le surprendre. Lorsque le troupeau paît dans un vallon solitaire, il y a toujours sur les roches élevées environnantes deux ou trois vieux mâles en sentinelle, qui observent la campagne; pour peu que l'un d'eux découvre quelque chose

de suspect, il avertit par un sifflement aigu, et tout le troupeau détale avec une vitesse incroyable; en un clin d'œil tout a disparu au milieu de roches inaccessibles et de précipices infranchissables où l'on ne peut les suivre.

Aux approches de l'hiver, ces animaux quittent le versant nord des montagnes pour aller habiter celui du midi, mais jamais ils ne descendent dans la plaine. Les femelles portent quatre ou cinq mois et mettent bas un petit, rarement deux, en mars et avril; elles en prennent soin jusqu'en octobre, époque à laquelle les jeunes se confondent avec le reste de la troupe, qui est rarement de plus de quinze à vingt.

Grassouillet, enchanté de ce que venait de lui apprendre Thomas, commença dès lors à soupçonner qu'il pourrait bien, en histoire naturelle, y avoir une autre science que celle des noms; mais il s'en tint toujours au soupçon, parce qu'il lui parut bien plus aisé d'apprendre des mots que des choses. Dès le jour de son arrivée, il voulait partir pour la chasse; mais son domestique lui fit comprendre qu'il fallait, avant, faire des préparatifs indispensables, et ce ne fut qu'avec regret qu'il consentit à remettre la partie au lendemain.

Dès la pointe du jour, Thomas vint apporter à son maître un équipage de chasse bien différent de celui de la veille. Il consistait en : 1° une carabine à balle forcée avec laquelle on peut tirer une pièce de gibier à trois cents pas; 2° un long bâton armé, au bout, d'une pique en fer, afin de se soutenir sur les glaciers, et de sonder sa route dans les neiges; 3° une paire de gros souliers ferrés; 4° des crampons en acier qu'on s'attache aux talons, soit pour marcher sur la glace, soit pour grimper contre les pentes

les plus roides des rochers. Enfin, pour compléter l'équipage invariable des chasseurs de chamois, il lui jeta sur les épaules un sac de grosse toile dans lequel se trouvaient une poire à poudre, des balles, une gourde pleine d'eau-de-vie de grain, un morceau de fromage de Gruyères, et la moitié d'un pain d'avoine, que Grassouillet remplaça par un pain blanc du plus pur froment.

Le bon marchand de bonnets s'affubla de tout cela sans mot dire; mais il pensait que la chasse à la loutre, chez les Écossais, si l'on n'avait pas à craindre le plongeon, serait plus agréable sous le rapport des provisions de bouche.

Après un copieux déjeuner, les deux chasseurs se mirent en route et s'acheminèrent vers les montagnes, dans des déserts aussi stériles que ceux du Sahara, qui ne sont habités que par des chamois, des marmottes et des ours. Pour se distraire des ennuis de la route, Grassouillet faisait causer Thomas, qu'il traitait alors plus en ami qu'en domestique.

— La chasse au chamois, disait ce dernier, est extrêmement périlleuse; mais, chez tous ceux qui s'y sont une fois livrés, elle devient une passion tellement violente que rien ne peut les déterminer à y renoncer. Les lois, les fatigues, les dangers, l'exemple de la mort même, n'y font rien. Mon bisaïeul y a péri en tombant dans un abîme; mon grand-père s'y est perdu dans les profondes fissures d'un glacier; mon père y a été étouffé par un ours, mon frère a été précipité par un chamois, et je pense qu'un de ces jours je finirai d'une de ces manières. Cela ne m'empêche pas de courir les montagnes, et je chasserai tant que j'aurai de bonnes jambes et une bonne carabine.

— Diable ! dit M. Grassouillet un peu ému, je ne croyais pas qu'il y eût autant de dangers. C'est, ma foi, pire que les voitures dans la rue Saint-Denis, où l'on ne voit guère qu'une personne écrasée ou estropiée par famille, grâce aux sages ordonnances de M. le préfet de police.

— Et tout cela, continua le chasseur, pour tuer trois ou quatre chamois par an, valant, terme moyen, trente francs la pièce. Nous sommes obligés de nous enfoncer dans des montagnes désertes et inaccessibles pour toute autre personne qu'un chasseur; de coucher des semaines entières à la belle étoile, ou dans de misérables huttes ouvertes à tous les vents et à la pluie, de vivre de privations, et souvent de nous contenter des fruits sauvages de la ronce et de l'airelle myrtille, ou de racines amères pour toute nourriture.

— Diable! diable! dit Grassouillet.

— Au risque d'être mis en pièces en roulant dans un précipice, malgré les crampons que nous portons aux talons : il faut aller épier les chamois au milieu de leurs rocs infranchissables, se glisser pendant un quart de lieue en rampant sur le ventre comme un serpent, pour essayer de les approcher à portée de balle, et recommencer vingt fois cette périlleuse et pénible manœuvre avant d'arriver à pouvoir les tirer. Quand nous nous trouvons sur un de ces sentiers étroits, larges tout au plus de dix à douze pouces, bordés d'un côté par un précipice, et de l'autre par un mur vertical de rocs à pic, et qu'un chamois vient à nous par le même sentier, c'est alors qu'une lutte d'adresse, mais une lutte à mort, va commencer; car ni l'homme ni l'animal n'ont assez d'espace pour rebrousser

chemin ou se livrer mutuellement passage. Tous deux s'arrêtent un instant pour considérer avec effroi l'imminence du danger; puis, tout à coup le chamois s'élance avec la rapidité de la foudre. S'il aperçoit le moindre jour, le moindre espace vide entre le mur du roc et le chasseur, tout est dit : c'est là qu'il passera en s'y jetant à corps perdu, et l'homme sera jeté dans le précipice, à deux ou trois cents pieds de profondeur. Si ce dernier s'applique assez exactement contre le roc pour que le chamois n'aperçoive aucun jour entre deux, c'est le chamois qui sera précipité. Le moyen le plus prudent, quand on se trouve dans cette situation, et que l'on a le temps de l'employer, est de se coucher à plat ventre; dans ce cas, l'animal vous franchit d'un bond, et vous êtes sauvé.

— Ma foi, dit Grassouillet, un bon averti en vaut deux, et je ne pense pas, moi dont la tête tourne en regardant en bas du haut des tours Notre-Dame, que jamais je me hasarde dans de pareils sentiers.

Tout en causant ainsi, nos chasseurs gagnaient la montagne, et s'enfonçaient dans les Alpes[1], ordinairement fréquentées par les chamois; mais ils ne furent pas assez heureux pour en rencontrer un seul. Le caporal de la garde nationale parisienne n'avait pas une grande habitude de la marche, et, vers le milieu de la journée, il n'en pouvait plus de fatigue. Ils furent donc obligés de s'arrêter dans une sombre forêt de sapins, sur le bord d'un ruisseau où Grassouillet eut toute la liberté de se désaltérer

1. Le mot *alpe* ne signifie pas une montagne, mais un pâturage non fauchable, situé sur le sommet d'une montagne quelconque. Ainsi il peut y avoir des alpes dans l'Auvergne, dans les Pyrénées, dans les Andes du Pérou, dans les Himalaya de l'Asie, etc., etc.

dans l'onde limpide, après avoir dîné, en rechignant, avec un morceau de pain et de fromage. Il se trouvait tellement harassé quand il fallut se lever pour se remettre en marche, qu'il pria son guide de le laisser se reposer une heure ou deux.

— Rien de plus aisé, répondit Thomas, car nous ne sommes plus qu'à un petit quart de lieue du gîte où nous passerons la nuit. Tenez, voyez-vous ici, à droite, une roche qui se dessine à l'horizon, et qui affecte la forme fourchue de la queue d'un milan?

— Très-bien! très-bien!

— Il y a là une maison où nous serons reçus confortablement par des amis, ainsi rien ne nous presse. Si vous le voulez, dormez une demi-heure sur ce lit de lichens, de carline et de génépi, et ensuite vous viendrez me joindre. Je vais me mettre tout doucement devant, et, en attendant, je tâcherai de tuer une paire de gelinottes ou de lagopèdes pour notre souper.

Cette dernière considération détermina Grassouillet à laisser partir son guide. Il posa son pain et son fromage à côté de lui, sur la mousse, afin de pouvoir rouler son sac et s'en faire un oreiller passable; il plaça sa carabine entre ses jambes pour l'avoir sous la main en cas qu'un chamois vînt à passer, puis il s'étendit de son long et s'endormit profondément. Son sommeil fut si lourd et dura tant, que la nuit était venue, froide et sombre, longtemps avant qu'il eût fait le moindre mouvement. Il rêvait qu'il chassait dans une forêt de l'Afrique et qu'un singe voulait l'étrangler. Ce rêve l'effraya tellement que, moitié dormant, moitié éveillé, il entr'ouvrit la paupière; mais il la referma bien vite quand il aperçut, dans l'obscurité.



Il crut sentir ensuite que deux énormes mains velues
aux longues griffes le retournaient.

à un pied et demi de son nez, deux yeux féroces, rouges et brillants comme des charbons ardents, qui le regardaient d'une manière étrange et peu courtoise. Il crut sentir ensuite que deux énormes mains velues, aux longues griffes, le retournaient de dessus le dos pour le placer sur le ventre, puis qu'une respiration chaude et humide lui soufflait, en grognant, quelques murmures inarticulés dans l'oreille. Alors il se réveilla tout à fait, se frotta les yeux et se releva. Il jeta un regard effrayé autour de lui; mais il n'aperçut absolument rien, peut-être parce que la nuit était fort noire.

— Ouf! dit-il en s'étirant les bras et les jambes, je suis content de m'être éveillé, car je faisais un vilain rêve! Il me semble cependant que j'entends de ce côté, dans les broussailles, comme un craquement de dents! Non, non, ce n'est rien; mais je crois qu'il est prudent de m'en aller d'ici. Ramassons d'abord nos provisions et nos armes. Tiens! tiens! je ne trouve plus mon fromage et mon pain! est-ce que les marmottes les auraient grignotés. Ma foi, tant pis!

Et Grassouillet se mit en marche dans l'espérance de trouver l'habitation de la roche du Milan; mais, grâce à l'obscurité, il se perdit dans les broussailles. Ce n'est qu'après s'être déchiré les mains et le visage dans les ronces, après avoir fait vingt culbutes dans des fossés fangeux, après s'être cogné dix fois le front et le nez contre des troncs d'arbres et des rochers, qu'enfin il aperçut bien loin! bien loin! une lumière qui tremblotait à travers les ténèbres. Grassouillet connaissait ses auteurs classiques aussi bien qu'un employé du ministère; aussi pensa-t-il tout du premier coup à l'ogre du petit Poucet, ce qui n'eût

pas été encourageant pour un homme ordinaire. Mais Grassouillet se souvint qu'il n'était pas un homme ordinaire, et, sans hésitation, il marcha droit sur la lumière, franchissant, tantôt sur les pieds, tantôt sur le dos ou la tête, les obstacles anfractueux qui lui barraient le passage et lui faisaient perdre l'équilibre.

Enfin, le corps meurtri et les côtes à moitié rompues, il finit par arriver, à onze heures du soir, à la porte de l'habitation qu'il cherchait. Cette porte consistait simplement en une mauvaise claie en branchages, à travers laquelle perçaient les pâles rayons de lumière qui l'avaient guidé. Quant à la maison, elle avait environ douze pieds de largeur sur vingt-quatre de longueur, et affectait assez bien la forme architecturale d'un vieux hangar abandonné; elle était bâtie avec des pierres informes, entassées en manière de quatre murailles au moyen de boue et de mousse, et le toit de genêts et de gazons qui la couvrait était soutenu par quelques perches de sapin. Le tout était dans un délabrement très-pittoresque, et qui eût fait le plus grand plaisir à un peintre de paysage comme mon voisin Van der Burg, ou même à un botaniste qui eût voulu herboriser les nombreuses plantes alpines qui croissaient dans les crevasses des murs et sur la toiture à moitié effondrée. Hélas! le savant Grassouillet n'était ni peintre, ni botaniste, ni, que je sache, autre chose que caporal, ce qui fut cause qu'il hésita un moment à entrer. Cependant, le froid piquant de la nuit, la fatigue et les douleurs qu'il éprouvait dans tout le corps le déterminèrent. Il leva le loqueteau, poussa la claie, et se trouva en face de deux hommes dont la mauvaise mine, la

longue barbe, la figure rébarbative et le costume délabré n'avaient rien de bien rassurant.

Ils étaient silencieusement assis, chacun sur une pierre, auprès d'un âtre où brûlaient encore trois ou quatre tisons à moitié consumés, dont la fumée s'échappait par la porte et par un trou pratiqué dans le toit. Une lampe ou creuso en terre cuite, entretenue avec des mèches de jonc et de la graisse d'ours, nichée dans un trou de la muraille, jetait quelques rayons d'un rouge pâle peu propres à égayer la scène. Le marchand promena autour de lui un œil scrutateur : il n'aperçut, pour tout meuble, qu'un grand coffre vermoulu, placé à une des extrémités du hangar et servant de table; un mauvais banc de bois, devant l'âtre, et à l'autre extrémité de la cabane, un tas de fougères sèches servant de lit. Ses yeux tombèrent ensuite sur deux carabines chargées appuyées contre le mur à proximité de la main de ses hôtes, plus, sur deux sortes de coutelas, ou plutôt de grands couteaux de boucher, qu'ils portaient pendus à la ceinture de leur pantalon.

En voyant entrer Grassouillet, les deux montagnards tournèrent la tête de son côté, et ne se dérangèrent pas autrement. Cependant ils lui firent signe avec la main de fermer la porte et de venir s'asseoir auprès d'eux, sur le banc. Alors l'un d'eux, voyant qu'il ne bougeait pas, lui dit à demi-voix, et comme s'il eût craint d'être entendu du dehors :

— Nous avons vu Thomas, nous savions que vous viendriez, et nous vous attendions depuis longtemps. Avez-vous faim? il y a du pain dans le coffre; avez-vous froid? approchez-vous du feu; avez-vous sommeil? allez vous coucher sur ce lit de fougère.

Puis ils se retournèrent du côté de l'âtre, et retombèrent tous deux dans un farouche silence. Il se passait alors chez Grassouillet un phénomène moral et physiologique qui lui tenait le gosier si serré et la langue si fortement collée entre les deux branches de la mâchoire inférieure, qu'il lui fut impossible d'articuler un seul mot de réponse. Il resta là, muet, planté comme une borne au milieu de la cabane. Alors un de ces hôtes taciturnes éteignit la lampe, et l'autre lui fit signe d'aller se coucher. Ce signe fut assez énergique pour lui rendre l'usage de ses jambes, et sans la moindre hésitation il fut s'étendre sur la fougère. Grassouillet avait de la religion comme tout honnête homme devrait en avoir, et pourtant jamais il n'avait prié, avec autant d'onction et de ferveur que ce soir-là, Dieu, la Sainte Vierge et les saints du paradis.

La lumière mourante des tisons que ses hôtes silencieux remuaient de temps à autre se reflétait d'une manière si singulière sur leur barbe rouge et leurs sourcils fauves, elle donnait à leur figure brune et sauvage une expression de férocité si prononcée, que le pauvre César Grassouillet en perdit absolument toute envie de se livrer au sommeil; mais il crut prudent de faire semblant de dormir, parce qu'il ne se sentit pas la force de chanter, comme font les enfants quand ils ont peur. Lorsqu'il vit ses hôtes se retourner vers lui pour le regarder, il se mit aussitôt à ronfler, comme s'il eût été couché sur son lit de plume de la rue Saint-Denis.

— Jean, dit un des montagnards d'une voix très-basse, il est minuit; voici le voyageur qui dort profondément, et la lune qui se lève derrière la montagne; je crois que c'est le moment d'agir?

— Je le crois aussi. Mais qui de nous deux lui portera le premier coup? Thomas, qui en a fait la rencontre et qui l'a laissé ce soir dans la forêt de sapins, dit que c'est un gaillard robuste et qu'il se défendra comme un lion.

Il y eut alors un instant de silence pendant lequel le malheureux César sentit tout son corps se couvrir d'une sueur plus froide que du vin de Champagne frappé de glace. Tout en recommandant son âme à Dieu, il essaya sans bruit de saisir sa carabine qu'il avait imprudemment laissée au pied de son lit, mais il ne put y parvenir.

— Bah! bah! dit Julien, quand ce serait un diable incarné, nous en viendrons à bout, et une bonne balle dans la tête nous en fera raison. Tu sens bien, Jean, que nous ne pouvons laisser échapper une aussi rare occasion de nous procurer de l'argent. Sa dépouille sera riche, Thomas l'assure.

Grassouillet, en clignant de l'œil, aperçut les deux montagnards prendre leurs carabines, en visiter soigneusement les amorces, tirer à plusieurs reprises la lame de leurs couteaux, afin de s'assurer qu'elle ne tenait pas à son fourreau, puis se lever doucement de dessus leur siége. Alors il dit son *in manus*, et commença mentalement à réciter les prières pour les morts.

— Ne fais donc pas tant de bruit, Jean; tu vas réveiller le voyageur, et ce serait pour nous un grand embarras.

— Sois tranquille, il rêve dans ce moment, car je l'entends marmotter entre ses dents comme une prière.

— Allons, il est temps de nous mettre en besogne.

César poussa un profond soupir; il lui prit un tremblement convulsif dans tous les membres, comme une grenouille à laquelle on vient de casser les reins, et il n'eut

même pas la force de crier au secours. Il vit les deux meurtriers se mettre en marche avec la plus grande précaution pour ne pas faire de bruit; mais au lieu de s'approcher de son lit, ils gagnèrent la porte, l'ouvrirent doucement, sortirent sur la pointe des pieds, et refermèrent la claie derrière eux. Alors le marchand put reprendre sa respiration, et il se trouva dans l'état d'un homme auquel on viendrait d'ôter de dessus la poitrine une meule de moulin qui l'écrasait. Grâce à une réaction nerveuse qui s'opéra depuis le bas de son échine jusque dans son cerveau, il reprit sa présence d'esprit, put raisonner sa position, et pensa à fuir. Déjà il était debout sur son lit, lorsqu'un premier coup de fusil, suivi de deux autres, le fit retomber à demi mort sur la fougère. Ces détonations s'étaient fait entendre à une assez grande distance, ce qui le rassura un peu.

— Les scélérats! disait-il d'une voix entrecoupée, ils me gardent pour la bonne bouche. Hélas! voilà déjà une victime qu'ils viennent d'assassiner... Le malheureux s'est défendu vaillamment; car j'ai distinctement entendu trois coups de feu; et les brigands n'ont que deux carabines... Morbleu! pourquoi ne ferais-je pas comme lui? Si j'ai vraiment le courage d'un caporal de la garde nationale, c'est le moment de se montrer : sauvons-nous.

Cela dit, César Grassouillet, d'un pas assez ferme, s'approche de la porte, l'entr'ouvre... Malheur! il recule de cinq pas, car il s'était rencontré nez à nez avec les brigands qui rapportaient sur leurs épaules le cadavre encore palpitant de leur victime. Ils entrèrent, refermèrent la porte, jetèrent le corps mort au milieu de la chambre, et allumèrent la lampe. A sa grande surprise, Grassouillet

reconnut parfaitement la victime : c'était un ours monstrueux, et l'un des porteurs était Thomas, son fidèle domestique. Le marchand de bonnets, entièrement rassuré, devina qu'il avait fait un coq-à-l'âne, et que, lorsqu'il croyait que Jean et Julien parlaient de lui, il n'était question que de l'ours. Il ne dit pas un mot de cela aux trois chasseurs, et il se borna à leur faire amicalement des reproches pour ne l'avoir pas réveillé, car il aurait eu un grand plaisir à les accompagner, etc., etc.

— Quant à vous, Thomas, j'ai cru que vous m'aviez abandonné dans la forêt, et je crois que j'y dormirais encore si un mauvais rêve ne m'avait pas réveillé.

Alors mon ami Grassouillet se mit à leur raconter son rêve. A mesure qu'il avançait dans son récit, les trois chasseurs se regardaient avec surprise, et un air de crainte se peignit sur leur physionomie.

— Parbleu ! s'écria Thomas, je ne suis pas un grand sorcier, mais je crois que je puis vous donner l'explication de cet étrange rêve. Voyons.

Il prit alors un couteau, fendit le ventre de l'ours, en tira l'estomac qu'il ouvrit, et montra à Grassouillet du pain blanc et du fromage non encore digérés.

— Voici, lui dit-il, les provisions qu'on vous a volées dans la forêt, pendant votre sommeil, et à ses yeux fauves, à sa grande main velue, vous devez ici reconnaître votre voleur. Vous pouvez vous vanter, mon maître, de l'avoir échappé belle !

Grassouillet repartit pour Paris le lendemain, et depuis ce temps-là il a en horreur la chasse au chamois. Mais, tous les dimanches, en chassant aux alouettes dans les plaines de Montrouge ou de Saint-Denis, il raconte longue-

ment à ceux qui sont assez polis pour l'écouter tous les détails de sa chasse à l'ours, et comme quoi c'est lui qui l'a tué. Seulement il omet de parler des deux heures qu'il a si cruellement passées sur le lit de fougère de la cabane, au rocher du Milan.

LA VISCACHE.

NOUVELLE BUÉNOS-AYRIENNE.

Nous partîmes de San-Pedro, petit village assis au bas des collines, à six lieues de Buénos-Ayres. Les autres chasseurs étaient à pied; moi seul j'eus la malencontreuse idée de monter à cheval, malgré les avis de mes compagnons. Déjà, depuis une heure et demie, nous étions en marche, lorsque le jour commença à poindre sur l'horizon. Nous avions fait environ deux lieues, et nous descendions une pente assez roide, lorsque don Alphonse me fit remarquer, à l'autre extrémité d'une grande plaine assez stérile qui nous restait à traverser, le toit, doré par les premiers rayons du soleil naissant, d'une habitation masquée par un bouquet de bois; je la trouvai charmante sans la voir, parce que c'était là que la belle Inezilla nous attendait. Je ne pus résister à mon impatience : j'enfonçai les éperons dans les flancs de mon cheval, et partis au galop. Vainement mes amis m'appelèrent à grands cris, vaine-

ment ils me crièrent de ne pas traverser la plaine, de les attendre... je ne détournai même pas la tête, et en un clin d'œil je les laissai bien loin derrière moi.

Cette plaine pouvait avoir une demi-lieue de largeur; elle était couverte d'une herbe fine, rare, jaunâtre, comme désséchée par les rayons du soleil, et de loin en loin quelques maigres buissons de mimosas pudiques, ou sensitives, croissaient à l'ombre de chétifs arbrisseaux. Ce sol sablonneux, brûlé et stérile me rappelait quelques petits saharas de l'Afrique. Loin d'attrister mon âme, cette vue me réjouissait, parce qu'elle semblait m'offrir une arène facile à franchir en dix minutes, et Inezilla m'attendait de l'autre côté.

Mais hélas!... tout à coup mon cheval hésite, bronche, et la terre s'éboulant sous ses pieds, il tombe à moitié enseveli dans une sorte de chausse-trape. Heureusement je n'étais pas blessé ni lui non plus, et avec mon aide il vint à bout de se retirer sain et sauf de son trou. Je remontai dessus et voulus recommencer, ou plutôt finir ma course, car je n'étais plus qu'à cinq cents toises de l'habitation et il me semblait même avoir vu Inezilla me faisant des signes de sa croisée, avec son mouchoir blanc. Mais, malgré tous mes efforts, malgré cravache et éperons, ma monture s'obstina à rester immobile comme une muraille, et aucun effort ne put la déterminer à faire un pas en avant. J'eus beau m'agiter, mettre pied à terre et la tirer par la bride, tout fut inutile; et jugez de mon impatience, car j'apercevais très-bien Inezilla me faisant toujours des signes avec son mouchoir blanc.

Persuadé que je ne vaincrais pas l'entêtement de mon cheval, je pris le parti de l'abandonner à la voracité des

jaguars, et de m'en aller à pied. Je n'avais pas fait dix pas que je sentis la terre trembler sous mes pieds, puis elle s'effondra sous moi, et pour la seconde fois je roulai au fond d'un trou.

Ce nouvel accident m'étonna sans me décourager, et, couvert de poussière, très-compromis dans l'élégance de mon costume de chasseur, que j'avais choisi avec coquetterie pour une cause que vous devinez, je me relevai et me mis en marche. Cinq pas plus loin, même accident, mais ce coup-là je tombai dans une espèce de puits de six pieds de profondeur, d'où j'eus beaucoup de peine à me retirer. Quand je fus dehors, j'aperçus mon cheval qui me regardait en conservant toujours son immuable immobilité, et alors je compris que le pauvre animal, qui du reste était du pays, pouvait peut-être avoir de bonnes raisons pour rester là comme un terme. Mais je vis encore le mouchoir blanc s'agiter, je m'aventurai de nouveau, et de nouveau je n'eus pas fait trois pas, qu'une culbute m'enfonça sous terre; où je disparus comme une ombre chinoise. Vingt fois j'essayai de me tirer de cette singulière position, et vingt fois je m'ensevelis sous le gazon. Enfin, excédé de fatigue, déchiré, meurtri, je finis par me laisser aller au désespoir, et pour ne plus voir le fatal mouchoir blanc, qu'en cet instant je maudissais de tout mon cœur, je restai couché tout de mon long, à moitié enterré dans le sable.

Vous dire, mon cher ami, combien d'idées piteusement originales se croisèrent dans ma cervelle pendant le quart d'heure qui s'écoula, serait une chose par trop horrible si vous preniez ma situation au sérieux, ou par trop comique si vous la prenez pour ce qu'elle était réel-

lement. J'entendis quelque bruît près de moi, je soulevai la tête, et je vis deux ou trois étrangers s'avancer de mon côté avec beaucoup de précaution, et en sondant le terrain à chaque pas, avec de longs bâtons ferrés.

C'étaient des domestiques qu'Inezilla m'avait envoyés, lorsqu'elle s'était aperçue que je ne comprenais pas les signes qu'elle me faisait de ne pas avancer. Ils me tirèrent de mon trou, puis ils firent retourner mon cheval par le chemin où nous étions venus, et l'animal ne fit pas la moindre difficulté pour se mettre en marche; cela parut m'étonner. — Cela vient, me dit le piqueur d'Inezilla, de ce qu'il connaissait la viscache. — Qu'est-ce que cela? — C'est l'animal qui a miné le terrain sur lequel vous avez voulu imprudemment marcher, c'est le *lepus viscacia* de Gmelin; enfin, c'est une sorte de grand cobaye dont vos naturalistes d'Europe ont fait un nouveau genre qu'ils placent entre celui du cochon d'Inde et celui du chincilla.

— Il me paraît, lui dis-je, que vous êtes naturaliste? — Comment ne le serais-je pas, me répondit-il, je suis chasseur par état, j'habite un pays presque vierge, un des plus riches qu'il y ait sur la terre en animaux et en plantes, et j'ai, quand je le veux, la clef de la bibliothèque de la maison.

Après cette sorte d'exorde, il voulut probablement me prouver qu'il ne se vantait pas, car il continua ainsi : « Les viscachères sont pour nous autres, habitants du Brésil et de tout le midi de l'Amérique, jusqu'aux Patagons, ce que sont les garennes pour les Européens; quand on est assez heureux pour en avoir une à proximité de sa maison, on en use, mais on se donne bien de garde de les détruire, malgré l'inconvénient qui en résulte pour les

voyageurs qui ne savent pas les reconnaître. — Là-dessus, mon narrateur s'arrêta comme pour prendre une prise de tabac en me regardant en-dessous, puis il continua : — Non-seulement les viscaches qu'on va y chasser, comme on fait chez vous des lapins, sont excellentes à manger, mais leurs poils servent encore à faire de très bons chapeaux. Ces animaux vivent en sociétés nombreuses, n'habitent que les plaines, et savent se creuser des habitations souterraines fort ingénieusement distribuées. Un trou caché sous une vieille souche, ou un petit buisson, est la seule issue qu'aient de nombreuses galeries s'étendant parallèlement au sol à quatre ou cinq pouces de profondeur; de distance en distance, ces galeries aboutissent à de grands magasins circulaires, remplis d'une bonne provision d'herbes et d'écorces, amassées pour la mauvaise saison. A côté du magasin est une sorte d'escalier à vis, descendant au second étage, et c'est dans cette partie inférieure du terrier que la viscache habite avec toute sa famille. Vous savez à peu près comment elle est faite, ajouta le piqueur d'un air sournois, car vous y êtes descendu!

— C'est bon, c'est bon, dites-moi seulement ce qu'est l'animal. — Pour les formes générales, il a beaucoup d'analogie avec le cochon d'Inde, mais il est un peu plus allongé et considérablement plus gros, car il pèse de six à douze livres. Sa tête est grosse, un peu aplatie au-dessus; son museau est court et velu, garni de chaque côté d'une moustache longue, roide et noire; ses joues sont grosses, son cou est très-court; ses oreilles sont droites, elliptiques, de deux pouces et demi de longueur. Il a le corps trapu, couvert de poils longs, doux, d'un

gris mélangé de blanc et de brun en dessus, et de blanc en dessous; le dessus de sa tête est d'un noir foncé avec une large bande blanchâtre de chaque côté, s'étendant irrégulièrement depuis le museau, qui est brun, jusque derrière l'œil. Il a une queue de médiocre longueur, comprimée sur les côtés; ses pattes de devant ont quatre doigts et celles de derrière trois. Du reste, cet animal a fort peu d'instinct, et ne sort de son terrier que la nuit. Lancé par les chiens, il ne ruse pas devant eux comme le lièvre et le renard; mais, d'une course assez lourde, bien moins prompte que celle d'un lapin, il cherche à gagner son trou. Il appartient à la classe des rongeurs, et sa nourriture est toute végétale; il... » Nous arrivions, et Inezilla me tendait la main. Elle était accompagnée de mes amis, arrivés à pied deux heures avant moi.

FIN.

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME

PEUPLES SAUVAGES.

PEUPLES DEMI-CIVILISÉS.

PEUPLES CIVILISÉS.

TABLE

POUR LE CLASSEMENT DES GRAVURES

PARIS. — J. CLAYE, IMPRIMEUR, 7, RUE SAINT-BENOIT.

PASSARD, LIBRAIRE-ÉDITEUR, 7, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, PARIS.

BIBLIOTHÈQUE ILLUSTRÉE D'HISTOIRE NATURELLE.

L'UNIVERS AVANT LES HOMMES (Paris avant les hommes), l'Homme fossile, Incandescence du globe, Théorie des volcans, etc., par MM. BOITARD et P.-CH. JOUBERT. — 1 beau volume grand in-8°, illustré de 35 vignettes sur bois et de 2 cartes. Prix. . . . . 8 fr.

CURIOSITÉS D'HISTOIRE NATURELLE ET ASTRONOMIE AMUSANTE, Réalités fantastiques, Voyage dans les planètes, etc., par M. BOITARD. — 53 livraisons en un beau volume grand in-8° illustré. Prix. . . . . 8 fr.

L'ANGLETERRE AVANT LES HOMMES, le Quinzième Déluge, Révolutions du globe, Il n'y a que deux règnes dans la nature, par A. ESQUIROS, G. CUVIER, P.-CH. JOUBERT et F.-L. PASSARD. — 2 parties en 1 volume grand in-8° illustré. Prix. . . . . 8 fr.

TABLE PAR NOMS D'AUTEURS DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE DERNIER VOLUME.

PARIS — J. CLAYE, IMPRIMEUR, RUE SAINT-BENOIT, 7